UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXIV

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-QUATRIÈME

54264
1902

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1901

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE II

Les Noms propres

(**26**) Le roman martien met en scène un grand nombre de personnages, dont plusieurs portent un nom. Il y a même une petite fille qui en a deux : Anini Nikaïné. Comme rien n'est plus arbitraire qu'un nom propre, il semble que ce soit peine perdue que d'en scruter l'origine ; et aussi ne l'essaiera-t-on pas pour les noms des comparses, Eupié, Pouzé, Sika, Saziné, et tant d'autres. Tout au plus pourrait-on faire observer qu'Anini et Zitêni sont des appellations fort bien choisies pour des fillettes, et que Mâtêmi a tout l'air d'un féminin martien du magyar *Máté* « Mathieu » : particularité digne de remarque, en ce que *Mathieu* est précisément, dans nos langues, un des rares noms d'homme qui n'a pas formé de dérivation féminine[1]. Mais il y a quelques protagonistes qui se détachent en vigueur sur cette figuration monotone et terne : ils jouent un rôle important, sont ou paraissent des réincarnations ou des doublures d'êtres qui ont vécu sur terre, et il n'était pas sans intérêt de savoir si leurs appellatifs signifient quelque chose, ou si, en parti-

1. Paniné (Fl. 23) doit bien probablement son nom au grand grammairien sanscrit *Pāṇini*.

culier, leurs noms martiens ne seraient pas, eux aussi, des doublets de leurs noms terrestres. J'ajoute que c'est cette recherche, par laquelle j'ai débuté, qui m'a fait pénétrer d'emblée parmi les procédés les plus complexes de la sémantique martienne (cf. n° 25). J'ai donc cru qu'il y avait à la fois avantage et loyauté de méthode à faire passer le lecteur par les chemins que j'avais suivis. Moins je chercherai à pallier mes témérités apparentes, plus il se trouvera à l'aise pour y adhérer ou s'insurger contre elles.

(**27**) I. *Ésenale.* — On a vu que la traduction des phrases martiennes en français est censée l'œuvre d'un esprit réincarné en Mars, puis désincarné, qui vivait récemment encore sur notre terre. Il y portait le nom d'Alexis Mirbel. Mirbel est un pseudonyme (Fl. p. 140); mais je me suis assuré, par lettre particulière de M. Flournoy, qu'Alexis n'en est pas un. Le problème qui se pose est celui-ci : y a-t-il un pont à jeter entre les deux noms d'Alexis et d'Ésenale, que porte en deux mondes différents le même personnage?

« Alexis » n'est pas, si l'on veut, un prénom fort rare ; mais il n'est pas commun non plus, et il n'y en a pas d'autre qui lui ressemble par la finale: il n'est donc pas étonnant que cette consonnance tant soit peu insolite ait fait travailler la pensée subconsciente de Mlle Smith. Remarquons dès l'abord qu'elle a eu pour cela tout le temps nécessaire : c'est en novembre 1894 que nous apprenons l'existence d'Alexis dans la planète Mars, en octobre 1896 seulement qu'on nous révèle son nom martien d'Ésenale (Fl. p. 156). Deux ans :

grande mortalis aevi spatium, pour une élaboration, si compliquée soit-elle, dont le rêve eût pu brûler les étapes en moins d'une minute !

La consonnance des deux syllabes finales d'*Alexis* rappelle celle du mg. *csacsi,* surtout si on le prononce à la française. Or *csacsi* signifie « âne » : non pas terme générique, notons-le bien ; mais espèce de diminutif de caresse, comme on en enseigne volontiers aux enfants. Le mot a pu jaillir des lèvres de M. Smith, dès la première fois qu'il a montré un âne à Hélène à peine sevrée. Traduisons maintenant en allemand, et nous obtenons *Esel,* c'est-à-dire presque exactement les deux premières syllabes du nom d'Ésenale. Et la finale ? Eh bien, c'est l'initiale même du nom d'Alexis ; car, bien entendu, l'*e* final est muet. L'opération totale peut s'exprimer par une formule d'une rigueur mathématique, savoir *al* + *csacsi* = *esel* + *al.* Les deux noms sont identiques.

Non pas tout à fait cependant : on devrait avoir **Eselale* ; mais je ne pense pas que personne attache la moindre importance à cette légère divergence, de quelque façon qu'on se l'explique. On peut songer tout simplement à une dissimilation d'un des deux *l* ; ou à une formule de retraduction en français, soit donc *Esel* « *âne* », dont la métathèse (cf. n° 14) donne exactement *Ésenale* ; ou bien à quelque vague interférence de la liaison de mots mg. *ézen állat* « cet animal ». Mais, dût-on ne pas se l'expliquer du tout, on ne s'aheurtera point, je pense, à un aussi minime désaccord, en présence d'une concordance aussi parfaite de tout point par ailleurs.

Pour concevable qu'elle soit, l'opération est évidemment trop complexe, pour qu'on puisse s'attendre à la rencontrer souvent dans la formation d'un vocabulaire qui n'excède pas 300 mots. Elle serait suspecte néanmoins, si elle constituait un cas isolé, et je crois que Mlle Smith l'a renouvelée au moins une fois, dans *éréduté* « solitaire », n° 245. Quant au principe en lui-même, c'est-à-dire à la création de formes du langage par addition d'éléments juxtaposés, il ne saurait faire l'objet d'un doute, puisque l'application en est visible à l'œil nu dans la conjugaison, soit *ni* + *é*, *mé* + *i*, *machir* + *i*, n° 22, 2°.

(**28**) II. *Astané, Ramié et consorts.* — Dans ses pérégrinations à travers tous les cycles qu'elle parcourt, Mlle Smith a un guide, un conseiller, un génie tutélaire, qui rarement l'abandonne et intervient à temps pour l'éclairer de ses avis et de ses leçons : sur terre et à l'époque actuelle, c'est un désincarné nommé Léopold ; au siècle dernier, en tant qu'elle revit son existence passée de Marie-Antoinette, c'est Cagliostro; dans l'Inde, au XVe siècle, la princesse Simandini consulte le fakir Kanga; enfin, transportée dans la planète Mars, elle a le bonheur d'y rencontrer deux sages, deux savants éminents, Astané et Ramié, qui s'intéressent à ses progrès en martien et, à vrai dire, lui promettent beaucoup plus d'informations qu'ils ne lui en donnent, mais à qui nous n'en sommes pas moins redevables d'une bonne part des textes précieux édités par M. Flournoy. Léopold et Cagliostro ne font qu'un ; ce point est expressément révélé, ainsi que la réin-

carnation du fakir Kanga en Astané; d'autre part, celui-ci et Ramié sont distincts entre eux et distincts de Léopold; mais Ramié n'est visiblement, en tant que fonction, qu'une doublure affaiblie d'Astané ; et enfin, — ce qui est l'essentiel, — ces cinq personnages répondent tous à un concept unique, celui de directeur spirituel. C'en est assez pour que M. Flournoy admette à bon droit leur identité virtuelle. Nous le suivrons dans cette voie, et nous nous demanderons si leurs noms, dès lors, ne seraient pas, comme leurs personnes, apparentés entre eux, abstraits ou dérivés l'un de l'autre. A priori, l'hypothèse serait fort séduisante ; mais, après mûre discussion, je crois qu'il vaut mieux y renoncer, ou plutôt la restreindre.

Léopold est apparu le premier, le 26 août 1892, et ce n'est que postérieurement qu'a été révélée son identité personnelle avec Cagliostro, mais dans des circonstances telles que M. Flournoy (p. 91) n'exclut nullement la possibilité qu'il ait eu la conscience nette d'être Cagliostro avant qu'on lui en eût suggéré l'idée. S'il en était ainsi, en d'autres termes si Cagliostro avait virtuellement précédé Léopold, — le nom de Cagliostro étant supposé prononcé à la française, c'est-à-dire le *g* et l'*l* articulés à part, — il y aurait un chemin pour passer de l'un à l'autre : détachant la syllabe initiale, qui servira plus tard à former le nom de Kanga, il reste un trisyllabe commençant par *-lio-*, qui a pu fort bien suggérer les deux premières syllabes de *Léopold*, surtout si l'on considère que ce prénom est en mg. *Lipót*. Certes, cette explication en vaut une

autre, et en tout cas elle l'emporte beaucoup sur l'étymologie illuministe (Fl. ibid.), que Léopold n'aurait jamais trouvée tout seul et qu'on lui a obligeamment soufflée.

Mais encore tout cela n'est-il pas probable : la genèse du nom de Léopold, datant presque des débuts médiumiques de Mlle Smith, doit être plus simple. Cet esprit a supplanté celui de Victor Hugo dans la direction de conscience du sujet, et tout porte à croire qu'une circonstance accidentelle a fait la transition de l'un des noms à l'autre. Mlle Smith, qui doit être familière avec les œuvres de V. Hugo pour l'avoir choisi comme premier inspirateur, a au moins entrevu un jour la dédicace des *Voix intérieures* à Joseph-*Léopold*-Sigisbert comte Hugo, et ce souvenir, si fugace qu'elle en a nécessairement perdu toute conscience, est resté empreint dans sa mémoire subliminale, qui, ayant un autre jour besoin d'un prénom pour désigner un nouveau personnage, a tout naturellement fourni celui-là. Ou bien l'on avait raconté devant Mlle Smith quelque anecdote sur V. Hugo, du temps de son exil en Belgique, où se mêlait le nom du roi Léopold Ier ; ou bien le prénom du frère de Marie-Antoinette, échappé du cycle royal en voie de formation, a prématurément pris corps dans le personnage qui domine cet épisode des vies imaginaires de Mlle Smith. Que sait-on ? Chacune de ces conjectures, tout au moins, y compris celle de l'étymologie purement verbale, cadre parfaitement avec cette circonstance capitale, que Léopold, qui sait tant de choses, ne sait pas du tout d'où lui vient

son propre nom : le hasard qui le lui a imposé est un fil d'araignée trop ténu pour avoir laissé trace dans le réseau de ses souvenirs.

Poursuivons. Si Cagliostro n'a pas engendré Léopold, a-t-il pu engendrer Kanga? Chronologiquement oui : le cycle hindou est postérieur au cycle royal, bien que plus tard ils évoluent parallèlement. Au point de vue verbal, la première syllabe de *Cagliostro*, moyennant une nasalisation et l'addition d'une finale sanscritoïde, donne aisément *Kanga*. Mais ce n'est encore là qu'un simple possible, que n'étaie aucune preuve. Il est bien plus vraisemblable que le nom de Kanga ait été pris tout fait dans le roman pseudo-oriental qu'a dû un jour feuilleter Mlle Smith (n°s 2 et 8), et dont elle ne se souvient non plus que de la dédicace des *Voix intérieures*. Quoi qu'il en soit, jusqu'à ce qu'un bibliographe nous déterre ce roman, la question demeure en suspens.

Jusqu'ici le terrain a cédé sous nos pas ; mais il va s'affermir. Par quel procédé Mlle Smith a-t-elle extrait de cette syllabe *Cag-* le mot mg. *ág*, qui signifie « branche » ? La simple aphérèse est difficilement concevable pour un mot aussi court ; mais, de quelque manière qu'elle s'y soit prise, il est certain qu'elle l'a fait. Le grand sage de Mars s'appelle *Ast-ané*, c'est-à-dire, sans difficulté, al. *ast* « branche », suivi d'une suffixation martienne (n° 17, 4°).

Et, si l'on voulait tenir pour fortuite cette coïncidence si remarquable, je demanderais alors par quelle récidive du hasard la doublure d'*Ast-ané* se nomme

Ram-ié, soit exactement le radical du fr. *rameau,* qui à son tour est la traduction de l'al. *ast,* également accompagné d'un autre suffixe martien?

Il y aurait folie à expliquer tous les mots créés par Mlle Smith, puérilité peut-être à le faire alors même qu'on le pourrait; mais, sur ce point particulier, je crois en avoir dit assez pour emporter la conviction.

CHAPITRE III

Les petits mots

(**29**) Il y a lieu, je pense, de commencer par éliminer ce que j'appelle les petits mots, articles, pronoms, menus adverbes, verbes auxiliaires, etc., qui ne sont d'aucune langue, pour ainsi dire, par la raison que dans toutes ils se présentent sous une forme semi-atone et de prononciation rapide qui ne permet guère à l'esprit d'y attacher son attention, en sorte que le sujet parlant qui y cherche des substituts se trouve tout naturellement amené à remplacer tel monosyllabe, qu'il estime arbitraire, par un autre monosyllabe également arbitraire, ou dont tout au moins le mode de création nous échappe. Ici donc notre étude se confinera presque dans la statistique, sans toutefois négliger les rapprochements assez clairs pour valoir la peine d'être relevés.

§ 1er. — LES ARTICLES

(**30**) L'initiale de l'article défini est une sifflante, qui oscille entre la sourde et la sonore, mais avec une préférence marquée et définitivement victorieuse pour celle-ci: toujours *zé* « le », 15 fois, plus une fois élidé

dans *zalizé* « l'élément » (cf. n° 42) ; *ci*, une fois, et *zi*, 3 fois, « la » ; *cée*, une fois, *zée*, 2 fois, et *zé*, une fois, « les ». On a déjà vu que la répartition des genres est exactement celle du français. La syntaxe de l'article partitif n'est pas moins calquée sur la construction très spéciale de cette langue : *ti zâmé tensée* (Fl. 30) « de meilleurs moments »; et jusqu'à *ti zi mazêté* (Fl. 27) « de la peine ». En présence de pareils faits, il est superflu de se demander où Mlle Smith a pris son article : c'est une déformation quelconque et de pur caprice des monosyllabes français à ce affectés.

(**31**) L'article indéfini est beaucoup plus intéressant, parce qu'il a une forme bien mieux caractérisée ; il en a même deux. La première fois que Mlle Smith l'a employé, elle a dit *tivé* (Fl. 8) « d'un » : liaison où l'on ne peut savoir si « un » est *vé* ou *ivé*, puisque « de » se dit *ti* et pourrait être élidé. J'incline à croire qu'il faut suivre la seconde alternative, et couper *t'ivé*, où *ivé* représenterait mg. *együvé*, « en un, ensemble », cas factitif du numéral mg. *egy* « un », entendu jadis par le sujet dans quelque phrase usuelle et retenu comme tel sans aucun soupçon de sa valeur grammaticale.

Quoi qu'il en soit, ce mot mort-né n'a paru qu'une seule fois, et a été aussitôt remplacé par *mis* « un », 9 fois, auquel il faut joindre *misé* « une », 3 fois. J'ai suivi bien des pistes pour retrouver la filiation de ce monosyllabe, qui ferait penser au grec μία « une », s'il nous était permis de supposer que Mlle Smith sût un peu de grec. Aucune n'étant satisfaisante, j'in-

dique en passant la moins invraisemblable. Une fois créé le mot *tivé*, il a pu être coupé et compris *ti vé* et la syllabe *vé* a évoqué l'idée de l'al. *weh* « mal », lequel à son tour a évoqué l'idée du préfixe al. *miss-*, si souvent traduit par « mal », par exemple dans des juxtapositions telles que *miss-handeln* « mal-traiter ». Le chemin paraît bien détourné; mais j'ai déjà dit (n° 25, 4°), et l'on verra par la suite, que la genèse des mots par voie de calembour est un procédé familier à notre sujet et justifié par le flottement de toutes les images dans le rêve ou même dans la rêverie.

§ 2. — PRONOMS PERSONNELS ET POSSESSIFS

(**32**) Nulle part plus qu'en ce domaine ne règne dans la grammaire de nos langues un beau désordre apparent. Le radical de chaque pronom varie au hasard : *je, moi, mon, notre*; *il, le, son, leur*, etc. ; sans qu'aucune loi semble régir ces caprices. Mlle Smith ne manque pas de transporter ce chaos dans la planète Mars, et même de l'y compliquer.

1re personne. — Cas-sujet: *cé* « je », 16 fois. — Cas-régime, sans distinction, non plus qu'en français, entre l'accusatif et le datif: *si* « moi », 6 fois; *lé* « me », 8 fois. — Pluriel, sans distinction, non plus qu'en français, entre sujet et régime, *nini* « nous », 6 fois. — Possessifs : *ézi* « mon », 14 fois ; *ézé* « ma », 3 fois ; *èziné* « mes » 4 fois; *viche*, une fois, et *iche*, 6 fois, « notre ». — Le fr. *je* zézayé a suggéré *zé*, qui apparaît à l'état pur dans le possessif, mais s'est

assourdi en *sé* (écrit *cé*) dans le pronom, ainsi que le prouverait au besoin, de surcroît, l'élision de la voyelle dans *saliné* Fl. 11, qu'il faut lire *s'aliné* « j'oublie ». L'initiale de *nous* se reconnaît sans peine dans *nini*. La forme *lé* semble tirée de *me* par simple substitution à la consonne de la consonne immédiatement précédente dans l'alphabet (cf. n° 13, 5°). Les autres types sont peu clairs : *iche* rappelle l'al. *ich* par la forme et l'al. *uns* par le sens ; son doublet *viche* est considéré par M. Flournoy comme un simple lapsus ; quant à *si*, il se rattache sans doute à *sé* = *cé* « je ».

2e personne. — Cas-sujet : *dé* « tu », 10 fois. — Cas-régime, comme plus haut : *vi* « toi », 14 fois ; *di* « te », 19 fois. — Pluriel : *sini* « vous », une fois. — Possessif : *ché* « ton », 13 fois ; *chée* « ta », 5 fois ; *chi* « tes », une fois ; « votre » est inconnu. — Le changement de dentale dans *dé* et *di* a été suggéré, soit par l'al. *du* et *dich*, soit aussi et principalement par la métathèse de sonore et sourde qui s'est produite dans la juxtaposition fr. *de te* (Fl. 7) devenue mt. *ti di*. La forme *vi* emprunte assez étrangement son initiale au fr. *vous*, de politesse sans doute, tandis que *sini* paraît être l'al. *sie* « vous » de politesse, affublé d'une finale venue de *nini*. La chuintante du possessif est apparue tout au début du martien, à une époque où Mlle Smith manifestait une prédilection marquée pour cette consonne, et elle n'a sans doute pas d'autre raison d'être (nos 16 et 17, 1°).

3e personne. — Sujet : *hed* « il » et « ils », 7 fois ; le féminin n'apparaît pas. — Régime : *zé* « le », 4 fois ;

pi « lui », une fois; le féminin n'apparaît pas. — Possessif : *bi* « son », 2 fois; *bé* « sa », et *bée* « ses », chacun une fois. Ici le désordre est à son comble : la rareté en martien de la consonne *h* accentue le caractère énigmatique de la forme *hed*, qui ne rappelle que l'anglais *he*, alors pourtant que l'auteur du martien ne paraît pas savoir l'anglais; la labiale, sourde dans *pi*, sonore dans *bé*, etc., n'est pas moins déconcertante; en somme, il n'y a de clair que *zé* « le », reproduction pure et simple de l'article défini, comme en français.

4° Réfléchi : *rès* « se », 3 fois. — La première fois que le mot est apparu, c'est dans la juxtaposition *rès pazé* Fl. 23, traduite « se retire » : l'initiale de ce dernier groupe est *ser*, dont la métathèse (n° 14) est *res*. Une fois ce monosyllabe admis au sens de « se », il a été reproduit tel quel deux fois ailleurs.

§ 3. — DÉMONSTRATIFS ET RELATIFS

(**33**) Cette catégorie est très pauvre.

1° *Tès* « ce », et aussi « cette », en tout neuf fois; *tésée* « cette », une fois; *tésé* « ces », 2 fois; il ne faut pas être grand clerc pour dénoncer l'influence de l'al. *dies-er*, etc.

2° *Dodé* « ceci », 2 fois : imitation allitérante du fr. *ceci*, rappelle le grec τοῦτο, ou a pris sa consonne à l'al. *dies*, ou bien a simplement remplacé une lettre française par sa voisine dans l'alphabet. Cf. n° 13, 5°.

3° *Kà* « qui », 4 fois, et *ké* « que », 6 fois, pour tous les genres et nombres, comme en français, ne dissimulent pas leur origine.

§ 4. — MENUS ADVERBES

(**34**) 1° *Ci* « là », une fois, n'est pas sûr (Fl. 4), mais probable, puisqu'on a aussi *zé* et *zi* « là », chacun une fois. En tout cas, le fr. *ci* (*ici*) et l'homophonie avec l'article les expliquent suffisamment.

2° Le même élément se laisse discerner, joint à d'autres plus obscurs, dans : *azini* « alors », plus exactement « ensuite », Fl. 17; et *atrizi* « là-bas », dont on rapprocherait le sk. *ātra* « ici », si l'on pouvait croire que Mlle Smith en eût connaissance.

3° Par contre, *va* « où » (4 fois) se réclamerait du sk. *kvà* « où », qu'elle semble connaître et précisément altérer en *va* (Fl. p. 295), si l'al. *wo* ne fournissait un répondant moins éloigné et presque aussi exact. Peut-être est-ce une contamination de l'un et de l'autre.

4° *Éni* « ici » (3 fois) et *anà* (5 fois) « maintenant » ne répondent à rien de précis et ne sont que des créations démonstratives relevant du langage enfantin.

§ 5. — MENUES PRÉPOSITIONS

(**35**) 1° « De » se dit *ti*, cf. n° 32, 2°, mot qui revient 41 fois. Comme en français, il se combine avec l'article défini masculin ou pluriel : *té* « du », 6 fois ; *tié* « des », 3 fois ; mais non avec l'article féminin, cf. n° 30. Ce décalque du français est la naïveté même !

2° « A » se dit *é*, 14 fois, dont une fois traduit par « vers », Fl. 11 : simple changement de voyelle. Com-

biné avec l'article défini, il devient assez étrangement *ine* « au », 2 fois, pour lequel l'al. *in* ne fournit qu'une analogie trop lointaine.

3° « Par » s'est dit une fois *li* (Fl. 28) et une fois *ûni* (Fl. 31). Il est oiseux d'insister sur un petit mot aussi rare et aussi peu fixé.

4° *Med* « pour » (5 fois) a pu naître sous l'influence de l'al. *mit* « avec ». Je ne vois pas autre chose à en dire. On trouvera encore d'autres prépositions à leur rang alphabétique.

§ 6. — MENUES CONJONCTIONS

36 1° « Et » s'est dit une fois *sé* (Fl. 12), qui est à peu près la métathèse du mg. *és* (n° 14). Partout ailleurs il se dit *ni* (17 fois) : on en peut rapprocher le fr. *ni*, qui est un « et » négatif, ou l'exclamation mg. *ni* « vois donc », ou enfin, à raison de l'homophonie en français, les formes du verbe « être » (n° 37).

2° La négation, calquée sur le fr. *ne... pas*, comporte deux mots : à « ne » répond *ké* ou *kié*, respectivement 5 et 3 fois; à « pas », *ani*, 3 fois. Phonétiquement, l'un rappelle l'al. *kein* « aucun », et l'autre le fr. *ne*, le tout beaucoup trop vaguement pour qu'il y ait le moindre intérêt à s'y arrêter.

3° La combinaison de « et » et de la négation ressemble aussi peu que possible à l'un ou à l'autre : c'est un mot *béz* « ni », qui au surplus n'apparaît qu'une seule fois. En vertu de la concordance $f > b$, conjecturée au n° 8, on en pourrait rapprocher, par voie de

calembour, le mg. *fészek*, qui précisément signifie « nid ».

4° L'exclamation *ké* « que », soit au sens de « comme » ou « combien », soit en tant qu'indice du subjonctif (en tout 5 fois), ne diffère pas plus qu'en français du pronom relatif.

5° *Ii* « si [fait] », une fois, est l'al. *ja* « oui » avec transposition vocalique à l'aigu.

6° C'est ici enfin, faute d'une meilleure place, qu'on rangera l'exclamation *i* « ô » (7 fois), qui est, comme l'a fait remarquer M. Flournoy, un bon exemple de la transposition à l'aigu que subit le vocalisme européen pour passer au vocalisme martien.

D'autres conjonctions plus importantes viendront à leur rang alphabétique.

§ 7. — LE VERBE « ÊTRE »

(**37**) Cette conjugaison est, comme on s'y doit attendre, formidable de complication, surtout eu égard au peu de formes qu'on en possède. Le mieux est de commencer par les plus simples : il en est une, mais fort peu usitée, qui reproduit exactement le fr., à savoir *é* « est » Fl. 27 (une seule fois).

1° Mais cet ἅπαξ n'est probablement qu'un lapsus ; car, partout ailleurs, « est » se dit *né*, soit par homophonie partielle avec « et » (n° 36, 1°), soit surtout par influence de l'exclamation mg. *ne* « tiens ». Le mot revient 21 fois, auxquelles il en faut ajouter deux pour *ané* « c'est », qui recèle en outre une forme

de démonstratif *a* ou *an-* qu'on rapprochera des types ci-dessus du n° 33.

2° Le même consonnantisme apparait au pl. *oné* « sont » (2 fois), avec une sorte de préfixation dont la genèse est obscure.

3° Mais, à la 1re personne, on constate un radical *êv-*, dont on ne saurait guère que dire, sinon que sa consonne peut avoir été suggérée par le magyar : la forme est *évé* « suis » et revient 4 fois.

4° Bien que le même mot soit traduit différemment, et conjugué pronominalement, il est reconnaissable dans *évé* de la phrase répétée deux fois identiquement, Fl. 5 et 6, *ké di évé dé* « ne te tiens-tu » ; car le sens revient à « n'es-tu ». Il n'en est pas moins remarquable, en tant que tout à fait contraire aux habitudes du sujet, que deux mots aussi différents que « suis » et « es » aient le même répondant martien.

5° En tout cas, le radical *êv-* est répété à satiété sous la forme de l'impératif : *évaï* « sois », 11 fois.

6° Enfin, on a une fois le participe *nié* « été », naïvement formé, comme le fr. *ét-é*, par l'adjonction d'un *é* au mt. *ni* « et » (observation déjà faite par M. Fl.).

§ 8. — LE VERBE « AVOIR »

(**38**) La conjugaison n'est pas moins étrange que celle du verbe « être » ; mais nous en possédons bien moins de formes.

1° La plus usuelle est *é* « [il] a », 5 fois dont 2 comme verbe auxiliaire : homophone évident de *é* « à » (n° 35, 2°), comme en français *a* et *à*.

2° En tant qu'auxiliaire, on a une fois *mé* « [tu] as », dont la nasale initiale m'est un mystère. Comme fr. *ai* = *a* + *i* graphiquement, Mlle Smith a tiré de ce *mé*, par le même procédé d'addition tout extérieure, une 1re personne *méi* « [j'] ai », qui n'apparaît également qu'une fois.

3° Est-ce l'homophonie de *é* « est » et *é* « a », est-ce le rapprochement sémantique des deux verbes, ou toute autre cause, qni a introduit dans le verbe « avoir » le radical *év-* « être » ci-dessus ? Quoi qu'il en soit, il semble bien émerger dans *évenir* « [tu] posséderas » (une fois), qui pourtant est susceptible d'une autre explication (n° 274).

CHAPITRE IV

Le Vocabulaire français

(**39**) Le travail de déblai terminé, il ne reste plus qu'à suivre l'ordre alphabétique, en rangeant chaque mot martien sous le vocabulaire auquel il parait le plus vraisemblablement emprunté. Je répète ici que je ne me dissimule nullement le caractère hypothétique de beaucoup de mes rapprochements; mais, pour plus de sûreté, je les qualifierai moi-même, à l'occasion, de « douteux » et « très douteux ». Il en est que je n'indique que par acquit de conscience, pour signaler une piste et permettre à d'autres chercheurs de trouver mieux.

(**40**) 1° *Abadâ* « peu », une seule fois, dans la locution *mis abadâ* « un peu » : suggère, avec jargonnement enfantin, le fr. *abondant*, d'où il a pu en effet sortir par voie de contraste sémantique. Douteux.

(**41**) 2° *Acâmi* « astronome », une fois : l'idée d' « astronome » suggère celle de « savant », et celle-ci celle d' « académie » ; on observera la longue médiale, qui semble compensatoire de la chute de la pénultième.

(**42**) 3° *Alizé* « élément », 2 fois : il s'agit d'un élément subtil, dans le genre du fluide des spirites : cette

idée suggère celle de « vent », et celle-ci le mot *alizé* qui, en sa qualité de mot non usuel et savant, demeure intact.

(**43**) 4° *Animinâ* « existence », 2 fois: c'est le fr. *animé* « vivant », avec suffixation arbitraire.

(**44**) 5° *Anizié* « envoie », une fois: pourrait être une métathèse avec changement de sourde en sonore, du fr. *assigner*, lequel aurait été suggéré par *consigner*, terme qui en technique commerciale revêt couramment le sens d' « envoyer » ; or Mlle Smith a suivi la carrière commerciale et entend ce terme vingt fois par jour. Douteux pourtant ; cf. n° 65.

(**45**) 6° *Ankôné* « réjouir » une seule fois, tout à la fin, Fl. 40. Le texte porte *lé godané ni ankôné* « me aider et réjouir », et l'on est amené à se demander s'il n'y a pas eu interversion de sens entre les deux verbes, d'autant que, suivant les habitudes à peu près invariables de Mlle Smith, le mot fr. *aider* commençant par une voyelle, le mot mt. corrélatif devrait aussi commencer par une voyelle et causer élision du pronom-régime. Cela posé, si *godané* signifiait « réjouir » et *ankôné* « aider », on reconnaîtrait dans ce dernier les deux premières syllabes du fr. *encourager*, avec suffixation arbitraire. Très douteux, mais sans aucune importance, vu l'isolement et la date tardive du mot. Cf. n°s 4 et 82.

(**46**) 7° *Antéch* « hier », 2 fois : c'est le fr. *antique*, ou plutôt les deux premières syllabes du fr. *antérieur*, avec suffixation du type adverbial, n° 17, 3°.

(**47**) 8° *Arvâ* « soleil », 4 fois. A sa première apparition, le mot a été traduit comme nom propre, Fl. 14; mais, là aussi sans doute, il doit déjà désigner le soleil, car autrement la phrase n'aurait guère de sens: « Arvâ nous quitte, sois heureux jusqu'au retour du jour ». L'idée de « quitter » a suggéré la salutation *à revoir*, usuelle entre gens qui se quittent (à ce point de vue il serait intéressant de savoir si à Genève on dit *à revoir* ou *au revoir*), et celle-ci, légèrement altérée, ayant pris le sens de « soleil » dans cette phrase inaugurale, l'a conservé ailleurs. Douteux.

(**48**) 9° *Assilé* « immense », 3 fois: semble une simple métathèse altérée de *alizé*, n° 43; l'idée d'« élément » peut aisément suggérer celle d'« immense ».

(**49**) 10° *Badêni* « vent », une fois, dans une scène maritime ou fluviale, Fl. 27. On dit « le vent *bat* les flots », en sorte que, dans un langage métaphorique et enfantin, où l'épithète devient le nom commun, le vent peut fort bien être appelé « le *battant* ». Au radical de ce participe présent s'ajoute ensuite une suffixation quelconque. Très douteux, et toutefois la supposition trouve un appui dans l'emploi parallèle de *priâni* au sens de « flot », à une ligne de distance.

(**50**) 11° *Bana* « trois », 4 fois. Mot bien difficile: peut-être un vague ressouvenir d'une leçon de géographie sur les Confins Militaires Hongrois, où il était dit qu'ils sont divisés en *trois* parties, Croatie, Slavonie et *Banat*.

(**51**) 12° *Bazée* « courte », une fois: fr. *basse*. Les

deux concepts de « court » et de « bas » sont facilement associables, au point de vue tout à la fois matériel et moral.

(**52**) 13° *Bénèz* « retrouver », une fois, et *bénézée* « retrouvée », 2 fois, tout au début. Il y a un mot mg. *benézni* qui signifie « jeter un coup d'œil sur » ; mais le sens concorde trop peu. Il ne faut sans doute pas chercher si loin : une phrase française telle que « *béni* soit le jour où je te *retrouve* ! » — tout à fait dans le ton des phrases où apparaît *bénez-*, — suffit amplement à expliquer l'emploi d'un de ces radicaux au sens de l'autre. Douteux pourtant.

(**53**) 14° *Bérimir* « reviendra », une fois. Ce mot a comme un faux air de fr. *revenir*, et en fait il en est l'anagramme moyennant les substitutions très admissibles *v*> *b* et *n*> *m*. Il est vrai que, normalement, *-ir* étant finale de futur, le radical serait *bérim-* tout court ; mais on sait que Mlle Smith n'est pas fort conséquente dans sa grammaire (n° 22, 9°). La question serait sans importance, ce *bérimir* étant un ἅπαξ, si *primi* (n° 285) n'en paraissait une répétition altérée. De toute façon, très douteux.

(**54**) 15° *Bisti* « habitant », une fois : semble une simple altération jargonnante de *habitant*.

(**55**) 16° *Brimaξ* « paroles » une fois. En comparant ce mot à *brimi* « sagesse », *brizi* « sagesse », *ébrinié* « pense », *rabriξ* « pensées», qu'on retrouvera à leur rang alphabétique, il est impossible de ne pas songer

à un radical *-bri-*, qui signifierait « penser, parler », et s'accompagnerait de suffixations et préfixations diverses. Or ce radical pourrait fort bien être abstrait du mot fr. *esprit*, soit au sens spirite, soit au sens d' « intelligence » ; il n'y faut qu'un passage de sourde à sonore. De plus, comme dans la phrase Fl. 17 il s'agit d'« écrire » des « paroles », l'*m* suffixal de *brima* peut avoir été suggéré par celui du fr. *imprimer*. Le tout bien indécis.

(**56**) 17° *Brimi* (une fois, Fl. 22) et 18° *brizi* (une fois, Fl. 28) « sagesse » : sans importance ; voir le n° 55.

(**57**) 19° *Buzi* « moyen », une fois. Le « moyen » suggère l'« issue », et, s'il est bon, la suppose « bonne » : soit donc, métathèse de *issue*, avec changement de sourde en sonore, et préfixation de l'initiale de *bonne*. Très douteux, et cf. n° 287, 5°.

(**58**) 20° *Capri* « noir », une fois. La première fois qu'enfant Mlle Smith a vu des « càpres », elle a pu être frappée de la « noirceur » de ce condiment dans la sauce blanche, et associer les deux idées. Possible, mais douteux ; d'ailleurs insignifiant.

(**59**) 21° *Carimi* « fenêtre », une fois : fr. *carreau*, avec suffixation arbitraire.

(**60**) 22° *Chandéné* « délicieux », une fois : suggéré par le radical du fr. *en-chant-eur*, avec passage de la sourde à la sonore et suffixation martienne.

(**61**) 23° *Chèke* « papier », mot isolé : emploi arbi-

traire du mot *chèque*, suggéré par l'idée de « papier [commercial] ».

(**62**) 24° *Chiré* « fils », 5 fois : métathèse évidente du fr. *chéri*; le mot n'apparaît que dans des phrases de vive tendresse.

(**63**) 25° *Chodé*, mot non traduit, une fois. La scène est aquatique, Fl. 27 : le mot pourrait donc signifier « jet d'eau », dont il serait la métathèse vocalique, avec changement en sourde de la sonore initiale.

(**64**) 26° *Dabé* « maître », 2 fois. L'argot français a un mot *dab*, « père, patron » : la présence d'un terme d'argot dans le vocabulaire de Mlle Smith n'a rien en soi de surprenant, en tant que résidu fortuit d'une lecture quelconque; cf. n° 138.

(**65**) 27° *Dassinié* indicatif et *daziné* subjonctif « [il] garde », chacun une fois : extension de sens du verbe fr. *assigner*. Cf. n° 44.

(**66**) 28° *Dézanir* « répondra », une fois : futur martien, formé sur un radical abstrait du verbe fr. *dire*, plus exactement du participe *disant*, cf. n°s 49 et 125.

(**67**) 29° *Dimé* « semblable », une fois : métathèse probable du fr. *demi*, puisque rien ne se ressemble plus que les deux moitiés d'un même objet..

(**68**) 30° *Diviné* « heureux », et féminin *divinée*, en tout 10 fois : dérivation manifeste de fr. *divin*, suggérée par une locution telle que « [félicité] divine ».

69 31° *Dizênâ* « profondément », au sens de « recherche profonde », une fois, tout à la fin, Fl. 40 : vague influence du verbe fr. *discerner*. Bien douteux, car la finale *-ênâ* paraît suffixale ; cf. n° 17, 5°.

(**70**) 32° *Dorimé* « sain », une fois : métathèse possible du fr. *modéré*, dont l'idée est connexe de celle de « bien portant ».

(**71**) 33° *Duméïné* « ancienne », une fois, Fl. 11. Alexis a dit à sa mère terrestre *modé* « mère » ; puis il se reprend, — car elle n'est plus sa mère, puisqu'il en a une autre, étant réincarné dans Mars, — et il lui dit *duméïné modé*. Cette correction a pu amener l'idée de la conjonction *du moins*, qui l'accompagnerait presque inévitablement en français, et c'est celle-ci qui, avec une suffixation martienne, a assumé la fonction de l'adjectif « ancienne ».

(**72**) 34° *Durée* « terre », 2 fois. Une métathèse de l'al. *erde* n'explique pas le vocalisme ; cf. n° 245. Beaucoup plus probable est l'influence d'une locution fr. telle que « [la] dure [terre] » ou « [coucher sur la] dure », d'autant que, la première fois au moins que le mot a été prononcé (Fl. 7), c'est par un habitant de Mars, avec un sentiment de profond mépris pour notre infortunée planète.

(**73**) 35° *Ébrinié* « [il] pense », une fois, cf. n° 55. Comme la pensée ici est passionnément tendre, on peut aussi songer au fr. *épris*, qui expliquerait l'initiale.

(**74**) 36° *Épizi* « rose », adjectif, une fois : suggéré par l'association des mots *rose* et *épine* dans mainte phrase usuelle; puis apocope et suffixation arbitraire.

(**75**) 37° *Éspénié*, nom propre qui désigne le paradis martien, 2 fois : suggéré par les peintures enchanteresses de l'*Espagne* des romans et des romances.

(**76**) 38° *Éssat* « vivant », une fois, et *éssaté* « vivre », deux fois : contient visiblement le radical du verbe « être »; comme ce radical n'apparaît nettement en fr. que dans le mot savant *essence*, peut-être vaut-il mieux recourir à l'ital. *essere*, qu'on peut connaître sans être polyglotte.

(**77**) 39° *Fimès* « [je] meurs », une fois : l'initiale rappelle fr. *fin*, et la médiale fr. *mort*. Douteux, mais sans importance : la phrase Fl. 13, proférée en pleine extase, n'est qu'exclamations entrecoupées.

(**78**) 40° *Finaïmé* « senteurs », une fois : suggéré par le fr. « [odeur] fine », avec une finale de suffixation assonante, cf. n°s 16 et 239.

(**79**) 41° *Forimé* « marques [d'écriture] », une fois : le fr. *forme* est bien voisin; mais le terme commercial *firme*, en tant que « marque commerciale », convient mieux au sens, et Mlle Smith, employée de commerce, doit le posséder familièrement; peut-être y a-t-il eu contamination de l'un et de l'autre.

(**80**) 42° *Fouminé* « puissant », 3 fois : contamination possible des deux mots fr. *fougueux* et *formidable*. Douteux, quoique, dans la première phrase où le mot

est apparu (Fl. 27), l'une et l'autre épithète soient parfaitement à leur place.

(**81**) 43° *Gamié* « il pleure », une fois : peut sortir d'une métaphore facétieuse telle que « [chanter la] gamme ». Peu importe : le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, où il y a presque autant d'énigmes que de mots, et dont le sens a été violemment brouillé par la volonté subliminale du sujet.

(**82**) 44° *Godané* « aider », une fois, mais cf. n° 45 : le sens « réjouir » s'apparierait à merveille au fr. [*se*] *gaudir* ou à l'ital. *godere*. Si l'on veut s'en tenir au sens « aider », je ne vois de ressource, bien détournée, que dans la locution anglaise *God* [*help*] « Dieu aide », dont le second mot aurait suggéré le premier. Douteux en tout cas.

(**83**) 45° *Grani* « corps », une fois, dans la même phrase que *valini* « visage », Fl. 18 : dérivation assonante, sur un radical *gran-*, qui paraît abstrait du fr. *grand*. La personne dont il s'agit est « maigre » : par conséquent, elle doit être ou paraître « grande ». L'absence du *d* final, que le fr. ne prononce pas, ne fait guère difficulté, cf. n°s 49, 66, 125, etc.

(**84**) 46° *Grêvé* « larges », une fois : dérivé du fr. *grève*. L'idée de « largeur » peut suggérer naturellement celle de « grève », et l'on peut avoir vu des grèves très larges sans même avoir jamais quitté les rives du lac de Genève. Peu sûr.

(**85**) 47° *Hantiné* « fidèle », 4 fois. L'*h* est fort rare

en mt., et, comme le fr. ne le prononce pas, on se trouve amené à l'assigner de préférence à un emprunt al. ou mg. : c'est pourquoi ma première pensée avait été pour l'al. *hund* « chien », emblème de la fidélité ; mais le vocalisme est en défaut. Toute réflexion faite, le verbe fr. *hanter* est plus proche, et la seule objection qu'on y voie, c'est son caractère peu usuel ; mais il est fort littéraire, et les phrases qui contiennent *hantiné* ont précisément aussi un cachet de style un peu recherché. La suffixation *-iné* est des plus communes en martien.

(**86**) 48° *Idé* « on », 3 fois. « On », par contraste avec « il », etc., est un personnage qui ne se laisse pas voir en chair et en os, mais dont on a simplement l'*idée*. Je me hâte d'ajouter que cette explication idéologique me paraît à peu près désespérée.

(**87**) 49° *Iminé* « mince », une fois : soit une filière d'idées telle que « mince >aminci> diminué », et la contamination de ces divers mots, ou d'autres encore.

(**88**) 50° *Iné* et *inée*, « adorée, bien-aimée », 4 fois : l'al. *innig* « intime » convient peu ; plutôt terme de caresse enfantin, cf. fr. *mignon*, *minet*, etc., avec aphérèse.

(**89**) 51° *Iri* « souvent », une fois : suggère le fr. *réitéré*, qui a dû nécessairement s'écourter beaucoup pour traduire un si petit adverbe.

(**90**) 52° *Kalâmé* « accomplir » [un désir], une fois, tout à la fin, Fl. 40 : accomplir un désir, c'est l'apaiser, le *calmer*. Douteux, mais sans réelle importance.

(91) 53° *Kavivé* « étranges », une fois : étant donné que *kà* signifie « qui », *ka-vivé* pourrait se décomposer en « qui vive ! » exclamation qu'on pousse lorsqu'on entend ou voit un objet insolite.

(92) 54° *Kémà* « mâle », une fois : métathèse syllabique du fr. *mâle*, où la lettre *l* a été remplacée par sa voisine immédiate dans l'alphabet. Très douteux.

(93) 55° *Kin't'che* « quatre », une fois à la toute première apparition du martien encore informe : altération arbitraire et jargonnante du fr. *quatre*.

(94) 56° *Lézirè* « souffrance », une fois : dérivé évident du fr. *léser* ou *lésion*.

(95) 57° *Lunè* « jour », 6 fois. Ici l'on a beaucoup de choix : ou fr. *lune*, astre de nuit, par contraste sémantique ; ou fr. *lundi*, ital. *lunedi*, par lequel commence l'énumération des jours de la semaine ; ou, plus simplement, un radical *lu-*, abstrait de *luire*, *lumière*, etc., sur lequel s'applique une suffixation martienne.

(96) 58° *Mabûré* « grossier », une fois. L'idée suggère celle de « bure », ou même de « [vêtement] *en bure* », juxtaposition qui pourrait aussi s'orthographier *ambure*, dont *mabûré* est la métathèse exacte.

(97) 59° *Maprinié* « entré », une fois : contamination grossière de *entré* et *pénétré*, avec la syllabe *en-* écrite *am-* puis métathésée comme ci-dessus ; le mot appartient à la phrase inintelligible Fl. 33, ce qui pourrait légitimer cette explication contournée et bizarre, mais en même temps la rend inutile.

(**98**) 60° *Mazété* « peine », 2 fois : le mot suggère l'idée d'une « masse » difficile à mouvoir ; suffixation arbitraire.

(**99**) 61° *Médache* « madame », une fois : jargon du début du martien, où la chuintante joue un rôle prépondérant. Cf. n°s 93, 102 et 104.

(**100**) 62° *Médinié* « entourent », une fois : les deux premières syllabes viennent de *médi-terranée*, que toutes les géographies enfantines définissent « mer *entourée* de tous côtés par les terres ».

(**101**) 63° *Mervé* « superbes », une fois : fr. *merveille*, ou les deux premières syllabes de *merveilleux*.

(**102**) 64° *Métaganiche* « mademoiselle », une fois, le même jour que *médache*.

(**103**) 65° *Mété* « tendre », une fois, dans la juxtaposition allitérante *mété modé* « tendre mère ». L'idée de « mère » a suggéré « maternel », qui a été écourté et jargonné.

(**104**) 66° *Métiche*, « monsieur, homme », 5 fois, et *métiché* « hommes », une fois : seul mot du jargon de l'extrême début (cf. n°s 17, 1°, et 99) qui ait survécu, grâce à son adaptation postérieure au sens général d' « homme », phénomène que M. Flournoy a expliqué avec une élégance que je lui envie (p. 241).

(**105**) 67° *Midée* « laide », une fois : contamination probable des deux mots *misère* et *hideux*.

(**106**) 68° *Milé*, mot non traduit, une fois, Fl. 19; mais, vu l'habitude de Mlle Smith de multiplier numéralement ses adieux, la phrase *milé piri mirâ* ne peut guère signifier que « mille fois adieu ». On a donc ici le fr. *mille*. La raison pour laquelle on n'a jamais pu obtenir d'Ésenale la traduction de *milé piri*, est peut-être précisément que *milé*, venu par lapsus, ressemblait trop à son prototype français et aurait rendu le martien suspect. Par le même motif, quand Mlle Smith a voulu employer encore le mot « fois », elle n'a plus dit *piri*, et l'a remplacé par un zézaiement enfantin et jargonnant, *zizazi*, visiblement fabriqué pour la circonstance : cf. n°s 120 et 228.

(**107**) 69° *Mimâ* « parents », une fois : réduplication enfantine et caressante du radical *ma-*, suggéré par fr. *maman*.

(**108**) 70° *Miza*, une fois, désigne une sorte de kiosque ou de pavillon roulant dans le rêve incohérent Fl. 23: je suppose que c'est le fr. *maison*, avec transposition vocalique enfantine ou martienne.

(**109**) 71° *Mûné* « moment, instants », trois fois : déformation vocalique du fr. *minute*, avec chute de la finale.

(**110**) 72° *Nipuré* « crains », 2 fois, et *nipunèzé* « craindre », une fois : l'association de l'idée de « crainte » et de celle de « punition » est tout à fait conforme à la psychologie infantile ; quant à la formation du mot, j'inclinerais à croire que *nipu* est la

métathèse exacte du fr. *puni*, et que la ou les syllabes finales sont de suffixation.

(**111**) 73° *Nubé* « curieux », une fois, Fl. 35. Le jour où l'on montre à Mlle Smith ce tableau « curieux », *elle ne le voit pas*. Est-ce aller trop loin que de conjecturer qu'en cet instant le mot *nébuleux* est venu interférer dans sa mémoire et a fourni par métathèse syllabique initiale la traduction de l'épithète ?

(**112**) 74° *Orié* « frapper », au sens de « heurter », une fois : malgré la divergence apparente et purement graphique, c'est le fr. *heurter*, à peine altéré en prononciation.

(**113**) 75° *Palette* « calme » impératif, une fois, tout au début, Fl. 4 : abstrait du fr. *palliatif* « calmant », mot savant il est vrai, mais compris de toutes les personnes instruites. Douteux pourtant.

(**114**) 76° *Palir* « temps », une fois. Si l'on avait **padir*, la métathèse du fr. *rapide*, naturellement suggéré par l'idée de « temps », sauterait, je pense, aux yeux. En l'état, l'*l* est embarrassant, quoique son échange avec le *d* soit phonétiquement facile. Très douteux, mais sans aucune importance, d'autant que l'*l* peut venir de l'association du mg. *repül* « il vole », également naturelle.

(**115**) 77° *Parêzié* « [il] laissè », une fois : l'idée de « laisser » suggère aisément celle de « négligence », et par suite le mot fr. *paresse*.

(**116**) 78° *Pastri* « sang », une fois : que l'idée de

« sang », dans une scène *médicale*, où figure un instrument *à trois tubes*, amène sur les lèvres du sujet le nom de *Pasteur*, c'est la vraisemblance même ; la finale est martienne, assonante à *bodri*, cf. nos 16 et 251.

(**117**) 79° *Pavi* « joie », 3 fois ; *pavi* « heureux », une fois, et *pavinée* « joyeuse », une fois : paraissent abstraits ou dérivés des mots fr. *pavillon*, *pavier*, *pavoiser*, etc., qui s'associent bien à une idée de « joie ».

(**118**) 80° *Pazé* « retire », une fois, Fl. 23: il s'agit de la main de Paniné, qui doit « se retirer », et par conséquent « repasser » par l'ouverture par laquelle elle est sortie ; les deux locutions susdites se contaminent en « se repasser », dont la métathèse absolument exacte est *rès pazé*, cf. n° 32, 4°.

(**119**) 81° *Pi* « très », une fois : paraît n'être que l'initiale altérée du fr. *bien* (superlatif).

(**120**) 82° *Piri*, mot non traduit, cf. n° 106 : si l'on admet le sens « fois », on peut songer au fr. « [à mille] *reprises* », avec semi-métathèse ou épenthèse vocalique.

(**121**) 83° *Pit* « sans », 2 fois : petit mot bizarre qui semble une déformation violente du fr. *vide*, dont l'idée est connexe.

(**122**) 84° *Pléva* « chagrin » (adjectif), une fois. Mot difficile, à cause de *péliché* et *pélésse* (n° 249), auxquels il ressemble à la fois trop et trop peu. Pour moi, je

l'en séparerais plutôt, pour le rattacher au fr. *pleurer*. Le *v* peut venir du fr. *pleuvoir*, suggéré par la quasi-homonymie et l'analogie de sens.

(**123**) 85° *Polluni* « question », une fois : contamination possible des deux mots fr. *problème* et *solution*.

(**124**) 86° *Poviné* et *povini* « arriver », chacun une fois : à rapprocher de *vinâ*, n° 143; c'est le fr. *parvenir*, à peine altéré par un adoucissement qui rappelle les inflexions créoles.

(**125**) 87° *Priâni* « flot », une fois : cf. fr. *brillant*. Dans un vocabulaire par épithètes, où « le vent » est « le battant » (n° 49), il est fort admissible que « le flot » soit dit « le brillant » ; la finale est assonancée avec *badêni*. Mais tout cela est cruellement hypothétique.

(**126**) 88° *Rabriξ* « pensées », une fois : voir n° 55; mais je ne m'explique pas la préfixation, à moins de quelque contamination des mots *raison*, *réfléchir*, etc.

(**127**) 89° *Riz* « sur », 3 fois : fr. *sur*, avec métathèse et changement vocalique.

(**128**) 90° *Sandiné* « longtemps », 2 fois : l'idée, en se précisant, peut se fixer à « cent ans », soit donc peut-être une adaptation martienne du fr. *centenaire*. Cf. un procédé similaire n° 189.

(**129**) 91° *Surès* « [tu] crois », une fois : ce que l'on « croit », on en est volontiers « sûr » ; dérivation évidente du fr. *sûr*, *assurer*, etc.

(**130**) 92° *Taméche*, une fois, non traduit; mais,

comme il est question d'un arbuste en buisson, il est assez naturel de penser à l'initiale du fr. *tamarix* avec finale martienne.

(**131**) 93° *Taniré* « prends » (impératif), une fois : transport pur et simple du verbe *tenir*, suggéré par l'exclamation française « tiens, prends »; rien de plus naïf.

(**132**) 94° *Tapié*, une fois, non traduit, désigne une vision étrange, qui se déroule sans doute comme un « tableau » ou une « tapisserie », Fl. 32; contamination de ces deux mots.

(**133**) 95° *Ten* « près », 12 fois : abstrait du radical du fr. *at-ten-ant*, *at-ten-ir*, etc, ; ces mots sont peu usuels, mais « tenir à » exprime la même idée; cf. le suivant.

(**134**) 96° *Ténassé* « [je] voudrais », une fois: c'est le radical du verbe *tenir* [*à*] au sens de « vouloir »; si la finale est empruntée à l'imparfait du subjonctif fr. de 1re conjugaison en vue d'exprimer le conditionnel, ce cas est un des très rares où le sujet accuse quelques traces de sens grammatical.

(**135**) 97° *Tensée* «instant », 3 fois : c'est l'anagramme exact du fr. *instant*, où la voyelle nasale initiale est remplacée par une voyelle simple de finale martienne.

(**136**) 98° *Touzé* « même », une fois: soit la locution fr. *tout ainsi*, avec syncope intérieure et finale altérée; ou la première syllabe de *tout de même*, avec suffixation arbitraire. Rien de tout cela n'est bien satisfaisant.

(**137**) 99° *Tranéi* « passage », une fois : il est aisé de

reconnaître la syllabe *tra-*, abstraite de *tra-jet* et autres mots; mais peut-être bien se complique-t-elle d'une contamination du fr. *traînée,* dont *tranéi* est la métathèse graphique lettre pour lettre. On observera que précisément ce texte est graphique. La connexité des idées est fort suffisante.

(**138**) 100° *Trimazi* « force », 2 fois: dérivé du verbe d'argot fr. *trimer*. C'est, avec *dabé,* le seul mot d'argot que paraisse connaître Mlle Smith: cette proportion n'a rien d'excessif, d'autant que *trimer* a passé dans la langue familière. Le suffixe vient, par assonance, de *mazi* qui précède.

(**139**) 101° *Trinê* « parler », 4 fois, et *trinir* « parlera », 2 fois: comme tous les gens qui « parlent » martien parlent pour « enseigner » quelque chose à Mlle Smith, la seconde syllabe du mot fr. *doctrine* se présente invinciblement à l'esprit; mais, d'autre part, il semble difficile de séparer tout à fait *trinê* de *tarviné* « langage », n° 210. Douteux.

(**140**) 102° *Tuzé* « malade », 2 fois. Mot bien difficile: le mg. *dühösség* « rage [du chien] » est bien éloigné à tous égards, et le fr. *usé* peu satisfaisant; si l'on se décide pour ce dernier, le *t* initial peut provenir d'une liaison naïve, résultant de ce que le mot précédent est *né*, équivalent du fr. « est », dans la phrase Fl. 29, où *tuzé* fait sa première apparition; il n'a été répété que dans la phrase inintelligible Fl. 33.

(**141**) 103° *Uri* « soir », une fois: l'idée de « soir »,

implique *obsc-uri-té*, mot trop long, par rapport à celui qu'il devait traduire, pour ne pas subir un violent écourtement.

(**142**) 104° *Véche* « vu », *véchési* « voyons », *véchi* « [tu] vois », *véchir* « verras », *vétéche* « voir », chacun une fois : altérations diverses d'un radical imité du verbe *voir*. Le mot est né au début du martien, dans la période de prépondérance de la chuintante.

(**143**) 105° *Vinâ* « retour », 2 fois, cf. *poviné*, n° 124: constructions élémentaires sur la base du radical du verbe fr. *venir*.

(**144**) 106° *Vizêné* « distinguer », une fois : dérivation martienne du fr. *vision*, qui, en tant que mot savant, a pour Mlle Smith un sens plus technique que le simple sens de « voir » ; peut-être aussi *viser*.

(**145**) 107° *Zabiné* « arriéré », une fois, Fl. 35 : peut-être, avec métathèse et suffixation martienne, fr. *bas* au sens de « dégradé » qui se dit des races sauvages. Très douteux : tous les mots commençant par *z* sont des ἅπαξ presque indéchiffrables ; heureusement il n'y en a pas beaucoup.

(**146**) 108° *Zati* « souvenir », une fois : suggestion des deux dernières syllabes de *myosotis* (vergissmeinnicht), fleur du souvenir.

(**147**) 109° *Ziné* « bleu », une fois : peut-être altéré et dérivé de *Chine*, à cause de la belle couleur bleue de certains vases chinois : au surplus, le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**148**) En somme, déduisant même tous les cas douteux, il semble qu'un bon tiers du vocabulaire martien vienne, par voie plus ou moins détournée, du français seul.

CHAPITRE V

Le Vocabulaire allemand

(**149**) 1° *Andélir* « apparaîtra », une fois, Fl. 39. Le mot a ici le sens de « être en relation, avoir commerce fréquent avec » : soit donc, avec semi-calembour, adaptation de l'al. *handeln* « traiter, commercer », que Mlle Smith doit bien connaître.

(**150**) 2° *Bindié* « [il] trouve », une fois : conjugué sur le radical de l'al. *finden* « trouver », cf. n° 8. Presque sûr.

(**151**) 3° *Bounié* « chercher, [il] cherche », chacun une fois : malgré ce qu'il peut y avoir de forcé à tirer deux mots martiens d'un seul mot allemand, le rapport étroit de signification des mots « trouver » et « chercher » ramène irrésistiblement la pensée au même verbe *finden*, mais cette fois sous sa forme de participe passé *gefunden*, ou au substantif qui en est issu, *fund* « trouvaille ».

(**152**) 4° *Cen* « beau » et *cêné* « belle », chacun une fois : al. *schön* « beau ». Si l'on croyait nécessaire d'expliquer la mutation de la chuintante initiale en sifflante, la contamination par le mg. *szép* « beau » ne souffrirait aucune difficulté. Sûr.

(**153**) 5° *Chinit* « bague », mot isolé : al. *schnitt* « taille, coupure », soit parce qu'une bague semble « couper » le doigt, soit à cause de la « taille » des pierres dont elle est ornée, etc. Douteux, mais sans aucune importance.

(**154**) 6° *Ébanâ* « lentement », une fois, tout à la fin (Fl. 40), sans importance : le sujet doit avoir songé à l'al. *eben* « uni », qui ne concorde point exactement pour le sens; toutefois un pas « égal » est un pas plutôt « lent ».

(**155**) 7° *Gudê* « bons », une fois : malgré le *d*, il y a plus de probabilité pour l'al. *gut* que pour l'anglais *good*, parce que la première de ces langues doit être de beaucoup la mieux présente à l'esprit du sujet, cf. n° 166; en tout cas, l'emprunt est manifeste.

(**156**) 8° *Haudan* « maison », une fois, tout au début. M. Flournoy fait observer avec beaucoup de finesse que *haudan* est calqué, consonne pour consonne et voyelle pour voyelle, sur *maison*. Mais cela ne nous empêchera pas de reconnaître dans la première syllabe l'al. *haus*. Quant au *d* médial, il demeure énigmatique.

(**157**) 9° *Hêné* « s'élever », une fois : al. *höhe* « hauteur » et [*sich er-*]*höhen* « s'élever »; il est assez curieux qu'ici, contrairement aux habitudes de Mlle Smith, le pronom « se » soit sans équivalent.

(**158**) 10° *Ié* et *iée* « tout, toute », 3 fois; *iées* « toutes », une fois : ce mot, qui a de bonne heure remplacé *is* (n° 188), a pu être abstrait de locutions al. très usuelles telles que *wer je* « tous ceux qui »,

was je « tout ce qui », etc., où *je* prend en effet le sens de « tout ». A peine douteux.

(**159**) 11° *Ilinée* « reconnue », une fois, a remplacé *cévouitche* (n° 182) : c'est l'al. [*sich*] *erinnern* « se rappeler », très peu altéré ; car *r* > *l* est de phonétique courante.

(**160**) 12° *Imâ* « ciel », une fois : il est impossible de méconnaître l'al. *himmel*.

(**161**) 13° *Kirimé* « prudent », une fois, et cf. *pocrimé* « science », n° 167 : les deux sens se concilieraient admirablement par un rapport avec l'al. *hirn* « cerveau » ; mais le phonétisme serait ici trop altéré.

(**162**) 14° *Koumé* « fondre », une fois. Il y a homophonie parfaite de l'al. *kummer* « chagrin » ; or, précisément, la phrase (Fl. 8) est « fondre tout ton chagrin » : la coïncidence est-elle fortuite ? Il se peut que *kummer*, suggéré par l'idée de « chagrin », soit, si je puis ainsi m'exprimer, parti trop tôt à la manière d'un ressort qui s'affole, et que dès lors, utilisé pour exprimer « fondre », il n'ait pu l'être pour « chagrin ». Douteux.

(**163**) 15° *Lassuné* et *lassunié* « approche » (impératif) ; *lassuné* « [il] approche » ; *ilassuné* « [je] m'approche » : chacun une fois. Ce mot est cruellement embarrassant. On voit, d'abord, que la conjugaison n'obéit à aucune règle : cela est vrai surtout de la forme *ilassuné*, qui devrait être **lé-lassuné*, n° 32, 1° ; mais, à l'époque où elle est apparue (Fl. 9), la grammaire de Mlle Smith était encore tout à fait chaotique. Quoi qu'il en soit, prenant *lass-* comme radical du

verbe, on ne sait vraiment à quoi le rattacher. En désespoir de cause, j'ai songé à une image de piété, comme il en existe beaucoup, représentant la scène « laissez les enfants *s'approcher* de moi » : si l'inscription de celle que Mlle Smith a eue quelque jour sous les yeux était rédigée en allemand, elle commençait par *lass-et* [*die kinder*...], et ce radical a pu ainsi s'associer à l'idée de s'approcher ; mais, bien entendu, je ne donne la conjecture que pour ce qu'elle vaut.

(**164**) 16° *Mache* « [je] peux », 4 fois; *machir* « pourras » et *machiri* « pourrai » (pour l'*i* final, cf. le n° 38, 2°), chacun une fois. Le premier de ces mots est sûrement l'al. [*ich*] *mag*, peut-être contaminé de [*ich*] *mache*, parce que « pouvoir » c'est généralement « pouvoir faire ». Les deux autres sont des formes conjuguées, d'allure martienne très régulière.

(**165**) 17° *Mané* « père », une fois : c'est l'al. *mann* « homme, époux », peut-être avec une confusion partielle du radical de *mimâ*, n° 107.

(**166**) 18° *Modé* « mère », 14 fois : toute la question n'est qu'entre l'al. *mutter* et l'anglais *mother*, celui-ci mieux concordant au point de vue du phonétisme, celui-là sûrement mieux connu du sujet ; cf. n° 155. On observera que les mots qui reviennent le plus souvent sont aussi, en principe, les mieux explicables par un emprunt manifeste.

(**167**) 19° *Pocrimé* « savoir », une fois : cf. *kirimé*, n° 161 ; mais, en tout cas, je ne vois absolument aucune donnée qui rende compte de la préfixation apparente.

(**168**) 20° *Poénêzé* « quelques », une fois. Ici, la préfixation *po-* pourrait relever du procédé de l'allitération, n° 16; car le mot (Fl. 11) est immédiatement précédé du mot *povini*, cf. n° 124. Cette quantité déduite, il reste *-énêzé,* qui s'applique presque lettre pour lettre sur l'al. *einige* « quelques ».

(**169**) 21° *Radziré* « prononcer », une fois, Fl. 15, dans une phrase où en fait l'emploi du verbe « parler » conviendrait beaucoup mieux : al. *reden* « parler », avec léger jargonnement et terminaison martienne; presque sûr.

(**170**) 22° *Rénir* « portera », une fois, Fl. 18, dans une phrase où le vrai sens est « apportera » : futur martien sur un radical *rén-*, qui, sauf aphérèse initiale, rappelle de bien près celui de l'al. *bring-en* « apporter ».

(**171**) 23° *Tibraξ* « besoins », une fois : cf. l'al. *trieb* « instinct ». Les deux idées sont connexes, et la phonétique concorde à merveille, sauf une métathèse des plus simples. Douteux pourtant : le terme al. n'est pas de ceux que Mlle Smith a pu aisément connaître et familièrement retenir.

(**172**) 24° *Toumaξ* « charmes », une fois: cf. al. *taumel* « vertige, ivresse, paroxysme de joie ». Le phonétisme va bien, comme le montre *imâ* venu de *himmel*, n° 160. Douteux pourtant : il est difficile que Mlle Smith connaisse ce mot peu usuel.

(*A suivre*) V. Henry.

L'INSCRIPTION DÉCOUVERTE EN 1899

SUR LE FORUM ROMAIN

C'est peut-être une entreprise téméraire, en tout cas fort risquée, que de vouloir, après tant de tentatives diverses, offrir une nouvelle interprétation, notamment une qui rejette beaucoup de ce qui a été admis sans dicussion, presque comme hors de doute. Mais dans un cas tel que celui-ci, ce sont précisément les bases qu'on a crues inébranlables, qu'on a acceptées avant même d'avoir obtenu une idée tant soit peu préalablement exacte des choses desquelles il s'agit, qui prêtent le plus au doute. Une interprétation, qui veut approfondir de plus en plus la matière, se trouve de plus en plus en face de difficultés inéluctables, et ce n'est qu'après avoir essayé en vain tous les expédients que la méthode philologique nous fournit, qu'on se résout en dernier lieu à revenir sur ses pas et à retourner à l'examen rigoureux des suppositions fondamentales.

C'est du moins ce que l'expérience nous a fait voir dans un certain nombre de cas semblables, et s'il en était de même par rapport à l'inscription dont la découverte a, l'année passée, révolutionné le monde

savant, et même à un certain degré le monde cultivé, il n'y aurait pas lieu de s'étonner grandement.

Je veux donc offrir mes remarques, mes doutes, mes objections sur certains points qui, pour l'entendement de ces textes si mutilés, et par conséquent si obscurs, pourront être de quelque importance.

En premier lieu, tout le monde à peu près semble être d'accord qu'il faut lire *s]akros esed*, et que cela doit signifier à peu près *sacer estod*, formule ailleurs très usitée. Or, il me semble impossible d'admettre que même au VIe siècle on ait dit *sacros* ; superflu de rien dire par rapport à *esed*. Je m'inclinerais devant l'opinion des savants célèbres (à juste titre), qui admettent cette interprétation, si le mot *sord*... précédait ; parce qu'on ne prononce l'imprécation qu'après en avoir indiqué le motif qui la justifie. Ici, ce serait le contraire. Par cette raison, j'interprète les lettres *akro sesed* comme signifiant : *agru[m] seret* « celui qui ensemencera ce champ ». Il s'agit évidemment d'un fonds sacré d'un τέμενος, qu'on avait l'habitude de fermer. On pourrait donc combler les lacunes à peu près de la manière suivante :

quoi hoi[ke loqoi
seive keivis seive
perekrinus] akrom[m]
sesed — ou
quoi hon[ke s. k. s. p.] akro[m] sesed
sordes ne invehitod...

La première ligne du second plan reste inintelligible; la seconde offre selon l'interprétation *recei;* mais cela encore est très douteux, parce qu'il serait infiniment difficile de se rendre compte du datif. Je crois donc que le *c* n'est autre chose qu'un V mis de travers, et je lis *reveitor* (revehitor) : *re*[*x*] *vehitor*. Les lettres *evam* se complètent par l'addition d'un *d* : *devam* (= divam); je ne dirais rien, s'il y avait une lacune après ce mot; mais tel que l'inscription nous l'offre, il précède immédiatement *quos* et finit la phrase. Je complète donc *a dextera ad laevam. Quos r*[*ex*] *quomque...* manque un verbe : proficiscetur; *quos* paraît être le prototype de *us* dans *usquam prodibit.*

Pour le commencement du troisième plan, j'accepte la conjecture de M. Modestov (V. J. Modestov, *Pamjatinki carskago perioda i pervnějšaja Latinskaja nadpist na Rimskom i Porumě Skt-Peterburgi*, 1900).

sovo]m kalatorem hap... (habetod).

La troisième ligne nous offre *uod*, donc je risque :

makistrat]uod iouxmenta...

Plus loin, il y a évidemment confusion; les lettres *tod* ont changé de direction, il faut lire ou *captatod* ou, ce qui vaut mieux, *capitod ;* le *a* a été répété fautivement. *Au* représente les premières lettres de *auriga*[*m.*

...sovo] kalatorem hap[etod...

macistrat] uod iouxmenta capitod au[rigam currum ite]m iteri [...ipso]m quoi.

havelod ne signifie rien, et *favelod* autant que cela. Il y a ici encore transposition des lettres; je corrige *avehitod nequ[e...]od iovestod* (iusto).

On pourrait conjecturer :

neque in ea re plus morae es]tod iovestod.

Mais cela est entièrement incertain.

Je donne l'inscription dans son entier, comme il me paraît qu'il faut la lire :

quoi hoi [ke loquoi seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | ou

quoi hon [ke seive keivis seive perekrinus] akro[m] sesed | sord [es ne invehitod... (fin de la première inscription qui ne se rapporte pas à ce qui suit).

reve[h]itor (probablement *rex vehitor*)...

|...a dextera ad la]evam |

quos r[ex quomque... (quo rex quomque) [proficiscetur

...sovo]m kalatorem hap...

...makistrat]uod iouxmen

ta kapitod au[rigam currum ite-]

m iteri...

...ipso]m quoi avehitod nequ[e in ea re plus morae est] od iovestod.

L'inscription du premier plan n'a pas trait au contenu du reste de la stèle; on s'est simplement servi d'une pierre déjà employée, parce que les trois côtés suffisaient pour y graver la seconde inscription.

On élèvera probablement des objections contre *lae-*

vam, au lieu de *laivam ;* mais *devam* est absolument impossible. Il ne reste donc guère que *laevam ; ae* au lieu de *ai* se trouve déjà fort anciennement.

A. F. Bojeslav.

P.-S. — Il est assez clair que le maçon qui a taillé l'inscription trouvée l'année dernière au forum, n'a pas été bien exercé à graver les lettres à la boustrophédon. Témoin les lettres *kap(i?)atodou*, où *tod* est gravé à l'envers; peut-être anssi il y a une espèce de dittographie *kapiat kapitod*, mais il est vrai qu'il aurait dû graver *dot* et non *toda(i)pak;* témoin encore les lettres *havelod*, si étrangement bousculées (ou *iha* | *dotev*).

Plus d'une fois il a renversé les lettres, probablement parce qu'il s'était placé faussement.

Si nous tenons compte de ces faits, il se pourrait que la même chose fût arrivée par rapport à la première ligne du second plan, qui présente, à ce qu'il paraît, des difficultés insurmontables. D'après le dernier facsimile de M. Comparetti, il faut lire (premier trait presque vertical incertain, pourrait être un *i*) *iaiFas* (le F étant tourné de l'autre côté): serait-ce *laivas?* Alors, il ne serait plus douteux que, malgré la différence d'orthographe, les lettres *evam* de la troisième ligne ne dussent se compléter par *la(evam)*. Mais on pourrait aussi, sans faire un trop grand tort au maçon, lire *aivias ;* serait-ce la porte Naevia? Malheureusement nous en savons fort peu de chose.

Dans ce qui suit, nous n'avons que *lo* et *quos* sur quoi fonder des hypothèses. Si nous acceptons *regei*, il faut bien qu'il s'agisse ici d'un affermage de quelques terres, car *lo* exige un complément *candi* (fundi agri), à quoi se rapporterait *quos* dans la quatrième ligne. Mais pour cela, on s'attendrait plutôt à un *praeco* qu'à un *calator*. Il serait donc nécessaire de séparer le contenu du 3e et du 4e plan de celui du 1er et du 2e. Le 2e plan aurait trait à certaines terres, dont l'affermage entrait dans la sphère du *rex sacrorum;* ces terres devaient être situées près de la porte Naevia.

A. F. Bojeslav.

2e P.-S.—On pourrait lire sur le premier plan « akros seset », ce qui s'accorderait bien avec le « quos » du second plan.

Au lieu de « magistratuod » (le Y se trouve très clairement sur le dernier facsimile) on pourrait supposer « senatuod », parce que « magistratus » serait trop indéfini.

Pour AKPOS, je suppose que c'est la transcription de ΑCROS, en lettres grecques, peut-être même un archaïsme voulu.

Prague.

A. F. Bojeslav.

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LE SUBSTANTIF

En poul, le substantif, on l'a dit, n'est généralement pas autre chose qu'un adjectif puis substantivement.

Or, l'adjectif, de son côté, n'est le plus souvent qu'un participe plus ou moins défiguré d'un radical verbal plus ou moins tombé en désuétude : pour démontrer cette assertion et faire concevoir en même temps le mécanisme des tranformations successives, le meilleur moyen consistera à insister sur la genèse des trente-trois formes des participes en *do*, des noms verbaux en *owo* et en *edjo*, tout en montrant la corrélation régulière qui existe entre ces deux catégories de mots et la précédente au point de vue des suffixes ; puis de faire connaître les adjectifs en *o* restés seuls en usage de leur famille, mais présentant encore une vitalité telle que, par un curieux phénomène de reversibilité, ils l'ont en quelque sorte perpétuée à leur tour, en donnant naissance à de nouveaux radicaux verbaux au moyen de la dérivation en *d*.

Enfin on passera à l'étude des substantifs eux-mêmes.

Hâtons-nous de dire que bien des questions resteront sans réponses.

Il nous suffira d'avoir montré d'une manière que nous croyons irréfutable, que les Pouls, non plus que bien d'autres peuples, ne font rien ni pour la rime ni pour l'harmonie. Ils se contentent de l'euphonie et font purement accorder substantifs, adjectifs, participes et pronoms en genre et en nombre.

Dans le tableau qui suit, on donne les trente-trois formes :

1° Des participes ou adjectifs prenant *do* au genre *o*, en tenant compte des modifications que peut subir le suffixe, selon que la forme qui le reçoit se termine par une des consonnes *b*, *d*, *f*, *g*, *ᶜ*, *y*, *dj*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *w*, *tch*, *gn*, ou par la voyelle sourde euphonique *ou*;

2° Des adjectifs verbaux actifs en *owo*, passifs en *édjo* ;

3° Des adjectifs prenant simplement *o* au même genre.

On peut dire que sauf *maᶜ-* (grand), dont les formes sont indiquées à la vingt-deuxième ligne du tableau, et qui n'est d'ailleurs irrégulier qu'en apparence, tous les adjectifs de la langue rentrent dans une de ces trois catégories.

RACINE	SENS	(1) O	BÉ
Web-	facile	beb-do	web-bé
Wad-	faisant	bad-do	wad-bé
Yaf-	mou	djaf-do	yaf-bé
Dog-	courant	dog-do	dog-bé
Faʿ-	allant vers	paʿ-do	faʿ-bé
May-	mort	may-do	may-bé
Tadj-	coupant	tag-do	tag-bé
Sek-	déchirant	tchek-do	sek-bé
Wel-	plaisant	bel-do	wel-bé
Bam-	prenant	bam-do	bam-bé
ʿAn-	embarrassé	gan-do	ʿan-bé
Fap-	pétant	pap-do	fap-bé
ʿAr-	venant	gar-do	ʿar-bé
Was-	s'abstenant de	bas-do	was-bé
Hot-	partant	kot-dó	hot-bé
Waw-	pouvant	baw-do	waw-bé
ʿAng-	haïssant	gagn-dò	ʿagn-bé
Wod-é	rouge (originelat)	bodé-djo	wodé-bé
Wod-djou-	rouge (devenu)	god-djou-do	woddjou-bé
Modj-	bon	modj-o	modj-oubé
Rim-	libre	dim-o	rim-bé
ʿMa-	grand	maw-do	maw-bé
Hatch-	hurlant	kak-do	hak-bé
Sel-	dissident	tchebo-wo	sel-o-bé

(2) NDOU	DI	(3) NGUÉ	DI
wem-dou	beb-di	wemgué	beb-di
wandou	bad-di	wangué	bad-di
yaf-ndou	djaf-di	yaf-ngué	djaf-di
dog-ndou	dog-di	dog-ngué	dog-di
fa'-ndou	pa'-di	fa'-ngué	pa'-di
may-ndou	may-di	may-ngué	may-di
tag-ndou	tag-di	tagngué	tag-di
sek-ndou	tchek-di	sek-ngué	tchek-di
wel-ndou	bel-di	wel-ngué	bel-di
bam-ndou	bam-di	bam-ngué	bam-di
'an-ndou	gan-di	'an-ngué	gan-di
fap-ndou	pap-di	fap-ngué	pap-di
'ar-ndou	gar-di	'ar-ngué	gar-di
was-ndou	bas-di	was-ngué	bas-di
ho-ndou	kot-di	hongué	kot-di
waw-ndou	baw-di	waw-ngué	baw-di
'agn-ndou	gagn-di	'agn-ngué	gagn-di
wodé-rou	bodé-dji	wodé-wé	bodé-dji
woddjou-ndou	goddjou-di	woddjou-ngué	goddjou-di
modj-ourou	modj i	modj-'é	modj-i
rim-rou	dim-i	rim-'é	dim-i
maw-ndou	maw-di	ma'-ngué	maw-di
kak-ndou	kak-di	hak-ngué	kak-di
sel-o-rou	tchel-o-dji	sel-o-wé	tchel-o-dji

(4) NGO	DÉ	(5) NDÉ	DÉ
wemgo	beb-dé	wemdé	beb-dé
wango	bad-dé	wandé	bad-dé
yaf-ngo	djaf-dé	yof-ndé	djaf-dé
dog-ngo	dog-dé	dog-ndé	dog-dé
fa'-ngo	pa'-dé	fa'-ndé	pa'-dè
may-ngo	may-dé	may-ndé	may-dé
tagngo	tag-dé	tagndé	tag-dé
sek-ngo	tchek-dé	sek-ndé	tchek-dé
wel-ngo	bel-dé	wel-ndé	bel-dé
bam-ngo	bam-dé	bam-ndé	bam-dé
'an-ngo	gan-dé	'an-dé	gan-dé
fap-ngo	pap-dé	fap-ndé	pap-dé
'ar-ngo	gar-dé	'ar-ndé	gar-dé
was-ngo	bas-dé	was-ndé	bas-dé
hongo	kot-dé	hondé	kot-dé
waw-ngo	baw-dé	waw-ndé	baw-dé
'agn-ngo	gagn-dé	'agn-ndé	gagn-dé
wodé-wo	bodé-djé	wodé-ré	bodé-djé
woddjou-ngo	goddjou-dé	woddjou-ndé	goddjou-dé
modj-'o	modj-é	modj-éré	modj-é
rim-'o	dim-é	rim-ré	dim-é
ma'-ngo	maw-dé	maw-ndé	maw-dé
hak-ngo	kak-dé	hak-ndé	kak-dé
sel-o-wo	tchel-o-djé	sel-o-ré	tchel-o-djé

(6) KO	DÉ	(7) NGOU	DI
web-ko	bed-dé	bemgou	bel-di
wad-ko	bad-dé	bangou	bad-di
yaf-ko	djaf-dé	djaf-ngou	djaf-di
dog-ko	dog-dé	dog-ngou	dog-di
fa'-ko	pa'-dé	pa'-ngou	pa'-di
may-ko	may-dé	may-ngou	may-di
tag ko	tag-dé	tagngou	tag-di
sek-ko	tchek-dé	tchek-ngou	tchek-di
wel-ko	bel-dé	bel-ngou	bel-di
bam-ko	bam-dé	bam-ngou	bam-di
'an-ko	gan-dé	gan-ngou	gan-di
fap-ko	pap-dé	pap-ngou	pap-di
'ar-ko	gar-dé	gar-ngou	gar-di
was-ko	bag-dé	bas-ngou	bas-di
hot-ko	kot-dé	kongou	kot-di
waw-ko	baw-dé	baw-ngou	baw-di
'agn-ko	gagn-dé	gagn-ngou	gagn-di
wodé-ko	bodé-djé	bodé-wou	bodé-dji
woddjou-ko	goddjou-dé	woddjou-ngou	goddjou-di
modj-(h)o	modj-é	modj-'ou	modj-i
rim-(h)o	dim-é	dim-'ou	dim-i
maw-ko	maw-dé	ma'-ngou	maw-di
hak-ko	kak-dé	kak-ngou	kok-di
sel-o-ho	tchel-o-djé	tchel-o-wou	tchel-o-dji

(8) BA	DI	(9) NGOL	DI
beb-ba	beb-di	bemgol	beb-di
bad-ba	bad-di	bangol	bad-di
djaf-ba	djaf-di	djaf-ngol	djaf-di
dog-ba	dog-di	dog-ngol	dog-di
paʿ-ba	paʿ-di	paʿ-ngol	pa-ʿdi
may-ba	may-di	may-ngol	may-di
tag-ba	tag-di	tagngol	tag-di
tchek-ba	tchek-di	tchek-ngol	tchek-di
bel-ba	bel-di	bel-ngol	bel-di
bam-ba	bam-di	bam-ngol	bam-di
gan-ba	gan-di	gan-ngol	gan-di
pap-ba	pap-di	pap-ngol	pap-di
gar-ba	gar-di	gar-ngol	gar-di
bas-ba	bas-di	bas-ngol	bas-di
kot-ba	kot-di	kongol	kot-di
baw-ba	baw-di	baw-ngol	baw-di
gagn-ba	gagn-di	gagn-ngol	gagn-di
bodé-wa	bodé-dji	bodé-wol	bodé-dji
goddjou-ba	goddjou-di	goddjou-ngol	goddjou-di
modj-ʿà	modj-i	modj-ʿol	modj-i
dim-ʿà	dim-i	dim-ʿol	dim-i
maw-ba	maw-di	maʿ-ngol	maw-di
kak-ba	kak-di	kak-ngol	kak-di
tchel-o-wa	tchel-o-dji	tchel o-wol	tchel-o-dji

(10) NDI	DÉ	(11) KI	DÉ
bemdi	beb-dé	beb-ki	beb-dé
bandi	bad-dé	bad-ki	bad-dé
djaf-ndi	djaf-dé	djaf-ki	djaf-dé
dog-ndi	dog-dé	dog-ki	dog-dé
pa'-ndi	pa'-dé	pa-'ki	pa-'dé
may-ndi	may-dé	may-ki	may-dé
tagndi	tag-dé	tag-ki	tag-dé
tchek-ndi	tchek-dé	tchek-ki	tchek-dé
bel-ndi	bel-dé	bel-ki	bel-dé
bam-ndi	bam-dé	bam-ki	bam-dé
gan-ndi	gan-dé	gan-ki	gan-dé
pap-ndi	pap-dé	pap-ki	pap-dé
gar-ndi	gar-dé	gar-ki	gar-dé
bas-ndi	bas-dé	bas-ki	bas-dé
kondi	kot-dé	kot-ki	kot-dé
baw-ndi	baw-dé	baw-ki	baw-dé
gagn-ndi	gagn-dé	gagn-ki	gagn-dé
bodé-ri	bodé-djé	bodé-ki	bodé-djé
goddjou-ndi	goddjou-dé	goddjou-ki	goddjou-dé
modj-iri	modj-é	modj-(h)i	modj-é
dim-ri	dim-é	dim-(h)i	dim-é
maw-ndi	mow-dé	maw-ki	maw-dé
kak-ndi	kak-dé	kak-ki	kak-dé
tchel-o-ri	tchel-o-djé	tchel-o-hi	tchel-o-djé

(12) KA	DÉ	(13) DAM	DÉ
beb-ka	beb-dé	beb-dam	beb-dé
bad-ka	bad-dé	bad-dam	bad-dé
djaf-ka	djof-dé	djaf-dam	djaf-dé
dog-ka	dog-dé	dog-dam	dog-dé
pa'-ka	pa'-dé	pa'-dam	pa'-dé
may-ka	may-dé	may-dam	may-dé
tag-ka	tag-dé	tag-dam	tag-dé
tchek-ka	tchek-dé	tchek-dam	tchek-dé
bel-ka	bel-dé	bel-dam	bel-dé
bam-ka	bam dé	bam-dam	bam-dé
gan-ka	gan-dé	gan-dam	gan-dé
pap-ka	pap-dé	pap-dam	pap-dé
gar-ka	gar-dé	gar-dam	gar-dé
bas-ka	bas-dé	bas-dam	bas-dé
kot-ka	kot-dé	kot-dam	kot-dé
baw-ka	baw-dé	baw-dam	baw-dé
gagn-ka	gagn-dé	gagn-dam	gagn-dé
bodé-ha	bodé-djé	bodé-djam	bodé-djé
goddjou-ka	goddjou-dé	goddjou-dam	goddjou-dé
modj-(h)a	modj-é	modj-am	modj-é
dim-(h)a	dim-é	dim-am	dim-é
maw-ka	maw-dé	maw-dam	maw-dé
kak-ka	kak-dé	kak-dam	kak-dé
tchel-o-ha	tchel-o-djé	tchel-o-djam	tchel-o-djé

(14) NGAL	DÉ	(15) DÉ	DÉ
bemgal	beb-dé	beb-dé	beb-dé
bangal	bad-dé	bad-dé	bad-dé
djaf-ngal	djaf-dé	djaf-dé	djaf-dé
dog-ngal	dog-dé	dog-dé	dog-dé
pa^{c}-ngal	pa^{c}-dé	pa^{c}-dé	pa^{c}-dé
may-ngal	may-dé	may-dé	may-dé
tagngal	tag-dé	tag-dé	tag-dé
tchek-ngal	tchek-dé	tchek-dé	tchek-dé
bel-ngal	bel-dé	bel-dé	bel-dé
bam-ngal	bam-dé	bam-dé	bam-dé
gan-ngal	gan-dé	gan-dé	gan-dé
pap-ngal	pap-dé	pap-dé	pap-dé
gar-ngal	gar-dé	gar-dé	gar-dé
bas-ngal	bas-dé	bas-dé	bas-dé
kongal	kot-dé	kot-dé	kot-dé
baw-ngal	baw-dé	baw-dé	baw-dé
gagn-ngal	gagn-dé	gagn-dé	gagn-dé
bodé-wal	bodé-djé	bodé-djé	bodé-djé
goddjou-ngal	goddjou-dé	goddjou-dé	goddjou-dé
modj-^{c}al	modj-é	modj-é	modj-é
dim-^{c}al	dim-é	dim-é	dim-é
ma^{c}-ngal	naw-dé	maw-dé	maw-dé
kak-ngal	kak-dé	kak-dé	kak-dé
tchel-o-wal	tchel-o-djé	tchel-o-djé	tchel-o-djé

(16) NGUEL	KOGN	(17) DOUM	
bemguel	beb-kogn	beb-doum	
banguel	bad-kogn	bad-doum	
djaf-nguel	djaf-kogn	djaf-doum	
dog-nguel	dog-kogn	dog doum	
paʿ-nguel	paʿ-kogn	paʿ-doum	
may-nguel	may-kogn	may-doum	
tagnguel	tag-kogn	tag-doum	
tchek-nguel	tchek-kogn	tchek-doum	
bel-nguel	bel-kogn	bel-doum	
bam-nguel	bam-kogn	bam-doum	
gan-nguel	gan-kogn	gan-doum	
pap-nguel	pap-kogn	pap-doum	
gar-nguel	gar-kogn	gar-doum	
bas-nguel	bas-kogn	bas-doum	
konguel	kot-kogn	kot-doum	
baw-nguel	baw-kogn	baw-doum	
gagn-nguel	gagn-kogn	gagn-doum	
bodé-wel	bodé-kogn	bodé-oum	
goddjou-nguel	goddjou-kogn	goddjou-doum	
modj-ʿel	modj-(h)ogn	modj-oum	
dim-ʿel	dim-(h)ogn	dim-oum	
maʿ-nguel	maw-kogn	maw-doum	
kak-nguel	kak-kogn	kak-doum	
tchel-o-wel	tchel-o-kogn	tchel-o-djoum	

Il suffit de jeter les yeux sur le tableau qui précède pour se convaincre que les trente-trois formes de chacun des participes en *do* résultent de la simple suffixation à la forme verbale d'où ils émanent des trente-trois démonstratifs.

Sauf toutefois en ce qui concerne le premier genre: ici le suffixe est *do* et non *o*.

Les participes passés en *nõ-do* se conduisent comme *god-djou-do*.

Comme particularités, remarquons :

a) Les formes des participes *web-*, *wad-*, et *hot-* aux genres dont les démonstratifs présentent un *n* initial.

b) Les formes des participes *tadj-* et *hatch*.

La finale de ces radicaux reparaît dans toute sa pureté lorsque les éléments à suffixer commencent par une voyelle.

Exemple :

mi	*tadj-at*	*ho'ré*	*modoum*
Je	couperai	sa	tête
Djamma	*kala*	*di*	*katch-onnõ*
Chaque	nuit	ils	hurlent

c) Les formes prises par l'adjectif *maw-*, *ma'* «grand», qui prend le ' comme consonne de fermeture, chaque fois que le suffixe commence par *ng* et le *w* dans tous les autres cas.

En ce qui concerne les noms verbaux en *owo* et

edjo, disons d'abord que pour toutes les formes en

-edjo-	*-edji-*	*-édjé-*	*-edjam-*
-edjoum-	*-odji-*	*-odjé-*	*-odjoum-*

on emploie souvent des formes en

-éwo-	*-éwi-*	*-éwé-*	*-éwam-*	*-éwoum-*
-owi-	*-owé-*	*-owoum-*		

Ainsi on dit presque aussi souvent *défte bod-éwé* « des livres rouges » que *défté bod-édjé*.

Mais les formes du tableau sont plus usuelles.

Quant aux autres désinences de ces adjectifs, il est intéressant de remarquer qu'elles ne diffèrent de celles des démonstratifs que par leur initiale;

Que du reste cette consonne est toujours la première de la paire à laquelle appartient celle du démonstratif (abstration faite de l'*n* proclitique).

Ainsi :

à	*ndi*	correspond	*tchel-o-ri*
à	*ngou*	correspond	*bod-é-wou*

Ici encore tout est donc réglé, et cette transformation vraiment grammaticale montre bien qu'en employant les terminaisons que nous examinons, le Poul n'obéit pas à un besoin de son oreille, mais qu'à chaque moment de son discours, il veut déterminer chaque objet dont il parle, et rapprocher le plus possible les limites entre lesquelles peut flotter l'indécision de son interlocuteur ; lorsque celui-ci entendra :

wod-é-rou, il saura parfaitement qu'il ne s'agit pas d'un cheval (*poutchou-ngou* « ce cheval ») mais probablement d'un chien (*rawá-ndou ndou* « ce chien ») ou de tout autre objet du genre *ndou;* — de même *bod-éwou* n'éveille dans son esprit que l'idée d'un objet du genre *ngou*, d'un cheval par exemple.

Pour rendre aux terminaisons des adjectifs en *o* (*modj*, *rim*) leur véritable valeur, il ne faut pas perdre de vue les suffixes de ces adjectifs aux genres *ndou*, *ndé*, *ndi*.

Comment se produit-il qu'à ces trois genres la consonne du suffixe se soit conservée sous la forme d'un *r?*

Pourquoi arrivera-t-il presque toujours que l'on dira : *ley-di modj-iri* « bonne terre » ; quelquefois *ley-di modj-o* (Wolofs-Soninkés parlant poul), mais jamais *ley-di modj-i?*

Il y a là une probabilité énorme à priori pour que les autres suffixes n'aient pas plus perdu leur consonne initiale que les trois suffixes considérés.

Matériellement le fait n'est pas impossible. La consonne *g* prend bien souvent la place de cette consonne le plus souvent presque insensible, absolument insensible dans le dialecte du Fouta, que nous avons notée par le signe ʿ.

On a établi une parenté étroite entre le *b* et le *g*. Le suffixe *ba* a très bien pu devenir *ʿa* dans certaines circonstances.

La consonne *k* de *ko*, *ki*, *ka*, *kogn* peut très bien

disparaître pour faire place à un *h*, dont les mêmes gens du Fouta articulent presque aussi peu l'aspiration que celle du ʿ.

A l'Est, où les Pouls guerriers du Maçina, de Sokoto, de Gando, hennissent leur langue presque comme les Arabes hennissent la leur, on entend toutes les finales précédées de leur aspiration gutturale ou palatale, ou encore d'une consonne appartenant à la même paire que cette aspiration : là où le Foutanké dit *houd-o ko* « cette herbe », le Masinanké aspire *foud-ho ko*.

Le Poul pasteur du Sénégal dit *lel-a ba* « cette gazelle » ; le marabout du Niger rétablit *lel-wa ba*.

Ces exemples sont assez concluants.

Et il est une raison qui prime toutes les autres : Quoique rimant ensemble, *ngou* et *ndou* ne sont pas interchangeables à volonté. Jamais on ne dira : *lana ba*, mais *lana ka* « ce bateau » ; jamais on ne dira *gniwa ka*, mais *gniwa ba* « cet éléphant » ; jamais on ne dira *wouro ko*, mais *wouro ngo* « ce village » ; jamais on ne dira *louro ngo*, mais *louro ko* « ce trou ».

Il y a là autre chose qu'une rime. On doit être certain que dans le principe, chaque genre a dû embrasser une catégorie bien déterminée d'individus ou d'objets jouissant de propriétés communes.

L'étude qui va suivre mettra ces propriétés en lumière, tout au moins pour quelques-uns de ces genres.

Il y aura de nombreuses lacunes.

On a déjà fait pressentir que bien des questions

resteront sans réponse, mais celles qui seront résolues le seront d'une manière si décisive que l'on ne pourra attribuer l'incertitude qui plane sur les autres qu'aux dénaturations de sens, inévitables dans la langue qui n'a jamais été fixée par l'écriture.

Chacun des genres sera étudié séparément. On ne suivra pas dans cet exposé l'ordre institué dans la 1re partie : dans l'étude de la phonétique les genres ont été groupés de manière à rendre lucide l'exposition des lois de permutation des consonnes en poul, à un point de vue purement abstrait.

Pour constituer le nouveau classement, on remarquera que tous les démonstratifs ont pour consonne initiale :

soit ʿ ou rien, *g*, *b*
soit *d*
soit *k*

en faisant abstraction de la nasale proclitique parasite.

On fera de ces particules trois classes, la première contiendra :

pluriel	*bé* ou *di*
ngou	*di*
ba	*di*
ngué	*di*
ngol	*di*
ngo	*dé*
ngal	*dé*
nguel pluriel	*kogn*

La seconde comprendra :

ndou	*di*
dé	*di* ou *dé*
ndé	*dé*
ndi	*dé*
dam	*dé*
doum	*doum*

La troisième comprendra les genres :

ko	*di*
ka	*dé*
ki	*dé*

On se réserve de faire voir autre part que cette classification n'a rien d'arbitraire et que chacune de ces trois classes de genres correspond à une des trois racines :

1°	*'a* ou *wa*,	*ba* ou *ga*
2°	*ya*	*dja*
3°	*ha*	*ka*

chacune de ces trois racines ayant ou ayant eu dans l'origine le sens de « être », mais avec une nuance spéciale.

L'exposé qui suit montrera que, sauf un petit nombre d'exceptions, tous les substantifs d'origine réellement poule peuvent être classés dans une des trois catégories que l'on a établies parmi les adjectifs et les participes.

C'est-à-dire en :

1° Analogues des participes en *do*,

2° Analogues des noms verbaux en *wo* et *djo*,

2° Analogues des adjectifs en *o*.

1er GROUPE

Genre *O*

Les noms appartenant au genre *o* peuvent être divisés en deux sous-genres :

Le 1er sous-genre correspond exactement à ce que le général Faidherbe appelle le genre hominin. Il contient à peu d'exceptions près (diminutifs du genre *ngue!*, augmentatifs du genre *ngual*, mots étrangers du 2e sous-genre), tous les substantifs exprimant une manière d'être spéciale à l'homme, sans distinction de sexe, d'âge ou de couleur.

L'article adjectif démonstratif applicable à ces noms est *o*, pluriel *bé*.

Le 2e sous-genre contient presque tous les noms d'origine étrangère, ou encore les noms d'origine poule qui, tout en ayant perdu leur suffixe générique, s'appliquent généralement à des êtres n'appartenant pas à l'espèce humaine.

L'article adjectif démonstratif de ce deuxième sous-genre est *o*, pluriel *di*.

1er Sous-Genre

(a) Noms en *do bé*

La plupart de ces noms sont des participes pris substantivement, et leur nombre est aussi considérable que l'on veut, ou des noms exprimant une parenté, ou plus généralement une relation domestique, ou même simplement sociale, d'un ordre quelconque.

Les premiers sont peu intéressants.

La forme des derniers est remarquable : le plus souvent, l'élément suffixe n'est pas *-do*, *-bé*, mais *-irado*, *-irabé*.

Exemples :

Bad-irado	*Bad-irabé*	neveu
Bad-irado	*wad-irabé*	cousin éloigné
Band-irado	*Band-irabé*	cousin, parent, allié, frère (dans le sens général attaché à ce mot par les Noirs parlant français).
Dend-irado	*Dend-irabé*	« cousin germain »
Guend-irado	*Guend-irabé*	« époux »
Djidjirado et	*Guidj-irado*	*Yidj-irabé* « camarade (du même âge) »
Kes-irado	*Hes-irabé*	« gendre, beau-père »
Keyn-irado	*Keyn-irabé*	« beau-frère »
Djat-irado	*Djat-irabé*	« bisaïeul »
Tann-irado	*Tann-irabé*	« petit-fils »

D'autres substantifs, appartenant sous le rapport du

sens à la même catégorie, ne prennent aucun suffixe au singulier, mais font cependant leur pluriel en *irabé*.

Exemples:

Baba	*Bab-irabé*	« père »
Gog-o	*Gogu-irabé*	« tante »
Kaw	{ *kaw-irabé* / *kuwm-irabé*	« oncle »
Youma / *Youmi*	{ *Youm-irabé*	« mère »
Djom	*Djom-irabé*	« maître, chef de famille, chef de case »
Mama	*mam-irabé*	« aïeul »
Nêᶜné	*neᶜn-irabé*	« mère »
Yinna	*Yinn-irabé*	« mère » (masina).
Naw-la	*nawl-irabé*	« co-épouse d'un même homme »
Seyl	*seyl-irabé*	« ami »
Souka	*souk-ourabé*	« amant » par opposition à *souka soukabé* jeune homme. De même :

mignon « frère cadet » fait au pluriel *mign-irabé*, et *maw-do* « frère aîné » fait au pluriel *maw-nirabé* par opposition à *maw-do* « grand, vieux, vieillard » qui fait *mawbé*.

Tous ces noms de parenté et de relations intimes perdent au singulier les deux dernières syllabes de leur suffixe (lorsqu'ils en ont un) devant le nom ou le déterminatif de la personne avec laquelle ils expriment une alliance.

Bad-am « mon neveu »

wadi-ma « ton cousin »
migni-ko } « son frère cadet »
mign-oum }
youmi-Samba « la mère de Samba »
waw-ni-Coumba « le frère aîné de Coumba »
naw-li-Fatou « la rivale de Fatou »
hés-am « mon beau-père »

Font exception les mots :

Tannado	*Tannabé*	« descendant »
Djid'nado	*Djidnabé*	« aïeux, descendants »
Djiknado	*Djiknabé*	
Djinnado	*Djinnabé*	
Ponnnado	*founnabé*	« jumeau »
Tchouddido	*Souddibé*	« épouse »
Mousid-do	*Mousid-bé*	« parent, allié
Bido	*Bibé*	« fils »

Qui ne prennent, comme on le voit, que le suffixe participial ordinaire.

Une remarque extrêmement importante est la suivante. La plupart des noms de parenté que l'on vient d'examiner se présentent sous forme de participes aoristes passifs de verbes instrumentaux, ainsi :

Tānirado paraît devoir être traduit : « employé à faire l'action de *tān* », qui lui-même peut être pris pour *tag-n* (*tag-dé* « créer »); l'aïeul *tanirado* pour *tagnirado* est donc « celui qui a pour mission de faire procréer ».

Ces mots sont donc des noms d'agents. On se réserve d'étudier autre part les fonctions qu'ils attribuent à chaque membre de la famille.

Il ne faut pas oublier que la même remarque s'applique aux idiomes indo-européens.

Les noms en *owo* sont des noms verbaux actifs, — tout verbe conjugable donne naissance à un nom verbal en *owo*.

Tout nom en *owo* est issu d'uu verbe conjugué encore actuellement.

Exemples :

Kor-owo plur. *Hor-obé* « espion » (*Hor-dé* « espionner »); *Bar-owo* plur. *war-obé* « assassin» (*war-dé* « tuer »), etc.

Comme on le voit, le pluriel se forme par simple substitution de *obé* à *owo*.

Les noms verbaux en *édjo* sont plus rares. Voici ceux qui ont pu être relevés sur un total d'environ 1.200 substantifs :

Bal-édjo	*Bal-ébé* « homme noir »
Bod-édjo	*wod-ébé* « homme rouge » (poul)
Dan-édjo	*ran ébé* « homme blanc »
Nay-édjo	*nay-ébé* « homme vieux »
Bil-édjo	*wil-ebé* « grand sorcier »

On a déjà montré en traitant des verbes dérivés en *wou* que ces substantifs doivent être considérés comme des noms verbaux passifs de certains verbes, les uns encore usités, les autres disparus, mais en laissant des traces.

On doit joindre à ces noms verbaux passifs en *édjo ébé* les noms en *djo bé* qui suivent.

1° Le nom en *adjo*

Rour-nadjo *Bour-nabé* « potier »

2° Les noms de tribus

Bissi-nadjo *Bissi-nabé*
Pampi-nadjo *Pampi-nabé*
Dasar-nadjo *Dasar-nabé*
Guirladjo *'irla-bé*
Kalay-djo *Halay-bé*
Bosseya-djo *Bosseya-bé*
Boda-djo *woda-bé*

3° Les noms de famille (*djettodé*)

4° Enfin beaucoup de noms en *a*, prénoms de personnes (*'indé*) ou noms communs, qui prennent facultativement le suffixe en *djo* au singulier.

(Bari) *Bari-nadjo* *Bari-nabé*
(Ba) *Baba-djo* *Baba-bé*
(Si) *Sisi-djo* *sisi-bé*, etc.
Dembadjo ou *Demba* *Dembabé* « Demba » (prénom)
Tchambadjo ou *Samba* *Sambabé* « Samba (prénom)
Tchoukadjo ou *Souka*, *Souka-bé* « jeune homme »
Barka-djo ou *Barka*, *Barkabé* « esclave »
Gada-djo ou *Gada*, *Gadabé* « masseur »
Kalifa-djo ou *Kalifa*, *Kalifabé* « maître »
Solimadjo ou *Solima*, *Solimabé* « jeune homme encore incirconcis »
Tchoufadjo ou *Soufa*, *Soufabé* « page, écuyer » etc., etc.

Abstraction faite de cette dernière variété de mots, qui paraissent être, sauf les quatre premiers, d'origine étrangère, on voit que les mots affectés du suffixe *djo* expriment généralement un état, une manière d'être involontaire, ou tout au moins inerte et inactive, à la différence des noms en *owo* qui sont des substantifs verbaux d'action.

Il y a lieu de remarquer la forme du suffixe *nadjo*, *nabé*, qui termine un certain nombre des mots signalés. Son sens paraît équivaloir à « originellement ».

Par exemple *Bari-nadjo* signifie originaire de la famille des *Bari*.

En somme, ces mots en *nadjo* expriment tous une qualité qui se transmet dans la famille.

Le mot *bour-nadjo* ne constitue pas une exception. En Afrique, on ne devient pas potier, on naît potier.

Les potiers constituent une partie de la caste inférieure des griots tisserands (*mabboubé*).

Quant aux affinités de la partie pleine du mot, elles sont transparentes :

Woud-dé signifie « rôtir, enfumer ».

Bour-na-djo n'est autre chose que le nom verbal passif du verbe *bour-nou-dé* pour *woud-noudé* « rendre cuiseur ».

NOMS EN *O*

Ces noms peuvent être :

1° Ou bien de véritables substantifs qui, dans le

passage du singulier au pluriel, remplacent simplement le suffixe *o* par le suffixe *bé* (ou *oubé* si l'euphonie l'exige), sans qu'il soit porté préjudice d'ailleurs à l'application des règles de permutation des consonnes.

Exemples :

Diw-o *Diw-bé* « femme veuve ou divorcée »
Poul-o *Foul-bé* « Poul »
Kod-o *Hod-bé* « hôte » (qui donne ou qui reçoit l'hospitalité)
Lab-o *Law-bé* « tribu de Pouls noirs »
Netar-o *netar-bé* « vaurien »
Gnamagnamal-o *Gnamagnamal-bé* « créancier »
Gnegno *Gnégn-bé* « individu de basse classe » (captif, forgeron, cordonnier, tisserand, griot, potier, etc).
Goudj-o { *'ouy-bé* / *'oudj-oubé* } « voleur »
Derer-o *rerer-bé* « égoïste, avare »
Deb-o *rew-bé* « femme »
Don-o *ron-bè* « héritier »
Tchoubal-o *soubal-bé* « pécheur »
Mabb-o *mabb-oubé* « griot, tisserand »
Gawl-o *'awl-oubé* « griot, chanteur, mendiant », etc., etc.

Auxquels il faut joindre un certain nombre d'adjectifs pris substantivement, formant leur pluriel par le même procédé, tels que :

Moum-o *moum-bé* « muet »
Koug-no *hougn-bé* « gourmand »
Etc., etc.

2° Ou bien des adjectifs pris substantivement, qui dans le passage au pluriel remplacent leur suffixe *-o*, par le suffixe *-doubé* ou *-idbé*, absolument comme s'ils étaient les participes aoristes actifs de verbes dérivés en *d* de leur radical.

Du reste, la plupart du temps, ces verbes dérivés d'adjectifs existent, ainsi qu'on l'a fait observer lors de l'étude des verbes dérivés.

Exemples :

Gal-o	*ʿal-doubé*	« riche »
Pa-o	*faʿdoubé*	« sourd »
Bofo	*wof-doubé*	« impotent », etc., etc.

Il s'est produit ici un curieux phénomène de reversibilité :

La racine *ʿal-*, *gal-*, par exemple, a donné dans le principe le verbe *al-dé* avoir. Il n'y a pas à en douter, puisque de ce verbe subsistent encore les temps négatifs :

ʿalā « non » (il n'a pas..., je n'ai pas...), *min gaʿlā gawri* « nous n'avons pas de mil » ; *a ʿalātā téwo* « tu n'auras pas de viande ». Les temps positifs sont perdus.

L'adjectif *galo* « riche, possédant », s'est conservé, a donné naissance au verbe dérivé *al-dou-dé :* mais en revanche, il a perdu son pluriel *al-bé*, et en fin de compte a emprunté au participe aoriste du nouveau verbe la nouvelle forme *al-dou-bé*.

Trois noms se comportent d'une façon particulière :

Gor-ko	*wor-bé*	« homme »
Gay-na-ko	*ɣay-na-bé*	« berger »
Tchapato	{ *Safalbé* / *Safar-bé* }	« maure »

Les deux premiers ne se distinguent des substantifs en *do* que par la substitution de *ko* à *do*. On y reviendra.

Le troisième est intéressant en ce que de concert avec d'autres mots, tels que *tchaparodji* « les choses des Maures » son pluriel *safarbé* (dialecte du masina et des Irlabés) permet de reconnaître que le singulier et le pluriel issus d'une racine commune se sont modifiés parallèlement, mais indépendamment l'un de l'autre.

Le mot *safara* signifie en woloff : « feu » et en poul : « remède ». La connexité entre ces deux idées est évidente, si on considère que les indigènes ne connaissent guère d'autre moyen curatif que le feu, moyen du reste très employé. — Si on remarque que le même mot *nar* signifie à la fois « feu » dans l'idiome des Maures du Sénégal et « maure » en langue woloff, on restera convaincu que les mots *safarbé* et *safara* sont très proches parents.

D'autre part, on est forcé de reconnaître au poul *safara*, « médicament », une parenté peu équivoque avec le verbe *safroudé*, soigné (un malade).

Ce verbe n'est autre chose qu'un dérivé en *rou* du verbe simple *saf-dé*, dont l'un des sens est : « être

habilement préparé » (en parlant d'un mets, et probablement aussi d'un médicament).

Un autre mot de la même famille, *tchakowo*, signifie « oculiste » (*k* pour *p*).

Ne doit-on pas admettre que les Pouls ont donné aux Maures qui, les premiers, leur ont apporté les procédés scientifiques de médication et en particulier la cautérisation par le feu, le nom de « médecins » ?

Tchapato viendrait directement de *saf-dé*. Les Maures ne se désignent pas eux-mêmes par le nom de *tchapato*.

Au sous-genre *o*, *bé*, que l'on vient d'étudier, il faut rattacher les mots étrangers anthropiques passés en poul sans modification organique.

Ces mots prennent l'article *o*, *bé*; au pluriel, ils prennent le suffixe *bé*.

Exemples :

Sahaba *Sahababé* « ange »
Taliba *Talibabé* « guerrier de la guerre sainte »

Exceptons toutefois les mots procédant du malinké et formés dans cette langue au moyen du suffixe *nké* qui signifie « homme ». Au pluriel *nké* est remplacé en poul par *nkobé*.

Malinké *Malinkobé*
Tougnaranké *Tougnarankobé* « étranger »
Foutanké *Foutankobé* « homme du Fouta »
Etc., etc.

2e Sous-Genre

Les mots appartenant au sous-genre *o di* forment leur pluriel par simple suffixation de *dji*, sans modification de la consonne initiale.

Comme on l'a dit, ou bien ces mots sont d'origine étrangère, ou bien, s'ils sont d'origine poule, ils ont perdu leur suffixe générique.

Du reste, il arrive souvent que l'article *o-di* détermine un mot d'un autre genre que le premier, sans donner lieu à des critiques.

En particulier, il est facultatif de faire rentrer dans ce sous-genre les substantifs anthropiques venus de l'étranger sans modifications importantes.

Exemples :

Sahaba « ange » fait *Sahababé* et *Sahabadji*
Taliba « guerrier musulman » *Salibabé* *Talibadji*
Solima « jeune homme encore incirconcis » *Solimabé* *Solimadji*
Gada « masseur » *Gadabé* *Gadadji*

(A suivre.) E. Gibert.

EXPLICATION

M. A. Campion, la langue basque et moi

Dans le numéro de juillet dernier de la présente *Revue* (t. XXXIII, p. 292), j'ai relevé comme il convenait une affirmation de M. Campion qui me concernait. M. Campion réclame aujourd'hui : il m'écrit que la citation qu'il me prêtait est exacte et qu'elle figure dans un article publié par moi, en espagnol, dans la *Revista Euskara* de Pampelune, 2e année (1879), p. 145, lignes 39 et ss., reproduit à la p. 216, l. 22 et ss., des *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, par A. Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson (*Paris*, E. Leroux, 1880, pet. in-8°).

Il suffit de se reporter à ce passage pour voir que M. Campion n'a pas compris et ne comprend pas encore ma pensée, ou ne veut pas la comprendre. L'article dont il s'agit est intitulé : *El método cientifico y la lengua euskara ;* il était adressé précisément à M. A. Campion, alors secrétaire de la rédaction de la *Revista Euskara*, et avait pour but de répondre à un compte rendu de ma traduction de l'*Essai* de M. Ri-

bary ; ce compte rendu, rédigé par un certain M. M. Gorostidi de Saint-Sébastien, m'accusait formellement de« bascophobie » et prétendait que je ne me préoccupais que de « rabaisser les Basques et leur incomparable idiome ».

Je répondis, naturellement, que je n'avais jamais nourri d'aussi noirs desseins, mais que la linguistique est une science positive et que l'enthousiasme des « Bascophiles » était aussi ridicule qu'irraisonné. Et j'ajoutais : « Esta admiracion todavia es natural en las personas que no han estudiado más que las lenguas clásicas, y á quienes no han sido enseñados los datos y el método de la ciencia moderna. Comparando el vascuence con el latin, el griego, el francés y otros semejantes idiomas, queda aturdido el escritor y le parece contemplar un hermoso gigante al lado de un diforme enano ; pero disminuye la alucinacion si le compara con el hebreo, y desaparce por completo cuando entran en la esfera de la comparacion el hungaro, el japonés, las lenguas de la América, de la Africa, y de las Indias Orientales, y tambien si al mismo tempo se examina el origen del lenguaje, su pasado, su historia, su porvenir y su objeto. »

Ceci est net et précis, et je le récrirais encore aujourd'hui ; le passage rapporté par M. Campion ne devait pas être détaché de ce qui le précède et de ce qui le suit ; je n'y donnais pas mon opinion personnelle, je faisais voir à quelle hallucination pouvait être

exposé l'écrivain non linguiste qui parlait de la langue basque. Il y a loin de cette indication au prétendu aveu, au soi-disant témoignage que la vérité m'aurait arraché.

En réclamant aujourd'hui contre ma protestation et en prétendant m'opposer ma propre affirmation, M. Campion a donc plutôt aggravé son cas. L'article qu'il cite avait surtout pour but de démontrer la sottise des gens qui vous qualifient d'ennemis parce que vous ne partagez pas leurs préjugés ou leurs admirations. M. Campion se range hautement parmi ces gens-là; au surplus, on ne voit pas bien pour quelle raison il m'a pris à partie, dans son exorde, lorsqu'il a eu à écrire un article sur la langue basque. Ce qui est d'ailleurs absolument inadmissible dans le travail reproduit par le volume de la *Tradition basque*, c'est cette prétention de se poser en représentant de la linguistique moderne entre les Basques et moi.

Je devais être d'autant plus froissé de cette attitude et de ces allégations que le volume en question est l'œuvre d'une coterie parfaitement organisée, dont le but est très défini, pour qui la science n'est qu'un prétexte, et qui a manifestement affecté de me tenir à l'écart et de ne pas me connaître. Passe pour cette inconvenance, mais qu'on ne travestisse pas ma pensée et qu'on ne prétende pas à l'infaillibilité. Les aveugles n'ont pas encore été autorisés à juger souverainement des couleurs.

Julien Vinson.

MAX MÜLLER

La philologie indo-européenne vient de perdre un de ses plus illustres représentants dans la personne de M. Max Müller. Ce grand promoteur de nos études réunissait en lui les dons si rarement combinés du savant méthodique et précis et du vulgarisateur aux brillantes amplifications. Considérable est le nombre des ouvrages sortis de sa plume qui relèvent les uns de la science pure et dont les spécialistes ont surtout à tirer profit, les autres de la science élucidée et mise avec un rare talent à la portée du grand public. De la première catégorie dépendent avant tout l'*Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, l'édition du *Rig-Véda* accompagnée du commentaire de Sâyana, la traduction d'un grand nombre d'hymnes de ce recueil, le mémoire célèbre sur la *Stratification du langage*, etc., etc. La seconde consiste particulièrement dans ses premières et nouvelles *Leçons sur la science du langage*, si bien mises à la portée du public français par la traduction de MM. Harris et Perrot.

Quelques-uns de ces ouvrages, et particulièrement les éditions de textes, doivent aux soins qui les ont entourés ainsi qu'à leur objet même une utilité dont ils

bénéficieront longtemps et à juste titre. On ne saurait en dire autant de la traduction partielle du *Rig-Véda* et, en général, des ouvrages de linguistique et de mythologie du célèbre professeur d'Oxford. Le talent littéraire auquel est due la meilleure partie de leur succès ne saurait l'emporter longtemps encore sur le caractère essentiellement transitoire et précaire des théories dont ils relèvent. D'une incontestable valeur, à l'époque où ils ont paru, pour éveiller chez le lecteur le goût des sciences qu'ils concernent, ils ont à l'heure actuelle le grand tort de n'être plus au point; c'est un défaut radical et dont rien désormais ne saurait les guérir.

La linguistique et la mythologie de M. Max Müller datent d'avant les progrès de la méthode évolutionniste, et jamais il ne s'est douté, à ce qu'il semble, que Darwin avait posé des principes destinés à agir sur toutes les sciences, sans excepter celles à l'étude desquelles son existence a été consacrée. De là, non seulement une persistance extraordinaire de sa part à s'en tenir aux doctrines les plus contestables et les plus arriérées de Bopp en matière de linguistique, non seulement l'adhésion à une théorie sur l'origine du langage qu'aucun linguiste autre que lui ne saurait admettre, non seulement une explication des mythes indo-européens qui remonte en droite ligne à celle des brahmanes de l'Inde ancienne, mais encore et à son grand dam l'exposé dans ses derniers ouvrages d'une philosophie fondée sur la linguistique dont il n'y a malheu-

reusement rien à retenir. Ici encore l'évolutionnisme, qui aurait pu servir de Sésame ouvre-toi ! a été tenu pour nul et non avenu, et cette tare de la méthode fait que l'exposé, d'un si grand intérêt, des rapports réels de la logique et de la science du langage est à reprendre à pied d'œuvre.

Cette part faite à la critique, il serait injuste de terminer sans rappeler que c'est à l'initiative ardente et au concours laborieux de M. Max Müller que sont dus l'entreprise et le succès de l'inappréciable collection des *Sacred Books of the East*.

L'illustre mort n'aurait-il que cette tâche à son actif, qu'il aurait droit à la reconnaissance et aux regrets de tous les orientalistes pour qui cette collection est un inséparable et incomparable instrument de travail.

Paul Regnaud.

A l'article si impartial, si exact et si juste de notre savant collaborateur, il me paraît utile d'ajouter un mot pour bien marquer le caractère néfaste de l'œuvre scientifique de Max Müller. Au point de vue philosophique, c'était un dévot, un pieux anglican, à l'esprit étroit et absolu. A un autre point de vue, il était demeuré un parfait Allemand, et lors de l'inauguration, en 1872, de l'Université allemande de Strasbourg, il donna une preuve de mauvais goût qui fut relevée dans cette *Revue* comme elle le méritait par A. Hovelacque. Le Gouvernement français ne le nomma pas moins commandeur de la Légion d'honneur en 1895.

J. V.

QUELQUES MANUSCRITS BASQUES BISCAYENS

Au couvent des Franciscains de Zarauz (Guipuzcoa), on m'a permis de voir, le 20 septembre 1900, quelques manuscrits basques qui y sont conservés :

I. L'original autographe du livre classique de la Biscaye, *El Doctor Peru Abarka*, par Don Juan Antonio de Moguel. Au commencement, au-dessous du titre, on lit : « Este manuscrito está donado por Dn Juan José de Moguel al Colegio de Misioneros de la Villa de Zarauz y se entregará en mi falta indefectiblemente. Unzueta. » Unzueta habitait ledit couvent, et fut auteur de quelques sermons en biscayen, qui ont été publiés par le curé d'Ochandiano. Juan José de Moguel, mort en 1849, neveu et successeur à Markina de Juan Antonio, fut lui-même aussi auteur. Au revers de cette feuille Juan Antonio a écrit : « *Rusticus abnormis sapiens crassaque Minerba*. Horacio. El Rustico excelente savio, y la savia Minerba mui estupida. » Bien des personnes, en Biscaye, ont conservé des copies de ce manuscrit, faites avant la publication de la première édition (Durango, 1881). J'en ai vu quatre chez Don J. M. Bernaola, prêtre à Durango. Ils offrent des variantes du texte et de l'orthographe très intéressantes. La deuxième édition de ce livre, qui mérite d'être mieux

connu et étudié, publiée par Don R. M. Azkue, à Bilbao, en 1899, avec une traduction assez peu exacte, indique que l'éditeur n'en a pas examiné critiquement le texte. Il s'est cru aussi pèrmis de changer l'orthographe d'une manière que l'auteur n'aurait certainement pas approuvée. Le *tilde* a été inventé au moyen âge pour indiquer l'omission d'une lettre, comme en *mũdu* pour *mundu*, *año* pour *anno*, *Guimarães* pour *Guimaraens*. Mais M. Azkue l'emploie avec *s* pour exprimer l'addition d'un son, pour faire de *s* l'équivalent de *sh* ou *ch*. Tout le monde sait prononcer *sh*. Il est inutile de mettre un signe inconnu dans sa place. Qui peut gagner à cette innovation ? A la page 15, M. Azkue répète le mot *iaraozak* que Don Arturo Campion, dans sa Grammaire, a rejeté comme intraduisible. Le manuscrit de l'auteur le porte bien : mais, dans certaines copies, on l'a changé en *jatorzak* = me viennent, supposant que l'interlocuteur parlait à lui-même en tutoyant. J'avais annoncé cette correction, il y a trois ou quatre ans, dans un journal du pays, et j'ai appelé là-dessus l'attention de M. Azkue, lui-même. Il est vrai que, plus bas, p. 29, on trouve *iaraok* que la note de M. Azkue explique comme une variante de *iagok*. Le changement de *g* en *r* est connu en basque, comme celui de *r* en *g*. Le moine biscayen qui m'a montré le manuscrit défend la leçon *iaraozak* comme appartenant au verbe *egon*. Dans ce cas, les paradigmes connus de ce verbe sont défectueux. Peut-être est-ce une variante locale de *yadagozak* ou de *yoatazac*. Des variantes de cette

espèce sont toujours à noter, mais non pas à reproduire dans le style littéraire.

II. L'original autographe de l'ouvrage précieux intitulé : *El Verbo regular vascongado del dialecto vizcaino, por Fr. Juan Mateo de Zavala* (San Sebastián, 1848). Cet auteur mourut dans ce couvent.

III. Trois manuscrits de l'écriture de Frai Pedro de Añibarro, qui naquit à Villaro (Biscaye) le 5 décembre 1748, et mourut dans ce couvent (alors collège) en 1830. Il a pu connaître Larramendi. Dans son petit livre, *Escu Liburua* (Tolosa, 1827), duquel Don Raimundo Abaroa m'a donné un exemplaire, il confirme ce que le grand lexicographe d'Anduain a dit sur la prononciation de la lettre *j* en basque espagnol, c'est-à-dire qu'elle devrait être *y* comme elle l'est toujours en labourdin. Les Basques d'Espagne d'aujourd'hui lui donnent pour la plupart le son guttural de la *jota* castillane moderne.

(A) *Bici bedi Jesus! Misionari Euscalduna Cristiñau-Dotrina, ta sermóiac Bizcai-errietan iracasten.* Il faut corriger *Euscaldunak,* nominatif du verbe actif qu'on sous-entend avec *iracasten*, et traduire : « Vive Jésus! Le missionnaire basque enseigne dans les pays de Biscaye, la Doctrine chrétienne et les sermons. » Après ce titre, il y a une note ainsi conçue : « Todas estas Doctrinas se trasladaron, y se pusieron en limpio en otro libro. *A. Fr. Pedro Antonio Añibarro, Zarauzco Colegio A. San Franciscoren Ordecaco Misionisteac ateréac, ta predicatúac. Lenengo Zatia. Bear dan leguez* » c'est-à-dire : « Toutes ces

instructions ont été transférées et mises en ordre dans un autre livre. Extraites et prêchées par le Père Frère (*sic*) Pierre A. Añibarro, missionnaire du collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'Ordre de Saint-François. » Il consiste en six pages sans numéros, suivies de 420 p. chiffrées. La dernière porte la signature de l'auteur, qui a ajouté cette note : « Esta obra del Misionero Bascongado comencé en 5 de Dic^e de 1808, dia en que nací y compli 60 años malempleados. Conozco que no la podré concluir, y suplico á algun individuo de este Colegio la continue, trasladando á este manuscrito mis Dotrinas y sermones de Misiones que los tengo enquadernados en otro libro tomo I^o. Dios será su galardon. En un tomo se pondran seguidas las Doctrinas, y en otro los Sermones haciendo dos de uno, pues son largos. » La cote de ce volume est *Tabula XXVI.* On en a publié des extraits, avec force fautes d'impression, chez Florentino Elosu à Durango. Le style d'Añibarro est bon ; son dialecte est celui d'Arratia.

(B) Sous la cote « Bibliotheca S. Joannis Baptistae, Zarauz. Euskaldunak. Tabula VI », 464 pages intitulées : « Voces Bascongadas diferenciales de Biscaya, Guipuzcoa, y Navarra con la distincion que las usa cada nacion, anotadas con sus letras iniciales B. G. N.; y quando es comun á todas, precede una C. Por Fr. Pedro Antonio de Añibarro, Misionero Apostolico del Colegio de Zarauz de Menores Observantes, para el uso, y alivio de Parrocos, Predicadores bascongados. » La « Diputacion Provincial »

de Guipuzcoa a subventionné l'impression de plusieurs ouvrages qui méritèrent beaucoup moins la publication que celui-ci. Ce serait un Dictionnaire de poche fort utile pour tous ceux qui voyagent dans le pays basque-espagnol.

(C) *Vici bedi Jesus!* JESU CHRISTOREN LAU EVANGELIÓAC *baterá alcarturic, D. Bernardo Lamyc dacartzan erara, ta A. Felipe Scioc erderatu cituan leguez. A. Fr. Pedro Añibarro, Zarauzco Colegio A. S. Franciscoren Ordeaco Misionisteác eusqueratu ditu. Azqueneán ifinten da Urte guztico Jaietaco Evangelióen Idorogarri bat; ta bestebat jaquiteco Bizcaico icénen adierantza Guipuzcoa, ta Nafarroaraco onela libru santu veneragarri au guztien oneraco izan dedin.* C'est-à-dire : « Vive Jésus ! Les quatre Évangiles de Jésus-Christ mis en rapport l'un avec l'autre, à la manière dont D. B. Lamy les porte, et comme le Père Philippe Scio les mit en castillan. Le Père Frère (*sic*) P. Añibarro, le missionnaire du Collège de Zarauz (il faut lire *Colegioco eta*), et de l'ordre de Saint-François, les a mis en Heuskara. A la fin, se trouve un index des Évangiles des fêtes de l'année entière, et un autre pour savoir la signification des noms biscayens en guipuzcoan et en navarrais (afin) que ainsi ce vénérable saint livre soit pour le bien de tous. » Le tout consiste en 351 pages, dont la dernière porte la signature « Fr. Pedro de Añibarro ». Aux pages 338 à 343 inclus, on lit le Glossaire qui suit :

« *Bizcaico Icenen adierantza Guipuzcoan ta Nafar-*

roan G. ta N. gaz adierazoric, » c'est-à-dire : « La signification des noms de la Biscaye en Guipuzcoan et Navarrais, signalée par G. et N. »

Aguea, abea, *viga*.

aguindu : n. manatu : *mandar*.

aizta : g. n. aizpa : *hermana de la hermana*.

alboa, aldea : g. n. aldamena : *lado*.

aloguera, bearsaria : *jornal* (*bear* = work; et *saria* = the salary.)

amatau : g. itzali : *apagar*. (Liçarrague has *amatiga*, perhaps from *mitiga* in Latin).

aracatu, aratu : *rastrear*.

arbintasuna : *ira*.

ardura : arreta : *cuidado* (Dans quelques dialectes *ardura* signifie *souvent*).

area : g. ondarra : n. legarra : *arena* (Le latin *harena* est-il parent du basque *ale*, *are* = *grain*, ou bien de *arin* = *léger ?*).

arerioa : g. n. etsaia : *enemigo*.

arrasteguia, arratsaldea : *la tarde*.

arraundu : *remar*.

arteztu, zucendu : *enderezar*.

asco : n. anitz : *mucho*.

asmau : n. sumatu : *adivinar, discurrir*.

asquea : g. estrabia : n. gambela : *pesebre* [*Gambela* is from the Latin *camara*. In the Guipuzcoan farm-houses the cattle occupy the *ukuluba* (from *cubiculum ?*), a veritable chamber adjoining the dining-room of the family, into whose presence they thrust their heads through oval holes cut

in a wooden partition called *tresabia*. This word is probably a perversion of Castilian *presebe*. *Askea* is *the trough*, holding the fodder for the oxen or cows].

astuna : n. aidurra : *pesado*.

atartea, ataria : *portal*.

atzea : n. guibela : *tras, atras* (*Atze* dans certains dialectes, signifie étranger. Quelques Basques veulent mettre l'étranger *ostean*).

aubea : g. n. amaguiarraba : *suegra*.

aurrea : n. aitzinea : *delante*, *delantera*.

auspaz jarri : *postrarse*.

autu, autatu : *elegir* (du latin *optatum*).

aztu : n. atzendu : *olvidar*.

azuria, bildotza : *cordero*.

aror : g. orra : *ve hai* (sic pour *ahi*) (*aror* = *arra hor*).

Bala, balea : *ballena (pez)*.

barrua : g. n. barrena : *interior, dentro*.

bassen : g. n. baicic : *tan*.

basoa : n. oyana : *monte*.

batzarra : bilcuntza : *congreso*, *sinagoga, concilio*.

bedarlucea : *heno*, *yerba larga* (*Bedar* est une variante de *belar* formé de *be* = bas & *ar* = habitant).

belu, berandu : *tarde*.

bertati, laster : n. sarri, fite : *luego*.

biguña : n. beracha : *blando*.

biguirea, g. gaubela : *veladuria* (From latin *vigilia*. *Gau-bela* = *night-watch*, not *night-crow* or *black night*).

biraldu, bidaldu : n. igorri : *enviar.*
biurtu : n. itzuli : *volver.*
boscocha : *ruda* (*yerba*). (Diminutif du castillan *bosco* ?).
Celan : g. n. nola : *como.*
cemaitu, cematu : n. meachatu : *amenazar, reprehender.*
centurion : *euntaria* (*Sic.* L'auteur aurait dû mettre euntaria, *centurion*, à la lettre E).
cenzuna : *juicio, entendimiento.*
ciapea : *mostaza.*
cizpurua : *suspiro* (Métathèse du castillan).
chanchadurea, *levadura.*
copaua : g. n. mocadua : *bocado* (*bocaua* = *cobaua*).
Deunguea, donguea : g. n. gaiztoa : *malo.*
dendatu : *esforzarse*, *aplicarse* (du latin *tentare*).
domequea : n. igandea : *domingo* (Dom*in*ica).
Ecandua : g. n. oitura : *costumbre* (On a biffé g. n.).
ecer, cerbait : n. deus : *algo.*
echaguntza : g. baserria : n. borda : *caserio.*
echun, g. n. echin, etzin, *recostarse.*
edena, edendu : g. n. pozoia : *veneno* (ve*d*eno ?).
edolabere : n. badere : a lo menos.
emparau : *sobrar.*
enzun : g. aditu : *oyr* (Du latin *intonare*).
erago : diardu : *insistir*, *darle a ello.*
eragotzi : g. n. debecatu : *prohivir.*
erbestea, deserria : *destierro* (de *erri*, pays, et *bestea*, l'autre, i. e. *alienus*, *ausland*).
erdu, g. atoz, n. zato : *ven tu* (Variante de *eldu*).

erleguiña, erreal cirarra : *real de plata.*
erraz, *facil.*
errua : g. n. *culpa.*
erruquitu : g. n. urricaritu : *apiadarse.*
esan : n. erran : *decir.*

Escrivac *ciran legueco jaquintsu letradúnac* [C'est-à-dire : Les scribes étaient les savants lettrés de la Loi (de Moïse)].
escudatu : *defender* (Latin *scutum,* ou basque *esku* = main).
estutu : n. ertsitu : *apretar, y* estu : *atar.*
ezaina, ichusia : *cosa fea.*
eztegua : g. n. eztaia : *boda.*

Fariseóac *cirian azalezco santutasuna eracusten eben guizon batzuc, baña biotz charrecóac ta gaistóac* [C'est-à-dire : Les Pharisiens *étaient des hommes qui étalaient la sainteté de croûte* (superficielle), *mais de cœur mauvais et méchants*].

Garaua : g. alea, n. picorra, bia : *grano.*
garbitu : n. chautu : *limpiar.*
goiartu, goitu : g. n. gallendu[1], garaitu : *vencer.*
gorrotoa : g. gaistzerizcoa, n. etsaigoa : *odio.*
goxuetan : g. ardazquetan egon : *hilar.*
gueitu : n. berretu : *aumentar.*
gueratu, guelditu : *quedar.*
gura izan : g. n. nai izan : *querer.*
guiarraba : g. n. aitaguiarraba : *suegro.*

Hortua : g. n. baratza : *huerto.*

1. Probablement une manière d'écrire *gayendu*. J'ai vu *Ballona* pour *Bayona*.

hipocrita, *virtute fingitzallea* (*Sic*. L'auteur aurait dû le mettre au V et le castillan après).

Ichi : g. n. utzi, ichi : *dejar*, y *cerrar*.

icoa[1] : g. n. picoa : *igo*, *iguera* (*Sic*, èn omettant le *h* initial, du latin *ficus*).

iduna ; g. n. lepoa : *pescuezo*.

idumbaguetu : g. n. lepobaguetu : *degollar*.

imilauna : g. lacaria : *16ª parte de una fanega* : *algo menos que celemin*.

iñarrea : g. erratza : *escoba*.

iraindu : *agriarse*, *enojarse*.

irazarri : g. ernatu : *despertar*.

irme[1], irrime ; sendo : *fuertemente*.

istanda : n. lerre eguin : *reventar*.

itandu : g. n. galdetu : *preguntar*.

itundu : *convenir en palabra*.

iustura, iñustura, oñeztua : g. chimista : *relampago*

izarea : g. n. mandira : *sabana* (d'où *Samana*).

Jagon[2], jaon, zaindu ; g. n. zaitu : *custodiar*.

jagui : g. jaiqui : *levantarse*.

jaramon ez : *no hacer caso*.

jarri : g. eseri : *sentarse* (On prononce *esheri* à Tolosa et San Sebastián).

jausi : g. erori : *caer* (J'ai entendu dire *jausi* dans le sens de *sauter*).

jazo, guertatu : *acaecer*, *suceder*.

Lagunquidea : *legion* (Il se trompe : *lagun* et *quide*

1. Du latin *firme*.

2. Probablement une variante de *ichadon*, *ichagon*, *icharon* = attendre, *aguardar*.

(de *ki*, *kin* = *avec*) sont des synonymes, signifiant *compagnon*, *copain*, *camarade*. *Lagunquidea* signifierait donc « le compagnon (de) compagnon ». *Adizkidea* = le camarade d'esprit, i. e. l'ami. *Aurhide* ou *aurkide* = compagnon (comme) enfant, i. e. frère ou sœur. *Kide*, *hide* n'est usité que comme adjectif postpositif. *Lagun* est un nom substantif).

lapicoguillea : g. n. eltzeguillea : *ollero*.

laquetu : *permitir* (Du latin *placet*. Dans une épitaphe du XIIIe siècle au Musée municipal d'Angoulême, on trouve *placet* et *plaqet* dans la même ligne).

larga : n. utzi : *dejarlo*.

laumarai : *un quarto*, *moneda* (i. e. 4 *marais* = *maravedis*).

lauoñecoa[1], charria : g. ganaubeltza : *marrano*.

leguez : g. n. becela : *como*. (i. e. par règle de).

lolloa[2]. bedar charra : *zizaña*.

lotsa, lotsatu : n. alquea, alquetu : *avergonzarse*.

lucurerua : *logrero, usurero*.

lupetza : g. loia : *lodo*.

Maraia : *maravedi*.

mastia : n. ardantza : *viña* (*Valmaseda* in Biscaya = *valley of vines*. The name still describes the place. *Matzeta* ou *matz-dia* = quantité de vignes).

miesea, euna ; *lienzo*.

1. Litt. : *celui de 4 pieds*. *le quadrupède*.
2. Le latin *lollium*.

muna : *collado* (Talvez aqui tengamos el etymon de *Mun(d)aka* en Biscaya. Cf. : *ate-ka*).

maguina : *vaina* (Du Latin *vagina* par $v = b = m$).

Nebea : *hermano de la hermana.*

Obetandua : *perfecto* (i. e. better-ed, best-ed).

opa : g. n. esqueñi : *ofrecer.*

oratu : g. n. ichasi : *asir* (cf. *oram solvere*).

osatu : g. n. sendatu : *sanar* (*senda* vient-il de *sanare ? a* Biscayen = *e* en Guipuzcoan (dans maints mots).

ostean, atzean, n. guibelean : *atras.*

ostu : n. ebatsi : *hurtar.*

otseña : g. n. mirabea : *criado, sirviente.*

otzarea : otarra : *cesto.*

Publicanóac *cirian errendatzalleac, edo lucurerúac, edo becatari aguiriac.* C'est-à-dire : « Les Publicains étaient les collectionneurs de revenus, ou les usuriers, ou les pècheurs manifestes. »

Salatu : *acusar, delatar.*

satza : g. cimaurra : n. ongarria : *fiemo, estiercol.*

seña : g. n. aurra : n. seia : *niño.*

seindun : g. n. aurdun : *embarazada* (Litt. : *qui tient enfant, child-holder*).

seinguea : g. n. aurbaguea : *esteril* (*gea* est le raccourcissement de *bagea* = le sans. Cf. *don-gea*).

sartaldea : *occidente* (literally *the entry-side*).

sortaldea : *oriente* (literally *the exit-side*).

sustraia : n. zaña : *raiz* (métathèse de *zur-tzaña*).

La Décima-Tercia edición del Diccionario de la Lengua Castellana por la Real Academia Espa-

ñola (Madrid, 1899) dice que « *Zanahoria* viene de *azanoria* y significa una *raiz amarilla* » y que *azanoria* se deriva de *izfeneria*, palabre Arabe. Los Alemanes traducen esta palabra, que se pronuncia muy á menudo *zanoria*, por *Mohr-rube* = *nabo de Moros*, peró si tambien por *gelbe-rube* = *nabo-amarillo*. Este Diccionario no es infalible. Dice por exemplo que *agur* ó *abur* se deriva del Turco en vez del Vascuence *agur* ó del Latin *augurium*, y que *cuidar* se deriva de *curare*, aunque cada cura podria saber que es una contracción de *cogitare*. Propongo el Vascuence *zañ, zaiñ* = *raiz* y *oria* = *la amarilla* como etymon del nombre Castellano de esta legumbre. *Zaiñ oria* = *la raiz amarilla*. I. Pallet en su *Diccionario* (Paris, 1604) dice « *Carrote*, zanahoria ».

Taldea: *rebaño*.

Verbea: g. itza: n. mintza, mintzoa: *palabra* (*mintzoa* pour *mintzura*).

Ugazaba: g. n. nagusia: *amo*.

uguerra: g. erdoia: *roña*.

ulertu: comprehender, *advertir*.

ur, urrean, urreratu: g. n. urbil, urbildu: *acerca*, *acercarse*,

urrin: g. n. urruti: *lejos*.

uriola, urjola: g. ugoldea: *diluvio*.

urten: g. n. irten: n. atera: *salir*.

Zaina, zaindu: g. n. zaia, zaitu: *custodiar* (La racine garde la vie de la plante).

Beste icen batzuc dira berez ezagúnac (c'est-à-dire

il y a quelques autres mots que l'on reconnaît par eux-mêmes) : alcar, elcar : bardin, berdin : azurra, ezurra : ebagui, ebaqui : emon, eman : idigui, idiqui : gacha, gaitza : acha, aitza : jagui, jaiqui : baltza, beltza : narrua, larrua : soloa, soroa : ucatu[1], icutu : ullea, illea.

Les Pères Jésuites de Durango ont le manuscrit anonyme d'une grammaire basque inédite.

« *Reader*. But who is he that hath thy books repar'd,
And added moe, whereby thou art more graced?
Chaucer. The selfe same man who hath no labor spar'd.
To helpe what time and writers had defaced :
Ande made old words, which were unknown of many,
So plaine that now they may be known of any. »

(Speghts Chaucer, 1598).

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 octobre 1900.

P.-S. The Biscayan Grammar, Vocabulary, and Bilingual Dialogue of Rafael Nicoleta

Since my article upon this work was published in the 31st volume of *La Revue de Linguistique*, some new facts concerning its origin have been discovered. Doctor Richard Garnett, who was then Librarian of the British Museum, wrote to me in February 1899, enclosing a copy of a letter addressed to Sir Thomas Browne of Norwich in March 1661 by Samuel St Hill. This letter, numbered « Sloane 4062. f. 147 » in the British Museum, was discovered by Mr Scott, who is assistant librarian there. The let-

1. Veut-il dire *ukitu ? ukatu* signifie *nier*.

ter was published by me in *Notes and Queries*, London, on the 18th of March 1899. It refers to our author by the name of *Nicoleta*, as I was myself inclined to read it when I first saw the manuscript in 1897. A few months ago I saw a recent manuscript in Biscaya in which an initial *N* had a great resemblance to an *M*. Sainthill says that the *MS* had been lying at Exeter since about 1654, that the author was the only poet in Biscaya, that his « *Dialogues* (though only the first of them has survived)... *are the same with* those in Minshewes Dictionary ». In all copies of the 3 printed editions of the *Modo Breve*, and in all catalogues in which it is mentioned, the authors name must perhaps, therefore, be written *Nicoleta* hence forward. Some mention of him may be found in the archives of the City or Churches of Bilbao. Don J. M. Bernaola, a priest dwelling at Durango, wrote to me as follows : « En el libro de la Cofradia de la Piedad de la parroquia de Santiago en el año 1631 aparece como cofrade el Licenciado Micoleta. » So it is doubtful therefore if he is *M* or *N*. It may be that Saint Hill in his letter was writing from memory, & at the end of some years made a mistake about the initial letter of the poets name. Some part of the *Modo Breve* is in Saint Hills writing. He himself states that he *perfected* it. Further on he speaks of *dialogue* in the singular number. The Spanish text of the *Dialogo Primero*, which the author evidently meant to have successors, as he introduces it with the leading *dialogos* in the original, is to be found at the beginning of the « Pleasant and Delightful

Dialogues in Spanish and English etc. by *John Minsheu* Professor of Languages in *London*. Printed at London by Iohn Haviland for Edward Blount. 1623 ». This work will be found at the end of « A Dictionary in Spanish and English: London, 1623 » by the same author. Of this volume a copy may be seen in the Bibliothèque Nationale, Paris, with the *cote* « Inventaire Réserve X 258 ». It would be a good exercise for some Biscayan clergyman to translate the rest of Minsheus dialogues as well as, if not better than, Nicoleta did the first. But the Biscayans have not yet translated the only good poet that Biscaya has produced, Ercilla, who wrote in Castilian, as D. Arturo Campion has reminded the readers of the latest volume of Biscayan poetry entitled « Felipe Arrese ta Beitiak Egiñiko Ama Euskeriaren Liburu Kantaria. Bilbon. Jose Astuy-ren Moldetegian 1900 *an* », published in October. In this the author, besides committing a few grammatical blunders, & placing his grief for his wifes death in his *stomach* (*sabelan*)![1] states that Basque is an unaccented language! An inspection of Nicoletas manuscript[2], or of many of the old printed books in Basque, would

1. From Basquish *Sabel* = *belly* comes the name of a big belliet fish that frequents the coasts of Portugal and Spain, peroaps also, *sabela* = una especie de gusano, rechrded in the Dictionary of José Caballero.

2. Since described this manuscript in the *R. de L.* it has been honoured by being placed in a separate binding. M. Owen Brigstocke, whose book-plate it contains, was the son-in-law of Sir T. Browne, the well-known author, to whom M. S. St Hill sent it. From the coat of arms on the seal of this gentlemans letter

convince the best living Biscayan bard that he wsa mistaken. It appears that the Barcelona edition of the *Modo Breve* is but the 2nd. I found there last summer a *brochure* of 91 pages, produced (as a note at the foot of p. 2 imbooks), at the « Imp. y Libreria de V. Dorca. Gerona, 1880 ». Page 1 bears the title, *Modo Breve, para* (sic) *aprender la lengua Viscayna*. In this publication, which may be seen at the British Museum, Nicoletas work occupies, pages 1-37. P. 38 is blank. There follow two pages of *Erratas y Explicaciones*. Pages 41 to 91 contain « Suplementos al Diccionario trilingüe del P. Larramendi, escritos en 1746 por el P. Fr. José de Maria Carmelita Descalzo ». P. 41 bears this heading & a brief introduction signed *Fidel Fita*. The same signature closes the book on p. 91. From the manuscript of Friar José de Maria, better known by his secular name Araquistain, still existing in the Library of the Royal Academy of History at Madrid, a useful supplement to the Dictionary of Añibarro might be compiled. It has been published, with some inaccuracies, by Don R. M. Azkue, in his review *Euskalzale* which was suppressed owing to the opposition of the civil Governor of Biscaya.

Edward Spencer Dodgson.

Paris, 23 November 1900.

to Sir Thomas it may be possible to identify his family. By « Heyling » M. Sr Hill referred not to Hayling iland, but to Peter Heylyns Μικρόκοσμος (Oxford, 1625, etc.) and *Cosmographie* (London, 1652, etc. in which there is a curious description of Biscaya, Guipuscoa and Navarre.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Alfred Mercier. *Étude sur la langue créole en Louisiane* (S. t. l. ni d.), 19 p., pet. in-8°.

Cette petite notice, qui doit être fort rare et fort peu connue, est extrêmement instructive. L'auteur y expose d'abord comment se sont formés les patois créoles. Le Nègre d'Afrique, débarqué dans nos vieilles colonies françaises, s'est trouvé en présence de gens dont il lui fallait impérieusement exécuter les ordres: il a donc mis toute son attention à écouter, à deviner, à comprendre le langage de ses maîtres, et pour leur répondre, il a fabriqué, autant que le lui permettaient ses facultés natives, un idiome artificiel que les maîtres apprirent aussi pour plus de commodité. Les enfants de la maison, nourris et soignés par les Négresses, parlèrent créole avant de parler français. Le créole franco-louisianais se parle encore à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes environnantes où l'anglais cependant commence à l'attaquer vivement. Mais, par parenthèse, quelle preuve nouvelle de la puissance colonisatrice de la France!

Le Nègre, comme cela est naturel, simplifie la gram-

maire. Il supprime le verbe *être* et dit *mo contan* « moi content », pour « je suis content » : il évite également *avoir : li pa peur* « lui pas peur », pour « il n'a pas peur » ; il n'a pas besoin de prépositions ou de conjonctions : *ma lé di Madam vou la* « moi aller dire Madame vous là, » pour « Je vais dire à Madame que vous êtes là »; il assimile fort logiquement le génitif à l'adjectif, et dit *mézon docter* pour « la maison du docteur ». M. Mercier signale le fait bien connu de l'article incorporé dans le nom *ain larue* « une rue », *mo labouche* « ma bouche », et il rappelle fort à propos nos *lendemain, lierre, luette;* les Algonquins avaient ainsi pris le mot *mon chapeau* pour désigner un couvre-chef quelconque et, dans le basque vulgaire de Saint-Jean-de-Luz, on dit couramment *maseurak* « les ma-sœurs, les religieuses ». M. Mercier signale aussi, au point de vue phonétique, d'intéressantes métathèses : *dromi* « dormir », *garli* « galerie »; il note la chute du *r : apé* « après », la simplification de *u* en *i : torti* « tortue », de *eu* en *e*, et de *j* en *z* après *a*, *ou*, *é: manzé* « manger », *zalon* « jalon », etc. Les mots de plus de trois syllabes sont réduits : *baracé* pour « embarrassé », *blié* pour « oublier ». La possession est indiquée le plus souvent, non plus par l'adjectif possessif ou par le génitif, mais par le datif : *ziés à moin* « mes yeux ».

M. Mercier a plus particulièrement étudié le verbe ; mais il émet cette assertion trop souvent répétée et

inexacte qu'à proprement parler il n'y a qu'un seul verbe, *être*. Ce n'est pas le lieu de montrer que cette conception est absolument fausse. Mais, il faut retenir que le Nègre, supprimant et réduisant les formes grammaticales, employant l'infinitif comme thème verbal unique, le prend nécessairement pour indiquer le passé, qui est le temps le mieux défini, et compose le présent et le futur. Pour le présent, il procède à la façon de l'anglais, mais use d'une préposition au lieu du participe présent : *je suis après dîner* (*après* ayant le sens de *à même, occupé à*) pour « je dîne » ; pour le futur, il prend l'auxiliaire *aller :* « je chanterai » s'exprime par « je vais chanter ». De sorte que les trois temps seraient : *mo apé dinin* « je dîne », *mo vini* « je suis venu, je vins » et *mo va chanté* « je chanterai » ; mais, pour plus de facilité, les formes se contractent et l'on a *mapé dinin, mo vini, ma chanté.* C'est très suffisant. Pour la première personne plurielle de l'impératif, il emploie un auxiliaire spécial, *anon* « allons » : *anon boi* « allons boire, buvons ».

La brochure se termine par un conte en créole, suivi d'une traduction française littérale : le mariage de la tortue qui a vaincu le chevreuil à la course. J'y relève quelques mots intéressants : *tchor* «cœur », *cila* « celui-là », *chivreil* « chevreuil», *nouite* « nuit », *zonglé, jonglé,* «réfléchir» *popa* «papa, père», *ouzote* «vous, vous autres », *cocodri* « crocodile », *zavoca* « avocat », *kichoje* « chose, quelque chose », *nizote* « nous, nous

autres », *ki pou fé* « quoi pour faire, ce qu'il y a à faire », *mékié* « métier », *dolo* « l'eau », *diyor* « dehors », *aïen* « rien », etc. Je remarque aussi le cri *go* « allez ».

Dans le curieux recueil de proverbes créoles, *Gombo zhébes* publié à New-York en 1885, M. Lafcadio Hentz recommande le roman créole de M. le Dr A. Mercier, *les Saint-Ibars;* j'ai le regret de ne pas connaître cet ouvrage. Julien Vinson.

G. F. Abbott, B. A., *Songs of modern Greece,* with introductions, translations and notes... *Cambridge:* at the University Press. 1900, xii-308 p., in-8°. Prix : 5 sh.

M. Abbott offre au public, en un volume élégant et joliment imprimé, une série de chansons populaires grecques, traduites et commentées, qu'il a lui-même recueillies, dans un récent voyage en Orient. Sa principale source paraît avoir été un certain Barba Stèrios, vivant à Salonique. Le Père Stèrios, nous dit M. A., était aveugle et vieux, tout comme Démodocus. Mais, moins heureux que son prédécesseur de l'Odyssée, ce barde n'était pas l'hôte des rois ; c'était seulement devant des gens de basse condition, qu'il chantait les κλέα ἀνδρῶν, en s'accompagnant d'un instrument, qui rappelait la λύρα classique, par sa forme et par son nom. Cette lyre n'était sans doute qu'un vulgaire *bouzoùki*, et le nouveau Démodocus ne

différait pas, j'imagine, des innombrables musiciens ambulants, qu'on rencontre en Grèce et ailleurs. Pendant que, tout entier à ses souvenirs homériques, M. A. s'efforçait de recueillir les vers qui tombaient de la bouche de cet aède, le Père Stèrios songeait: « Un λόρδος! Bonne affaire! Il faudra que j'augmente mon répertoire. »

Le soir, en rentrant chez lui, le Père Stèrios s'empressa de chercher ou de faire chercher, dans des livres, les chansons qui pourraient plaire au λόρδος, et, comme le Père Stèrios avait du goût, il lui apporta, entre autres choses, un fragment de Valaoritis[1], *les Deux Fleurs* de J. Typaldos[2] et *l'Inconnue* de Solomos[3], que M. Abbott eut le tort de ne pas reconnaître. L'extrait de Valaoritis lui arrache même ce cri d'admiration: « Il y a, dans cette pièce, une profondeur et une sincérité de sentiment, qui en font une composition remarquable; sa pureté et sa fraîche simplicité dénotent un produit authentique de la muse populaire non sophistiquée (unsophisticated). »

Où le Père Stèrios a-t-il trouvé ces quelques poésies? Assurément pas dans les ouvrages mêmes des auteurs. Les œuvres de Solomos, de Valaoritis et de Typaldos

1. Abbott, p. 164-167; Ἀριστ. Βαλαωρίτου Ποιήματα, Athènes, 1891, t. I, p. 211-212.

2. Abbott, p. 116-119; Ποιήματα διάφορα Ἰουλίου Τυπάλδου, Zante, 1856, p. 107-111.

3. Abbott, p. 128-131; Ἅπαντα Διονυσίου Σολωμοῦ, Zante, 1880, p. 128-129.

ne courent malheureusement ni les salons, ni les campagnes; le Καζαμίας (Almanach) de l'année, l'Ὀνειροκρίτης (Clé des songes), l'Ἐρωτόκριτος et quelques anthologies, plus ou moins bien faites, constituent à peu près toute la nourriture intellectuelle des gens du peuple, en Grèce. Remarquons, d'autre part, que, dans le livre de M. Abbott, *l'Inconnue* de Solomos est reproduite avec des fautes: v. 10, τ' ὡραῖα κάλλη, au lieu de τὰ ὡραῖα του κάλλη; v. 18, χείλια, au lieu de χεῖλα rimant avec φύλλα; v. 20, ῥοδανιᾶς, au lieu de ῥοδαριᾶς; v. 24, στέλνει, au lieu de στέρνει; v. 25, μαλλίων = μαλλιῶν, au lieu de μαλλιῶνε; enfin, deux vers ont été supprimés dans la dernière strophe, ce qui la rend incompréhensible. Or, je trouve la même pièce, avec les mêmes fautes, dans une anthologie populaire, publiée en 1898, à Athènes[1]. Nous sommes sur la voie. Si ce n'est pas cette anthologie, qui a servi de type, c'est du moins sa proche parente.

Prenons maintenant les autres chansons recueillies par M. A. Le n° 1 (p. 18) se retrouve, depuis le titre jusqu'au dernier mot, dans cette même anthologie, p. 124; le n° 2 aussi, et dans les mêmes conditions (Abbott, p. 22; Nicolaïdis, p. 123); le n° 3 aussi (Abbott, p. 26; Nicolaïdis, p. 122); le n° 5

1. Ἰωάννου Νικολαΐδου Ἑλληνικὴ ἀνθολογία ἤτοι Συλλογὴ τῶν ἑλληνικῶν ἀσμάτων, ἐν Ἀθήναις. Τυπογραφεῖον καὶ βιβλιοπωλεῖον Ἰωάννου Νικολαΐδου, 42, ὁδὸς Πραξιτέλους, 1898, 8-500 p. in-8°. Sur le titre est le portrait du général Smolenski.

aussi (Abbott, p. 34; Nicolaïdis, p. 120). De même pour le n° 6 (Abbott, p. 38 ; Nicolaïdis, p. 123); pour le n° 8 (Abbott, p. 48 ; Nicolaïdis, p. 117, avec un nom d'auteur: G. Kastriotis Skenderbey); pour le n° 9 (Abbott, p. 54 ; Nicolaïdis, p. 84). Et non seulement les titres et le texte sont identiques, mais l'ordre des chansons a été à peine interverti. Je pourrais poursuivre cette énumération, mais j'aurai plus vite fait d'indiquer quelles pièces ne sont pas communes aux deux ouvrages. Ce sont, pour la première partie, les n°s 4, 7, 11, 12, 13, 14, et, pour la seconde partie, 4, 7, 11, 16 (deuxième pièce), 19, 20, 22, 25 à 35. Les cent distiques, qui forment le n° 36, sont tous, mot pour mot, dans ladite anthologie. De ces numéros il convient de retrancher 11 et 12, puis 7, 11, 19, 20 et 22, que je retrouve, intégralement aussi, dans un autre recueil similaire[1], aux pages 178, 190, 509, 336, 498, 501 et 507. Restent donc les n°s 4, 7, 13, 14, puis 4, 16 (deuxième pièce ; en langue savante!) et 25 à 35, dont les livres que je possède ne me permettent pas de préciser l'origine.

La plupart de ces chansons ont été reproduites avec une telle exactitude par M. A., qu'elles ne peuvent pas avoir été récitées. Non seulement tous les mots sont pareils, mais, lorsqu'il y a, dans l'original, une faute

1. Ἀνθολογία ποιητικὴ ἤτοι Συλλογὴ ἐκλεκτῶν ἀσμάτων ὑπὸ Ν. Μιχαλοπούλου, Athènes, 1888, ις'-544 p. in-8°.

contre la phonétiqne du grec vulgaire, ce qui arrive à chaque instant, cette faute est scrupuleusement répétée dans le volume de M. A.: Nicolaïdis, p. 122, l. 1, καὶ στὰ βουνά = Abbott, p. 34, l. 12, καὶ 'ς τὰ βουνά; mais Nicolaïdis, p. 123, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά = Abbott, p. 38, l. 10, κ' εἰς τὰ βουνά. Les faits de ce genre sont innombrables. Voici les deux premiers distiques de M. A. et les distiques correspondants de Nicolaïdis :

Nicolaïdis, p. 443 :

'Αγάπησα τ'ἀπόλαυσα! κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἦσ' ἡ ἀφορμὴ, ποῦ τὴν ζωή μου χάνω.

Abbott, p. 212 :

'Αγάπησα τ' ἀπόλαυσα; κοντεύω ν' ἀποθάνω,
Καὶ σὺ θὰ ἦσ' ἡ ἀφορμὴ 'ποῦ τὴν ζωή' μου χάνω.

Nicolaïdis, p. 444 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμένα,
Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι γιὰ ξένης μάνας γέννα.

Abbott, p. 212 :

Ἄγγελοι ἀπ' τοὺς οὐρανοὺς βοηθᾶτέ με κ' ἐμέ(να),
'Ποῦ ἄναψα καὶ καίουμαι 'ιὰ ξένης μάνας γέννα'.

Dire de mémoire des chansons grecques, avec une précision aussi mathématique, constituerait un tour de force, qu'aucun Grec n'est capable d'exécuter. Chansons et distiques ont été copiés.

Je ne suspecte pas la bonne foi de M. A. S'il avait lui-même emprunté ces chansons aux anthologies dont j'ai parlé, il eût, j'en suis convaincu, indiqué ses sources, et, en tout cas, il n'aurait pas considéré le Σήμαντρον de Valaoritis comme un chef-d'œuvre de poésie populaire, puisque, dans les deux anthologies citées, cette pièce de vers est précédée du nom de l'auteur. D'autres détails, de langue principalement, sur lesquels je n'insite pas, me confirment dans cette opinion. Ce serait donc le pseudo-Démodocus, qui aurait induit en erreur M. A., en lui offrant de lui faire transcrire, pour plus de commodité, les morceaux de son répertoire.

Pouvons-nous le lui imputer à crime? Je ne pense pas. Le Père Stèrios n'entendait rien à nos finesses scientifiques. On lui demandait des chansons, il en a donné. C'était pour lui une question de commerce; en bon marchand, il n'a pas été assez sot pour dire d'où il tenait sa marchandise. Son admirateur a-t-il même songé à le lui demander? Il est heureux que M. A. n'ait pas entrepris de recueillir des contes populaires. On lui aurait servi, avec les meilleures intentions du monde, toutes les Mille et une Nuits; car elles aussi, sous le nom de ἡ Χαλιμά, courent les villes et les villages, en éditions à bon marché.

Dans cette affaire, le client a péché par naïveté et par inexpérience. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en grec moderne, pour distinguer une chanson populaire d'une autre, qui ne l'est pas; la langue, à dé-

faut du sujet, est un excellent critérium. Une strophe comme la suivante (Abbott, p. 108):

Ὦ Παναγιά μου, κάμε τὸ θαῦμα
Καὶ νὰ σὲ κάμω ἕνα ἀρνί,
Ὅλ' ἀσημένιο' νὰ τὸ κρεμάσω
Εἰς τὴν εἰκόνα σου τὴ σεπτή,

ne peut être qu'un pastiche, puisque θαῦμα, ἕνα ἀρνί, εἰς τὴν, se diraient, en grec vulgaire, θᾶμα, ἔν' ἀρνί, στὴν, et que σεπτή n'est populaire ni au point de vue phonétique, ni au point de vue lexicologique. Quand un paysan vous récite une strophe semblable, il est certain qu'il n'a pas compris ce que vous réclamez de lui. Si vous n'êtes pas à même de le lui faire immédiatement observer, vous vous exposez à des mécomptes.

Malheureusement pour lui, l'auteur ne possède que des idées nébuleuses sur la grammaire du grec actuel. Son orthographe se ressent de cette insuffisance de connaissances précises, et pas n'était besoin, pour édifier le lecteur, d'étymologies, du genre de celles-ci : μαλλώνω, *se quereller*, de μᾶλλον, *plus;* πουλί, *oiseau*, de l'italien « pollo », *poulet;* γάϊδαρος, *âne*, de ἄγαν δέρω, *frapper trop*.

Les chansons, qui composent ce volume, m'ont paru traduites avec élégance et précision, autant du moins que j'en puis juger. J'ai cru cependant y relever quelques contre-sens : χώρα (p. 38, v. 9) = *ville*, et non *plaine;* σίδερα (p. 48, v. 4) = *fer* en général, et

non *mors;* ψυχογιός (p. 76, v. 17) = *fils adoptif* et non *lieutenant;* νερόβραστος (p. 120, v. 12) = *cuit à l'eau*, et non *à demi cuit;* παλαμίζω (p. 148, v. 13) = *espalmer*, *caréner*, *to careen*, et non *gréer;* πατερό (p. 170, v. 12) = *poutre*, *solive*, et non *pétrin;* στροῦγγα (p. 178, v. 10) = *enclos*. Corriger: p. 136, v. 15, σκόπωσες en σκότωσες; p. 224, v. 1, μὲ en σὲ; p. 234, v. 13, ξυνεριστοῦμε en ξεσυνεριστοῦμε.

Hubert Pernot.

La Chiffrocryptographie à transmutations numériques variables, par Émile Delage. *Paris*, MCM, pet. in-12 de 64 p.

Vers 1856, mon père, Conseiller auditeur à la Cour de Pondichéry et en même temps Conservateur de la Bibliothèque publique et des anciennes archives de l'Inde française, me montra deux ou trois alphabets singuliers formés de chiffres, de lettres et de signes divers qui constituaient ce qu'on appelle, en diplomatique, un *chiffre*. Cet alphabet avait servi à la correspondance secrète de Bussy avec Suffren et avec les commandants des divers détachements envoyés dans le pays. Je pris là le goût de la cryptographie que développa peu après la lecture du *Scarabée d'or* d'Edgard Poë. Mais, depuis, d'autres études ont absorbé mon attention, et j'avais un peu oublié l'art de cacher la pensée sous des symboles conventionnels et l'art, plus intéressant encore, de déchiffrer les écritures se-

crètes. Il y a cependant une certaine analogie entre ce déchiffrement et la lecture des inscriptions en langues inconnues. Dans l'un et l'autre cas, il faut avant tout découvrir ou retrouver la base, la clé du système.

J'ai longtemps cru que le procédé du tableau de Vigenère, celui qui consiste à transcrire les mots lettre par lettre à l'aide d'un mot conventionnel inscrit et répété au-dessus de la phrase à cryptographier, en procédant comme pour la recherche d'un produit dans la table de Pythagore, donnait un résultat absolument indéchiffrable. Mais voici que j'apprends, par la très intéressante brochure de M. Delagé, qu'il n'en est rien et qu'on arrive parfaitement à lire cette écriture-là. Il fallait donc trouver mieux. M. Delage l'a cherché, et il me semble qu'il y a réussi.

Ce qui plaît tout d'abord dans cette brochure, c'est son caractère méthodique. L'exactitude des faits et la sûreté du procédé sont garanties par la netteté des définitions et la précision des appellations. L'auteur distingue d'abord, comme il convient, la *littérocryptographie* et la *chiffrocryptographie*, celle-ci étant à ses yeux bien supérieure à l'autre à tous les points de vue. Son système consiste dans l'emploi des cent premiers nombres, écrits de 01 à 00, et correspondant aux lettres de l'alphabet ainsi qu'à un certain nombre de syllabes et de petits mots d'usage courant (*an*, *ble*, *et*, *oui*, *tion*, *vous*, etc.) : la correspondance des chiffres et des lettres ou syllabes forme un tableau que M. Delage

nomme le *transmutographe*, et dont chacun peut à sa convenance personnelle, intervertir les éléments. Avec une clé conventionnelle aussi longue et aussi fantaisiste qu'on voudra, avec un transmutographe ainsi variable, on peut défier les curieux les plus obstinés. Au surplus, on peut compliquer la correspondance, en employant une orthographe simplifiée, phonétique, irrégulière.

Quand on a transmuté sa clé en chiffres, on l'inscrit au-dessous de la phrase secrète également transmutée, puis on fait la soustraction, en négligeant le dernier report à gauche ; c'est la différence qui est expédiée au correspondant. On pourrait aussi bien faire le produit, le total ou le quotient, mais c'est moins commode. On pourrait aussi répéter deux ou trois fois successivement, avec la même clé, ces opérations. On peut intercaler çà et là des nombres de fantaisie. Bien entendu, les chiffres se suivent sans aucun espace entre eux. M. Delage indique aussi, comme moyen nouveau, celui qui consiste à extraire, des nombres obtenus, leur racine carrée ou leur racine cubique, en faisant connaître au correspondant le reste, s'il y a lieu. Les combinaisons et les conventions sont d'ailleurs infiniment variables.

Le système de M. Delage a encore un autre avantage qui sera fort apprécié, c'est de diminuer en définitive la longueur des mots et de faciliter par suite les correspondances télégraphiques. Mais nous en

arrivons là à un ordre d'idées où je ne veux pas entrer; il me suffira de dire que M. Delage a attaché son nom à une œuvre dont l'importance est capitale au point de vue commercial : la rapidité, la simplification et l'économie d'argent dans les communications télégraphiques internationales. Il y a des pays pour lesquels on paye dix ou douze francs par mot, et il y a des maisons de commerce qui dépensent chaque année en télégrammes plus de cent mille francs !

Julien Vinson.

Les Gaulois, origines et croyances, par André Lefèvre, *Paris*, libr. G. Reinwald, 1900, 1 vol. pet. in-8°, 203 p.

Ce nouveau livre d'André Lefèvre est de tous points digne de ses devanciers : c'est une monographie aussi complète que possible et d'autant meilleure que l'auteur ne se cantonne pas dans le domaine ordinaire de l'histoire : il appelle à la rescousse l'archéologie préhistorique, la mythologie et la linguistique. La question y est complètement et magistralement traitée.

Mais le sujet appelle notre attention une fois de plus sur le problème fondamental des races primitives, ou du moins des races préceltiques de l'Europe occidentale. Il est indéniable que les Indo-Européens ont trouvé sur le sol qu'ils envahissaient des habitants qui y étaient établis depuis longtemps déjà. La paléontologie confirme le fait et montre qu'il y a eu au

moins deux types humains successifs dans les régions qui ont formé la Gaule, l'Ibérie, l'Italie, etc. Les écrivains anciens nous ont transmis des noms : Sicanes, Ligures, Ausones, Turrhènes, Aquitains, etc., dont la signification précise nous est inconnue. Je me suis toujours demandé, pour ma part, ce que cachent ces appellations variées et à quelles distinctions réelles elles correspondent : race, tribu, peuplade, d'origine commune ou d'origine différente ? La linguistique n'a pas assez de documents pour se prononcer. C'est comme la phrase bien connue que rappelle notre collaborateur · *Tu celtice, vel si mavis, gallice loquere.* S'agit-il de deux langues différentes, de deux patois, de deux accents seulement ? La dernière hypothèse est la plus probable, car il est difficile d'admettre qu'on parlât, à côté du latin, deux idiomes originaux dans la même localité ; l'orateur, d'ailleurs, s'était excusé préalablement de la rusticité de son latin. Nulle part et jamais, les mots n'ont eu un sens absolu.

Ce qui me préoccupe dans l'identification de ces noms ethnographiques, c'est la relation qu'elle présente avec le problème basque. Et plus je vais, plus je demeure convaincu que la langue basque est tout à fait isolée; c'est une précieuse épave des innombrables langages nés spontanément aux temps préhistoriques sur toute la surface du globe, partout où se produisirent des groupes humains. Beaucoup de ces groupes ont fusionné sans doute et leurs langues ont

été mises en contact, se sont confondues, se sont pétruites ou supplantées. Qui nous donnera la clé de ces difficultés en apparence insolubles ?

J. Vinson.

Virgilo Limouzi, poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques. *Paris*, Ém. Bouillon, 1899 (iv)-xxxvii-338 p.

Le 26 mars 1703, naissait à Limoges un futur poète patois, J.-B. Roby, qui, entré dans la Congrégation de l'Oratoire, devint plus tard curé de Saint-Pierre-du-Queyrois ; il mourut en 1762, après avoir été précepteur de Vergniaud. D'humeur gaie et enjouée, il composa, paraît-il, de fort jolies chansons patoises et traduisit en limousin, en imitant le genre burlesque de Scarron, les deux premiers livres de l'*Énéide*. Cette traduction, faite en 1748, et conservée jusqu'en ces derniers temps par plusieurs copies manuscrites, est aujourd'hui publiée en un fort élégant volume, par les soins de M. Hubert Texier, avocat.

Le livre doit être recommandé comme un intéressant spécimen linguistique ; mais il m'est impossible de partager l'enthousiasme de l'éditeur. Le burlesque tombe souvent dans le grossier et, en tout cas, le poème qu'on nous met sous les yeux est si long que la lecture en devient fatigante et fastidieuse.

M. Texier a joint au texte patois une traduction française littérale. Il cherche, à la fin de la préface, à

donner quelques indications sur la prononciation limousine, et ses indications sont quelquefois véritablement naïves, comme par exemple lorsqu'il nous dit que *tch* et *dj* sont inconnus au français. Il paraît qu'en limousin ces articulations passent à *ts* et *dz*. M. Texier, pour indiquer la prononciation de ces deux consonnes composées, emprunte le passage suivant au *Dictionnaire* de Béronie : « Il n'est pas de jeune homme qui, pour s'amuser sur le bord d'une rivière, n'ait lancé en l'air une petite pierre plate, qui, tombant dans l'eau, rend le son de *tse :* c'est exactement le son de notre *ts*. » C'est aussi compliqué qu'inintelligible.

Julien Vinson.

Traité de Prononciation française, théorique et pratique, par Albert Liet, professeur au collège d'Autun. *Paris*, Boyveau et Chevillet, 1900, gr. in-8°, (vj)-141 p.

La préoccupation de M. Liet est évidemment d'enseigner la manière de lire exactement ; il devait donc établir les synonymies d'écriture, si cette expression nous est permise. Il devait aussi, et, à mon avis préalablement à toute autre étude, donner le tableau général des sons et des articulations de la langue française.

Dans ce tableau, ou si l'on veut dans cette liste, M. Liet a commis de graves erreurs ou du moins a méconnu des éléments phonétiques essentiels. De son

travail ne ressortent pas le nombre et la nature exacte de ces éléments; on n'y apprend pas, par exemple, qu'il y a trois *é* et trois *eu* en français.

Certaines assimilations sont d'ailleurs discutables: *e*=*œ*=*œu*=*eu*, *gn*=*ni*, *ill*=*iy* (pas général en tout cas); d'autre part, il n'est pas vrai que *ia* ou *oua* soit une diphtongue: dans ces groupes, *i* et *ou* sont proprement *y* et *w*, c'est-à-dire semi-voyelles, jouant absolument le rôle de consonnes.

J. V.

The 96th report of the British and Foreign Bible Society. *London*, 146, Queen Victoria Street, 1900.— In-8, xvj-408-232 p., avec cartes géographiques et linguistiques.

Volume aussi intéressant que les précédents et qui montre une fois de plus ce que peuvent la conviction et l'énergie. Le budget de l'exercice qui a expiré le 31 mars 1900, s'élève au chiffre de 299.276 livres 16 sh. 6 d. (7.481.920 fr. 60). Le nombre des idiomes dans lesquels ont été traduits soit la Bible, soit le Nouveau-Testament, soit des portions de l'un ou de l'autre, est aujourd'hui de 373 (dont 68 par d'autres Sociétés); depuis l'an dernier, il en a paru en huit langues jusqu'ici non représentées sur la liste : Mauresque, Pahouin, Tigrinya, Toro, Galwa, Lenakel, Nyoro et Ulawa. Une innovation à louer, c'est l'index alphabétique qui fait suite à la table historique des

langues et qui manquait jusqu'ici. Parmi les publications intéressantes, j'en signale 27 en caractères en relief pour les aveugles, dont une dans la langue de l'Uganda ! J. V.

Bulletin trimestriel de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Pau. IIe série, tome 28e, 1re livraison, 1898-1899, gr. in-8°, (iv)-160 p.

Livraison remplie tout entière par le commencement d'un très intéressant travail de M. A. Bufau de Maluquer : « Le pays de Foix sous Gaston Phœbus.— Rôle des feux du Comté de Foix en 1390. »

J. V.

VARIA

I. — La question de l'E muet

J'ai reçu, au sujet de l'une de mes récentes causeries, une lettre qui m'a fait grand plaisir, et qui n'en fera pas moins à mes lecteurs. La voici :

« Cher confrère et ami,

» Il faut que je vous parle de vos derniers « Menus Propos ».

» Comme vous avez raison, avec Gréard, contre G. Paris! L'*e* muet est une des richesses de notre poésie, soit à la fin des vers, soit au dedans de l'alexandrin. En l'accentuant, on donne parfois une force singulière à un mot. Vous rappelez-vous cet hémistiche du *Misanthrope*, au cinquième acte, dans la bouche d'Alceste :

Allez, je vous refuse...

» Supprimez l'e muet, c'est plat, sec et grossier. Mettez-le en relief... Quelle grandeur!

» Je me rappelle qu'un jour, causant avec Mlle Rachel dans sa loge, après le premier acte de *Phèdre*, je lui dis : « Quelle faute vous avez faite dans ces deux admirables vers :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

» — Comment! me répondit-elle. Mais je les ai dits avec émotion et vérité! — Oui, mais sans poésie, sans mélancolie! Pourquoi? Parce que vous avez mis blessé et laissé au masculin.

» La prolongation de ces deux *e* muets ouvre à nos yeux des horizons infinis de solitude et de douleur. — Vous avez raison, me répondit-elle, je dirai ces vers comme vous les dites... »

» Bien des amitiés ».

»E. Legouvé. » (*Le Temps*).

II. — La théorie de la formation des voyelles

M. Marage, docteur en médecine et docteur ès sciences, communique au Congrès des Sociétés savantes (section des sciences) un intéressant travail sur cette question, accompagné de nombreux graphiques et du schéma de multiples expériences poursuivies la plupart dans le laboratoire du Collège de France.

L'auteur traite successivement dans son étude : de la disposition de l'appareil vocal, des théories de Helmholtz, de Hermann et de Guillemin, des expériences sur la méthode graphique, de la synthèse des voyelles, de la théorie de leur formation ainsi que de la concordance de cette théorie avec la disposition anatomique du larynx et de l'oreille.

Il termine par l'énumération d'une série d'applications dont plusieurs revêtent le plus haut intérêt à la fois scientifique et pratique.

Suivant M. Marage :

1° On pourrait modifier les sirènes des navires, suivant un procédé qu'il indique, et l'on obtiendrait des signaux différents, ce qui permettrait un alphabet international ;

2° On pourrait former un *acoumètre type* avec une sirène construite dans des conditions déterminées ;

3° Les *cornets acoustiques ordinaires* fatiguent l'oreille, parce qu'ils modifient les groupements que l'oreille est destinée normalement à recevoir ;

4° D'après Lefort, on peut *chanter* n'importe quelle voyelle sur n'importe quelle note comprise dans le registre de la voix, à la condition de bien émettre la voyelle, c'est-à-dire de donner à la cavité buccale la forme voulue. On a vu en effet que pour A il faut que la cavité renforce le troisième harmonique supérieur de la note ; pour E et O, le deuxième harmonique supérieur ; pour I et OU, il faut que la cavité buccale soit à l'unisson avec la note. S'il n'en est pas ainsi, la cavité buccale transforme le tracé de la voyelle, et l'impression qu'elle produit sur l'oreille : on *chante mal*, parce que la voyelle est mal émise ; on *chante faux*, lorsque

les périodes laryngiennes ne se suivent pas régulièrement; par exemple, pour A, lorsque de *n* en *n* périodes il y a une vibration simple. Il est très facile de faire chanter faux la sirène, en bouchant un ou deux trous d'un groupe du plateau mobile.

De tuotes les méthodes de chant, celle de ce professeur semble la plus scientifique, et Lefort a eu le mérite de découvrir, il y a quinze ans, par la pratique, une vérité que les expériences scientifiques ont vérifiée plus tard.

5° Les *sourds-muets*, au début de leur éducation, prononcent chaque voyelle sur une note différente, très grave pour OU, de plus en plus aiguë pour les voyelles suivantes : O, A, É, I. Ceci tient simplement à la façon dont on leur apprend à parler.

Ainsi, pour I, leur résonateur buccal renforce une note aiguë; alors ils émettent I sur une note aiguë.

6° Il arrive souvent que l'on est pris d'une *aphonie subite;* il n'y a aucune lésion apparente, sauf un peu de rougeur au niveau de la région interaryténoïdienne; ceci s'explique, si l'on se rappelle que les muscles interaryténoïdiens sont des adducteurs; par conséquent, l'adduction se faisant mal, la phonation n'existe plus, etc.

(*Le Temps*, 5 septembre 1900).

III. — Prononciation du basque

Dans certaines régions du pays basque, on fait dire aux étrangers la phrase suivante : *akherrak adarrak okherrak ditu* « le bouc a les cornes tordues »; ailleurs, on leur fait prononcer *sosa* « le sou », où se trouve le chuintement spécial aux indigènes, véritable *chiboleth* de reconnaissance.

J. V.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

LE LANGAGE MARTIEN

(SUITE)

CHAPITRE VI

Le Vocabulaire magyar

(**173**) Avant d'énumérer les mots martiens qui peuvent être ramenés immédiatement aux vagues souvenirs de magyar que le subconscient de Mlle Smith a dû retenir de propos tenus en sa présence par son père, il convient de rappeler brièvement les règles de prononciation, d'ailleurs très aisées, de cette langue souple, sonore et mélodieuse.

Les voyelles se prononcent à peu de chose près comme en fr. ou en al. : l'*u*, comme al. *u*, et l'*ü* comme fr. *u*; les voyelles accentuées sont les longues; mais l'*a* non accentué, bref par conséquent, prend un timbre plus sombre, à peu près intermédiaire entre *a* et *o* ouvert. Enfin, il faut noter que, dans certains dialectes, les voyelles longues subissent, du fait seul de leur longueur, une légère modification de timbre qui les fait presque confondre, savoir respectivement : l'*á* avec la diphtongue *ua* (fr. *oua* ou *oi*), et l'*é*, avec un *i* long. Naturellement, je ne suis pas en mesure de décider si et dans quelle mesure la prononciation mg. de Mlle Smith a subi, de par l'origine de son père, l'influence de ces dialectes; mais certains indices tendraient à le faire supposer, cf. n°s 181, 210 et 223.

Parmi les consonnes, il n'y a de vraiment remarquable que les consonnes mouillées, c'est-à-dire suivies

d'un *y*, semi-voyelle qui a la valeur générale de l'*y* du mot fr. *yeux* ou du *j* al. ; et, parmi celles-ci, il faut noter spécialement les deux groupes *dj* et *gy*, qui sont absolument équivalents : la consonne qu'ils représentent est une palatale mouillée, c'est-à-dire une articulation qui n'est exactement ni un *g* ni un *d*, mais tient de l'un et de l'autre, et confine un peu, quoique plus fuyante, au *g* italien de *oggi*. Lorsqu'elle s'efface davantage encore, ce qui n'est pas rare en prononciation rapide, elle se réduit presque à un simple *y*, et les deux syllabes qu'elle sépare semblent n'en plus faire qu'une, un peu allongée, en sorte que des liaisons telles que *igy* et même *egy* ont pu fort bien ne laisser à l'oreille et surtout à la mémoire auditive de Mlle Smith que l'impression d'un simple *i*. A plus forte raison en faut-il dire autant de *ly* et *lj*, c'est-à-dire de l'*l* mouillé, qui en fr. courant même ne se distingue plus de la semi-voyelle *y*.

Les sifflantes et chuintantes sont nombreuses et variées ; mais la distinction n'en a guère d'importance pour le parler de Mlle Smith, dont l'oreille, la mémoire ou l'organe paraît les confondre entièrement entre elles, soit par zézaiement enfantin, soit par changement de sourde en sonore, ou réciproquement, ainsi qu'on va le voir. J'en rappelle toutefois la valeur aux lecteurs qui seraient désireux de prononcer correctement les mots mg. cités : *s*, comme *ch* fr. ou *sch* al. ; *sz*, comme *s* fr., toujours sourd en toute position ; *z*, comme *z* fr., sonore de l'articulation précédente ; *zs*, comme combinaison de *z* et *s* mg., c'est-à-dire avec la sonorité du

premier et le chuintement du second, soit donc comme *j* fr.; *c*, comme *ts* fr. ou *z* al., en toute position; *cs* enfin, comme combinaison de *c* et *s* mg., c'est-à-dire à peu près comme *tch* fr. dans les transcriptions de mots slaves.

Ces notions sommaires suffiront amplement pour se rendre compte des équivalences phonétiques admises par la linguistique subliminale de Mlle Smith.

(**174**) 1° *Adi* et *adzi* « bien » (adverbe), chacun une fois : abstrait de locutions mg. très usuelles, telles que *adja Isten* « plaise à Dieu », *adjon Isten* « bonne chance » (souhait), qui contiennent le verbe *adni* « donner » ; le groupe mg. *dj* explique très bien l'alternance de *dz* et *d* tout court dans le mot emprunté; la locution ne faisant par sa fréquence qu'un mot pour ainsi dire, *Isten* « Dieu » est tombé, comme seraient tombées les deux dernières syllabes d'un tétrasyllabe quelconque. Me paraît sûr.

(**175**) 2° *Amé* « venu », 2 fois; *améir* « viendras », une fois; *amès* « viens » (impératif), 8 fois; *amès* « [je] viens », 2 fois; *ami* « [il] va », une fois: en tout 14 fois. Ce mot, des plus usuels, se recouvre, par le radical, et même par certaines de ses formes, avec le mg., *menni* « aller »: il suffit de comparer *ami* avec mg. *megy* « il va », et *amès* avec mg. *megyesz* ou *mész* « tu vas », en tenant compte de ce qui a été dit de la prononciation du groupe *egy*, n° 173. Quant à *améir*, c'est une forme normale de futur martien. Le préfixe peut n'être qu'une addition arbitraire; mais,

plus probablement, il y faut voir un souvenir du verbe mg. à préfixe *átmenni* « passer, traverser », ce qui explique l'emploi du verbe mt. à la fois dans le double sens d' « aller » et de « venir ».

(**176**) 3° *Asnète*, mot isolé, désigne une espèce de paravent: peut se rattacher à un vague souvenir du mg. *háznemü* (*ü* long) « mobilier »; au surplus, sans aucune importance.

(**177**) 4° *Avé* « vieil », 2 fois: à la rigueur, ce pourrait être le mot fr. déformé; mais il ressemble davantage au mg. *vén* « vieux »; quant à l'initiale *a-*, on peut songer, si l'on veut, à une contamination par l'al. *alt*.

(**178**) 5° *Azâni* « mal » (adverbe), une fois: le mg. a *alacsony* « de mauvaise qualité, bas », etc. Rapprochement douteux; mais le mot n'apparaît que dans la phrase Fl. 33.

(**179**) 6° *Bibé* « capable », une fois. Mot très curieux: le mg. a *bibe* « petite blessure, bobo, point délicat », qu'il emploie dans des locutions telles que *eltaláltad a bibeje* « tu as mis le doigt dessus », donc « tu es très malin » ou « très débrouillarde », etc.; c'est une phrase de ce genre, happée par Mlle Smith, peut-être dans un petit compliment que lui adressait son père à la suite de quelque preuve précoce d'intelligence enfantine, qui lui a fourni très naturellement la traduction du mot « capable ».

(**180**) 7° *Bigâ* « enfant » de l'un et de l'autre sexe,

5 fois. Le mg. a *fia* « son fils, son petit », mot extrêmement usuel, par exemple dans des locutions comme *torony fia* « l'enfant du clocher », désignant « un petit clocher » par opposition à son jumeau plus grand. Le *g* médial, assez surprenant, peut procéder de la contamination du *g* initial de mg. *gyermek* « enfant ». Quant au *b* initial, voir n° 8 in fine. Douteux pourtant; mais je ne vois pas mieux.

(**181**) 8° *Boua* « frère », une fois: c'est l'initiale du mg. *bátya* « frère aîné », avec la prononciation signalée au n° 173, qui se développe plus aisément après consonne labiale que partout ailleurs ; toutefois le timbre vocalique fait aussi songer à l'al. *bruder* « frère », et peut-être y a-t-il eu contamination légère du fait de ce dernier.

(**182**) 9° *Cévouitche* « [je] reconnais », au sens de « reconnaître avec affection, vive tendresse » (d'un fils à sa mère). Ce mot n'est apparu qu'une fois, tout au début; puis il a été remplacé par *ilinée*, cf. n° 159: il faut donc qu'il ait été formé assez artificiellement et n'ait occupé qu'une place d'arrière-plan dans le subconscient de Mlle Smith. Par toutes ces raisons, la pensée se reporte à quelque mot mg. qui, sans être inusité, n'appartienne pas cependant au langage de tous les instants, à un dérivé du mg. *szív* « cœur », et plus particulièrement à *szívesség* « tendresse de cœur », dont le consonnantisme serait assez fidèlement reproduit. Cf. n° 262.

(**183**) 10° *Crizi* « oiseau », 2 fois. Le mg. *kirics* dé-

signe une sorte d'hirondelle de mer: le mot n'est pas fort répandu, et il est douteux que Mlle Smith ait eu occasion de l'entendre ; toutefois son père a pu lui désigner une fois sous ce nom un oiseau fluviatile rencontré au long des berges du Léman.

(**184**) 11° *Danda* « silence », une fois: dans le mg. *csendes* « silencieux », la vraie initiale, ne l'oublions pas, est un *t*, n° 173 ; soit donc changement initial de sourde en sonore, par assimilation de l'initiale à la médiale, mais le rejet de l'*s* suivant est embarrassant. Douteux, mais c'est un ἅπαξ.

(**185**) 12° *Érié* « âme », 2 fois: paraît construit, par changement de liquide (cf. n° 13, 2°, et 159), sur le radical du verbe mg. *él-ni* « vivre », mais plus précisément sur la forme de beaucoup la plus usuelle de ce verbe à savoir l'exclamation *éljen*... « vive... ! » qui apparaît surtout avec netteté dans le suivant.

(**186**) 13° *Ériné* « satisfait », une fois: soit une dérivation martienne sur *éljen*; cf. le précédent et le verbe *éljenezni* « pousser des vivats ».

(*Étéche* « toujours » : voir n° 189.)

(**187**) 14° *Ii* « si » devant un adjectif (lat. *tam*), 3 fois. Le mg. a *igy*, *igyen*, « ainsi, de cette manière », et *ilyen* « tel »: de part et d'autre le phonétisme est irréprochable, cf. n° 173. L'origine mg. paraît donc infiniment plus probable qu'un rattachement à *ii* « si fait », que nous avons ramené à l'al. *ja*, n° 36, 5°. Mais il n'est pas douteux que l'homophonie des deux *si* en fr., déjà

observée par M. Flournoy, n'en ait entraîné l'homophonie en martien, par contamination réciproque des mots mg. et al. qui leur ont servi de base.

(**188**) 15° *Is* « tout », une fois, Fl. 4. Ce mot n'a pas vécu : il a été remplacé par *ié*, n° 158; mais, bien que mort-né, il paraît avoir déposé en martien le germe d'une postérité adverbiale, cf. n°s 276-277. Il se ramène sans peine au mg. *egész*, dont le sens répond, non à celui de l'al. *all*, mais à celui de l'al. *ganz*; or on remarquera que c'est plutôt dans le sens de *ganz* qu'il a été employé.

(**189** 16° *Itèche* et *étèche* « toujours », chacun deux fois : il n'y a donc aucune raison extérieure de préférer l'une des deux formes à l'autre, en tant que correctement martienne; il n'y en a pas non plus de raison intrinsèque, bien que *étèche* soit apparu le premier; car, évidemment, *itèche* peut tout aussi bien être une correction qu'une corruption de *étèche*. Je crois que la première de ces deux hypothèses est la bonne, et que *itèche* reproduit plus fidèlement le vocalisme de l'emprunt au mg. *idös* « âgé » ; le phonétisme final est bien concordant, et le changement médial de sonore en sourde ne fait pas difficulté. Quant au passage d'un adjectif d'âge au sens d'un adverbe de temps, on comparera *sandiné*, n° 128; et l'on prendra garde, en outre, que le mg. *idö* signifie « temps », et a pu à lui seul suggérer le sens « longtemps », qui est tout connexe à celui de « toujours ».

(**190**) 17° *Ivré* « sacré », une fois. Ce mot, en tant

qu'il ne figure que dans la phrase inintelligible Fl. 33, pourrait fort bien se passer d'explication. Mais la concordance phonétique avec le mg. *ívrét* « in-folio » est trop parfaite pour qu'il soit permis de l'omettre. On remarquera que les livres « sacrés » affectent de préférence un format élevé. Douteux pourtant : où Mlle Smith aurait-elle appris le nom magyar d'un in-folio ?

(**191**) 18° *Kiné* « petit », une fois, tout au début : mg. *kicsiny* « petit », avec syncope de la médiale, peut-être par une contamination du mg. *könnyü* « léger », et sous une vague influence de l'al. *klein* « petit ». Voir aussi *niké*, n° 200.

(**192**) 19° *Kramâ* « panier », une fois. Le mg. *garabó* « panier » n'est que dialectal et d'ailleurs diffère sensiblement. On ne le cite que pour être complet ; car le mot fait partie de la phrase inintelligible Fl. 33.

(**193**) 20° *Lâmi* « voici », 3 fois : transport presque pur et simple de l'exclamation mg. *lám* « vois donc » ; c'est l'évidence même.

(**194**) 21° *Maniké* « attentive » [à regarder], une fois : transport, avec légères altérations vocaliques, du mg. *megnéz-ni*, ou peut-être, à cause de la gutturale de la syllabe finale, *megnézgél-ni*, « considérer, examiner », entendu un jour sous la forme de l'impératif.

(**195**) 22° *Manir* « écriture », une fois : mg. *iromány* « écriture » ; en métathèse, l'articulation *ny* s'est contractée avec l'*i* initial ; il ne manque à l'appel que l'*o* médial, dont l'accentuation est très faible. Nous avons

ici un exemple frappant de la manière toute mécanique dont Mlle Smith forme ses mots: mg. *-mány*, qui n'est qu'un suffixe sans signification, occupe ici la place d'honneur, et l'élément significatif *ír-* est presque dissimulé. Cf. aussi le n° 255.

(**196**) 23° *Mazi* « avec », 2 fois: l'idée de « avec [quelqu'un] » évoque naturellement celle de « un autre»; mg. *más* « autre » ou même *másik* « autre », avec changement de chuintante sourde en sifflante sonore.

(**197**) 24° *Mess* « grand », 4 fois, et *messé* « grande», une fois. Un radical commençant par un *m* et signifiant « grand » ne peut que satisfaire un indogermaniste; mais, comme il est peu probable que Mlle Smith connaisse le sk. *mahát*, ou le gr. μέγας, ou l'al. *michel*, ou même le lat. *magnus*, mieux vaut encore recourir au mg. *magas* « haut ». Le vocalisme, il est vrai, et la disparition de la médiale font difficulté; mais, en revanche, le sens est excellent; car *mess* s'est dit d'abord et de prédilection du « grand homme Astané », et le mg. emploie aussi, usuellement, son mot *magas* au sens moral. En somme, ce point, qui semblerait devoir être un des plus clairs, reste fâcheusement indécis.

(**198**) 25° *Nâmi* « beaucoup », 2 fois : mg. *némi* « maint »; on peut, si l'on veut, pour expliquer le timbre *â*, invoquer une contamination de l'al. *mannig* qui présente les deux nasales dans l'ordre inverse.

(**199**) 26° *Nébé* « vert », une fois : cf. mg. *levél* « feuille »: il est question d'un « rameau ». Les con-

sonnes ne concordent pas, mais sont fort voisines ; et il ne faut pas se montrer trop sévère sur le phonétisme d'un mot de la phrase inintelligible.

(**200**) 27° *Niké* « petit », 2 fois : par métathèse de *kiné*, cf. n°s 14 et 191.

(**201**) 28° *Ousti* « bateau », une fois : cf. mg. *usztatni* « faire flotter », *usztatás*, etc., « flottage par radeau », etc. Emprunt sûr.

(**202**) 29° *Pédriné* « quitter » et « [il] quitte », chacun une fois, et *pédriniè* « [il] quitte », une fois. Le mg. a un verbe *peder* « il tourne », *pederedni* « se tourner », qui, à la vérité, n'a pas le sens de « se tourner pour *quitter* quelqu'un avec qui on vient de causer ou de s'arrêter » ; mais l'homophonie ici nous interdit de nous montrer trop difficiles sur la sémantique. Mlle Smith, qui ne sait pas le hongrois, a pu entendre une forme du verbe *peder* employée au sens de « se tourner », et l'employer elle-même légèrement à contre-sens.

(**203**) 30° *Réch* « tard », 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch*, voir n° 229.

(**204**) 31° *Sadri* « chanta », une fois. Il s'agit du chant d'un oiseau. Le corps du mot fait immédiatement songer au mg. *madár* « oiseau ». L'initiale est peut-être transportée de la syllabe finale de *madárszó* « chant d'oiseau », ou contaminée de l'initiale du verbe *csatinázni*, qui désigne le chant du rossignol. Tous ces mots sont très usuels ; mais le résultat laisse à désirer.

(**205**) 32° *Sidiné* « maigre », une fois, Fl. 18. La finale seule est claire, en ce qu'elle rime richement avec *iminé*, n° 87, et cf. n° 16. Le radical peut être celui du mg. *zsidó* « juif », si quelque souvenir d'enfance, de nous inconnu, a associé dans l'esprit de Mlle Smith cette idée à celle de « maigreur » ; elles ne sont pas incompatibles. Très douteux.

(**206**) 33° *Sirima* « rameau », une fois : quoique appartenant à la phrase inintelligible Fl. 33, ce mot paraît s'expliquer d'une façon assez satisfaisante par le mg. *szirom* « pétale » : ce sont toujours des parties de plantes, et, si le « rameau » en question est « vert », d'autre part le mg. *szirmanyult* signifie « cresson de roche ».

(**207**) 34° *Somé* « admirer », 2 fois : rappelle de loin une dérivation du mg. *szem* « œil », soit *szemes* « attentif » ou plutôt *szemök* (*ö* long) « qui a de grands yeux » ; M. Smith a pu en riant appeler sa fillette *szemök*, un jour qu'elle ouvrait des yeux béants d'admiration ou de stupeur. Douteux : le vocalisme ne concorde pas.

(**208**) 35° *Soumini* « riant », une fois : métathèse probable du mg. *mosojogni* « sourire », qui a, en mg. même, une variante métathétique dialectale *somojogni*.

(**209**) 36° *Takâ* « pouvoir » (substantif), une fois : il est question d'un très grand pouvoir ; or le mg. *tágas* signifie « vaste, spacieux, étendu » ; l'homophonie et la sémantique sont approximativement satisfaites.

(**210**) 37° *Tarviné* et *tarvini* « langage », 4 fois en tout. Le mg. *törvény* signifie « loi, droit, justice », au sens de « comparaître en justice » : de celui-ci au sens de « plaidoyer », le pas est aisément franchi, et « plaidoyer » pour « langage » n'est que l'espèce pour le genre. L'homophonie consonnantique est ici frappante. Cf. aussi n° 261.

(**211**) 38° *Tatinée* « chérie », 3 fois, adressé à une mère: cf. mg. *tata* « père », terme de caresse enfantin; la finale est une suffixation martienne, ou bien le terme est contaminé de son synonyme *inée*, n° 88.

(**212**) 39° *Tazié* « [il] lance », une fois: lancer avec une fronde est un jeu d'enfant, et « fronder » se dit en mg. *parittyázni*; Mlle Smith a-t-elle entendu ce mot? l'a-t-elle retenu en en laissant tomber les deux premières syllabes? Bien douteux; mais en tout cas la chute de l'*y*, qui ne fait que mouiller le *t* précédent, ne ferait pas difficulté.

(**213**) 40° *Téassé* « entier », une fois: c'est le mg. *teljes* « complet »; l'articulation de l'*l* mouillé est assez fugace pour que la chute totale se justifie; finale martienne.

(**214**) 41° *Téri* « comme », 4 fois. Le verbe mg. *terjedni* « s'étendre » commande au dictionnaire une série d'exemples, parmi lesquels je relève *hitele 10000 forintra terjed* « son crédit s'étend jusqu'à 10000 florins », c'est-à-dire en somme « équivaut à, est égal à », d'où peut procéder le sens de « comme » dans la pensée du sujet. Bien douteux pourtant: ce n'est

pas devant une enfant qu'on prononce des phrases de ce genre ; ou, si on ne les lui adresse pas, elle ne les comprend point. Il est fâcheux de ne pouvoir trouver mieux pour un mot relativement usuel.

(**215**) 42° *Tiche* et *tis* « bientôt », chacun une fois: c'est le mg. *tüzes* « enflammé > zélé > ardemment > vivement »; la filière sémantique est des plus satisfaisantes.

(**216**) 43° *Toué* « dans », 2 fois: faute d'aucune donnée qui permette de soupçonner que Mlle Smith ait pu utiliser le breton *étouez* « parmi », force est bien de recourir à une forme déclinée quelconque du mg. *tö* (*ö* long), « tronc, racine », soit l'accusatif *töveť* (*ö* bref), ou toute autre; le mot a pu être entendu dans une phrase où il impliquait une notion d' « intérieur », de « partie interne », en opposition aux organes externes de la plante. Douteux.

(**217**) 44° *Tubré* « seul », une fois: cf. la locution mg. *többre* [*menni*] « [pousser] plus avant », etc. Celui qui « prend de l'avance » se trouve nécessairement « seul » tout le temps que dure son avance: cela était peut-être arrivé à Mlle Smith dans une promenade avec son père.

(**218**) 45° *Udàniξ* « songes », une fois, Fl. 20: le mg. a *aludni* « dormir » ; l'aphérèse syllabique, ainsi que le timbre initial *ü* au lieu de *u* (= fr. *ou*), paraît due à l'allitération avec *umèz*, qui précède, n° 16.

(**219**) 46° *Umèz* « [tu] fais » et *umézé* « faire »,

chacun une fois: métathèse évidente du mg. *üzem* « exploitation ».

(**220**) 47° *Vadâzâξ*, mot non traduit, une fois, Fl. 31. Le mg. *vàdász* signifie « son chasseur »: le mot avait été entendu par Mlle Smith sans qu'elle en apprit jamais le sens, et elle l'a répété tel quel, au hasard, un jour qu'il lui est revenu, et sous une forme presque irréprochable.

(**221**) 48° *Vâmé* « triste », une fois: soit une métathèse possible du mg. *vidám* « gai », cf. n° 24, 5°; mais comme le *d* et le sens tout à la fois font difficulté, il n'est pas hors de propos de rappeler que le mot ne figure que dans la phrase inintelligible.

(**222**) 49° *Vétiche* « cependant », une fois: le mg. a *pedig* « mais », dont la finale a pu se contaminer de celle du mg. *is* « cependant ». Sans importance.

(**223**) 50° *Viniâ* « nom », 6 fois: le radical *vin-*, suivi d'un suffixe martien, est presque sûrement l'anagramme du mg. *név* « nom »; cf. n° 173.

(**224**) 51° *Vizé* « descend », une fois: cf. mg. *víz* « eau »; l'idée de « descendre [à travers les espaces] » Fl. 6, évoque celle de « couler » ou plutôt de « se répandre en pluie ». Pas bien sûr: a été traduit le jour même.

(**225**) 52° *Vraïni* « désir », 3 fois: mot très difficile, d'autant plus qu'il se complique de *ivraïni*, n° 267. La pensée va tout droit au mg. *várni* « attendre »; mais *-ni* est un suffixe d'infinitif, qui n'a aucune raison

d'être reproduit dans le substantif. S'y est-il confondu avec une suffixation martienne? Ou bien avons-nous affaire à une métaphore poétique, mg. *virány* «floraison»? Tout cela est bien recherché pour une langue enfantine. Rien de moins clair.

(**226**) 53° *Zaki* «animal», une fois, dans la phrase inintelligible, et pourtant explicable sans trop d'effort par une métathèse approximative du mg. *csiga* «escargot»: on a montré un jour un escargot à Hélène, en lui disant, comme aux enfants, quelque chose comme « vois-tu la bèbête?», et en même temps on le lui a nommé en hongrois, en sorte que la consonnance de ces deux syllabes s'est associée dans son moi subconscient au concept d' «animal».

(**227**) 54° *Zâmé* «meilleurs», une fois: cf. mg. *csemege*, «friandise, dessert»; Hélène enfant a dû constater par expérience que le «dessert» était «meilleur» que le repas. Douteux pourtant: le phonétisme ne concorde pas suffisamment.

(**228**) 55° *Zizazi* «fois», une fois, tout à la fin: bien que le principe de la formation de ce mot bizarre ne semble être qu'un jargonnement arbitraire (cf. n°106), il n'est pas interdit de reconnaitre, à la base du processus réduplicatif d'où il est issu, la sifflante sonore du mg. *izrom* «fois».

(**229**) 56° *Zou* «plus», 2 fois, mais seulement dans la locution *zou réch* «plus tard». On peut, dès lors, se demander si cette locution n'est pas coupée en deux mots uniquement parce qu'elle en forme deux en fran-

çais, et si l'orthographe correcte ne serait pas *zouréch* en un seul. Dans ce cas, l'on conjecturerait une altération, d'ailleurs assez grossière, du mg. *sokára*, « longtemps, longtemps après ». Cette dernière identification est incertaine; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne saurait identifier mot pour mot *zou* à « plus « et *réch* à « tard », d'autant que « plus tard » en ce sens est un idiotisme français que les Martiens n'ont guère pu emprunter.

(**230**) Tout compte fait, le magyar se trouve avoir fourni directement au martien deux à trois fois plus de mots que l'allemand, deux fois moins que le français. Cette proportion resterait à peu de chose près la même si on défalquait de part et d'autre les cas que nous avons qualifiés de douteux. Elle est tout à fait conforme à ce que la théorie nous mettait en droit d'attendre (cf. n°s 5-7) : l'auteur du martien est une enfant bien douée, qui sait à fond le français et a entendu un bon nombre de mots magyars très usuels ; comme c'est aussi dans un cercle d'idées très usuelles que se meuvent les phrases martiennes, ceux-ci lui reviennent avec une abondance relative ; mais, malgré l'avantage inappréciable qu'ils offriraient au point de vue du déguisement des origines du martien, ils restent en minorité, parce qu'elle n'en a à son service qu'une quantité fort limitée; quant à l'allemand, appris plus tard et sans doute moins fidèlement retenu, il n'apporte qu'un faible appoint, bien supérieur toutefois à celui des autres domaines linguistiques à peine effleurés par Mlle Smith.

CHAPITRE VII

Le Vocabulaire anglais

(**231**) Tenant compte au vocabulaire anglais de l'apport possible de *hed* (n° 32, 3°), de l'influence qu'il a pu exercer sur l'adoption ou l'altération de *modé* et *gudé* (n°s 155 et 166), et de l'explication subsidiaire, éminemment problématique, de *godané* (n° 82), il ne reste plus à son actif immédiat que trois mots, dont deux fort usuels, que Mlle Smith a pu fort bien connaître sans savoir l'anglais.

(**232**) 1° *Kida* « faveur », une fois, Fl. 28 : semble être un transport, avec suffixation martienne, du radical de *kind* « aimable », *kind-ness* « obligeance », etc., mais prononcé à la française et dépouillé de sa nasale.

(**233**) 2° *Méch* « crayon », une fois, Fl. 17 : ressemble trop à *match* « allumette » pour qu'on ne suppose pas entre les deux mots un lien suggestif ; la forme des deux objets a servi de transition. Sans importance: texte graphique, mais traduit dans la même séance où il a été dicté.

(**234**) 3° *Nori* « jamais », une fois, Fl. 24 : rappelle de façon irrésistible la locution anglaise *nor yet* « ni jusqu'à présent ». Sans importance au surplus : le mot est isolé de tout autre contexte.

CHAPITRE VIII

Le Vocabulaire oriental

(235) Le cycle martien a débuté le 25 novembre 1892, pour se dérouler, avec des interruptions plus ou moins prolongées, jusqu'au 4 juin 1899. On peut dater l'apparition du cycle hindou du 2 septembre 1894 (Fl. p. 261), et les prodromes de cet ensemble de visions remontent beaucoup plus haut. On doit donc considérer les développements respectifs de ces deux cycles comme chronologiquement parallèles, et il serait fort surprenant que l'on ne constatât point de mélange entre eux, d'influence de l'un sur l'autre. En fait, il y a des rêves mixtes, ne fût-ce que celui de la séance du 23 mai 1897, où les visions orientales et martiennes interfèrent au point de se gêner réciproquement, de même qu'en physique deux sources de lumière se résolvent en obscurité ; et, ce jour-là, parmi beaucoup de bavardages indistincts, on recueille un texte hybride (Fl. 13), contenant deux mots dont le truchement martien ne sait que faire. La présomption de quelques emprunts du martien au vocabulaire oriental est donc en soi parfaitement légitime : il s'agit de savoir si elle se justifie dans le détail, c'est-à-dire, si la concordance est assez frappante pour emporter la conviction, et si

Mlle Smith connaît ou peut être censée connaître le terme oriental qu'on croit retrouver en martien.

(**236**) 1° *Attanâ* « monde », une fois, et « mondes », une fois : 2 novembre et 5 décembre 1898. Mlle Smith connaît le mot pseudo-sanscrit *attamana*, qu'elle a prononcé en cycle hindou le 1er mars 1898 (Fl. p. 299): c'est le sanscrit *ātmá*, ou plutôt son accusatif *ātmánam*, auquel elle paraît donner le sens de « âme » ; mais ce dernier ne se dégage pas assez nettement de sa phrase, pour qu'on n'y puisse substituer celui de « vie, être, existence », etc., dont la signification du sk. *ātmá* s'accommoderait également bien. En somme, tout porte à croire que, dans sa pensée, c'est un mot à sens vague et élastique, comme par exemple le sk. védique *bhúvanam*, qui signifie à la fois « être » et « monde »; et au surplus l'acception plus abstraite « être » réapparaîtra, si je ne me trompe, dans le composé *atèv*, n° 270: il ne paraît donc guère douteux que le mt. *attanâ* ne soit une syncope du sanscritoïde *attamana*.

(**237**) 2° *Darié* « cœurs », une fois, et « cœur », une fois. Ce mot nous servira à interpréter un mot sanscritoïde autrement inintelligible, et en même temps il s'expliquera par lui. Dans une de ses effusions hindoues (Fl. p. 295), Mlle Smith a dit *radisivou*, que Léopold traduit tant bien que mal par quelque chose comme « bien-aimé Sivrouka ». Or, si *sivou* est une abréviation caressante du nom de Sivrouka, *radi-sivou* peut en effet avoir le sens esquissé par Léopold, mais plus exactement celui de « Sivrouka de [mon] cœur »: en tant que, d'une part, le mt. *darié*, qui signifie

« cœur », est la métathèse exacte de *radi-*, plus une suffixation martienne ; en tant que, d'autre part, *radi-* est la reproduction approximative de *hṛdí* ou la métathèse de *hṛdá* (usuellement prononcé *hiridā*), respectivement locatif et instrumental du mot sk. *hṛd* « cœur ». Il n'y manque que l'aspirée initiale, assez difficile à prononcer dans cette position, et généralement omise par les sanscritistes français. On sait d'ailleurs que Mlle Smith, fidèle aux usages de la prononciation française, laisse volontiers tomber les aspirées: n^os^160, 176, etc.

(**238**) 3° *Mirá* « adieu », 12 fois. Ce mot, répété à satiété, ne ressemble à rien de connu. En désespoir de cause, j'ai pensé au malgache *miarahaba* « salue », qui expliquerait même la longue finale constante par la contraction des deux *a* séparés par l'*h*. A l'époque des séances de Mlle Smith, les affaires de Madagascar battaient leur plein, les journaux fourmillaient d'anecdotes malgaches, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'un d'eux lui eût mis accidentellement sous les yeux le texte d'une salutation telle que *izaho miarahaba anao* « je vous salue ». Mais il va de soi que cette hypothèse demeure en l'air.

(**239**) 4° *Misaïmé* « fleur » et « fleurs », chacun une fois. Je transcris ici textuellement un passage de M. Flournoy (p. 300). « Les spécimens [de sanscrit] les plus remarquables sont les deux mots *sumanas* et *smayamana*, qui ont particulièrement frappé M. de Saussure. Le premier est la reproduction graphiquement irréprochable du sk. *sumanas* « bienveillant »,

cité un peu dans toutes les grammaires et servant même çà et là de paradigme de déclinaison: il faut toutefois noter que, pour toutes les grammaires également, ce mot se prononce *soumanas*, tandis qu'Hélène l'a nettement articulé *sumanas* et qu'il paraissait désigner une plante dans sa phrase : C'étaient les plus belles *sumanas* de notre jardin. » Ce qui semble avoir échappé à M. de Saussure, c'est que le sk. *sumanas* signifie aussi « fleur » : il est évident, dès lors, qu'elle ne le connaît que comme tel. Il est entendu, de plus, qu'elle le prononce avec un *u* français, en sorte que, si en martien elle appelait les « fleurs » **musaïmé*, personne n'hésiterait guère à reconnaître dans ce dernier mot une métathèse des deux premières syllabes de *sumanas*, accessoirement affublée d'une suffixation martienne: cf. n° 17, 4°. La différence de timbre de l'*u* et de l'*i* est-elle suffisante pour infirmer une conjecture en elle-même aussi plausible ? C'est ce que je laisserai de bon cœur à l'appréciation du lecteur.

(**240**) 5° *Pondé* « savant », une fois, vers la fin. Mlle Smith ne connaît sûrement pas le sk. *paṇḍitás* « savant » ; mais, si elle a, comme tout l'indique, jeté les yeux sur quelque roman de mœurs orientales, elle ne peut pas manquer d'y avoir rencontré le mot *pandit*, qui en est la francisation. Beaucoup de personnes le connaissent, qui ne sont pas orientalistes, et qui naturellement le prononcent sans faire sonner le *t*. Ce rapprochement, irréprochable quant aux consonnes, me paraît donc presque sûr, quoique les

deux mutations vocaliques se soient effectuées en sens précisément inverse des tendances phonétiques relevées en martien, cf. n° 12, 1°; mais c'est un mot de date tardive.

CHAPITRE IX

Les contaminations [1]

(**241**) I. Franco-allemand et réciproquement. — 1° *Aliné* « oublie », mot un peu douteux, en ce qu'il n'apparaît qu'une fois, et sous la forme non décomposée *saliné* « j'oublie », cf. n° 32, 1°. Cependant la quasi-homophonie avec *ilinée* « reconnue » (n° 159) conduirait à penser que *aliné* est issu de *iliné* et qu'il en est en quelque façon la négation : s'il en était ainsi, l'*a*-initial serait un *a*- privatif, dont il n'est pas besoin d'avoir appris le grec pour avoir pleine conscience par nombre de mots français, soit *acotylédone, apétale,* — toutes les jeunes filles apprennent un peu de botanique, — *anormal, athée,* etc. Tout cela pourtant demeure fort indécis, soit à cause de la disparition de l'*i* initial, soit surtout parce que *ilinée* n'est apparu que postérieurement à *saliné*. Peu important.

(**242**) 2° *Amêré* « réunir », une fois. Ici la préfixation française est beaucoup plus claire : le mot a été tiré de l'al. *mehrere* « plusieurs », dont il conserve intacts le vocalisme et jusqu'à la quantité, par le même

1. Il s'agit ici des contaminations polyglottes, telles qu'on les a définies et expliquées au n° 25.

procédé qui a formé en français *a-moncel-er* de *monceau*, et tant d'autres.

(**243**) 3° *Bétiné* « regarder » et « [je] regarde », et *bétinié* « regarde », chacun une fois. Le fr. « regarder » se dit aussi dans la langue courante « fixer », et d'autre part « fixer », surtout dans le sens commercial de « convenir [d'un prix, etc.] », — qui est précisément celui que Mlle Smith, à raison de sa profession, a été le mieux en mesure d'apprendre, — se dit en al. *bedingen*. Le rapport parle assez de lui-même.

(**244**) 4° *Dastrée* « paisible », une fois. Soit une locution fr. « de repos », analogue à la locution « de pouvoir » employée un jour au sens de « puissant » (n° 23, 1°), et pouvant parfaitement signifier « paisible » : contaminée d'al., elle devient **de rast*, dont la métathèse exacte est **dastre*, puis avec une suffixation mt. *dastrée*. Le procédé est curieux et me paraît sûr.

(**245**) 5° *Éréduté* « solitaire », une fois : cf. la formation d'*Ésenale*, n° 27. Dans le mot fr. *soli-taire*, isolons d'abord la seconde moitié, soit *terre*, qui se traduit en al. *erde*. Voilà, avec une légère métathèse ou une petite insertion vocalique, de quoi fournir la première moitié du mot martien. Reste après cela *soli-*, c'est-à-dire le nom d'une note de musique, plus une voyelle, qu'on remplacera par le nom d'une autre note de musique, plus une voyelle de même timbre (cf. n°12, 2°). La formule est mathématique : *sol*+*i*+*taire*=*éréd*+*ut*+*é*. Ce dernier peut aussi être un suffixe martien.

(**246**) 6° *Firêzi* « certainement », une fois. Le fr.

vrai n'aurait pas pu donner aisément *firê-*, *-zi* étant une suffixation martienne : d'abord, il est peu probable que Mlle Smith change un *v* en *f*; puis, l'insertion vocalique reste inexpliquée; enfin, le sens ne concorde pas tout à fait. Cependant je crois que *vrai* se retrouve ici tout au moins dans la voyelle médiale du mot :, *firê-zi* serait une imitation de *vrai-ment*. D'autre part, le sens concorde mieux avec l'al. *freilich* « certainement », et l'al. *fürwahr* « vraiment » expliquerait, s'il en était besoin, l'insertion vocalique. L'anglais *verily* est sans doute hors de cause.

(**247**) 7° *Furimir* « aimera », une fois. Le verbe « aimer » évoque le radical *am-* de *am-our*, *am-i*, etc., et celui-ci, la syllabe initiale de l'al. *am-eise* « fourmi » : de *fourmi* à *furimir*, la distance est courte. Je ne doute pas de l'étymologie ; mais elle est sans importance, le mot ne faisant partie d'aucun contexte suivi (Fl. 24).

(**248**) 8° *Nazère* « [je] trompe », une fois. Le verbe *tromper* évoque le substantif *trompe*, qui suggère l'idée de « nez », al. *nase*. Reste la finale *-er*, qui fournit la syllabe *-ère*. Me paraît sûr.

(**249**) 9° *Pélésse* « chagrin » et *péliché* « souci », une fois chacun : il est difficile d'échapper à la pensée que ces deux mots n'en font qu'un ; mais l'explication en serait plus aisée si le second n'était apparu le premier. De la traduction « souci », en effet, on ne saurait rien tirer, tandis que la traduction « chagrin » suggère le jeu de mots « sorte de *peau* préparée », puis

la traduction al. *pelz*, dont *pélésse* est la reproduction presque littéraire. Il est vrai que *pelz* ne signifie point « éuir », mais « fourrure »; mais les équivalences sémantiques du martien ne sont pas à cela près. La seule objection grave est celle que j'ai formulée au début. Je ne crois pas qu'elle soit péremptoire : Mlle Smith a pu traduire « souci », tout en ayant « chagrin » dans la pensée quand elle a créé le mot.

(**250**) 10° *Sanâ* « tant », une fois. Une dérivation mt. de *tant*, le *t* final ne se prononçant pas, donnerait **tanâ*. La substitution de l'*s* au *t* peut provenir de leur voisinage dans l'alphabet (n° 13, 5°) ; mais il est plus méthodique de supposer une contamination très aisée par l'al. *so*.

(**251**) II. Franco-hongrois, et réciproquement. — 1° *Bodri* « os », une fois : mot très difficile. La métathèse de *os* est *so*, qui, entre autres sens, donne en fr. celui de « sot » ; or, celui-ci peut se traduire en mg. *botor*, qui, moyennant une mutation de sourde en sonore, une syncope et une suffixation martienne, donne *bodri*. Je ne me dissimule pas le caractère aléatoire de cette restitution ; cependant je fais observer que Mlle Smith paraît bien en effet avoir songé, pour le traduire en martien, à un mot commençant par une consonne (*so*), et non par une voyelle (*os*) ; car autrement il est probable qu'elle aurait créé en martien aussi un mot commençant par une voyelle devant laquelle l'article se serait élidé. Tant, en général, son imitation est servile ! Cf. *z'alizé* « l'élément », n°s 30 et 42. Aussi Ésenale, appelé à interpréter ce texte,

traduit-il séparément et sans élision « le os », Fl. 29. En dehors de cette présomption, il n'y a aucune analogie que celle de l'al. ou anglais *butter*, que je ne vois aucun moyen de concilier avec le sens de « os ».

(**252**) 2° *Ladé* « vers » (préposition), une fois ; une autre fois, le sujet a employé le mot plus simple *é*, n° 35, 2°. Le mg. a *lát-ni* « voir », qui n'est guère compatible au point de vue du sens ; mais le rapport a dû s'établir à la faveur de la consonnance presque identique des deux mots fr. *vers* et *voir*.

(**253**) 3° *Linéi* « debout », une fois. Le mg. *állani* « se tenir debout » est phonétiquement trop éloigné pour être seul en cause ; mais les sens très voisins du fr. *ligne* [droite] ou *aligné* expliquent sans difficulté l'altération qu'il a subie. A peu près sûr.

(**254**) 4° *Men* « ami », 6 fois, et *méné* « amie », 4 fois, total 10 : le second est apparu le premier ; mais il importe peu que *méné* soit dérivé de *men*, ou *men* abstrait de *méné*, cf. n° 19, 2°. La consonnance fr. *ami* est identique à la consonnance mt. *ami*, que Mlle Smith devait plus tard employer au sens de « il va », cf. n° 175 ; or l'infinitif mg. du verbe d'où procède ce dernier est *menni*, qui a été en conséquence transporté presque textuellement au sens d' « ami » ou « amie ». L'homophonie est frappante, et pourtant l'hypothèse très douteuse, en ce que le mt. *amès* et surtout *ami* n'est apparu que bien postérieurement au mt. *méné*. Peut-être vaudrait-il mieux partir tout simplement de l'al. *meine*, « ma, mienne », etc.

(**255**) 5° *Mirivé* « tracer » [des caractères d'écriture], 2 fois. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce mot le fr. *écrire*, ou plutôt un barbarisme fr. **écriver*, infinitif créé sur l'analogie des formes *écrivons*, *écrivez*, *écrivais*, etc. Le procédé est remarquablement enfantin. Mais la syllabe *-ir-* me paraît due à une contamination par le verbe mg. *ír-ni* « écrire », que Mlle Smith connaît, cf. n° 195. Quant à l'*m* initial, je n'en aperçois pas la raison d'être, à moins qu'elle ne connaisse que *iromány*, dont elle aurait transporté la médiale au début. Cf. pourtant n° 16.

(**256**) 6° *Neura* « danger », une fois. L'idée de « danger » appelle celle de « risque », et celle ci, surtout dans l'esprit d'une personne vouée à la carrière commerciale, se lie aisément à celle de « spéculation ». Or le mot *spéculateur* a pour équivalent le mg. *nyerész*. Douteux : le phonétisme est en défaut.

(**257**) 7° *Ouradé* « [se] souvenir », une fois : tout à fait différent de *zati* « souvenir », n° 146. Le mg. a plusieurs mots très semblables de forme, notamment *uradalom* « seigneurie », et surtout *úrhadi* « nobiliaire », mais très différents par le sens. Le rapport a pu s'établir par la double signification, à la fois matérielle et intellectuelle, du fr. *posséder*, étant donné qu'en Hongrie la noblesse est encore aujourd'hui essentiellement la caste propriétaire.

(**258**) 8° *Patrinèz* « alors », une fois, Fl. 17. Le mot « alors » a dans cette phrase le sens très net de « donc , c'est pour*quoi* ». Ce dernier mot se dit en mg.

melly, et *melly*, retraduit en fr. dans un autre de ses sens, donne *poitrine*, dont *patrinèz* est un jargonnement à peine déguisé avec finale martienne.

(**259**) *Séïmiré* « comprendre », deux fois, « [je] comprends » et « comprendras », une fois chacun : total, 4 fois, cf. n° 22, 9°. Une chose que l'on « comprend » est une chose qui « va de *soi* », et l'homonyme fr. de *soi* est *soie* qui se traduit en mg. *selyem*. On voit que la prononciation fuyante de l'*l* mouillé (n° 173 donne exactement un radical verbal *séïm-*, qui se com) plète par une suffixation martienne.

(**260**) 10° *Tiziné* « demain », deux fois. Un calembour très simple sur fr. *demain* donne fr. *deux mains*, qui font « *dix* doigts », et « dix » se dit en mg. *tiz* ; la finale est une suffixation fort commune.

(**261**) 11° *Uzir* « dira », une fois. Le mg. à une exclamation *úgye?* « n'est-ce-pas ? » dont une traduction en fr. usuel serait aussi notre « *dis* donc » : c'est ainsi que ce radical a pu prendre le sens du verbe « dire ». Mais peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir au mg. *ügyész* « avocat » : en ce cas, il n'y aurait pas de contamination par le fr., et la seule remarque à faire serait celle de la curieuse prédilection de Mlle Smith pour les termes juridiques, en tant qu'il s'agit de rendre l'idée de « parole » ; cf. n° 210. M. Smith père aurait-il eu à soutenir un procès en Hongrie?

(**262**) 12° *Zivénié* « étudie », une fois. L'idée d' « étudier » évoque facilement, surtout chez un enfant, celle d' « apprendre par *cœur* », et ce dernier mot, à son tour,

évoque sa traduction mg. *szív*, qui au surplus n'est jamais employée dans le sens spécial au français ; mais peu importe, il s'agit ici d'un calembour bilingue, et non d'une équivalence. Avec mutation de sourde à sonore, on a un radical *ziv-*, sur lequel s'applique une suffixation martienne. Me paraît tout à fait sûr.

(**263**) III. Hongro-allemand et réciproquement. —1° *Borésé* «pleines», une fois. Le fr. «plein» se traduit en al. *voll*, lequel signifie aussi «ivre», et ce dernier sens a suggéré la traduction en mg., soit *boros* «ivre» ou *borisza* «ivrogne» ; l'homophonie est presque absolue. Cf. le suivant.

(**264**) 2° *Châmi* «parfum», une fois, dans la même phrase que le précédent. L'al. a *schmecken* «sentir» [à l'odorat] et *geschmack* «goût» ; mais je crois que, pour expliquer la voyelle insérée entre *š* et *m*, il est presque indispensable de faire intervenir le mg. *zamat* «bouquet du vin» ; d'autant que le radical de *borisza* est *bor* «vin». Il devient évident, dès lors, que le concept de «vin» se jouait dans l'arrière-pensée de Mlle Smith lorsqu'elle a prononcé cette phrase.

(**265**) 3° *Grini* «soulever», une fois, Fl. 23. L'idée de «soulever» évoque celle de «sol», qui se traduit en al. *grund* et en mg. *gerend*, celui-ci plus proche par le vocalisme, celui-là par la double consonne initiale. Ce mot est d'ailleurs tout à fait négligeable, parce que la traduction en est des plus équivoques : d'abord la phrase «le miza va soulever» n'est pas française, il faudrait «se soulever» ; puis, dans la vision qui la suit,

l'objet ne se soulève pas, mais « prend un mouvement de balancement qui fait un bruit de tic-tac, puis glisse comme un train sur des rails ».

(**266**) 4° *Uzénir* « attendra », 2 fois. Le mot « attendre » se traduit en al. *warten,* qui signifie aussi « s'occuper de, prendre soin de »; sa traduction dans ce dernier sens est mg. *ügyelni.* Pour la concordance mg. *gy* > mt. *z,* voir n°s 173 et 174.

(**267**) IV. Franco-hongro-allemand. — 1° *Ivraïni* « aujourd'hui », une fois, Fl. 27. *Vraïnï* « désir » (Fl. 14, cf. n° 225) est chronologiquement antérieur à *ivraïni,* en sorte que rien ne s'oppose à la filière assez complexe que je vais restituer. La finale de « aujourd'*hui* » ou simplement son sens amène l'al. *heute,* dont le phonétisme suggère très facilement le mg. *ohajtás* « désir »; celui-ci, à son tour, suggère son équivalent mt. *vraïni*; et, comme une sorte de doigt indicateur qui nous guide dans ce dédale, l'initiale de *ohajtás* demeure encore figée en tête de *ivraïni,* sous le bénéfice de la mutation *o* > *i,* qui nous est déjà connue, cf. n° 36, 6°.

(**268**) 2° *Valini* « visage », une fois. Tout d'abord, les idées très voisines « visage, aspect, regard » se sont évoquées l'une l'autre; puis, *regard* traduit en al. a donné *blick,* dont la traduction mg. exacte serait *pillanat.* Mais *blick* signifie aussi « reflet lumineux », et dans ce cas sa traduction mg., peu différente, est *villanat,* avec le verbe *villanni* « lancer des éclairs »,

etc. Il n'échappera à personne que *valini* en est la métathèse rigoureuse. Cette cascade de doubles sens est douteuse cependant, parce qu'il n'est pas probable que Mlle Smith connaisse tous ces mots et toutes leurs nuances; mais peut-être, précisément parce qu'elle ignore les nuances, elle emploie les mots un peu à tort et à travers.

(**269**) V. Autres contaminations. — 1° *Amiché* « mains » et *éméche* « main », une fois chacun. Que le vocabulaire oriental puisse intervenir dans les contaminations, c'est ce que démontrera l'exemple suivant; mais celle que je vais analyser est au premier abord si invraisemblable, que je n'aurais jamais osé l'imprimer, si la vraisemblance était un critérium applicable à un rêve. Si, ainsi que nous l'avons constamment supposé, Mlle Smith a feuilleté quelque roman pseudo-oriental, il est difficile qu'elle n'y ait pas rencontré le nom des « Ameshaspands », ces demi-dieux tutélaires en grande vénération dans la religion persane : il n'importe que le mot ait été retenu; il suffit qu'il ait été vu, pour que la mémoire subliminale puisse l'utiliser sous l'influence de quelque excitation accidentelle. Revenons à présent au fr. « main »: l'équivalent est al. ou anglais *hand*, dont la consonnance évoque la finale de *amešaspand*, et celle-ci le mot tout entier; enfin, les deux premières syllabes détachées fournissent un radical *amiš-*, ou *éméš-*, où l'alternance vocalique elle-même semble trahir une origine exotique et bizarre, un mot non familier au sujet, et par conséquent mal retenu. Tout cela me semble à peine douteux.

(**270**) 2° *Atêv*, « être, êtres », 7 fois: contamination évidente de l'initiale d'*attanâ* avec le radical mt. du verbe « être »; cf. n°s 37 et 236.

(*Éméche* « main »: voir n° 269.)

CHAPITRE X

Les dérivations ultérieures

(**271**) 1° *Atimi* « bonheur », 3 fois: paraît dérivé, par suffixation martienne, de *adi* « bien » (n° 174), qui toutefois n'est apparu que plus tard. J'ai déjà dit que je considère cette objection comme sérieuse, mais non comme décisive: un mot peut avoir été élaboré dans le subconscient du sujet, sans avoir encore nécessairement vu le jour.

(**272**) 2° *Datrinié* « caché », une fois, dans la phrase inintelligible. Si l'on peut attribuer à *da-* un sens préfixal, soit inversif ou négatif, pareil à celui du préfixe fr. *dé-* dans *dé-lié*, etc., on voit que le mot entier peut signifier « dont on ne parle pas » (cf. *triné* « parler », n° 139), par conséquent « secret, caché ». Douteux, mais sans importance.

(**273**) 3° *Éfi* « choses », une fois: il est probable que la forme plus correcte serait **évi* (cf. n° 8), et que le mot se rattache par dérivation au radical *év-*, du verbe m t qui signifie « être »; voir n°s 37 et 274.

(**274**) 4° *Évenir* « posséderas », une fois: dérivation possible du radical *év-* au sens de « chose », par con-

séquent « objet qu'on peut posséder, bien » ; cf. n°s 38, 3°, et 273.

(**275**) 5° *Imizi* « sous », une fois, dans la phrase inintelligible : dérivé possible de *imâ* « ciel » (n° 160), par l'intermédiaire de l'idée que « tout est *sous* le *ciel* ».

(**276**) 6° *Izâ* « mais », 2 fois : dérivé de *is* « tout » (n° 188), de par la transition fournie par le synonyme fr. « *toute*fois ».

(**177**) 7° *Izé* « enfin », 3 fois : dérivé de *is* (cf. n° 276), à la faveur de la transition fournie par la locution synonyme « après *tout* ».

(**278**) 8° *Kêmisi* « femelle », 2 fois : dérivé fort insolite de *kêmâ* « mâle », n° 92.

(**279**) 9° *Kévi* et *kêvi* » quand », en tout 3 fois : dérivé du thème interrogatif et relatif *k-*, dont on a vu l'origine, n° 33, 3°.

(**280**) 10° *Kiché* « pourquoi », 3 fois : autre dérivé jargonnant du même thème.

(**281**) 11° *Kiz* « quel », 4 fois, et *kizé* « quelle », 2 fois : autre dérivé du même thème.

(**282**) 12° *Méta* « pourtant », une fois : étant donné que *med* signifie « pour », c'est une formation calquée sur le fr. *pour-tant*, soit **med-ta*, où la syllabe *-ta* représente la syllabe fr. *-tant*. Noter toutefois que *med* est postérieur à *méta*.

(**283**) 13° *Nazina* « nouveau », une fois : comparer

azini « ensuite », d'où le sens « postérieur, récent » cf. n° 34, 2° ; l'*n* initial vient de contamination par le mot fr. *nouveau*.

(**284**) 14° *Néümi* « mystérieux », une fois. Le mot lui-même est assez mystérieux et semble de formation mystique : par l'initiale, il rappelle le fr. *né-ant* ; l'élément subséquent doit se rattacher au verbe mt. *umez-* « faire » (n° 219), en sorte que l'ensemble aboutirait au sens de « infaisable » ou « incréé ».

(**285**) 15° *Primi* « revoir » substantif, une fois, Fl. 23 : ce « revoir » s'effectue par un « retour », en sorte qu'il est difficile de ne pas soupçonner un rapport étymologique avec *bérimir* qu'on a vu au n° 53. Peu clair.

(**286**) 16° *Triménêni* « comprenions », une fois, Fl. 15. M. Flournoy fait observer que la traduction est suspecte, puisque « comprendre » se dit tout autrement (n° 259), et qu'il vaudrait mieux « entretenions » pris dans le sens de « converser, causer » : dans ces conditions, et puisque *tarvini* et *triné* apparaissent dans la même phrase, le rapport à établir entre ces trois mots n'est pas niable, cf. n°s 139 et 210. Ce qui demeure obscur, c'est le mode spécial de dérivation de *triménêni*. Peut-être n'est-ce qu'un jargonnement arbitraire, vaguement imitatif du fr. *entretenions*.

CHAPITRE XI

Le résidu

(**287**) Il n'est guère d'analyse linguistique, si patiemment conduite qu'on la suppose, qui ne laisse au fond de la cornue un *caput mortuum* irréductible. Celle du martien pouvait moins que toute autre échapper à cette infirmité. Il me reste donc à énumérer les quelques mots dont je renonce à trouver l'explication, et à souhaiter à mes lecteurs, s'ils m'ont suivi jusqu'ici, plus de pénétration. On tiendra compte, en outre, des petits mots dont la genèse demeure obscure, et des incertitudes dont je n'ai pas fait mystère au cours de ma trop longue exposition.

1° *Estotiné* « ma dernière », Fl. 15 : ce n'est pas la seule anomalie de ce texte ; mais c'est la seule dont il soit absolument impossible de venir à bout ; car, puisqu'on ne peut, dans ce prétendu composé, isoler un mot qui ait le sens de « ma » (cf. n° 32, 1°), à plus forte raison n'y reconnaît-on pas le mot « dernière », et à plus forte raison encore ne saurait-on le rapprocher de rien.

2° *Ianiné* « [il] enveloppe », Fl. 14 et 28. La difficulté de ce mot étrange se complique de ce que, la première fois qu'il apparaît, c'est sous la forme

m-ianiné, qui est censée signifier « t'enveloppe » et où pourtant l'élément *m-* ne peut que par lapsus évident représenter le pronom « te ». Le mg. a un mot *hiány* « lacune », d'où le composé *hiányjel* « signe de lacune », qui désigne le petit symbole que nous appelons « apostrophe ». On sait, d'autre part, que l'apostrophe est souvent employée, dans certains ouvrages, comme le seraient les guillemets, et qu'enfin les guillemets « enveloppent » une partie déterminée d'un texte. Toutes ces idées sont donc plus ou moins connexes, et il n'était pas difficile de passer de l'une à l'autre. Mais il n'est pas croyable que Mlle Smith connaisse, même pour en fausser le sens, un terme grammatical aussi technique en langue magyare.

3° *Lâmée* « jusque », une fois. Le fr. *là même* se suggère tout naturellement; mais il faut se défier des explications trop faciles.

4° *Pové* « rester », une fois : je ne trouve à citer que l'al. *bewohnen* « habiter », et vraiment il est trop éloigné à tous points de vue.

5° *Ruzzi* « milieu », Fl. 24. On est frappé tout d'abord de l'homophonie avec *buzi* « moyen » : le rapport aurait pu s'établir par l'intermédiaire de l'al. *mittel,* qui signifie à la fois l'un et l'autre. Mais *buzi,* qu'on a expliqué tant bien que mal au n° 57, n'apparaît que tout à fait à la fin, Fl. 40 : il est difficile, dès lors, de croire que *ruzzi* en soit issu; et, si l'on suppose que ce dernier, au contraire, est l'ancêtre, c'est bien pis encore, car il n'y en a pas d'étymologie visible. Rien non plus ne justifie le passage de *b* à *r* ou réciproquement.

Mieux vaut donc laisser *ruzzi* parmi les mots inexpliqués, et peut-être, par la même occasion, y reléguer *buzi* avec lui. Mais avec ces deux derniers mots nous avons épuisé la totalité du vocabulaire martien.

CONCLUSION

(**288**) Dans mes *Antinomies linguistiques*, — auxquelles je m'excuse de renvoyer si souvent, mais il le faut bien, le présent livre n'étant au fond qu'une vérification expérimentale des principes spéculatifs que j'y avais exposés, — je me suis trouvé tout naturellement amené à examiner l'irritant problème de la conformité originaire du langage et de la pensée, postulat logique inéluctable, mais jusqu'à présent rebelle à tout essai de démonstration, puisque le langage primitif de l'humanité nous est lettre close. « Peut-être, ajoutais-je (p.41, n. 1), n'est-il pas téméraire de fonder à cet égard quelques espérances sur l'avenir des récentes recherches qui ont si fortement modifié et ébranlé l'antique notion de l'unité du moi. Qui sait si le sens élémentaire du langage ne se dégagera pas brusquement ou pièce à pièce de quelque moi sous-jacent, mis à découvert dans un de ces états seconds que provoquent les expériences d'hypnotisme? Si étonnants que paraissent certains de leurs résultats, il est clair que les expérimentateurs n'en sont encore qu'aux premiers rudiments de la psychologie qu'ils nous préparent et n'ont pas encore ébauchée. »

Tandis que j'exprimais ce timide espoir, d'éminents expérimentateurs, à mon insu, assistaient à l'éclosion

d'une langue telle que je la souhaitais, mais telle aussi qu'elle m'apprêtait une déception. Mlle Hélène Smith est évidemment beaucoup trop instruite et trop cultivée, pour être restée l'intuitive que requerrait la reconstruction d'un langage primitif et spontané ; son subconscient est encombré de trop de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires, pour laisser transparaître encore sous ce voile factice le confus et lointain souvenir des concordances mystérieuses du son et du sens qui créèrent la langue de nos premiers ancêtres. Il y faudrait, sinon un sujet qui n'eût jamais appris à parler, du moins une nature plus fruste, un cerveau beaucoup moins affiné. N'en désespérons pas : ces conditions peuvent se rencontrer demain ; mais dans le cas présent elles nous font défaut. En fait, on l'a vu, Mlle Smith ne parle qu'avec ses propres souvenirs, immédiats (conscients) ou médiats (inconscients), jamais d'après ceux qui, remontant par atavisme les générations disparues, iraient rejoindre les premiers anneaux de l'humanité parlante. Elle a beau se dire reine de France, princesse arabe par la naissance et hindoue par le mariage, exploratrice de la planète Mars : elle n'a vécu toutes ces vies que sur le papier des livres qu'elle a lus : à plus forte raison n'en revit-elle point d'autres, plus réelles, mais plus abstruses, ensevelies qu'elles sont à jamais dans un passé sans histoire.

Ne lui demandons pas plus qu'elle ne nous peut donner, et remercions M. Flournoy de l'avoir si fidèlement recueilli : de la documentation martienne, où il a eu l'heureuse pensée de ne pas essayer de faire un

choix, qu'il nous a transmise complète et rigoureusement authentique, quelles conclusions se dégagent au point de vue de la psychologie du langage?

1° Presque tous les mots du martien ont une étymologie assurée, puisée dans des langues réelles, connues plus ou moins, mais certainement connues, de Mlle Smith. En admettant que quelques-unes de mes explications doivent être tenues pour forcées ou très contestables, il en reste encore un assez grand nombre de probables ou de sûres, pour que le résidu inexplicable ne constitue qu'une infime minorité : il est donc à présumer que ce résidu lui-même deviendrait réductible, si nous disposions de moyens plus puissants ou plus sagaces pour pénétrer les secrets de l'élaboration subconsciente à laquelle elle s'est livrée, et qu'il apparaîtrait dès lors qu'elle n'a point créé un seul mot qui n'appartînt d'ores et déjà à sa mémoire sous-jacente. — L'homme, quand il le voudrait, n'inventerait pas une langue : il ne peut parler, il ne parle qu'avec ses souvenirs, immédiats, médiats ou ataviques.

2° L'inconscience du procédé linguistique chez le sujet parlant est une notion d'ordre élémentaire, qui pourtant a bien de la peine à s'imposer à certains esprits. On l'accorde généralement pour le processus phonétique, qui ne saurait en effet s'expliquer ni se produire, si le sujet qui opère une mutation ne croyait articuler ce qu'en fait il n'articule point. On l'admet aussi, en principe, pour la morphologie ; sauf à retirer parfois en détail ce qu'on a accordé dans l'ensemble, ou à laisser échapper encore quelqu'une de ces mons-

trueuses explications grammaticales, qui supposent que le sujet opère sciemment un certain métaplasme et prévoit dans l'avenir une certaine confusion qui ne manquerait pas de se produire s'il ne l'opérait pas. Quant à la syntaxe et à la sémantique, il semble qu'elles demeurent, dans le langage, le domaine réservé à la conscience et à la volonté. Oui, pour le professeur qui cherche à se faire parfaitement entendre, et qui peine à trouver un tour clair, une image représentative ; oui, peut-être, — car ceux-là sont déjà dans une large mesure des spontanés lorsqu'ils sont sincères, — pour l'orateur et le poète, qui songent à frapper les esprits par un tour nouveau, une métaphore brillante ; oui, enfin, pour qui s'écoute parler, mais on conviendra que tel n'est point le cas des millions de propos oiseux qui s'échangent chaque jour. Et ceux-là, c'est le langage, le langage réel et vivant ; le reste n'en est que l'apparence élégante et figée. Or Mlle Smith, — inconsciente par définition, — employant la syntaxe française parce qu'elle n'a pas la plus mince idée d'une autre, mais connaissant partiellement quelques vocabulaires différents de celui du français, s'est créé un vocabulaire spécial à l'aide de ces matériaux, retravaillés par les mêmes procédés sémantiques, métonymies, associations, suggestions et contaminations (n°s 24-25), que l'on constate dans les langues ordinaires. Le résultat étant le même, il faut bien que le principe de formation soit le même chez elle et chez le sujet parlant éveillé. — Le langage est la consciente mise en œuvre d'un système complexe de forces inconscientes, et ses anti-

nomies se résolvent par la considération de la conscience de l'acte unie à l'inconscience du procédé [1].

3° Discutant la formule de Darmesteter, suivant laquelle le sujet parlant à ses débuts aurait « plus d'idées que de mots », je proposais d'y substituer la formule inverse « plus de mots que d'idées », et j'enseignais que l'usage de la parole commence par un inconscient bavardage, vaguement intelligible peut-être pour le sujet parlant, mais à coup sûr intraduisible par lui et pour les autres[2]. Et voici que le prodrome de l'apparition du langage martien (Fl. p. 149) a été une véritable explosion de syllabes étranges et de sons barbares, jaillissant « avec une volubilité croissante », « jargon incompréhensible », presque impossible à reproduire, qui — cela va sans dire — n'a jamais été traduit ni même répété dans la suite, mais qui présente déjà, tout au moins, à un très haut degré, les caractères de l'allitération et de l'assonance, distinctifs de la langue postérieure qui en devait sortir. — Ainsi, en ce qui concerne la genèse individuelle du langage, les conclusions qui se dégagent du martien ou de l'observation des jargons enfantins sont identiquement les mêmes : tout langage commence par un gargouillis de mots, entre lesquels et sous lesquels le sujet n'apprend que plus tard à faire un choix et à mettre un sens précis.

4° Et maintenant, s'il est vrai ce qu'on enseigne couramment et ce que du moins la raison ne désavoue

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 23 et 64 sq.
2. *Antinomies linguistiques*, pp. 50 et 55.

pas, que l'ontogénèse est la reproduction exacte de la phylogénèse, il ne nous est pas interdit de nous former une représentation très vague des premiers débuts du langage humain. Le cri animal, avant d'être un appel, ne fut qu'un réflexe inconscient, et le langage en procède, mais par une voie détournée : seul le cri d'appel, l'interjection, chez l'homme, est la survivance d'une animalité antérieure ; le langage proprement dit a une autre origine, non moins mécanique, au surplus, ni moins foncièrement étrangère au mécanisme de la pensée. Bref, ce que nous nommons « le langage suivi », par opposition, à la simple exclamation, a dû débuter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélopée très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée. Avant d'être l'expression d'une pensée, le langage a été un exutoire : pour les muscles pectoraux ? pour les cellules de la troisième circonvolution ? C'est aux physiologistes d'en décider[1].

V. Henry.

1. En dehors de ces considérations génétiques, le fait capital qui se dégage, pour le linguiste, des observations de M. Flournoy, c'est que tout fait linguistique, en tant qu'il a été une fois perçu, demeure dans la mémoire au moins subconsciente du sujet. Cette donnée, pour n'être pas absolument nouvelle, est trop importante pour qu'on ne tienne point compte, dans toutes les inductions ultérieures, de la preuve éclatante que Mlle Smith nous en a fournie.

NOTES ADDITIONNELLES

Au n° 2, vers la fin. — J'entends « positiviste » au sens d'adepte d'une méthode scientifique qui rejette tout jugement préconçu et, à ce titre, s'impose à tout enquêteur sincère, quelles que puissent être ses convictions philosophiques ou religieuses; car, du positivisme érigé lui-même en doctrine philosophique, j'ai grand'peur, pour ma part, qu'il ne ressemble à la grenouille émule du bœuf.

Au n° 6, alinéa 2. — M. Flournoy n'avait pas oublié de dire (p. 306, l. 6) à quel âge Mlle Smith avait appris l'allemand : c'est en effet, entre douze et quinze ans ; mais ce point m'avait échappé, ou du moins n'avait laissé trace que dans ma mémoire subconsciente.

Au n° 19, 1°. — Ce décalque va aussi loin que possible. Quel est, par exemple, le genre du mot *érié* « âme »? Il doit être féminin. Il est vrai qu'il ne se construit (Fl. 6 et 20) qu'avec le pronom possessif masculin *ézi* « mon » ; mais c'est qu'en français on dit « mon âme »! Plus tard (Fl. 31), lorsque la grammaire de Mlle Smith a acquis un peu plus d'indépendance, elle dit *bé animinâ* « sa existence ».

Au n° 27. — A ce sujet M. Flournoy a bien voulu m'écrire (16 juin 1900) : « La déduction d'Ésenale-Alexis, de solitaire-éréduté, de tiziné-demain, etc., etc., me semble absolument satisfaisante par sa parfaite conformité aux processus coutumiers du rêve. » On estimera peut-être que l'autorité qui me fait défaut en matière psychologique est amplement suppléée par cette précieuse approbation.

Au n° 31. — Ce qui complique la question, c'est que *mis* est apparu le même jour que *tivé*, et même quelques secondes auparavant, dans la phrase Fl. 8 : il n'en pourrait donc être dérivé qu'au prix d'un travail préalable, subconscient et entièrement latent. En somme, mieux vaut reléguer *mis* dans le résidu inexpliqué ; mais on remarquera qu'il est le seul mot très usuel qui rentre dans cette catégorie.

Au n° 47. — D'une obligeante communication de M. Flournoy il semble ressortir qu'on dit, à Genève comme chez nous, « au revoir » lorsqu'on soigne son langage, et « à revoir » lorsqu'on le néglige. Les patois savoyards des environs disent *arvi*.

Au n° 106. — Ce mot est, pour mon essai, une grave pierre d'achoppement, qui a failli, après coup, m'empêcher absolument de le publier. On a vu, en effet, à la préface, que Mlle Smith a donné plus tard la traduction des deux mots *milé piri*, et que cette traduction n'est point « mille fois », mais « vite encore ». Je suis convaincu que, sur ce point, Ésenale se trompe ou nous trompe ; mais je n'ai aucun moyen direct de le convaincre d'erreur ou de supercherie, puisque

jamais en aucune autre circonstance Mlle Smith n'a proféré le mot martien qui équivaudrait à « vite », ni celui qui équivaudrait à « encore ». Cependant, à défaut de preuve catégorique contre cette traduction, de sérieuses présomptions en font suspecter la sincérité : si *milé piri*, lorsqu'il a été prononcé, avait dû réellement signifier « vite encore », quelle raison aurait eue Ésenale de ne pas le traduire sur-le-champ avec le reste de la phrase, et de tenir si longtemps en suspens un sens aussi simple? Il me paraît évident qu'il — c'est-à-dire le subconscient de Mlle Smith — a passé ce temps à chercher un sens supplétoire qu'il pût sans inconvénient substituer à la signification primitive, afin de ne point encourir le reproche de parler français en martien. M. Flournoy, qui partage ma conviction, a bien essayé une contre-épreuve; mais Ésenale était sur ses gardes et ne s'est point laissé surprendre (21 juin 1900). « Dimanche, dans une séance où il y a eu de l'ultra-martien, après la scène habituelle de traduction, j'ai vivement insisté pour qu'Ésenale me traduisît le texte 19 : je le lui ai répété soit entier, soit par fragments plusieurs fois ; à force de questionner, et au milieu de mouvements d'impatience, après de longs silences, comme si Ésenale cherchait à se souvenir péniblement, il a murmuré : « ami, je ne puis te... vite encore adieu. » Tous mes efforts pour obtenir le sens des autres mots, *triné*, *sandiné*, etc., sont restés vains. Il en résulte pour moi : 1° que des mots qui ont cependant paru plusieurs fois en martien sont oubliés, ainsi que le sens

total de ce texte qui remonte à près de trois ans; 2° que, si Mlle Smith a traduit les premiers mots, *cé kié mache dé*, c'est qu'ils comptent parmi les plus fréquents de la littérature martienne, ce qui fait qu'elle ne les a pas oubliés; 3° que, si elle a aussi traduit *milé piri*, qui ne se sont présentés que dans ce seul texte, c'est qu'une circonstance spéciale a gravé ces ἅπαξ dans sa mémoire; cette circonstance spéciale, c'est évidemment que ces mots lui ont déjà été redemandés le 4 juin 1899, — où elle n'a pas pu les traduire, — et le 10 septembre 1899, où elle les a traduits par « vite encore ». Elle s'est souvenue, dimanche dernier, du sens fourni le 10 septembre; mais rien ne prouve que ce soit le sens primitif; *au contraire*. Et je ne vois aucun moyen de faire retrouver ou avouer à Ésenale ce sens primitif... » La question en demeure là: je crois ma traduction meilleure; mais je ne me dissimule pas qu'il y a outrecuidance de ma part à prétendre donner à Mlle Smith une leçon de martien.

Au n° 110. — Le sk. *nipuṇa* est plus voisin; mais, il signifie « habile ». Quelqu'un m'a suggéré depuis le fr. *répugner*, qui en effet a pu interférer.

Au n° 134. — Il me paraît plus probable que *ténassé* a été suggéré tout entier, tel quel, par le fr. *tenace*, qui est une épithète souvent associée à l'idée de « volonté ».

Au n° 163. — L'explication cadrerait également, mais moins bien, avec le fr. *laisser*, non seulement à cause du vocalisme, mais surtout parce que l'infinitif

al. *lassen* permet de rendre compte de l'*n* pénultième du martien.

Au n° 173. — Quelques informations sur des questions d'usage familier de la langue magyare m'ont été fournies par mon collègue de Graz, M. H. Schuchardt, que je remercie ici de son amicale obligeance.

Au n° 212. — Tout bien considéré, la personne qui est ainsi « lancée », l'étant dans une disposition enthousiaste qui ressemble fort à l'extase, a fort bien pu tirer son verbe « lance » du fr. *extasiée*. Et cette voie me paraît plus simple et plus sûre.

Au n° 236. — Le prâcrit a des mots beaucoup plus voisins encore dû jargonnement sanscritoïde *attamana*, soit p. ex. pk. *atthamaṇa* = sk. *astamayana*, ou pk. *attamāṇa* = sk. *āvartamāna*. Mais le sens ne concorde point du tout ; et puis nous n'avons pas le droit de supposer que le sujet ait entendu des spécimens de toutes les langues de l'Inde.

Au n° 238. — Sans insister sur cette question insoluble, j'observe que Mlle Smith emploie son mot *mirâ* dans des phrases (cf. Fl. 18 et 31) où le sens « salut » serait mieux à sa place que celui d' « adieu ».

Au n° 254. — Toute cette pénible déduction est à supprimer et à remplacer par la suggestion portée à la fin : *méné* « amie » est l'al. *meine*, et *men* « ami » en est abstrait par suppression de la finale féminine.

Au n° 287. — Tenant compte des modifications apportées aux statistiques spéciales des chapitres IV-XI par les additions ci-dessus aux n°s 212 et 254, on voit que le lexique total de la langue martienne, non

compris les noms propres et les petits mots, se décompose de la manière suivante :

1°	Mots hypothétiquement réductibles au français seul.	110
2°	— — — à l'allemand seul.	25
3°	— — — au magyar seul..	55
4°	— — — à l'anglais seul..	3
5°	— — — à une source orientale.	5
6°	Contaminations diverses.....	29
7°	Dérivations des précédents.....	16
8°	Résidu irréductible.....	5
	Total.....	248

INDEX

[N. B.— On n'a pas dressé d'index martien : les chapitres IV-XI, où les mots martiens sont rangés par ordre alphabétique, en tiendront lieu. — On n'a pas non plus relevé les petits mots qui font l'objet du chapitre III. — Les chiffres renvoient aux n^os^ entre parenthèses en caractères gras.]

I. Allemand

alt..... 177
ameise..... 247
ast..... 28
bedingen 243
bewohnen 287
blick..... 268
bringen..... 170
bruder..... 181
butter..... 251
eben..... 154
einige.....12, 168
erde.....72, 245
erinnern..... 159
esel..... 27
finden....8, 150, 151
freilich..... 246
fund..... 151
fürwahr..... 246
geschmack..... 264
grund..... 265
gut..... 155
handeln.....12, 149
haus 12, 156
heute..... 267
himmel..... 160
hirn..... 161
höhe..... 157
hund 85
innig 88
je..... 158
klein..... 191
kummer..... 162
lassen 163
machen..... 164
mag..... 164
mann..... 165
mannig.....25, 198
mehrere..... 242
meine..... 254

michel..... 197
mittel..... 287
mutter..... 17, 166
nase..... 248
pelz..... 249
rast..... 244
reden..... 169
schmecken..... 264
schnitt..... 153
schön..... 152
so..... 250
taumel..... 172
trieb..... 171
voll..... 263
warten..... 266

II. Anglais

butter..... 251
good..... 155
kind, kindness.. 232
match..... 233
mother.....17, 166
nor yet..... 234
verily..... 246

III. Français

-a.....241, 242
abondant..... 40
académie..... 41
Alexis..... 27
aligné..... 253
alizé..... 42
ami, etc..... 247
aminci..... 87
âne..... 27
animé..... 43
antérieur..... 46
antique..... 46
à revoir..... 47
assigner.....44, 65
assurer..... 129
attenant..... 133
Banat..... 50
battant..... 49
bas.....51, 145
béni..... 52
bien..... 119
brillant..... 125
bure..... 96
calmer..... 90
câpre..... 58
carreau..... 59
centenaire..... 128
chagrin..... 249
chèque..... 61
chéri.....24, 62
Chine..... 147
cœur.....237, 262
consigner..... 44
dab..... 64
demain..... 260
demi..... 67
diminué..... 87
disant..... 66
discerner..... 69
divine..... 68
doctrine..... 139
du moins..... 71
dure..... 72
écrire..... 255
enchanteur... 15, 60
encourager..... 45
entré..... 97
entretenir..... 286
épine..... 24, 74
épris..... 73
Espagne..... 17, 75
esprit..... 55
essence..... 76
extasié..... 212
fin..... 77
fine..... 78
firme..... 79
forme..... 79
formidable..... 80
fougueux..... 80
fourmi..... 247
gamme..... 81
gaudir..... 82
grand..... 83
grève..... 84
habitant..... 54
hanter..... 85
heurter..... 112
hideux..... 105
idée..... 86
imprimer..... 55
instant..... 135
issue..... 57
jet d'eau..... 63
laisser..... 163

Léopold..... 28
léser, lésion..... 94
ligne..... 253
luire, lumière... 95
lundi, lune..... 95
madame..... 99
mademoiselle... 102
maison..... 108, 156
mâle..... 92
maman..... 107
masse..... 98
maternel..... 103
méditerranée.... 100
merveilleux. 15, 101
mignon..... 88
mille..... 106
mince..... 87
minet..... 88
minute..... 109
misère..... 105
modéré..... 70
monsieur..... 104
mort..... 77
myosotis..... 146
néant..... 284
nébuleux..... 111
obscurité..... 141
os..... 251
palliatif..... 113
pandit..... 240
paresse..... 115
parvenir..... 124
Pasteur..... 116
pavillon, etc.... 117
pénétré..... 97
pleurer..... 122
pleuvoir..... 122
poitrine..... 258
problème..... 123
puni..... 110
quatre..... 93
qui vive..... 91
raison..... 126
rameau..... 28, 206
rapide..... 114
réfléchir..... 126
réitéré..... 89
repasser..... 118
reprise..... 120
répugner..... 110
revenir..... 54
si..... 187
soie..... 259
solitaire..... 245
solution..... 123
sur..... 127
sûr..... 129
tableau..... 132
tamarix..... 130
tant..... 250
tapisserie..... 132
tenir... 131, 133, 133
tout ainsi..... 136
traînée..... 137
trajet..... 137
trimer..... 138
trompe..... 248
usé..... 140
venir..... 143
vers..... 252
vide..... 121
vieil..... 177
viser, vision.... 144
voir..... 142, 252
vraiment..... 246

IV. Italien

essere..... 76
godere..... 82
lunedì..... 95

V. Magyar

adja (Isten)..... 174
adni..... 174
ág..... 28
alacsony..... 178
állani..... 253
aludni..... 218
átmenni..... 175
bátya..... 181
benézni..... 52
bibe..... 24, 179
bor..... 264
borisza..... 263, 264
botor..... 251
csacsi..... 27
csatinázni..... 204
csemege..... 227
csendes..... 184
csiga..... 226
dühösség 140
egész..... 188
éljen..... 185

éljenezni..... 186
élni..... 185
ézen állat..... 27
fia..... 180
garabó..... 192
gerend..... 265
gyermek..... 180
háznemü..... 176
hiányjel..... 287
idö, idös..... 189
igy, igyen..... 187
ilyen..... 187
írni..... 195, 255
irmány.... 195, 255
is..... 222
ívrét..... 190
izrom..... 228
kicsiny..... 15, 191
kirics..... 183
könnyü..... 191
lám..... 193
láthi..... 252
levél..... 199
Lipót..... 28
madár..... 204
magas..... 197
más, másik..... 196
Máté..... 26
megnézgélni.... 194
megy..... 175
melly..... 258
menni..... 175
mész..... 175
mosojogni..... 208
némi..... 25, 198
név..... 223
nyerész..... 256
ohajtás..... 267
parittyázni..... 212
pederedni..... 202
pedig..... 222
pillanat..... 268
repül..... 114
selyem..... 259
sokára..... 229
somojogni..... 208
szem, szemök... 207
szép..... 152
szirmanyult..... 206
szirom..... 206
szív..... 182, 262
szivesség..... 182
tágas..... 209
tata..... 211
teljes..... 213
terjedni..... 214
tiz..... 260
tôbbre..... 217
törvény..... 210
tövet..... 216
tüzes..... 215
úgye..... 261
ügyelni..... 266
ügyész..... 261
uradalom..... 257
úrhadi..... 257
usztatás..... 201
usztatni..... 201
üzem..... 219
vadásza..... 220
várni..... 225
vén..... 177
vidám..... 221
villanat..... 268
virány..... 225
viz..... 224
zamat..... 264
zsidó..... 205

VI. Sanscrit

adhyāya..... 8
ātmánam.... 25, 236
gaṇapati..... 8
dvandva..... 8
nipuṇa..... 110
paṇḍitá..... 240
Pāṇini..... 26
bhúvana..... 236
mahát..... 197
sīmantinī..... 8
sumanas..... 239
hṛd, hṛdá, hṛdí.. 237

LA RAZA VASCA

Y SUS

RELACIONES CON LA LINGÜÍSTICA Y LA ETNOLOGÍA[1]

SEÑORAS Y SEÑORES:

La cuestion de la raza vasca tiene, como todas las otras cuestiones, variedad de aspectos ó puntos de vista, que es menester no confundir: el primer punto á estudiar era ó por mejor decir, debia haber sido el precisar los caracteres antropológicos de los *Euskaldunak* actuales, señalar lo que constituye su personalidad física si la tienen; solamente despues de haber bien definido el verdadero tipo vasco mediante una amplia base científica se podria estudiar con provecho la cuestión de las analogías que pueda tener con las otras razas, que á su vez debian haber sido bien estudiadas con anterioridad; solamente despues de haber establecido analogías con una base antropológica sin prejuicios procedentes de supuestas analogías lingüísticas ó de otra clase, se podria abordar la cuestión de las orígenes. Pues bien, lo que se ha hecho es precisamente todo lo contrario; se han emitido hipótesis sobre las orígenes antes de estudiar ni los Vascos ni los otros

1. Communication faite au Congrès International des Études basques.

pueblos con quienes se les compara, y cuando, por último, han venido los antropólogos á estudiar la primera cuestión, se han visto influidos por ideas preconcebidas, por teorias que se queria demostrar ó que se querria rechazar.

Está ya establecido por mis descripciones y las de M. Collignon, que hay verdaderamente un tipo antropológico vasco bien definido; no es ocasión de insistir sobre esto, pudiendo referirme á mis últimos articulos publicados en *Euskal-erria* (XXV, 1896, p. 577-580), *Euskalduna* (III, 1898, nº 84), y *Lecciones de antropología* (T, 4º. Etnografía, razas negras, amarillas y blancas; Madrid, 1900) : pero no dejaré de hacer notar la ninguna atención que presta M. Collignon al carácter, que habia hecho notar yo y estaba ya indicado en las publicaciones de autores anteriores, referente al ángulo occipital de Daubenton ó, lo que viene á ser lo mismo, la posición de la cabeza sobre la columna vertebral, carácter que con el de la nariz colocan á la raza vasca á la cabeza de la humanidad, pudiendo considerarla como una de las más aristocráticas, de las más propiamente blancas ó europeas, de las mas lejanas de la animalidad.

Pero lo más extraño en Collignon son sus contradicciones evidentes que reducen á la nada sus conclusiones y que no han llamado la atención de los que, más hambrientos de conclusiones que de hechos ciertos, admiten aquellas como verdades : estudia bastantes Vascos franceses y algunos Vasco-Españoles que le presentan en San Sebastian con ocasión de una rápida visita

que hace á esta ciudad; deduce la escasez del tipo en la parte española, influida por las gentes dolicocéfalas de Castilla; cree hallar la mayor frecuencia del tipo en los valles más braquicéfalos del pais basco francés; declara este tipo braquicéfalo y muy diferente de los tipos del Norte de Africa. Bien, pues despues de todo esto y para forzar un poco las analogías con el Norte africano que cree demostradas por la lingüistica, lo que por ahora al menos está lejos de ser verdad, dice que la braquicefalia de los Vascos es una braquicefalia *artificial*, *facticia*, *accidental* (!), que explica con teorias craneoscópicas trasnochadas; no le llama la atención el que los cantones más braquicéfalos son los que estan más en contacto con los cantones braquicéfalos bearneses de Navarrenx, Monein y Lescar; no comprende que puede haber influencia de los braquicéfalos franceses como de los dolicocéfalos españoles; no ve que ciertos rasgos de la fisonomia vasca podrán parecerle más manifiestos en una cabeza braquicéfala, sin que por esto sean menos existentes en las cabezas dolicocéfalas de los Vasco-Españoles y podria señalaros un ejemplo hoy mismo en algún Vasco-Francés, asi como puedo aseguraros que lo he visto muy frecuente en Vizcaya y en el *Goyerri* guipuzcoano, regiones las más visitadas por mi. Compara tambien M. Collignon el torso vasco y el egipcio, torsos de agricultores; pero si es verdad que los Vascos tienen espaldas anchas, no lo es tanto que las caderas sean estrechas; seria menester demostrarlo por medidas y no lo hace: además, basta comparar los Vascos á los otros Españoles, principal-

mente los Andaluces, para que se distingan los primeros, no sólo por la anchura de los hombros, sino tambien de las caderas y de los piés; son pues más europeos, menos bereberes que los otros Españoles.

Por lo dicho podeis deducir que para mi el verdadero tipo basco no hay porque admitir que sea tan braquicéfalo como los cantones vecinos del Béarn; más equitativo me parece que, pues hay en la parte española dos máximos de frecuencia, uno subdolicocéfalo y otro mesocéfalo, y en la parte francesa tambien dos, uno mesocéfalo y otro subbraquicéfalo, el mesocéfalo nos representaria más propiamente á la raza basca. Los antropólogos creen hoy en el dogma de la incompatibilidad de la mesocefalia con la característica de una raza original ó primitiva; creen que es imposible que una raza primitiva tenga unas proporciones de anchura y largura en la cabeza que no sean ó menos de 3/4 ó más de 5/6; se forman al mismo tiempo un concepto de raza primitiva tan especial, tan petrificado, rígido y esclusivista, que parece imposible cómo informe las elucubraciones de darwinistas y creyentes á la vez. En tanto, pasemos provisionalmente porque el tipo mesocéfalo basco sea de origen mestizo; siempre será un mestizaje muy antiguo y producido de una manera espontánea ó independiente, si vale la frase, ántes de la época de la formación de los rasgos característicos de la cara vasca, rasgos de pueblo de vida agrícola y de alimentación cocinada, más bien cocida que cruda, de un pueblo que no tiene carácter agresivo, que no es precisamente conquistador, pero al mismo tiempo de

un pueblo que ha sabido tener personalidad propia, por oscura é insignificante que pueda parecer á los idólatras de las mentiras escritas por los representantes de los pueblos agresivos y esclusivistas.

Existia ya constituido el *euskera* antes de este supuesto mestizaje? En todo caso, en el estado actual de los datos antropológicos no vemos motivo suficiente para orientar las analogias solamente hacia el Sud; seria de proponer á los lingüistas tuviesen en cuenta la posibilidad de hallar quizás algunas analogias estudiando á ser posible el etrusco, el ligur y los residuos de lenguas precélticas en el Occidente de Europa, indicación ésta última digna principalmente de tenerse en cuenta, por lo que hace á la numeración, no sólo por su carácter vigesimal, sino también por la colocación de las decenas ántes de las unidades en consonancia con la sintaxis del sustantivo, adjetivo y artículo y en perfecta antitesis con el orden de unidades y decenas en latin y alemán.

Y no sólo los datos antropológicos, sino tambien los etnográficos podrian quizás ayudarnos á considerar como probable que el *euskaldún* se ha hecho raza y se ha hecho pueblo en el pais que habita al presente, sin que veamos razón ninguna para suponer otra cosa; asi pues el *euskaldún* seria hijo legitimo de *Euskalerria*, á quien permanece unido con la intensidad de cariño propia de los pueblos agricultores dándola el sello étnico propio de la raza.

Cierto que algunos terribles etimologistas del presente quieren encontrar más de 80 °/₀ de importación

en las palabras que indican cultura y hasta en las ideas más elementales y naturales; pero es bien seguro que tales afirmaciones no encontrarian eco, sino se tratase de ideas que consciente ó inconscientemente halagan un prejuicio al mismo tiempo que brotan de él; prejuicio muy arraigado en los pueblos agresivos, absorbentes y vanidosos con literatura escrita y relaciones exteriores y con la mordaza, la difamación y la arbitrariedad para lo que les estorba en sus miras esclusivas; prejuicio cuya espresión hiperbólica pero muy gráfica vimos en ocasión que no queremos recordar, cuando alguien decia que á los indígenas de cierto pais se les habia enseñado hasta á andar en dos piés.

En último término, ningún pueblo es inventor, los inventores son los individuos, el mérito en los pueblos está en saber adoptar y aprovechar los inventos, sean de individuos propios ó agenos, dándoles la verdadera existencia permanente y las posibilidades para su evòlución; y en este sentido es menester reconocer que, si cada hombre tiene sus cinco dedos en cada mano, cada pueblo tiene sus aptitudes para desarrollar todo lo que verdaderamente sea necesario para la evolución de su vida en lo que las circunstancias topográficas é históricas se lo permitan.

Terminaré señalando á los etnólogos en sus diversas especialidades la utilidad que para el conocimiento de la cuestión reportaria el estudio de la música vasca, por ejemplo no sólo en el ritmo de las canciones tradicionales y en su modulación, sino también en el ritmo y medida de sus danzas, el *aurresku*, los diversos

tiempos del *espata-dantza* y el *zortziko,* que de tiempo de danza ha pasado hoy á ser una de las formas de la canción, y que ofrece la particularidad de ser su medida cinco por ocho, medida que Fetis asigna á los Finlandeses, pero no he conseguido ver en ninguna canción de aquel pais; medidas todas estas que hacian la desesperación y provocaban los denuestos de los maestros ciruela de la estrecha escuela musical de no hace un siglo. Tiene la música popular la ventaja de que de todas las artes, industrias y demás manifestaciones de la vida de un pueblo, es ella lo más espontáneo, lo más libre, lo menos sujeto á rigideces escolásticas, á tiranías politicas, á supersticiones y á influencias antiartisticas; por esto y por ser el arte más moderno es el que acaba de dar el sello personal á los pueblos actuales.

Paris, 5 setiembre 1900.

Prof. Dr Telesforo de Aranzadi.

NOTE
SUR L'ORIGINE DES PARFAITS FAIBLES
DANS LES IDIOMES GERMANIQUES

1. — Les parfaits des verbes germaniques faibles ont pris naissance dans la série des formes anormales goth. *mag*, *kann*, etc., qui, employées comme présents, ont nécessité des substituts avec fonction spéciale de parfaits.

2. — Ces substituts ont été obtenus par la combinaison instinctive du rad. du plur. *mag*, *kunn* avec le *t* (*th* ou *d*) caractéristique des part. passés correspondants, comme *mahts* (cf. lat. *mactus*, qui en garantit le caractère primitif) et la finale (*a*, pour la 1re pers. du sing., etc.) des formes correspondantes du présent au singulier et celles des parfaits forts au duel et au pluriel.

Exemples :

Sing. — 1re pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*
— 2e pers. *mah-t-es*, *kun-th-es*
— 3e pers. *mah-t-a*, *kun-th-a*

(Désinence de la 3e pers. semblable à celle de la 1re par analogie avec l'identité des formes correspondantes des parfaits forts (*lag*, *lag*).

Duel, qui, ainsi que le plur., se développe, avec les mêmes éléments finaux, sur les 1re, 3e pers. du singulier, avec affaiblissement de la finale *ta* en *de* (cf. la finale *es* pour *as* de la 2e pers.) :

1re pers. *magte-d-u*, *kunthe-d-u*
2e pers. *magte-d-uts*, *kunthe-d-uts*
Plur. — 1re pers. *magte-d-um*, *kunthe-d-um*
— 2e pers. *magte-d-uth*, *kunthe-d-uth*
— 3e pers. *magte-d-un*, *kunthe-d-un*

L'objection à laquelle semble pouvoir donner lieu la valeur passive du suffixe du part. passé tombe, si l'on admet que ces formations ont eu pour point de départ des participes à sens neutre, comme celui de *mag*, « être fort, pouvoir, grandir ». Cf. d'ailleurs le sens neutre ou actif des part. passés des déponents latins.

Paul Regnaud.

BIBLIOGRAPHIE

Légendes bouddhistes et djainas, traduites du tamoul par Julien Vinson. — *Paris*, Maisonneuve, 1900, 2 vol. in-12, I (viij)-xxviij-230 p., II (viij)-274 p.

L'Inde ancienne est le pays d'origine de la fable et du conte. Du moins, les recueils tels que le *Pancatantra*, l'*Hitopadeça*, le *Kathâsaritsâgara*, que la littérature sanscrite nous a conservés et qui sont la source de tant de récits devenus populaires en Occident même, ont tous les caractères de l'originalité; la plupart de nos apologues classiques viennent de là et ceux qui constituent ces recueils portent avec eux, pourrait-on dire, leur extrait de naissance. Mais si de bonne heure ils sont venus chez nous par des voies que la science moderne a réussi à retracer, à plus forte raison se sont-ils répandus et conservés dans l'Inde même à l'aide des littératures dont le développement est dû aux idiomes d'origine secondaire qui ont succédé au sanscrit d'autrefois. Le tamoul, par exemple, a rempli ce rôle à l'égard des récits bouddhiques et djainas dont M. J. Vinson nous donne un résumé si curieux

dans l'intéressante et élégante collection des « Conteurs et poètes de tous pays » que publie la librairie Maisonneuve.

L'analyse des romans (car ce sont de véritables romans dont il s'agit) que nous font connaître les fidèles traductions de M. Vinson ne serait que le sec résumé de récits qui valent surtout par les détails dont ils sont ornés et la couleur locale que ces détails leur prêtent. Aussi n'entreprendrons-nous pas la tâche ingrate de priver de leurs agréments, sans grand profit pour le lecteur, des œuvres que les soins délicats et diligents du traducteur ont déjà resserrées dans les limites qu'indiquaient le goût européen et les convenances littéraires auxquelles nous sommes habitués. Ceux qui voudront connaître les Légendes bouddhistes ne sauraient mieux faire que de recourir à la traduction même que nous annonçons, et nous nous portons garant qu'ils n'auront pas à le regretter.

Deux mots, pour terminer, sur les côtés scientifiques de l'ouvrage. Si, comme nous l'indiquions plus haut, les contes auxquels nous avons affaire ont été créés dans l'Inde même, il serait extrêmement intéressant de déterminer quelle est, en ce qui les concerne, la part de l'imagination et celle de la tradition. En d'autres termes, sommes-nous en présence d'œuvres personnelles, même au point de vue des traits généraux de ces contes, ou simplement de développements et d'arrangements reposant sur des ouvrages

antérieurs où se trouvaient déjà les motifs principaux des légendes postérieures?

Pour nous, nous avons la ferme persuasion de l'importance capitale en pareille matière de la tradition sous ses formes les plus anciennes, c'est-à-dire et quoiqu'il s'agisse du bouddhisme, celles qu'elle présente dans les hymnes védiques et les *Brâhmaṇas*. C'est là qu'est le principe et la source de toute l'expansion religieuse et littéraire de l'Inde ancienne. On en retrouve la filière chaque fois qu'on prend la peine de la rechercher, et certainement M. Vinson la rétablirait sur ce terrain des légendes bouddhiques et djainistes, s'il lui plaisait de doubler d'un travail d'érudition l'œuvre plutôt littéraire dont il s'est si bien acquitté.

P. R.

I. Leiçarraga. Baskische Bücher von 1571 in genauen Abdruck herausgegeben von Th. Linschmann und H. Schuchardt... *Strasbourg*, K. J. Trübner, 1900, cxx-(xl) p.-459 fts-(ij)-(lxiv)-(cxi)-(xvj)-(lj) p. in-8°.

On sait quelle est l'importance des œuvres de Liçarrague pour l'étude de ce que le pr. L.-L. Bonaparte appelait le basque moyen, expression un peu prétentieuse peut-être, car il n'y a pas entre le basque du XVIe siècle et la langue contemporaine une différence aussi marquée qu'entre le moyen allemand et l'allemand moderne; les formes et les tournures du Nouveau Testament de 1571 se retrouvent d'ailleurs dans les

auteurs labourdins du XVIIe siècle, mais leurs ouvrages sont bien moins volumineux que celui du ministre de Briscous et ce dernier a l'avantage d'être presque toujours la traduction d'un texte facile et connu.

Malheureusement, les exemplaires en sont fort rares. Des deux livres de Liçarrague, l'un, — le *Calendrier* et l'*Abc*, avec les prières, — n'a été conservé qu'à quatre exemplaires dont deux sont dans des Bibliothèques publiques (à l'Arsenal et à la Mazarine); de l'autre, le *Nouveau Testament* et ses annexes, on connaît vingt-six exemplaires, et il doit en exister quelques autres encore[1]. Aussi doit-on féliciter vivement MM. Schuchardt et Linschmann, ainsi que l'Académie des sciences de Vienne, du service considérable qu'ils viennent de rendre à la science en faisant réimprimer avec la plus scrupuleuse exactitude ces précieux textes.

La reproduction a été faite en effet page pour page, ligne pour ligne, mot pour mot et signe pour signe, mais il est regrettable que l'on n'ait pas poussé plus

1. Quinze dans des Bibliothèques publiques : cinq en France (à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, à Bayonne, à Oloron, et chez les Bénédictins de la Bastide-Clairence), trois en Angleterre (au British Museum, à la Bodleyenne, à la Société Biblique), un à Leyde, un à Hambourg, un à Leipzig, un à Stuttgart, un à Berne, un à Rome, un à Madrid; et onze chez des particuliers : six en France, trois en Angleterre, un en Espagne, un en Italie. Dans ce nombre ne sont pas compris des exemplaires qui ont figuré dans plusieurs ventes publiques depuis le milieu du dernier siècle.

loin la ressemblance en employant des caractères elzéviriens. Il en résulte que les dimensions des pages sont plus grandes que dans l'original; dans le *Calendrier* et l'*Abc*, les pages ont 110 mm. et demi au lieu de 105 et 63 mm. au lieu de 53. Les *s* longs, les *tilde* ne font pas typographiquement un très heureux effet au milieu du romain ordinaire allemand. Du reste, les fleurons et les lettres ornées ne sont pas exactement pareils, les en-tête des mois dans le *Calendrier* ont les signes du zodiaque beaucoup plus petits, les *c* et *t* ne sont pas liés, les *s* et les *t* sont séparés, etc. Enfin, l'impression, quels que soient le soin et l'attention avec lesquels elle a été faite, n'offre pas le goût parfait et l'élégance que nous prétendons réaliser en France : on le remarquera surtout dans l'introduction. J'ai collationné quelques pages et je les ai trouvées tout à fait conformes à celles de l'édition originale. Les savants éditeurs indiquent eux-mêmes quelques *corrigenda ;* M. Dodgson en a trouvé deux ou trois de plus. Mais, en définitive, on peut dire que la publication de MM. Schuchardt et Linschmann remplace parfaitement les éditions de 1571[1]. Je regrette cependant beaucoup pour ma part que, par des raisons d'économie sans doute, on n'ait pas intégralement réim-

1. Le titre du Nouveau Testament est reproduit phototypographiquement. Pourquoi n'en a-t-on pas fait de même pour le *Calendrier* et l'*Abc*, dont les titres ont été composés en caractères beaucoup plus gros que sur l'original?

primé tout le petit volume de l'*Abc*; les parties de ce volume qui lui sont communes avec le *Nouveau Testament* offrent des différences intéressantes que M. Schuchardt s'est borné à indiquer dans l'introduction. J'aurais voulu aussi qu'on mît en tête du livre une notice bibliographique complète. On aurait été ainsi obligé de faire deux volumes, ce qui aurait mieux valu, car ce bloc de 1321 p. est vraiment un peu disgracieux.

Après le titre, en rouge et en noir, vient l'avant-propos où nous apprenons que la réimpression du *N. T* a été faite à l'aide des trois exemplaires de Stuttgart, de Leipzig et de Berne, aux frais de l'Académie des sciences de Vienne. Dirigée simultanément par MM. Schuchardt et Linschmann, dont le dernier a corrigé au commencement deux épreuves et à la fin une seulement, mais dont le second a toujours corrigé la dernière épreuve, l'impression a commencé à l'automne de 1897 et a été terminée trois années après, M. Schuchardt seul a surveillé la réimpression du *Calendrier* et de l'*Abc*, il ne nous dit pas d'après quel exemplaire. Le travail a été fait dans l'excellente imprimerie Frommann à Iéna. Vient ensuite, en 109 p., une très intéressante étude de M. Schuchardt sur la manière dont a été menée la réimpression, ainsi que sur « les fautes d'impression et les variantes de Liçarrague ».

M. Schuchardt commence par une rapide revue des

réimpressions partielles qui avaient été faites avant lui ; il me semble qu'il se montre un peu trop sévère. En ce qui concerne le Saint-Marc que j'ai publié à Bayonne en 1874, j'accepte volontiers la plupart de ces critiques, mais je plaide non coupable ou plutôt je demande les circonstances atténuantes. Mon excuse sera dans la manière dont cette publication a été faite. Le vénérable M. Nogaret, le regretté pasteur de Bayonne, m'avait donné un manuscrit qu'il avait trouvé parmi les papiers de ses prédécesseurs et qui était une copie faite en Angleterre du Saint-Marc de Liçarrague. Fort peu de temps après, le directeur d'une imprimerie que nous avions fondée à Bayonne pour y publier un journal politique quotidien, se trouva dans un grand embarras; par suite de la fusion de ce journal avec un autre journal républicain, son matériel se trouvait inutilisé, et il cherchait partout du travail pour alimenter son imprimerie. C'est ainsi que je fus amené à faire réimprimer Dechepare et à publier le Saint-Marc. Un de mes amis, qui habitait Paris, m'avait promis son concours pour le collationnement des épreuves avec les originaux, mais une conjonctivite vint mal à propos l'empêcher de me continuer son aide; personne ne pouvait le remplacer, et il fallait aller vite. Je ne connaissais alors aucun exemplaire de Liçarrague dans le pays et celui d'Oloron, où la bibliothèque, dont le conservateur était un prêtre, n'était ouverte qu'un jour par semaine, était

à peu près inaccessible. Je n'ai pas conservé les manchettes, parce que c'était une grande difficulté pour la composition typographique et qu'elles ne sont d'aucune utilité au point de vue linguistique. Pourquoi n'ai-je pas reproduit les *s* longs et pourquoi ai-je gardé les *tilde?* parce que je me suis conformé à mon manuscrit. D'ailleurs, ces détails, comme les trémas, les accents, etc., n'ont guère d'importance scientifique. En définitive, mon petit volume, malgré ses imperfections, a donné aux linguistes un spécimen sérieux du langage de Liçarrague. M. Schuchardt ne comprend pas pourquoi j'ai évité de diviser les mots à la fin des lignes : j'ai eu pour cela deux raisons, d'abord pour faire une petite curiosité typographique, puis parce que, au point de vue de l'étymologie, de la grammaire, de la dérivation, les mots coupés en deux peuvent quelquefois être mal lus et mal interprétés.

J'ai dit que le *Testament* de 1828 était une retouche de Liçarrague ; c'est que je sais, de source certaine, que cette publication a été faite d'après une copie du Testament de 1571 prise à Londres et remaniée à Bayonne par un Basque originaire de la Basse-Navarre. Quant au Testament français de Hautin, 1577, il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mon affirmation que les caractères des deux volumes sont les mêmes ; je voulais dire seulement, et la chose est indéniable, que, quoique plus petits, les caractères de 1577 sont du même type que ceux de 1571 et proviennent du même

fondeur et de la même imprimerie. En ce qui concerne le collationnement des parties communes au *Nouveau Testament* et à l'*Abc*, je n'ai relevé ni les différences attribuables à des coquilles manifestes, ni celles purement orthographiques ; j'ai pu d'ailleurs en oublier d'importantes. Enfin, M. Schuchardt me reproche à bon droit quelques traductions inexactes, notamment *Catech.* Cviii r° 1 *ecin ekar dirogu* « nous ne pourrions le supporter » pour « nous ne pouvons l'apporter ».

Mais c'est que j'avais traduit ces deux passages en eux-mêmes, sans me reporter au contexte; il n'y a pas là d'ailleurs de contresens proprement dits.

M. Schuchardt trouve que M. Van Eys et moi avons beaucoup exagéré en louant la correction du Nouveau Testament de 1571 ; il est cependant certain que c'est peut-être le livre basque dont l'impression a été le plus soignée; les épreuves en ont été lues et corrigées avec attention et, en définitive, il offre peu de fautes, surtout si on le compare aux autres livres basques du temps où il n'y a presque pas une ligne irréprochable. Ce résultat est dû évidemment à la présence à la Rochelle du traducteur qui dirigea lui-même l'impression, à ce que nous apprend de Thou. Les nouveaux éditeurs, dans leur sévérité, n'ignorent pourtant pas qu'il n'est pas un seul livre parfait, et ils se rappelleront l'anecdote de Robert Étienne effrayé du nombre des coquilles que lui signalaient dans ses

plus beaux ouvrages les écoliers auxquels il avait promis une pièce de monnaie par faute découverte.

Après avoir ainsi critiqué les tentatives de ses prédécesseurs, M. Schuchardt examine et classe les coquilles, les fautes, les variantes de Liçarrague ; elles sont trop nombreuses pour que j'essaye même d'en donner une idée. L'étude de M. Schuchardt est admirable de méthode et de patience, mais il ne me semble pas qu'il ait suffisamment mis en relief ce qui est une faute ou ce qui est une variante phonétique : *chilkiratu* = *chikiratu*, *inharossi* = *iharrosi*, *amorz* = *hamaborz*, *diaoc* = *diagoc*, *urte* = *urthe*, *reprochu* = *reprotchu*, *compania* = *compainia*, *battassun* = *batassun*, *muthillén* = *muthilén*, *gauherdi* = *gauerdi*, etc., sont dans la seconde catégorie. Il est évident que Liçarrague n'a pas toujours écrit le même mot de la même façon et que cependant il a voulu représenter la prononciation qui lui était habituelle. Il y avait là de curieuses remarques à faire.—Une intéressante observation de M. Linschmann sur *ene*, *hire* et *neure*, *heure*, nous est communiquée à la p. LXVII : le second serait employé dans le sens réfléchi et le premier dans le sens simple ordinaire.

L'*Abc* offre, on le sait, l'intéressante particularité que les formes grammaticales y sont souletines ou plutôt bas-navarraises. J'y voyais une preuve de plus que ce petit volume était spécialement destiné à la Basse-Navarre et à la Soule. M. Schuchardt met le fait

en doute; il me paraît absolument certain cependant: l'épître, qui est en tête, est adressée « à ceux qui ont charge d'enseigner et aux supérieurs » ; ce livre était donc, pour ainsi dire officiellement, destiné aux écoles publiques, et il ne pouvait évidemment être employé ainsi que dans les pays soumis à l'autorité de Jeanne d'Albret, c'est-à-dire en Soule et en Basse-Navarre.

On aura remarqué que j'appelle toujours « Liçarrague » le traducteur des documents publiés à La Rochelle en 1571; MM. Schuchardt et Linschmann lui donnent le nom de « Leiçarraga », sous prétexte sans doute qu'il écrit lui-même ainsi son nom dans ses épîtres dédicatoires basques. L'argument me paraît faible et fort peu probant. Le véritable nom d'une personne est celui qu'elle porte dans la langue officielle de son pays, dans les actes publics qui la concernent : or, quelle que soit la forme basque de son nom, il est certain que le savant ministre de la Bastide a toujours été appelé « Jean de Liçarrague »: son nom n'est autrement écrit ni par de Thou (1582), ni par Bordenave (fin du XVIe siècle, avec *ss* pour *ç*), ni dans les registres de la Chambre ecclésiastique de Béarn (à la date de 1573), ni dans tous les anciens documents où il est parlé de lui ; tous les écrivains postérieurs, y compris les Basques (Pouvreau, Haraneder, Larramendi, Hiribarren, etc.), lui ont conservé le nom de « Liçarrague ». A Briscous même, le nom existe encore sous

cette forme parmi les «lieux-dits», et j'ai eu plusieurs fois affaire, comme Garde Général des Forêts, avec un charpentier, descendant peut-être du Ministre de Jeanned'Albret, qui s'appelait et signait « Liçarrague ». Écrire Leiçarraga, c'est donc faire, à mon avis, du pédantisme. Pourquoi ne pas écrire aussi *Bescoitze* (ou plutôt *Berazcoitze*) pour « Briscous » ?

Les observations ci-dessus n'enlèvent rien à l'importance et à la valeur du livre de MM. Schuchardt et Linschmann qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques et dont aucun amateur de basque ne saurait se passer désormais.

Julien Vinson.

N.B. — M. E.-S. Dodgson a répondu, en sept pages (p. 37 à 43, à la suite d'un article sur le verbe dans le Catéchisme guipuzcoan de 1713), aux critiques que M. Schuchardt a faites de ses publications relatives à Liçarrague. Il intitule cette réponse *venoms antidote*. Il prétend que beaucoup des fautes signalées sont de mon fait, parce que je ne lui ai pas envoyé un assez grand nombre d'épreuves, parce que j'ai écourté ses *corrigenda*, etc., etc. Je ne m'attarderai pas à me justifier, mais M. Dodgson devrait savoir qu'un journal ne se fait pas comme un livre. Quant au fond de son *antidote*, il est vraiment étrange que M. Dodgson se plaigne si vivement, lui qui s'est érigé de son chef le censeur général des études basques, qui a fait de longs voyages tout exprès pour découvrir une inexactitude ou une coquille, qui a attaqué sans aucune mesure et sans rien considérer depuis le premier des basquisants jusqu'au dernier! Qui pourrait s'émouvoir aujourd'hui de ses récriminations ? *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* J. V.

Zeitschrift zür vergleidende Sprachforschung... von E. Kuhn und J. Schmidt. *Gütersloh*, 1901, t. XXXVII (nouv. série, t. XVII), 2e livraison, p. 157-276.

Contient : *Eine Wortgruppe bei Verrius Flaccus*, par O. Lagercrantz, p. 157-177 ; *Lateinische Worterklaerungen*, par le même, p. 177-189 ; *Zur den lykischen Inschriften*, par Holger Pedersen, p. 189-207 ; *Rig-Vêda*, vii-33, par Edward V. Arnold, p. 207-219 ; *Zur Lehre von den Aktionsarten*, par H. Pedersen, p. 219-250 ; *Hibernica*, par Whitley Stokes, p. 250-261 ; *Wackernagels Gesetz im Slavischen*, par Elof Nilsson p. 261-264 ; *Slavische Miscellen*, par P. Lorentz, p. 264-274 ; *Zum lateinischen Wandel von* ov *in* av, par Paul Kretschmer, p. 274-296.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, par Pierre d'Urte (1712)... publiée... par le Rev. W. Webster, de Sare. — *Bagnères-de-Bigorre*, impr. D. Bérot, 1900, gr. in-8°, 4-viij-5 à 568 p.

Tiré à cent exemplaires. Extrait du *Bulletin de la Société Ramond* (1896-1900). Publié en grande partie aux frais de M. Antoine d'Abbadie.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'utilité de cette publication due au zèle éclairé de notre éminent collaborateur M. W. Webster. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de Pierre d'Urte dans cette *Revue*, et nous avons donné des spécimens de ses œuvres oubliées en

manuscrit pendant près de deux siècles, découvertes accidentellement par M. J. Rhys, le célèbre celtisant, et signalées par lui au prince L.-L. Bonaparte.

Pierre d'Urte était un assez pauvre grammairien et, quoiqu'il ait appris le latin, son éducation littéraire laissait beaucoup à désirer. Son français est assez barbare et porte trop souvent l'empreinte de sa langue maternelle : (p. 475) combien d'heures sont-elles? (p. 484) ton nom m'est oublié, (p. 499) je meurs à force de chaud, etc. L'orthographe est quelquefois fantaisiste ; ainsi, sans la traduction basque *oray* « maintenant » (lat. *horæ*), on aurait quelque peine à lire *à cette heure* dans *asteure*. Quelques mots anglais indiqueraient, si l'on n'en était certain, que la grammaire à été écrite en Angleterre : (p. 453) *ardit* « liard » traduit par *fardings* « farthing », (p. 462) *arratsaldéan* par « afternoon », etc. Une phrase (p. 445) répond plutôt aux pensées immédiates de l'auteur qu'à ses préoccupations grammaticales : « J'aurois besoin de 44 livres sterlings. »

En parcourant un peu rapidement les pages de ce volume, j'ai relevé quelques indications intéressantes sur la phonétique et la prononciation basque. D'Urte fait bien voir (p. 6) la triple prononciation du *j* : *j* fr. en Basse-Navarre (il confond avec la Soule), *jota* en Espagne et *y* en Labourd. Il dit (p. 6, 9 et 12) que *i* avec *l* ou *n* cause une liquéfaction à Saint-Jean-de-Luz et à Sare, que *tt* y représente un *t* mouillé ; par exemple

que *oillarra* « coq » s'y prononce à la française, tandis qu'ailleurs on dit *oïlarra* sans mouillement : il y a là une erreur manifeste en ce qui concerne Sare, où les *n*, les *t*, les *l* ne sont pas mouillés, et ne l'étaient certainement pas au XVIIe siècle : le mouillement est caractéristique des variétés de la côte. Certaines orthographes de d'Urte viennent d'une observation fort exacte : *etssegur* (p. 414) est bien la prononciation normale de *ez segur* « non assurément, nullement ». Quelques expressions sont remarquables : (p. 412 et 416) *doidoya* « naguère » ou plutôt « à peine », spécial à la côte, (p. 412) *gaur* « aujourd'hui », qui est proprement « ce soir, cette nuit » pour **gauz*, etc. Quelques mots mériteraient une discussion : *hobe* et *hobeago*, *urlia* « un tel », etc. Il est remarquable que d'Urte ait, comme Pouvreau d'ailleurs, absolument méconnu l'article basque et le sens spécial du suffixe *ic*. Il a résolu d'une façon ingénieuse la question de la seconde personne : pour lui *hi* est « toi », en tutoyant, *zu* « toi », sans tutoyer, et *çuec* « vous ». Ses étymologies sont naturellement extravagantes : *escualduna* « basque » est pour lui « un homme tout bras et tout main, c'est-à-dire très agissant » ; dans Saint-Jean-de-Luz, il voit l'espagnol *luz* « lumière » et y soupçonne « quelque superstition de l'Église romaine » !

La plus grande partie de l'ouvrage est formée par un exposé abondant, mais un peu confus, de la conjugaison, avec les tutoiements, les régimes indirects,

les conjonctions. D'Urte conjugue successivement les verbes intransitifs *naiz* « je suis », *nago* « je demeure », *natça* « je suis couché », *nathor* « je viens », *noha* « je vais », *nabilla* « je marche », *narrayte* « je suis, *sequor* » ; et les verbes transitifs *dut* « je l'ai », *daquit* « je le sais », *daidiquet* « je peux le faire », *daguit* « je le fais », *diot* « je le dis », *dakhart* « je l'apporte », *daramat* « je l'emporte », *diraquit* « je bous », *dirurit* « je parais », *daritçat* « il me semble, je m'appelle », *darauntçat* « je ne cesse pas de », *darit* « il me coule », *darassat* « je bavarde ». Il y a beaucoup à apprendre dans ces longues listes.

M. Webster, si bien connu déjà par ses belles études sur le pays basque, a donc rendu un grand service aux linguistes par cette intéressante publication ; il faut également savoir gré à la Société Ramond d'avoir bien voulu l'entreprendre. Malheureusement l'exécution ne répond pas tout à fait à ce qu'on aurai désiré ; l'imprimeur de Bagnères-de-Bigorre a eu plus de bonne volonté que d'expérience, et le livre n'est pas composé avec le soin et le goût qui auraient été nécessaires. La disposition typographique n'est pas toujours heureuse et la correction est parfois insuffisante. Je signalerai quelques *corrigenda* dans les préliminaires : p. v, l. 25 et 27, il faut lire « page 395 » et « p. 410 », p. 6, l. 27, gaua, etc.

M. Webster n'a eu entre les mains qu'une copie manuscrite toute récente. Un de ses amis, M. A. Clarke,

a pu collationner l'édition imprimée avec le manuscrit original que la propriétaire, Mme la comtesse de Macclesfield, a bien voulu confier pour quelques jours au département des manuscrits du British Museum. Il a pu consacrer à ce travail les journées du 22 au 26 octobre dernier ; il n'a pu collationner que les p. 77 à 364, 397 à 522, 536-538 et 543-550. C'est le résultat de ce travail qui va être publié ci-après.

Toutefois, nous avons réduit les corrections à ce qui nous a paru le plus important. Nous n'avons pas relevé les omissions ou les abus de cédilles faciles à corriger; ni les erreurs sur les indices *m* ou *f* des formes allocutives de tutoiement qu'un peu d'habitude fait aisément reconnaître; ni les erreurs dans les correspondances des mots basques aux mots français marqués par les lettres *a*, *b*, *c*, etc., suscrites. Les lignes sont comptées soit sur l'ensemble des pages, soit sur l'une ou l'autre des deux colonnes.

En ce qui concerne le *ç*, M. Clarke a fait remarquer que d'Urte paraît n'avoir mis les cédilles qu'après coup, et avec une certaine insouciance. Le premier copiste a pu fort bien d'ailleurs en omettre de très bonne foi un certain nombre qui sont à peine marquées sur l'original.

Quant à l'accentuation, M. Clarke dit que c'est peut-être le point où le texte imprimé diffère le plus du manuscrit; cela tient surtout à des difficultés typographiques. Je n'ai, pour ma part, attaché aucune impor-

tance à ces différences et aux corrections indiquées, car, en labourdin, l'accent est à peu près sans aucune utilité pratique : M. Clarke fait remarquer au surplus que d'Urte le place presque toujours sur la voyelle de l'avant-dernière syllabe de chaque forme verbale.

pages	lignes	
6	27	gaua
10	11	latin se lit
80	6, 13, 14, 32	&c. (au lieu de *de*)
83	3	çaitçun, vt supra. Ici
	9, 19	&c.
	26	ou içan
	29	daquizquéön
85	2	natçaitçuen
	17	nintçaitçun &c.
86	18	içatu
	19	&c. vt supra
	32	natçaïtçularic
87	22	çaizquitealaric
88	7	çitçaicularic
89	15	çaïcunéan
90	12	çitçaïcunéan
96		demboran *et* arteragno *devraient être mis derrière une accolade comme s'appliquant à toutes les personnes du temps*
100		*même observation pour* beçain sarri, icanagátic, *etc.*
100	2	guintezquéla
104	2	baninduan
105	13-14	Il m'... içaten... balitçait-içan... baléquit
106	26-27	quoyque je sois
106		arren, *en apposition*
107	28-29	banatçaïc

pages	lignes	
110	5	banindágo
	15	baçignaüdete
112	18-19	bitartean ou bizquitartean, *en apposition*
	27	gueroz ou guerostic, *en apposition*
114	2-4	ni baldin banágo
		hi... baldin baçaude
	19	moy etant ... ni
114-115		arren *en apposition*
116		*passim* oz (*pour* or)
	24	baciathoztenan
117	7	moy étant ...ni
119	34	gueroz
130	19	*supprimez* nind'uän
131	5	Tu pouuois
132	5	caizquizque-
133	22	Si.
142	18	Nous le...
145	10	aussi l'h en
	27	baciarraïzquiquéten
147	6	baharraïqueötec
	9	Tu nous...
150	13	banintçarrajoqueténan
	24	baçignarraïzquiqueöten
152	2	baguignarraïzquiquéän
155	5	etçuän
	7-9	ezguignen
		ezguintúän
157	dre	náucu
158	13	Il a. harc ... du
160	24	Vous m' ...me
163	13	vën
167		içan *en apposition*
170	26	vous *à supprimer*

pages	lignes	
172	22	d. Il me
181	22	Ils te les...
	27	Laroquéten
182	12	J'auois
183	23	darocuçun
	25	darocuän
190		çeren ou *en apposition*
192	11	d. me ... darotaçuna
	17	darocuçuna
193	2-3	dudána... ditudana... vt suprà
	28	que j'aurois
195	1	banitu
196	13-15	balarotçu. balaütçu
		balaroc
	23	Il nous les... balarozquigu
200	16-17	-çuëgu
202	17	Ils me
203	1	bietçátet
	8	ochola... bada
	27	biotçáte
	30	Les... betçáte
204	12	baçigneçát
	23	baçignóça
	26	baçignótço, baçignotça
209	10	baniquec
	19	baguinduzquéen
210	18	çiëçaat
211	4-5	çiotçoqueteät
212	22	dioçaquéçu
213	1	çietçaquéguc
	11	diëçaçúe
217	13	nieçaquetec

pages	lignes	
217	16	Ils... te... (P *à suppr.*)
218	av.-dre	ciotçaquéten
221	1	*de la sec. col. à supprimer*
226	9	cietçadatéan
227	26	dut... &c.
	28	çaitut... &c.
228	5	hors qu'on y
	19	áuquet
	dre	duques (f)
229	1	Tu... nous...
231	21	ciquenagu
	dre	ditizquenagu
233	23	daroqueçute
236	32	banaçáte
237	4	badietçatet
241	10	daquizquignan
	22	nic... naquien
245	entre 6 et 7	baçeaquizquiquetéän (m)
247	21	badaidizquédat
249	18	-quetçute
251	8	bahaiguizqueoan
252	21	Ecin... daidîquet
256	2	baçaidiquean
258	5	Ils... les...
263	4	balaguiote
	9	baguignagui
277	12	baniakharqueoten
278	13	bacakharzquéen
279	3	baguignakharquegun
284	10	balakharqueoqueten
285	6	les. On y

pages	lignes	
293	14	badaramozcotçu
294	8	çatçuë
	14	badaramoco
295	5, 8, 10	-moco-
	13	-motçoguc
297	11-13	-moco-
298	27	-mocoçun
299	2	-moco-
	12	-mozcoan
301	8	baçiaramocoténan
302	2	-motçocoan
304	26	baçiaramategun
306	8	bacindaramaquétçu
307	17	Tu luy... bacignaramoco-
	19	-coque
	28	bacindaramagutçuque
	29	bacignaramadazquegútçu
310	8	baliaramazqueo
	17	-queguc
	18	-guquec
	19	-guquec
311	2	-tçaquec
	25, dre	-quec
330	16-17	*ajoutez* baharamazquiguquéan ou baharatçaguquéan
	18-19	*ajoutez* baharamazquiguquénan ou baharamatçaguquénan
332	25	çaquéan
336	33	Vous *à supprimer*
338	14-15	ou baçiaramazquedatenan
350	4	Il sort à moy. niri bada-
353		içaten *en apposition*
354-355		içan *en apposition*

pages	lignes	
355	15-16	*ajoutez* eztiotçonala
356		içan *en apposition*
362	13	egon. egotu
363	8	jautssi
	9	hurbill. hurbildu
	13	aurkhitçeä. aurkhi... incuntratcea
	22	Egarri içateä. egarri. egarritu
	dre	sassiatu ! asse içatea.
364	3	errepaussatu.
	7	jaiqui çhutic.
	8	leué çhutic ou
395	14, 21	j'aime.
397	fin	*ajoutez* Choisir. bereztea. berez. bereçi : hautatcea. hauta. hautátu.
398	entre 27 et 28	*intercalez* Deuenir. asmatçea. asma. asmatu.
	entre 31 et 32	*intercalez* Durer. Irautea. iraun
399	11	bessarcaraztéa
	n° 58	Irakhatassaraztea
400	n° 74	othoitç
	n° 82	Ethentçéa
407	5-7	Si je suis aimé. ni.. maitatua... banaïz... ou baldin... banaïz.. &c. Si tu es aimé. çu hi maitatua... baçare. ba haïz ou baldin baçare.. &c.
408	13 et suiv.	*Rectifiez ainsi* Vouloir. nahi içatéa. Ie veux.. nahi... dut .. &c. I'ay voulu.. nahi... içatu dut.. &c. Ie voudray... nahico. dut... &c. Ie voudrois.. nahi... nuque.,. &c. I'aurais voulu.. nahi... nuquen... &c. Veuilles. duçun.. nahi. Voulant. nahia. borondatéa. De vouloir. Nahiz... nahizco... nahi içateaz. &c. vt suprà d'estre. d'auoir... partout.
409	10	Erraguzquiguc

pages	lignes	
410	1	Errotçue. Errozquitçue. Errotçuete.
	2	Errozquitçuete. Dites les leur
412	5-6	lekhora. De la en hors
	7	par derrière
	7	guibeletic. en arrière. guibelera.
	16	supprimez *tard*
	17	tantôt aurkhico.
	18	Etci. tard. berandu. berandua.
	19	haguitçaldiz
413	1	subauditur. tempus. dembora
	3	guerostic. après ondoan. deuant. aitcignean. rarement. gutitan. noiçean behign. bakhan.
	4	bethierétic. *afternoon*
	7	hiruraldiz
	26	çertaco
414	4	*you... you woman*
	5	*woman*
	14	bay'ta ere.
	17	plusieurs
415	8	ez. hura[a]. ez[b]
	11	tropelan. l'un sur l'autre. elkhargainca.
416	4	gu ez
	5	beregainqui
417	4	alferric. sagem[t]
	8	auec esprit
	9	à l'aise. aïsse
	10	si vite. si. hunen. horren. hagn. *Quantitatis.*
	16	largoqui
	d[re]	hagnitç
418	2	le moment
420	1	contra. id est
421	5	lekhora ou landan

pages	lignes	
421	15	hareragno
	19	Iaunaren guibelean
425	4	fa
		Optantis
		Ay bada.
		Vocantis
		Ori. oriçu.
		Laudantis
	10	oyeneri
426	11	naïz.sum attingens
429	11	de la maison. etcheco' ontassuna.
		le bien de la maison. atçocoa.
430	9	legueac
431	3	Ils m'ont
432	16	aïtareneco
434	6	naturel[b]
	7	noueauté[c]
	8	affamé[b]
	12	futuri[a]
	12	hesterni
	15	nouitatis
	17-18	hetaz iaquintssun
	18	orhoitçen
435	3	Luy[a]. celuy[a] la
	13	mil
	16	♁
436	9	çuhurrena
	dre	hambat da gaçhto.
437	1	*supprimer* gaçhto.
	3	hagnitz
	19	comune

pages	lignes	
438	3	ou bata
	11	suppr. *l'accusatif*
	17	betheä
439	1	appauris
	5	-sunetic
441	1	on le met
443	9-12	à la fin. Aberatss aguertu nahidu vrguillutssuac. Nahiago dut....
444	8	Gazteëy
445	8	Duçun nitaz pietate'
	16	iduritcen
446	11	dietçaquihutçu
447	1	*ueulent*
	2-3	dut eguitecoä.
	14	çor' çarotanaz
448	4	Beguirauc
450	3	Ioannissi
452	9	bertceren
453	5	*subjicitur*
454	8	pressond-
	13	*suppr.* Iocoan
455	2	propioz
456	3	docte
	7	æquum
457	7	Ene obra
458	4	arratssean
460	7	munduguciaz
461	9	emazte
463	10-11	moy je viens.
464	1	*An*
	12	aïtagana
465	3-4	aïzpa baithara
469	14	Erromeess?

pages	lignes	
470	8	Harc hori
476	8	gorphutç' hilla
	10	játen
	dre	Obra hori
475	11	cer ordu
	16	erauntssi
476	7	Ene semeä
	12	Sces toy
477	7	haraco
	9	hegal'
478	7	Orratç
481	5	t'entens
	13	Aditu
	15	cer dioçun
483	21	Eztitut
486	6	lehenago
489	17	soleil par
493	16	candela
494	6	hari da
	14	Baduçuc
	20	Dembor'
495	20	agueri
496	3	Egunac
	17	iragan da.
497	8	dembor'
	14	Baratçean
498	8	afal
	19	balu
499	9	Beroaren' fortssaz
	19	iragan da
500	15	handibat
501	12	hagnitç
503	7	Iauna! Egun on'

pages	lignes	
504	9-11	esquer'
	7	çure'
511	7	Baratçera... passaiatuco
512	9	ikhusteco
514	19	bortç
515	4,7	♁
516	3	Bizquitartean
	7	gauçec
	11	asmatua
	13	eziaquigna
	14	ezpaïtaquizquite
517	4	duçu
	16	berbo'
518	16	Hirur
	20	rric
519	3	adin'
	10	gabetanic
	17	on' gau'
520	10	*jauna*
	16	dembora harida?
	17	eguitenda
521	7	çure
536	9	arno'
547	5	baïnuque
	6	baïnituzque
549	11	baçiacussaat
	18	badacussac
555	2	Guc baditçula
	11	Ils les ont. badidutéla.
	15	bahituëla
	20	Que etc.
	Note	*italiques* sont coupées par le relieur
556	15	bacioteat. baciotenat.

pages	lignes	
556	17	mihi. da
	18	Harc badarocu
	21	badarotan
557	2-3	habet illi. ille dat.

Suomalais-ugrilaisen senran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, XVIII. — *Helsingfors*, 1900, in-8°, 20, 10, 9 et 49 p.

Contient : 1° Études ethnographiques chez les Ostiaques, par K. F. Karjalainen ; 2° Sur les Ostiaques et les Vogoules, par U. T. Sirelius ; 3° Ein weiterer Beitrag zum Tönniscultus der Esten, par Max Buch et Erwin Jürgens ; 4° Chants populaires mordvines, par H. Paasonen ; 5° Discours prononcé à la séance annuelle du 2 décembre 1899, par O. Donner (sur les progrès du Bouddhisme), 6° et 7° Rapport annuel en finnois et en français.

CORRIGENDA

pages	lignes	
3	16	Astete the Jesuit
15	4	d'en bas pl. nac = those who
26	22	1741
43	3 et 7	*usaya* et *usanza*

VARIA

L'Argot des Marins

J'ai trouvé, dans les papiers de mon père la copie ci-jointe d'un extrait du « livre de bord du trois-mâts le *Souvenir*, capitaine G. Odin » relatif à une tempête à Pondichéry. Je crois intéressant de le reproduire comme un échantillon remarquable de ce qu'on peut appeler « l'argot des marins » :

« Le lundi 8 décembre 1856, vers deux heures après midi, on signala au mât du pavillon du port de se tenir prêt à appareiller. Le vent était nord, un peu vers l'ouest, les grains violents, la mer très grosse et venant du large, le baromètre à 75,7 et baissant toujours depuis le matin. Les dispositions prises depuis deux jours ne furent pas longues : tout avait été envoyé en bas, les mâts de perroquet et tous les boute-hors de bonnettes, les panneaux condamnés, drômes, embarcations, ancres, tout était solidement serré. A quatre heures (ordre de sauver les équipages des navires hors d'état d'appareiller) : le *Souvenir*, comme un des plus rapprochés, devait envoyer à bord du *Charles Dumergue* mouillé dans le N.-E. 1/4 E. Or, il y avait danger à exécuter cet ordre (que beaucoup ont dû éluder). Quoique le temps fût très mauvais, les grains de plus en plus violents et fréquents, la mer de plus en plus grosse, et que la chute du jour approchât, des défenses, espares, amarres, etc., furent mises en dehors pour garantir l'embarcation des pitons et des chaînes d'artimon qui l'auraient infailliblement crevée avant d'être mise à l'eau, tant le roulis était effrayant. Une baleinière fut donc immédiatement amarrée et armée de six hommes. Elle alla au secours du navire en question. Le coup de canon d'appareillage tire à quatre heures 1/4. Tous les bâtiments, ou à peu près tous, mettent sous voile, excepté

le *Souvenir* et la *Sidonie* qui attendent leurs embarcations. La baleinière arrive à bord avec onze personnes qui sont immédiatement embarquées avec des bouts de corde. Il est 5 heures 1/2 et la nuit vient à grands pas. L'horizon se charge de plus en plus. Mais il reste cinq hommes à sauver. A peine le dernier Indien était-il embarqué que, malgré la mer, les grains, malgré la tempête qui approche, quoique l'embarcation trop chargée ait failli chavirer en accostant et soit à moitié remplie d'eau, personne n'hésite à repartir. Le canot part donc et revient heureusement avec le reste de l'équipage du navire anglais. Ces hommes sont hissés comme les premiers. La baleinière est crochée et hissée, non sans avaries. Un coup de mer la jette sous l'arcade et écrase le côté de bâbord. Les hommes se rattrapent aux bancs et aux garants. Aussitôt le canot hissé est saisi ; tout le monde à la manœuvre.

« Les huniers aux bas-ris sont établis, moins le perroquet de fougue. A 6 heures 50, je démaille et hisse un feu à la corne qu'on n'a pas dû apercevoir de terre, car je distinguais à peine le feu de Pondichéry à la même heure. La route à l'Est ; à 7 heures le baromètre à 75,4. Grains furieux de 7 heures à 8 heures, tangage de plus en plus dur. A 9 heures, le boute-hors de foc casse au ras de la draille du grand foc qui reste seule en place dans la moitié de son clou. Serré le grand hunier. Aussitôt fait route du S.-E. sous le petit hunier aux bas-ris, et le petit foc. Sauvé tout le grément du boute-hors, haubans, barbejoue... Ouragan déchaîné à 11 heures. La mer démontée roule sur le pont, les drômes sont soulevées. Le navire fatigue considérablement. Vers minuit, le petit hunier se défonce ; on ramasse les lambeaux avec beaucoup de peine. Mis à la cape à sec de toile ; le vent au N.-E., tournant à l'Est, parfois le S.-E. 1/4 E. Le grand foc qui, jusque-là, bien serré sur son bâton et sur sa draille, avait tenu bon, commence à se déferler. La draille en filant avait cassé le hâle-bas et donné du mou dans les tours de raban de la tête. A 1 heure, dans le fort de l'ouragan, le foc part fouettant au vent, tenu par ses amarres et ses écoutes; les bagues de la têtière partent les unes après les autres et le foc se déploie dans toute sa longueur, ébranle la mâture en fouettant, fait partir le boute-hors qui vient en travers

sur le beaupré en tordant le chouque. Enfin à 3 heures, il ne reste plus que les ralingues et quelques lambeaux de toile. Pendant tout ce temps, on essaye inutilement de s'en rendre maître en envoyant en bas la drisse dépassée du mât de hune et par-dessus les étais du mât de hune. Impossible de haler la têtière au vent des drailles: tout part, tout se brise, poulies, bagues, drisses, hâle-bas, etc. Il n'y avait pas à envoyer d'hommes sur ces tronçons de mât, ni aussi à laisser porter au Sud ou au S.-O. A minuit, le baromètre était à 74,8, à 4 heures à 74,2. Le grand hunier étala jusqu'à 4 heures 1/2. A cette heure, la barre de bon de T casse au ras du bossoir, dévente le grand hunier qui est enlevé dans une minute. Il se déchire d'abord du haut en bas, puis d'un travers à l'autre en arrachant le côté de tribord, ne laissant qu'un bout de ralingue et des lambeaux sur l'écoute de bâbord, l'autre ayant décroché en battant. On hâle tout dedans en filant cette écoute.

A 6 heures, l'ouragan mollit. Accalmie de 6 heures 1/4 à 7 heures 40; profité de ce répit pour ramener le petit foc déjà à moitié dévergué. Souqué les rabans des autres voiles. Envoyé en bas les lambeaux des deux huniers, les ralingues hâchées du grand foc. La mer affreuse, le navire roulant horriblement, la mer sur le pont passant par-dessus les panneaux, etc. A 7 heures 1/2, le vent dans un grain saute à l'Ouest en furie, et l'ouragan recommence comme de plus belle de 8 heures à 2 heures de l'après-midi. Il était temps que le vent changeât. A la première heure du jour, en regardant la mer, je vis (comme je m'en doutais bien) que nous étions très près de la côte. La mer était couleur jaune sable. Grâce à Dieu, je n'eus pas besoin de préparer une ligne de sonde pour compter les minutes que nous avions à courir.

« L'ouragan passé à l'Ouest, O.-S.-O., se déchaîne donc sur nous; les mâts et les vergues sans voiles (il n'y en avait que deux et deux bien serrées) fouettaient comme des roseaux; les embarcations frémissaient sur les bossoirs tremblants. Les murailles, même celles au-dessous du pont, les parois, éprouvaient aussi une sorte de convulsion fort sensible au toucher, et le navire sans voiles à la cape, les dalets dans l'eau, tenait le vent

sans essuyer de coups de mer, gouvernant jusqu'à 10 heures au N., puis au N.-O. 1/4 N., N.-O., N.-O. 1/4 O.; le vent halait toujours le Sud. Pendant ce temps (c'est-à-dire depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir), le baromètre monte toujours même pendant le plus fort de l'ouragan du matin successivement de. 74,1 à 74,2—3—5—9, 75,3, 75,5. Nous fûmes bientôt dans une mer plus bleue; nous étions parés. A 4 heures 1/2, largué la misaine avec un ris, le petit foc envergué, et établi la benjamine. A 6 heures, le perroquet de fougue, la brigantine; fait route au N.-O. Le lendemain 10 décembre, envergué les huniers dès la pointe du jour; puis, gréé le grand perroquet; à midi 1/2, relevé Tranquebar à l'O.-N.-O. distant de 8 milles. Suivi la côte sous une voilure maniable, mouillé sur la rade de Pondichéry le 11 décembre à 4 heures du soir.

« F. Lonieux, 2e Capitaine Commandant. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.

THE LIFE AND LEGENDS OF SUNDARA-MŪRTTI

The Çaiva devotee, adapted from the Periya Purāṇam.

---

§ 1. — *Sundarar's origin.*

The great Sages of the Çaiva sect in the South of India are four in number. Of these Māṇikka-Vāçagar is the oldest and incomparably the greatest. At an interval of probably a century arose Ñāna Sambandhar, Sundarar and Appamūrtti. These three lived in the time of the great struggle between the Jains and the Çaivites, which ended in favour of the latter. There was a great dissimilarity between the three sages of this later period; Sambandhar being a youth, almost a child, full of enthusiasm, gifted with a truly poetic faculty, and passing away in his earliest manhood, innocent and uncorrupted. He beams upon us in the legends as a lovely character. The next, Sundarar, was of a very different type. He seems to have been remarkable for beauty of person,— his very name, which is also one of the names, or epithets of Çivan, meaning the 'beautiful'. He was addicted to pleasure, — an accomplished courtier, and man of the world. There seems indeed nothing whatever of the ascetic about him from first to last. His hymns, 100 in number, are not it seems to me of any peculiar value. Like those of Sambandhar and Appamūrtti they are decads of verses in honour of the idol worshipped at each shrine visited by the sage, as a sacred bard. We may say, once for all, that the circumstances and traditions connected with the great collection called the

Dēvāram do not impress us with any conviction of the genuineness of the great majority of these songs. About a score of them are striking hymns.

The story of Sundarar begins before his appearance in South India. He was one of the host of Çiva in Kailāsam, — (on the *silver hill*) — his name being Hālāla-Sundara (an epithet of Çiva; Tiru-Vāçagam, XII, 9), and was one of the especial favourites of Çiva. One day as he was walking in the flower garden belonging to the goddess, he saw two maidens, attendants upon Pārvathi, or Umā, who were plucking flowers for her garland. He immediately became enamoured of the lovely damsels, and in a state of great bewilderment presented himself before his master, who at once recognised the fact that evil desires and passions were alive in his servant's soul. He accordingly told him that, because it was so, he must descend to earth and be born a man in the southern land, where he can in due time marry the girls with whom he is in love, they having also been sent down to sojourn on earth. Sundarar adores his master and says, 'our Lord, since I have yielded to evil impulses that must for a time separate me from Thy sacred feet, when I am on earth deign at times to appear to me, and make me and keep me ever Thy faithful servant and devotee'.

This Çivan promises to do, — and so Sundarar quits for a time the bliss of Paradise, to expiate (very strangely) his sin.

§ 2. — *His birth and early history.*

There is a district in the Southern Tamil country named *Tirumunai-pāḍi*, and a town in it called Nāval-ūr. In this village lived a Çaiva devotee whose name was Çaḍai-yanār, and his wife, a most virtuous and saintly woman, was called Içai-ñāniyār. He was born as the son of this worthy pair.

When but a child he attracted by his beauty the attention of the king of the district, who begged him from his father and brought him up as his own son. This did not however prevent him from observing all Brāhmanical usages, and from reading the sacred Vedas. He thus grew up both an accomplished courtier and a learned sage. When the time came for his marriage his parents arranged for his union with an unexceptionable bride, and on the appointed day in great state he repaired to the lady's house for the performance of the marriage ceremonies. At that time Çivan, ever mindful of his servant, and cognizant of all deeds and of all events, came down from Kailāsam to fulfil his promise, and presenting himself in the marriage-hall disguised as a poor Çaiva mendicant, addressed the brāhman ministrant with the words: 'This marriage cannot proceed, for I have a complaint to make, and a claim to urge. The bridegroom is my SLAVE, and was sold to me by his grandsires. The deed of sale with signature is here.' To this Sundarar naturally replied 'Was it ever known that a brāhman was sold as a slave to another brāhman? Go, madman.' The disguised god replies: 'Whether I be a madman or a demon matters not. Abuse me to thy heart's content; but the suit is not so settled, nor my claim refuted.' It may be observed that 'Madman' is the phrase continually applied to Çivan as the wandering mendicant. This occurs frequently in the Sacred Songs of the ascetics (Cf. note I to Tiru-Vāçagam and 5). A great dispute hereupon arose, in the course of which the unknown mendicant exhibited a document purporting to be a deed executed by Sundarar's grandfather making over himself with his entire clan to the Brāhman as his absolute slaves. This deed Sundarar indignantly pronounces to be an absurd forgery, for '*no Brāhman can ever be a slave*'; and tears up the document. The claimant now appeals to the

village council, and Sundarar is compelled to accompany the disguised god thither to defend the suit. After much talk, the original document is produced, and the signature of the grandfather verified! The bond ran thus 'I, *Ārūrān*, a Çaivite of the original stock dwelling in Tiru-Nāvalūr, make this agreement with the "Madman", who resides in *Veṇṇai-Nallūr:* myself and my posterity agree to give ourselves up to him, inwardly and outwardly, as his hereditary bondsmen'. Upon the exhibition of this bond the question arises whether the claimant was really a householder in the village, for no one seemed to know either him or his dwelling place. When the question was propounded to him he bade them follow him, and conducted them to the celebrated Çiva temple in the neighbourhood, entering which he was finally lost to view. The astounded brāhmans now perceive that the claimant was their god, and that the document simply asserted what every true Çaivite would gladly acknowledge, that outwardly and inwardly he and all his race belong to Çiva, the Supreme Blessedness! It is in very deed Sundarar's divine master who has come down from Kailāçam, has assumed this form, and resorted to this stratagem to assert and make manifest his eternal sovereignty over his servant.

Sundarar now understands it all, and rushes into the temple where stands the image of Çiva with Pārvathi his bride conjoined. Addressing this he says ' I recognise Thee, and acknowledge Thy claim, o my Master.' The god replies: 'Before, whilst thou wert my servant on the silver hill, thou didst permit thy soul to swerve from its fidelity to me, and I sent thee down to earth to rid thee of the stain. I have now interfered to prevent thee from entering into bonds which woudl entangle thy soul, and make thee more and more of the earth earthly.' The extatic rapture of Sundarar here finds ex-

pression in the poet's flowing verses, which are more copious than interesting, or (to us) edifying. Çivan replies, ' in the dispute thou hast used mighty words against me, even calling me 'Madman' and 'Deceiver'; thou shalt henceforth be called '*the mighty devotee*', and shalt mightily praise and serve me in these Tamil lands. Go forth therefore, and sing my praises in ever loving and lovely song. Song shall be thy worship.' Thus commissioned, the sage goes forth to be one of the four great Çaiva psalmists. We humbly confess after long study an utter inability to admire his poetry, the contrast between which and the powerful and pathetic verses of Māṇikka Vāçagar is striking.

§ 3. — *Sundarar's Pilgrimages.*

It would be tedious and unprofitable to trace all the various pilgrimages which henceforward occupied the time of our sage. He visited every Çiva shrine from Çithambaram to Sheally, and it is mentioned that he refrained from entering the latter town because it was the birthplace of the renowned *Ñāna Sambandhar*. This certainly is an odd reason for avoiding it, and seems to indicate a fear of being considered a rival of Sambandhar. I infer too that his date was some little time after the two other saints, Sambandhar and *Appa Mūrtti*. Some of his experiences are sufficiently grotesque: for example, he once came to a place called *Tiru-Vathigai*, where he laid himself down to sleep in the adjoining monastery porch. Soon an old brāhman came in and stretched himself by Sundarar's side. Some time afterwards the sage was aroused from slumber by feeling this old brāhman's feet pressing his head. He accordingly arose, rearranged his pallette, and again resigned himself to slumber; but again was roused by feeling the feet of his pertinacious old neigh-

bour resting on his head! He now again arose and planted himself at right angles to the restless stranger and resigned himself once more to repose. Still however, whatever position he took up, in a little while his slumbers were surely disturbed by the intrusive feet. On rising at length to expostulate, he heard a voice say 'Sundarar! knowest thou me not?' But the old brāhman had disappeared, and the sage knew now that his Master was fulfilling the promise he made to him on his quitting Kailāçam.

§ 4. — *His first marriage.*

Meanwhile one of the two damsels with whom he had been enamoured in Çivan's paradise, and whose name was *Kāmalini*, was sent down by Çivan to Ārūr, where she was born as a dancing girl, and received the name of Paravaiyār. She there grew up to be a young maiden of exceeding beauty and accomplishments, and was in the habit of visiting the temple daily with her companions, there to sing the praises of the god. On one of these occasions she was seen by Sundarar, and although they did not recognise one another, the 'ancient flame' was felt by both of them. In order to arrange for their union, it is said that Çivan himself came down and negotiated the marriage, such as it was.

This is not a very edifying episode in the Periya Purānam!

At this period Sundarar settled down to a quiet domestic life with Paravaiyār, and obtained great renown in all the neighbourhood as a devotee whose prayers and benediction were of exceeding value. Some of the neighbouring villagers were in the habit of filling Paravaiyār's storehouses with paddy and pulse of every description, and she was evidently a thrifty housewife. But famine came. The chief patron, if we may call him so, of Sundarar was a petty

chieftain of *Guṇḍai*, who on the failure of the crops appealed to Çiva especially on behalf of the Saint to whom he could no longer send the accustomed largesses. In a dream the god promised relief, and next morning the town and adjacent hamlets were filled with piles of grain rising mountain-high. The difficulty now was how to convey them to Ārūr where Sundarar lived. When information reached him of the vast heaps of grain ready for him in *Guṇḍai* he went to the temple and sang one of his celebrated decads, the refrain of which is:

' Bid these be lavishly poured forth for us'. —

Çivan accordingly sent his hosts at nightfall (reminding one of Robin Goodfellow!) who soon brought grain enough to fill the granaries not of the sage only but of all the people of Ārūr; and Paravaiyār made the distribution with great eclat.

§ 5. — *Golden gifts.*

A devotee of his is celebrated under the nome of *Kol-puli*-Nāyanār. At his earnest request Sundarar visited him and was received with extraordinary pomp, the chieftain bringing out his two daughters, whom he presents to him to be his slaves. The saint receives them with the words 'They shall be my daughters', and in the kindliest manner conversed with them and gave them presents. The incident throws light upon the habits and feelings of the time. From thence Sundarar returned home, and found that Paravaiyār was, as usual, in want of supplies, and the more so as a great feast was at hand. Accordingly he set out to the town of Pugal-ūr and going to the temple implored the assistance of the god, and afterwards retiring to the neighbouring monastery (or *choultry*), gathered together some bricks which had been brough in for repairs, and piled them up as a kind of pillow, spread

ing over them his upper garment. He thus went to sleep, and when he awoke, behold! the bricks were gold, a wonderful circumstance which he commemorated in a suitable ode. After this he made a circuit through the towns in the neighbourhood of the Kāvēri. During this circuit the king of *Ur-raiyūr* lost a very precious breastplate inlaid with gems; but in answer to the prayer of the saint it was restored, and put into a vessel of water used for bathing the idol. Thus, when the servant poured water upon the image the precious jewel fell out, and arranged itself around the neck of the idol, plainly indicating the god's agency in its restoration. Sometime after this he again supplicated the god (perhaps at the instigation of Paravaiyār) for another gift of money, and received what the history calls 'a pile of gold', but its nature and value are not further specified. He then went on to visit the *Konka-nād*, and after a great round came to Çithambaram. One night when trying to find his way to Vriddāçalam he met an aged brāhman from whom he asked directions for the way.

The brāhman, really Çivan himself, showed it, and disappeared. Thus was the master the ever ready guide and companion of his servant. At that time the god spake to him in a voice which he heard, but saw no form, bidding him cast the gold that he was carrying about with him into the *Maṇi-muttam* river, assuring him that when he required it he should find it in a certain spot in the tank in the temple of Ārūr.

Accordingly our sage returning home told his spouse that there was money given him by the god, now lying on the western side of the tank in the temple enclosure. She laughed him to scorn, but he replied 'by the grace of our god I will give it to thee' and led her to the place; where having performed all reverential ceremonies he went down into the tank to seek the gold; but the god desirous to try him, and make

the circumstance the occasion of the production of the sacred hymn, withdrew the gold from the tank; so the sage was disappointed, yet he sang a song to be found in the *Dēvāram*. Instantly the gold was restored, but on examining it it was found to be of inferior quality. This also was a trial, and after he had devoutly sung another song, he received the gold in all its purity, Paravaiyār's mouth was stopped, and her inordinate desire of money satisfied. After this the sage and his wife lived together for sometime in great comfort and peace.

§ 6. — *At various shrines.*

He now set out on a new circuit, in the course of which he came to Çīrkāṛi where he venerated the feet of Ñāna Sambandhar, but whether this means that he there met that sage, or paid veneration to some image of him, is not quite clear. In the course of this journey a remarkable circumstance happened: the sage worn out with fatigue and suffering from hunger and thirst was fainting by the way when his ever watchful master in the shape of a brāhman appeared to him under a pavilion in which everything necessary for the sage's refreshment was provided. He and all his retinue probably numbering some hundreds were fed, and after that retired to rest; but when they awoke the brāhman and the pavilion had both disappeared. This is commemorated in the Dēvāram. He then went on to Çithambaram and there worshipped Çiva '*the head* of *the assembly*'. Afterwards his wanderings led him to a place called Tiru-Kachūr, which is a few miles from Chingleput. There again nightfall found him under the outer wall of the town exhausted and famished. Çivan, the Supreme, however appears and with his mendicant bowl in his hand says, 'Remain here, and dismiss all anxiety. I will go and ask alms for you and speedily return.'

Accordingly the disguised god went to all the brāhman houses round and begged for curry and rice, and bringing these back to the famished sage placed them before him. So Sundarar praised the unknown brāhman's love, while he and his retinue ate and were refreshed. Forthwith the brāhman disappeared. Another hymn commemorates this.

His next journey was to *Kāñji*, where he worshipped the god under the name of Egambarar[1].

Here he remained for some time, and then went on to Tiru-Kalatti, the mountain where *Kaṇappa-Nāyanār*'s[2] image stands and there he offered his adoration and sang his hymn (Dēvāram, p. 1044).

§ 7. — *His entanglement with Çañgiliyār.*

After this he returned to Tiru-Otti-ūr.

We now come to what is the most curious episode in the sage's (?) history. At the outset of the story we find Sundarar in relation to two of the ladies of Kailāçam. One of these under the name of *Paravaiyār* has been born on earth, and, has become his wife; the other *Aninthithai* (= the Irreproachable) also was now born upon earth, in a family of the yeoman class (Veḷāḷar) under the name of Çangiliyār ('She of the chain'). On earth she grew up thoroughly devoted to the worship of her mistress Umā. In due time her parents prepared to give her in marriage to a suitable person of the tribe; but she steadily refused, saying that she was destined to belong to none but a devotee of Çiva. At length after much suffering, she finds herself installed in the temple of Tiru-otti-ūr in a suitable dwelling as a nun, or pledged devotee of the goddess, her mistress. In this retirement three

1. Tiru-Vâçagam, IX, 15; XIV, 4.
2. For this legend see Tiru-Vâçagam, X, 13, and XV, 9-12.

times every day she visited the temple to behold the deity ; and, behind a veil in an appropriate recess, she employed herself in weaving garlands of flowers to adorn the sacred images. Thus it happened one day that when Sundara-Mūrthi came to the temple and looked round upon the various worshippers he went into the recess where the garlands were prepared. There, led by the hand of fate he beheld *Çangiliyār*, fell in love with her, and going forth enquired her name and learnt that she was a devotee in the service of the temple. He straightway offered his petition to his master, who in things good and bad is represented here as being the unscrupulous friend and confidant rather than the lord of his devotee. The god replied to the sage' s prayer, 'She whom you ask for is the most ardently devoted ascetic of the temple; but fear not, I will give her to thee. ' Accordingly at midnight when she was asleep in her cell the god appeared to her in a dream. This appearance threw her into ecstasies, and falling at his feet she cried 'Lord, what meritorious deeds have I done in former embodiments that for my salvation thou shouldst thus appear?' To this Çivan the supreme replies, 'All in *Tiru Venney-nallūr* know how I made a certain bard my servant and my companion. It is he, my friend, that prays that thou mayest be given to him as his wife. Joyously consent thou to his request!' She replies 'Thy servant, o lord, will obey thy command, and become the wife of this thy devoted servant; but he now lives in Ārūr in great joy and prosperity. Cause him to swear an oath that he will never desert me after our marriage.' Accordingly it was arranged that the sage should swear unalterable fidelty, which considering that Paravaiyār was still alive, seemed a difficult matter ; and, in fact both he and his master knew that the oath would not and could not be kept; but, since Çangiliyār would listen to no compromise, it was agreed at the suggestion of the god that

the oath should be sworn, *not in the shrine before the sacred image,* in which case it would be binding, but under a tree in the precincts, in which case it would not be a binding oath! The god himself having suggested this, she accepted it, and accordingly the pretended oath was sworn. The next day the god appeared to the devotees of the temple in a dream, and commanded them to give Çangiliyār in marriage to his servant Sundarar, which was done accordingly.

Thus a new life begins for the sage, who is now in fact attached to Çithambaram, of which Tiru-votti-ūr is a suburb; yet he has not forgotten the lord of Ārūr; and to him he addresses a song which is celebrated; and after that, breaking his oath, leaves Tiru-votti-ūr to return to his first loves, both spiritual and earthly. But it is said that his eyes became blinded as a punishment for breaking his oath, and thus blind, but still singing with devotion the praises of the master who had, as it would seem, betrayed him into this sin of perjury, he makes his way towards Ārūr. On the road he visited several shrines specially, *ālamkāḍu,* where he saw the temple of 'the Lady of Kārikāl'[1]. He then went to Kāñji where in answer to his fervent supplications his left eye was restored. After this he went onwards from village to village, but it seems that as a further punishment he was afflicted with what would appear to have been a kind of leprosy covering the whole of his body. This however was removed in answer to his prayers, at the village of Tiru *āvaḍu-turrai,* where he was directed by the god to bathe in the tank on the north side of the temple. This was the occasion for further hymns of thanksgiving. Still he was afflicted by the loss of his right eye, especially because the glory of his master in each shrine could scarce be beheld even by both eyes, and

1. See her legend in Tiru-vāçaçam, VII, ver XV.

one was obviously insufficient. However, in answer to his prayers, this also was granted him, and in transports of joy, perfectly restored to himself, he reenters Ārūr. Meanwhile Paravaiyār, his first wife had heard of his infidelities, and mock-marriage, and was of course exceedingly indignant, so that when our devotee wished to return to his dwelling she refused to permit any messengers of his to enter the dwelling. In vain was the help of various mediators sought. She declared that she would die rather than be reunited to him. In this extremity the sage has recourse to his master, whom he sought again to employ in what certainly seems to us to be a most undignified occupation. It is difficult indeed to fancy 'Çiva Perumān' acting in the capacity of Sir Pandarus of Troy! However there seems to have been in this case no limit to the kindly indulgence of the master who treated the devotee invariably as a spoiled child. He accordingly paid two visits to the lady, one in the guise of a devotee, and again in his own glorious form; and she is at length appeased, Sundarar being readmitted to his home. So thoroughly has the god performed his task that when Sundarar arrives he finds his dwelling in festive array, lights gleaming and beautiful flowers shedding light and beauty, and diffusing a heavenly radiance around.

After this, for a long period he and Paravaiyār lived in all the luxury of amplest wealth: the sanctity being apparently in abeyance!

§ 8. — *Healing of Ēyar-Kōn.*

At this time a distinguished devotee of Çivan, called Ēyar-Kōn Kali-Kāma-Nāyanār, hearing that Sundarar had actually dared to employ his Master as a vile *pandar;* was naturally very angry and gave expression to his wrath in

words of contemptuous indignation against both the servant and the Master!

Çivan, the supreme, hearing of this, sent a dreadful colic as a punishment to the presumptuous devotee, and when the sufferer appealed to his compassion said to him « Only by the hand of my servant Sundarar can'st thou be healed ». The impetuous devotee indignantly refused the services of one whose conduct he had so loudly condemned, declaring that he would rather he branded with the three-pronged spear of Çivan made red hot, than allow one who had employed the god on such an unworthy errand to approach him.

However, the sage came, and was denied access to the sick man ; but forcing his way in, declared that he had come to heal. The patient, in a fury drew his sword and slew himself, rather than be healed by unworthy hands. The sage horrified took the sword, and was about to kill himself, when Çivan restored the dead man to life, and filled his mind with heavenly light, the result of which was that he sprang up and wrested the weapon from Sundarar's hand. A full explanation and reconciliation took place and from that time Ēyar-kōn became the attached friend of the sage, who paid him a long visit and then returned to Ārūr.

§ 9.—*His friend Çēraman Perumal.*

After this a new friend comes into the life of the sage. This person is called Çēramān-Perumāl-Nāyanār, who was the chieftain of Koḍuṇkōḷ. This petty king was a very remarkable devotee, and his history is related at great length. We shall only note the particulars connected with his intimacy with our sage. The first place of importance which they visited together was Vēdāraṇiyam, celebrated in the history of Ñāna Sambandhar. This chief seems to have been himself

a poet. They then went to Madura, and travelled round the Pāṇḍiyan kingdom, while the sage composed and sang lyrics at every sacred shrine. After many days spent in Ārūr, the two friends took a journey westward, and having to cross the Kāvēri, which was swollen by the rains, the sage sang one of his celebrated songs, the consequence of which was that the river divided, and standing on either side like walls of crystal permitted them to pass over dryshod. After they had sung praises to the god, the river quietly returned to its usual channel. After this Sundara-Mūrtti accompanied his friend to Koḍuṇkoḷ where he was received with royal pomp, and made a splendid progress round the little state, singing his sacred lyrics everywhere. After some time he felt an irresistible impulse to return to Ārūr, but his friend and patron resisted his departure, and only consented on the understanding that immense piles of gold, jewels, costly garments and perfumes should be sent with the sage, carried by a little army of porters. When they were on the way the hosts of Çivan disguised as robbers came and carried off all the treasure: but the sage went to the nearest temple, and sang a lyric which had such an effect that the robbers brought back the whole of their spoil and piled it up at the gate of the temple; so the wealth reached Ārūr in safety, no doubt to the great satisfaction of Paravaiyār, who was of an avaricious disposition it may be inferred. On a later occasion when Sundarar returned to visit his friend, it is said that in a certain village he heard sounds of rejoicing proceeding from one house and of mourning from the opposite one. On enquiring the reason he was told that in the house of mourning a boy of five years of age had gone to bathe in the tank with another boy about his own age; and that one of these boys had been swallowed by an alligator, while the other had escaped. The mourning in the one house was for the child

carried away in such a terrible manner; while the rejoicing in the other house was for the child that had returned safe, whom they were investing with the sacred thread! The saint was filled with compassion for the mourners, who came crowding to worship at his feet, imploring him to accept their hospitality and feeling that his presence was more than a compensation for their bereavement, and sang one of his sacred lyrics, praying that the child might be restored. Accordingly the dreaded king of death brought back the spirit of the child, reunited it to the body, and caused the alligator to bring the child thus rescued to the bank. This wonderful resurrection filled the whole countryside with wonder, and rich presents poured in, while the land rang with the praises of the illustrious visitor.

Many days after this the sage, while his host had gone to bathe, went to the temple of Tiruvañjaikaḷam, and having performed his worship with due devotion, prostrated himself before the image in an ecstasy of mystic fervour, praying in language, that might have been adapted from the song of Simeon, that he might at length be released from the bonds of earthly life and permitted again to worship at the sacred feet on the holy hill. No sooner had he offered this prayer than Çiva-Perumān, addressing all the gods, bade them in glad procession proceed to earth, and placing Sundarar on a white elephant conduct him to Paradise. This was accordingly done. All the heavenly hosts surrounded him. He was mounted upon an elephant; and with the sound of all kinds of music, amid the praises of all the gods, and showers of flowers from the sky, he was conducted along the celestial way to Kailāçam. Meanwhile the chief his friend returning saw the wondrous procession making its way through the sky, and immediately mounting his royal charger breathed into

its ear, the 'mystic five syllables'[1]. Forthwith the charger sprang into the skies overtook the elephant on which the saint was riding, and led the way to the 'silver hill'. All the choice warriors of the kingdom seeing their master taken from their sight fell upon their swords, and leaving their earthly bodies at once received the heavenly shapes of heroes, and so preceding their master waited at the gate of Paradise to welcome him and do him service. So the whole company went on, the saint still chanting his inspired song. At length at the sacred gates the sage was admitted, but his friend and attendants remained outside. Çivan received his faithful devotee and friend with warm welcome. The sage, bowing at his feet, said "The fault which banished me from hence and consigned me to an embodied existence is forgiven, and once more thou dost admit me to share thy joy with thee!" He then represented the case of the Nāyanār who was waiting without the gate. The order was given at once for his admission, and our sage under the old title of Halāla-sundarar was made the chief of Çivan's hosts, with his friend as his second in command.

Afterwards, Paravaiyār and Çangiliyār, restored to their old names and positions, were gathered with the servants of Pārvathi. So they all entered into the joy of an eternal rest. To the king of the sea it was moreover given in charge that he should carry down to the Southern land the hymn which the sage had sung on the way. Thus ends the legend of the third of the Çaiva saints, or if we include Māṇikka-Vāçagar, the fourth. It will be seen that they were very diverse in character and history.

By the readers of the four histories of Māṇikka-Vāçagar, Sambandhar, Nāvukkaraçar and Sundara-Mūrtti, who closes

1. See Tiru-Vâçagam p. XXXIX, note II.

the series, it will be seen that these " saints " had many peculiarities and even vices which to the western mind seem most repulsive, and unsaintly. For example Sundarar in his poems uses the most unseemly familiarity in his addresses to his master. Before coming down from Kailāça he had earnestly implored the god not to forsake him in his new position; and we have seen that Çivan was continually with his faithlul devotee, who calls him ' Madman' ' Deceiver ', ' Companion ' and even ' Servant '. Something of this is seen in Māṇikka-Vāçagar's verse, but Sundara avails himself of the liberty of a spoiled child in a strange way. We may notice too an inconsistency in the history of this devotee not discernible in the others. Sundara was sent down to earth to rid himself of the dominion of the senses and to make atonement for the indulgence of undisciplined thoughts and desires. The god also appears to break off Sundara's marriage by claiming the young bridegroom as his slave; and the design of this is to prevent him from becoming a drudge to the world. Yet afterwards, the selfsame Sundarar is actually permitted to employ his master to arrange for his union with Paravaiyār, and afterwards to bring about a reconciliation when she was justly offended.

Moreover Çivan was employed to arrange a second and clandestine marriage with Aninthaiyār (or Çangiliyār); and this was accomplished by a gross deception, Sundarar swearing never to desert her, which he however did soon, with the connivance of Çiva! He swore what seemed to her a binding oath, but was not really so, because not sworn in the temple, but merely under the shade of a consecrated tree. We note these things, because the tone here is decidedly lower than that of the two former histories. Māṇikka-Vāçagar laments bitterly his imperfections and falls, but gives the idea of a devout-minded man struggling towards purity and

light. Sambandhar presents an exquisite picture of youthful devotion, reminding us of what we are familiar with in connection with the names of Samuel, Daniel and S. John the Apostle. We say this, because the character of their saints must, one would suppose, affect the conduct of the votaries of the system.

Rev. G. U. Pope, M. A., D. D.
Bailliol College, Oxford.

Note de la Rédaction. — La légende de la sainte de Kārikāl, dont il est question ci-dessus, p. 232, a été traduite en français par M. Julien Vinson et publiée dans la *Revue orientale* (année 1880, p. 117-136), d'après le *Périya Purāṇam.*

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

QUATRIÈME ACTE

(Alors entre Amitié)

AMITIÉ. — J'ai entendu dire à Joie que ma chère compagne, Foi, est protégée par la vénérable Dévotion à Vishnu contre l'ardeur d'engloutissement de la femme de Çiva. Quand verrai-je ma chère amie? mon cœur le désire ardemment. (Elle fait quelques pas sur la scène).

(Alors entre Foi).

FOI. — (Elle dit à haute voix avec un tremblement de crainte) : Maintenant encore mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je vois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'homme en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune.

AMITIÉ. — Ah! voici ma chère compagne, Foi, dont le cœur est agité par la crainte et qui tremble de tous ses membres comme une antilope: elle délibère sur quelque sujet

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246, et t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86; numéro de juillet, p. 223-239.

et ne me voit pas, bien que je sois allée au-devant d'elle. Eh bien! je vais lui parler.

(Haut). Foi, ma très chère amie! Pourquoi, au milieu des tortures de ton cœur, ne pas même me voir?

Foi. — (La regardant avec un soupir): Ah! ma très chère compagne, Amitié!

« Pendant que je me trouvais entre les dents de la bouche grande ouverte de la nuit de la mort, je t'ai vue, ô amie! et toi-même tu es de nouveau dans cette même naissance[1]. »

Viens donc, embrasse-moi.

Amitié. — (Elle fait ainsi) : Amie, comment tes membres peuvent-ils, maintenant encore, trembler à cause de la femme de Çiva, dont le pouvoir magique est menacé par Dévotion à Vishnu?

Foi. — (Elle redit à voix haute): « Maintenant encore, mon cœur tremble comme celui d'une antilope: je revois la redoutable femme de Çiva, ayant des crânes d'hommes en guise de pendants d'oreille, lançant par ses regards une multitude d'éclairs, dont l'aspect est terrible par des cheveux rouges comme des flammes, et dont la langue s'agite entre les dents qui sont des bourgeons et des croissants de lune. »

Amitié. — (Avec crainte): Ah! la misérable, à l'aspect redoutable! Et qu'a-t-elle fait à son arrivée?

Foi. — « Elle est descendue comme un faucon, et, d'une de ses mains, m'ayant saisie par les pieds et de l'autre main ayant pris Devoir, elle s'est envolée avec impétuosité dans les airs, pareille à la femelle du vautour qui tient dans ses serres deux morceaux de chair tremblante. »

Amitié. — Ah! malheur! Ah! malheur! (Elle s'évanouit).

Foi. — Amie, reviens à toi, reviens à toi.

Amitié. — (Revenant à elle). Ensuite, ensuite.

1. C'est-à-dire, tu vis encore.

Alors la déesse, en entendant notre cri lamentable, a les yeux en larmes et la pitié se glisse dans son cœur.

« Avec un froncement de sourcil redoutable, elle lance à la cruelle un regard enflammé par une colère qui fait recourber son corps d'une manière puissante; et la cruelle est tombée sur la terre, comme une montagne frappée de la foudre, ou comme un crâne qui tombe en ruine et se brise. »

Amitié. — O bonheur! En un instant ma chère amie est rendue à la vie, comme une gazelle qui tombe de la gueule d'un tigre. Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors la Déesse, après avoir réfléchi, s'est écriée : Je détruirai jusqu'à la racine Grand Aveuglement, ce maudit, ce méchant qui me méprise. Puis la Déesse m'a chargée d'une mission. — Va, m'a-t-elle dit, ô Foi! parle à Discernement et dis-lui de faire tous ses efforts pour la défaite d'Amour, de Colère et des autres. Alors se manifestera l'absence des passions, et moi, choisissant ce moment favorable je protègerai votre armée en la secourant par l'Acte de retenir son souffle et les autres; la déesse Ritambharâ[1] et les autres, grâce à l'habileté d'Apaisement et des autres, produiront la naissance de Prabōdha pour le bienheureux (Discernement) uni à la déesse Révélation. — Je suis donc partie à la recherche de Discernement; mais toi, à quoi passes-tu tes jours?

Amitié. — Nous aussi, les quatre sœurs[2], par l'ordre de Dévotion à Vishnu, nous sommes estimées des gens de bien pour le perfectionement de Discernement; car ces (gens de bien)

« Songent à moi pour l'heureux et pour le malheureux; ils songent aussi à Pitié, joyeuse aux bons et n'ayant que du mépris pour les méchants; et par ce moyen cette âme, même

1. Ritambharâ. Personnage allégorique qui ne paraît pas dans le courant de la pièce. Il en est fait seulement ici mention.

2. Ces quatre sœurs sont : Amitié, Pitié, Joie, Douleur.

souillée par les vices, tels que Passion, Cupidité, Haine et les autres, gagne la sérénité. »

Ainsi nous toutes, les quatre sœurs, nous passons nos jours à nous occuper uniquement du bonheur de Discernement. Maintenant où ma chère amie voit-elle le grand roi ?

Foi. — Voici ce que m'a dit la Déesse; il y a une contrée que l'on nomme Râdha: là, dans Cakratîrtha, qui fait l'ornement des bords du Gange, Discernement, pour sa (prochaine) union avec la déesse Révélation, s'adonne à la pénitence en soutenant à peine son souffle, et d'un cœur plein de componction, appliquant son esprit à l'étude de la Mîmânsâ[1].

Amitié. — Que ma chère amie s'en aille; moi, de mon côté, je vais accomplir ma mission.

Foi. — Qu'il en soit ainsi.

FIN DU PROLOGUE

(Alors entrent le roi[2] et le concierge du palais).

Discernement. — Ah! méchant, maudit Grand Aveuglement! De toute façon par toi les honnêtes gens sont tués. En effet

« L'insensé, quoique plongé dans elle, ne boit pas dans l'eau de l'océan de l'immortalité[3], pure, d'une grandeur infinie, sans vagues, ayant le bonheur et la pensée[4] sans tache; mais l'insensé, au prix de bien des fatigues, boit dans l'eau

1. Philosophie védantique.

2. C'est Discernement (Vivêka). C'est cette appellation que nous adoptons ici à la place de *rājā* qui se trouve dans le texte, afin d'éviter toute obscurité.

3. C'est-à-dire Brahmâ.

4. *Cidānanda*. On voit souvent *Satcidānanda*, qui est l'expression complète. C'est une formule propre au système védantique, et qui veut dire: l'être qui est l'existence, pensée et bonheur.

insipide de l'océan (du monde) qui n'est qu'un mirage : il boit, il se baigne et se réjouit, il plonge et remonte. »

Ce qui est cause de tout cela, c'est l'ignorance (où l'on est) de Grand Aveuglement, qui met en mouvement la roue de la transmigration du monde, et la cessation (de son pouvoir) ne peut venir que de la connaissance de la vérité. Car,

« Pour le renversement et le déracinement de cet arbre du monde qui est la racine de l'ignorance, il n'y a pas d'autre moyen que la connaissance de la vérité, née de l'adoration pour le Souverain roi (Viṣṇu). »

D'ordinaire, quand les gens de bien ont décidé l'accomplissement d'un projet, les dieux deviennent leurs alliés : voilà ce que disent les gens qui savent la vérité. Aussi voici les prescriptions de la déesse Dévotion à Viṣṇu : — Que l'on fasse des efforts pour la défaite d'Amour et des autres. Pour moi, mon parti est pris en votre faveur ; or, par ce moyen, Amour est tout à fait vaincu par le premier héros, Esprit Critique[1]. — Soit. Eh bien ! je vais lui donner mes ordres pour la victoire.

Vêdavati [2] ! appelez Esprit Critique.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et revient avec Esprit Critique).

Esprit Critique. — Ah ! le monde est renversé par ce maudit Kâma, qui ne cesse de grandir par l'idée que l'absence de réflexion est une beauté, ou plutôt c'est ce méchant Grand Aveuglement lui-même (qui cause cette ruine) En effet,

« Quand il voit la femme, qui n'est qu'une véritable poupée impure, le sage lui-même se réjouit, plein d'enivrement, et, dans son bonheur, il la loue, en disant : Elle est belle, elle a des yeux de lotus, ses hanches sont énormes, ses deux seins se dressent élevés et gros, sa bouche est un beau lotus, ses

1. En sanskr. *vastuvicāra.*
2. Nom du portier.

sourcils sont pleins de beauté. — Ah ! c'est le crime d'Aveuglement. »

En outre, il n'y a pas même de repos pour les gens intelligents qui réfléchissent selon la réalité et qui se disent : La femme est faite d'une cage d'os revêtue d'une fange de chair, elle a une mauvaise odeur qui lui vient de sa nature, et son extérieur est repoussant. Il est donc bien évident que l'on a toujours attribué à la femme des qualités qu'elle ne possède point. En effet,

« Un collier de perles, liane faite de perles résonnantes, des nûpurâs d'or, des guirlandes merveilleuses de fleurs odorantes, un vêtement splendide de lin blanc, oh! tout cela, pour les gens inintelligents, devient autant de qualités chez la femme; mais, pour ceux qui regardent de l'extérieur au dedans, la femme est un enfer: c'est le nom qu'ils lui donnent. »

(En l'air [1]). Ah! méchant Amour, le dernier des êtres! Pourquoi, lorsque tu te manifestes, le monde est-il troublé et sans appui? En effet, voici ce qui se passe dans l'imagination de l'homme : il se dit :

« Elle me désire, cette jeune fille au visage de lune; elle me regarde avec plaisir, cette belle aux yeux de lotus bleu, elle désire l'embrassement de ses larges seins. »

Fi! ô insensé!

« Quelle est celle qui te désire? quelle est celle qui te regarde? O brute! la femme, formée d'os et de chair, n'y voit rien du tout; l'âme incorporelle [2] à son tour te regarde. »

Le Portier. — Par ici venez, Auguste! (Tous deux font quelques pas sur la scène).

1. On a vu plus haut que cette expression scénique était employée quand le personnage en scène ne s'adressait à aucune personne présente.

2. L'âme unique, *puñs*.

Le Portier. — Voici le grand roi qui est assis. Que votre seigneurie s'approche.

Esprit Critique. — (S'étant approché.) O roi! triomphe! triomphe ! Voici Esprit Critique qui devant toi s'incline.

Discernement. — Assieds-toi là.

Esprit Critique. — (S'étant assis.) O roi! le voici, ton serviteur, il est arrivé: favorise-le de tes ordres.

Discernement. — Notre combat avec Grand Aveuglement est commencé. Amour en est le premier héros, et par nous vous êtes désigné pour être son adversaire.

Esprit Critique. — Je suis heureux d'être ainsi honoré par mon maître.

Discernement. — Et par quelle science des armes vaincrez-vous Amour?

Esprit Critique. — Ah! déjà, en pensant qu'il faut vaincre Amour aux cinq flèches et à l'arc de fleurs, on a considéré le choix des armes. Vois:

« Je désarmerai Amour, (d'abord) en fermant très fortement, mais avec peine, la porte (des neuf sens) pour empêcher tout retour vers le souvenir des femmes et le charme de leur présence, (puis) en faisant réfléchir à plusieurs reprises sur leur déplaisante maturité et leurs corps repoussants. »

Discernement. — Bien, bien.

Esprit Critique. — Et aussi,

« S'il y a des fleuves aux grandes îles, s'il y a des montagnes dont les rochers sont polis par les eaux qui ne cessent pas d'y tomber, s'il y a des rangées de forêts aux arbres énormes, s'il y a des paroles d'apaisement venant de Vyāsa et le commerce avec les sages, que peuvent faire les femmes faites de chair et de graisse et que peut faire le dieu de l'Amour? »

Ce qui s'appelle la femme, voilà l'arme principale d'Amour aussi, quand elle aura été vaincue, l'activité de tous les autres

compagnons d'Amour, deviendra stérile et ils n'y trouveront que leur ruine. En effet,

« La lune, le sandal, les forêts de plaisance, blanches par l'éclat de la lune et qui résonnent du sourd bourdonnement des abeilles, les levers du printemps, les levers de nuages aux agréables murmures, les jours de longue durée que parfument les vents qui ont passé sur l'arbre Kadamba, les poudres odorantes... etc., qui sont tous les compagnons d'Amour, sont vaincus par la ruine de la femme. »

Mais c'est tarder beaucoup trop, que mon maître ordonne.

« Moi, en détruisant l'armée des ennemis par les Réflexions se précipitant de toute part, comme par des flèches, pareil à celui qui a pour arc Gâṇḍîva (Arjuna), je renverserai Amour, comme l'armée des Kurus abattit Sindhurâja. »

Discernement. — (Avec bienveillance.) Que votre seigneurie s'apprête donc pour la défaite des ennemis.

Esprit Critique. — Comme l'ordonne le roi.

(Alors il s'incline et sort).

Discernement. — Vêdavati ! qu'on appelle Patience pour la défaite de Colère.

Le Portier. — Comme l'ordonne le roi.

(Il sort, puis il rentre avec Patience).

Patience. — « Les sages, héros profonds comme l'océan immobile et sans tache, supportent les méchants propos et les cris d'un ennemi redoutable par les vagues du froncement de ses sourcils, assombris des ténèbres de la colère, et par ses yeux terribles et rouges comme les rayons du crépuscule. »

(Se regardant elle-même avec complaisance).

« Ce n'est pas la fatigue des paroles qu'il faudrait estimer, ni la douleur aiguë de la tête, ni la torture de l'esprit, ni la lassitude du corps, pas plus que Nuisance et les autres, dont l'emploi serait stérile, mais c'est moi seule, au contraire, que l'on doit estimer pour remporter la victoire sur Colère. »

(Tous deux font quelques pas sur la scène).

Le Portier. — Voici le roi! Que ma chère amie s'approche.

Patience. — (S'étant approchée). Triomphe, triomphe pour le roi!

Voici la servante du roi, Patience, qui s'incline par le prosternement des huit membres.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

Patience. — (S'étant assise). Que le roi me donne ses ordres. Pour quelle cause avez-vous appelé votre servante?

Discernement. — Dans ce combat la méchante Colère doit être par toi vaincue.

Patience. — Grâce à la protection du roi, je serai capable de vaincre Grand Aveuglement lui-même, à plus forte raison Colère, qui n'est que sa servante. Aussi moi-même bientôt

« Je renverserai ce méchant, Colère, dont les yeux vomissent des étincelles, qui entrave sans raison les œuvres de la lecture des Vêdas, du sacrifice aux dieux et aux mânes et de mortification, comme Mahisha a renversé la déesse Durjâ. »

Discernement. — O Patience! nous écoutons. Eh bien! comment se fera la défaite de Colère?

Patience. — O roi! Je vais vous le faire connaître.

« Où est le lever de Colère pour ceux dont le cœur est humide du suc de la compassion et qui se disent : Devant un homme en colère, on doit n'avoir qu'un visage souriant, et l'on doit se conduire avec sérénité ; à l'outrage on doit répondre par des paroles de prospérité ; quand on est frappé, on doit éprouver la joie de la destruction des péchés de l'âme. Malheur à l'homme dont l'âme n'a pu se vaincre ! Il sera difficile à écarter, le malheur qui s'est approché de lui par un fatal destin. »

Discernement. — Bien, bien.

Patience. — O roi! par la défaite de Colère seront entièrement vaincus Nuisance, Fureur, Orgueil, Jalousie et les autres.

Discernement. — Que votre seigneurerie aille donc se mettre dans une position forte pour s'assurer la victoire.

Patience. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

Discernement. — (Au portier). Dêvavati! Qu'on appelle Contentement, victorieux du désir.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne.

(Il sort et rentre avec Contentement).

Contentement. — (Réfléchissant — avec pitié).

« On peut prendre, si on le désire, le fruit des arbres dans toute forêt sans fatigue; en tout lieu on peut prendre l'eau froide et douce des rivières pures; on peut prendre un lit, doux au toucher, que l'on a formé de bourgeons et de lianes très douces : cependant, à la porte des gens riches, les misérables subissent tous les tourments. »

(En l'air). Oh! folie de l'homme avide! Il est certes bien difficile d'arracher (à ton cœur) cet aveuglement. En effet,

« Combien de tes entreprises ont été brisées et combien de fois n'ont-elles pas été anéanties! O brute, qui désirerais boire dans cette eau vile des océans des richesses, qui n'est qu'un mirage! Cependant l'espérance ne cesse pas (de régner) en toi, insensé! puisque ta tête, faite certainement de foudre et de rochers, n'est pas brisée cent fois. »

Cette conduite, rendue aveugle par Cupidité, étonne mon esprit. En effet,

« Insensé! tu penses toujours aux richesses, en te disant : Cette chose, que je devais avoir, elle a été acquise; mais il y en a une autre qu'il faut en plus acquérir, car celle-ci dérive de celle-là, et cette autre chose est obtenue. — Tu ne sais pas qu'en revanche ce démon, Espérance, en peu de temps

t'avalera de force tout entier, toi qu'enveloppe l'obscurité de ta cupidité sans bornes! »

De plus,

« La richesse, eh bien! soit; elle a été acquise avec peine : cependant, lorsque survient la perte de cette richesse ou ta perte, ta mort, la séparation n'en existe pas moins de deux manières. Est-ce que la non-acquisition des richesses est meilleure, dis-moi, ou bien la perte est-elle bonne? La perte du gain nous cause un grand trouble, mais non l'absence de ce gain lui-même. »

Bien plus,

« La mort se réjouit sur ta tête; constamment ce serpent redoutable, la vieillesse, te dévore; le monde est dévoré par des vautours faits de richesses. Celui qui est plongé un peu dans l'eau de l'ambroisie du Contentement, après avoir lavé par les eaux de la science cette poussière qui, née de Cupidité, s'était accrue par l'ignorance, celui-là trouve le bonheur. »

Le Portier. — Voici le maître. Que l'Auguste s'approche donc.

Contentement. — (Ayant ainsi fait). Que le maître triomphe, triomphe! Voici Contentement qui s'incline devant lui.

Discernement. — Asseyez-vous ici.

(En parlant ainsi, il le fait asseoir près de lui).

Contentement. — (S'étant assis avec modestie). Voici votre esclave : que le roi me donne ses ordres.

Discernement. — Votre seigneurie a une puissance des plus renommées : trêve de discours sur ce sujet. Votre seigneurie doit partir pour Bénarès afin de vaincre Cupidité.

Contentement. — Comme l'ordonne le roi.

« Comme le fils de Daçaratha (Râma) a vaincu le souverain des rākchasas (Râvana), aux visages divers, vainqueur des trois mondes et qui doit son accroissement à l'empri-

sonnement et au meurtre des dieux et des brahmanes, ainsi je vaincrai Cupidité nécessairement et très vite » (Il sort).

(L'âme[1] entre avec une apparence modeste).

L'Âme. — O roi ! on a obtenu d'heureux présages pour la victoire et pour le départ. Elle est proche, l'époque du départ que nous avait fait connaître l'astrologue.

Discernement. — S'il en est ainsi, que les chefs reçoivent l'ordre de partir avec l'armée.

L'Âme. — Comme l'ordonne le roi (Elle sort).

(Dans la coulisse).

« Qu'on équipe les éléphants qui, par le vin du mada tombé de leurs fentes et de leurs bosses (attirent) les bourdons enivrés; qu'on attelle aux chars les chevaux qui, dans leur rapidité, l'emportent de beaucoup sur les vents impétueux. Que les fantassins se présentent avec leurs lances qui, dans tout l'espace du ciel, font jaillir comme une forêt de lotus bleus ; (qu'ils fassent de même) les cavaliers, dont les mains puissantes jouent avec les épées. »

Discernement. — Soit. Partons, puisque nous avons obtenu d'heureux présages.

(A son serviteur). Ordonnez à mon cocher de préparer et d'amener mon char de guerre.

Le Serviteur. — Comme l'ordonne le roi (Il sort).

(Alors entre le cocher menant avec lui le char).

Le Cocher. — O roi ! Voici le char tout apprêté. Que votre seigneurie veuille y monter.

Discernement. — (Ayant fait les dispositions des présages heureux, il indique par ses gestes qu'il monte sur le char).

Le Cocher. — (Montrant la rapidité du char). O seigneur! vois, vois :

« Ces chevaux, dont on n'infère la succession des bonds que par la masse de poussière agitée, et dont l'extrémité seule

1. Skr. : *puruṣa*.

des sabots dans leur élan touche à peine la terre, ces chevaux traînent dans les airs le char, dont le bruit redoutable est celui de l'Océan baratté. »

Voici la ville de Bénarès, purificatrice des trois mondes, que nous apercevons non loin d'ici.

« Voici les sommets des palais, plus éclatants que les rayons de la lune : ils apparaissent nombreux et retentissent du bruit de l'eau qui tombe en gouttelettes des machines. Sur ces sommets cette rangée d'étendards est aussi belle qu'une rangée d'éclairs, qui diversement resplendissent aux bords des nuages sans tache de l'automne. »

Et voici non loin, à l'extrémité de la ville, les parcs, où retentit le bruit des abeilles s'attachant à chaque bourgeon, où tombent en abondance les pluies du suc de l'épanouissement des plantes, où les fleurs embaument, où les arbres ont des feuilles si denses qu'ils en deviennent noirs. Dans ce lieu (à Bénarès), les vents ressemblent à des religieux sectateurs de Çiva. En effet[1],

« Les vents sont humides de l'eau du Gange et blanchis par le pollen; ils honorent, pour ainsi dire, par les fleurs qu'ils font tomber sur leur passage, celui qui a pour diadème la lune (Çiva); ils chantent un éloge de Çiva (en retentissant) comme un bourdonnement d'abeilles; enfin ils dansent en agitant les lianes tremblantes comme des bras. »

Discernement. — (Regardant avec joie).

« Voici cette Bénarès, qui attire mon cœur en lui donnant l'éclat du bonheur suprême par la dispersion des ténèbres : c'est la ville de celui qui a pour diadème la lune; comme la science (qui délivre), c'est pour nous le lieu de la délivrance.

1. Le roi va donner l'explication de ce qu'il avance, quand il dit que les vents à Bénarès ressemblent à des religieux. On peut remarquer dans la stance suivante combien l'écrivain a eu soin de maintenir la comparaison entre les vents et les religieux.

Là, sinueux comme un collier de perles qui descend du cou de la terre, le Gange, par ses masses d'écume, l'emporte sur le mince croissant de la lune. »

Le Cocher (ayant fait quelques pas sur la scène). — O Seigneur! vois, vois: voici l'ornement des bords du Gange, le temple pur de Vishṇu le bienheureux, le Kêçava primitif.

Discernement (avec joie). — Ah!

« Le dieu est chanté par ceux qui connaissent le passé comme étant l'âme de ce lieu ; et c'est ici que s'absorbent en Vishṇu ceux qui meurent en ayant la vertu en partage. »

Le Cocher. — O Seigneur! vois, vois: voici justement Amour, Colère, Cupidité et les autres qui, en nous apercevant, fuient bien loin de ces lieux.

Discernement. — C'est ainsi. Soit. (Etant entré). Triomphe, triomphe pour le bienheureux! Nous honorons le bienheureux pour la réussite de nos désirs.

(Etant descendu de son char, il entre et regarde).

Triomphe, triomphe pour le bienheureux! O toi dont le siège d'or est parsemé de vers luisants qui sont les rayons de tes ongles brillants sur le lotus de tes pieds, qu'éclairent, rangés en cercle, les diadèmes de tous les immortels; toi qui es seul habile dans l'enlèvement de ce songe qu'est le monde pour les dévots tourmentés par la succession de cette illusion qui est la dualité apparente; toi qui as supporté le cercle étincelant des montagnes à l'extrémité de tes défenses pour sauver la terre (submergée sous les eaux) ; toi qui à tour de rôle as gravi les trois mondes; toi qui as plongé dans l'étonnement l'univers entier en secourant le peuple de Gôkula, qu'effrayait la quantité énorme de pluie tombée à l'improviste d'un terrible nuage qu'avait soulevé la colère d'Indra: ce péril, tu l'avais écarté en soulevant de tes bras puissants le mont Gôvardhana en guise de parapluie ; ô maître! Souverain d'une splendeur immense par l'effacement du minium

— rouge comme les rayons du crépuscule — du front de la foule des femmes Dâityas[1]; toi qui as plongé les trois mondes dans un vaste océan de sang qui coulait de tes deux mains aux ongles brillants et invincibles par le déchirement de la poitrine du roi des démons; toi qui élèves tes bras insignes, éclairés par l'éclat resplendissant de ton merveilleux disque, aiguisé et rendu clair sur l'amas des os du cou élevé de l'asura Kaitabha, objet de frayeur pour les trois mondes; toi qui es cher à celui dont le diadème est le croissant de la lune (Çiva); toi qui as le cou resplendissant de l'éclat d'un collier superbe de grosses perles sur ta poitrine, où sont marqués les signes de la courbure des seins gros de Lakṣmî, unie à toi par l'embrassement de ses bras pareils à des lianes, et qui était sortie de l'océan de lait baratté par la montagne-pilon que faisaient mouvoir tes bras forts; ô fils de Vikuṇṭhâ! accorde le lever de l'intelligence qui, pour les dévots, brise le trouble qu'est le monde; ô dieu! respect pour toi!

(Simulant une sortie et regardant):

Cet endroit est tout à fait convenable: il est propre à nous servir de demeure. Donc ici-même nous établissons le quartier général.

(Tous deux sortent).

Fin du quatrième acte.

Gérard Devèze.

1. Pour dire tout simplement que le dieu a rendu veuves les femmes des Daityas, en tuant tous leurs maris. Dans tout ce qui précède, il est fait allusion au 3e avatar de Vishṇu sous la forme d'un sanglier, et au 5e sous la forme d'un nain.

L'ARGOT DE SAINT-CYR

Nous devons le vocabulaire suivant à l'amabilité d'un officier, ancien élève de l'École spéciale militaire.

Affoler (*s'*), se presser.

Aller, sortir; — *chez Paris*, sortir à Paris; — *chez famille*, sortir dans la famille.

Amphi, amphithéâtre, et par extension rassemblement, attroupement d'élèves.

Au hasard, expression qui signifie tout le contraire.

Azimuter, *répérer*, remarquer quelqu'un qui est en défaut.

Bahut (*le*), l'École de Saint-Cyr.

Bahuté, chic, élégant, important; — *note bahutée*, bonne note; — élève *tricule bahuté*, qui est entré dans un bon rang.

Bahuter un képy, l'aplatir.

Balancer, renvoyer, se débarrasser de, etc.

Baraguey, lavabo d'hiver, qui est à côté de la statue du maréchal Baraguey d'Hilliers.

Barbette, règle de bois mise dans une case pour faire tenir un effet bien régulièrement plié; épingle qui maintient en place un bouton décousu; sens le plus général : tout ce qui dépasse; — *la barbette*, le

génie; *un officier de barbette*, un officier du génie; *cours de barbette*, cours de fortifications; — *avoir le pouce en barbette*, à l'exercice, quand il n'est pas réuni aux autres doigts; — *avoir la hausse en barbette*, quand elle est relevée et non rabattue sur l'arrière, comme il est prescrit.

Barder, être affolé, avoir tout le temps des punitions ou du travail à faire.

Basane (*le*), le cheval.

Bétons, fortifications, par suite mauvaise garnison.

Boïs (*le petit*), le petit bois.

Bronze (*le*), l'artillerie.

Brute (*la*) *pompière*, le bûcheur de pompe, c'est-à-dire celui qui travaille ardemment aux choses non militaires.

Cafarder, avoir du goût : *cafarder le dessin fumiste*, avoir du goût pour le dessin de paysage; — protéger : un ancien protège un homme auprès d'autres anciens pour que ceux-ci ne le balancent pas; — *cafarder à blanc*, protéger en tout et pour tout.

Calot (*faire*), lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Capit, capitaine, officier de service à l'École.

Carotter, imiter; *carotter la brute*, faire la brute, faire semblant de ne pas comprendre; — *carotter le père*, être paternel; — *carotter le pieu*, rester au lit après la diane.

Case en champignon (*mettre une*), défaire la case et

suspendre tous les effets à l'unique portemanteau dont on dispose (punition).

Chambre (*corvées de*), punition.

Chapeau! lancer son képy vers le ciel en signe de joie.

Chez, à, dans; — *aller chez famille*, *aller chez Paris*, sortir dans sa famille, sortir dans Paris.

Chichi, synonyme de *cornard*.

Chien, sergent-major.

Chien jaune, cours de législation; — *vert*, cours d'administration; — *être couché en chien de fusil*, être couché les jambes repliées et formant un triangle au-dessus du lit.

Co (*un petit*), un ami intime, un camarade de collège, un camarade de promotion.

Colle, interrogation d'examen.

Cornard, ce qui est de trop, supplément; — confusion, trouble (d'effets ou de soldats à l'exercice; syn. *chichi*); — poussière, résidu laissé dans le creux des armes ou dans les coins de la chambre; — bouc, le cornard de Saint-Cyr est bien connu; — chocolat vendu à quatre heures de l'après-midi par les sœurs; — pain grillé au beurre, donné aux gradés par le caporal aux vivres et *rabioté* par lui; — *avoir du cornard*, avoir des galons sur la manche; — *boîte à cornard*, boîte à ordures pour la chambre.

Cornarder, se tromper à l'exercice ou ailleurs.

Cosaque, maladroit à tous les exercices.

Crampton, chemin de fer; — *officier crampton*, tout employé de chemin de fer.

Crapahu, fort, intelligent, transcendant.

Croco, élève à titre étranger.

Crête (*jaillir sur*), prendre quelqu'un en flagrant délit.

Creux (*mettre dans le*), faire *barder*; — *toucher une remise de creux*, *barder* (voy. ce mot).

Déculasser un pieu, défaire la culasse, c'est-à-dire défaire les couvertures arrangées en carré au pied du lit.

Défiler (punition), faire tirer la case et le pieu, c'est-dire faire mettre le matériel en action — punir : défiler de case, de pieu; — cacher quelque chose.

Défiloir, endroit où l'on cache quelque objet qui n'est pas réglementaire.

Dégager (*se*), chanter ou parler sur un sujet quelconque.

Démuseler (*se*), parler ou chanter.

Embusqué, rusé, habile.

Enfilé, sot, maladroit.

Énorme, original.

Évasé, original.

Exposer sa bayonnette ou son *pétoir* (punition).

Facétie, travail actif autre que l'exercice (escrime, équitation, *pète-sec*, etc.).

Fana, fanatique.

Fines, les derniers.

Fumiste, civil.

Gabarit, type, modèle.

Gabion (*être foutu comme un*), être mal équipé ou mal habillé pour l'exercice.

Galette (*sortie*), sortie générale même pour les punis.

Godillot, soulier; — *godillots de fixe*, souliers mis au pied du lit et retournés la semelle en haut.

Gogo, cours de géographie.

Goguenot, shako.

Gradaille, l'ensemble des gradés.

Grand'pendu, professeur, le commandant.

Grand'pompe, officier directeur des études.

Graviter, monter.

Hanspessoire, premier soldat.

Hommes, les nouveaux.

Huileux, élève reçu dans un bon rang.

Idoine, civil.

Insulte (*toucher l'*), être réprimandé; — *voir* l'insulte, même sens.

Insulter, réprimander.

Jaillir sur la crète, prendre quelqu'un en flagrant délit.

Jus (*avoir un*), avoir de l'audace, du toupet; — « ces hommes ont tous les jus ».

Loüp, transcendant.

Loüs (loups), petits bonshommes mobiles pour le tir réduit, instructeurs sévères faisant barder leurs hommes et astucieux pour tirer des carottes.

Marchfeld, champ de manœuvres.

Malvina, voy. *Tartelette*.

Maxi (maximum), très bonne note.

Mili (*art*), cours d'histoire militaire; — le *mili*, l'exercice.

Mini (minimum), très mauvaise note.

Museler (*se*), se taire.

Nu (*être*), avoir un bouton non boutonné, ou un vêtement déchiré.

Officier, élève de seconde année, ancien; — *officier de première année*, élève de première année qui recommence ses études.

Ours (*l'*), salle de police.

Paradis, infirmerie.

Parent (*être*), avoir pour parent un personnage influent ou connu à la *boîte* (l'École).

Pékin, le jour de la sortie de la seconde année; — *être pékin de....*, cesser de faire quelque chose; — *être pékin de melon*, avoir fini la seconde année.

Pékin do, f. 1 sou la ligne, le dernier jour de janvier. Les mois de la première année sont dits officiers; et le 1er février est un officier qui entre en ligne en ce moment.

Pelote, consigne.

Pète-sec, gymnastique.

Pétoir, fusil.

Pendu, professeur, interrogateur; — *grand pendu* (*le*), le commandant.

Père-système, le dernier de la promotion.
Pied de banc, sergent d'infanterie.
Pieu, lit.
Pique, escrime, — sergent.
Piquer l'étrangère, ne pas faire attention.
Poireau, général.
Pompe, travail non militaire; — *la grande pompe*, l'officier directeur des études; — *voir la pompe*, préparer le travail.
Pompier, celui qui travaille, qui pompe.
Ramasser, obtenir.
Ramener, obtenir.
Répéter, remarquer quelqu'un qui est en défaut.
Repiquer, recommencer.
Restaurant, réfectoire.
Rostos, becs électriques.
Sac, sergent-fourrier; — *qui n'est pas dans son sac à linge*, qui est de taille dans son sens le plus général.
Saumâtre, jeune sous-lieutenant sorti depuis peu de temps de l'École.
Séraphin (*être habillé en*), être habillé de blanc; c'est au *paradis* qu'on est habillé en *séraphin*.
Tapir, cours de topographie.
Tartelette et Malvina, femmes qui vendent des gâteaux ou des petits pains les jours de service en campagne.
Toucher tartelette, manger des gâteaux.
Toucher une remise de creux, barder (voy. ce mot).
Tout-cuit, commandant de bataillon.

Tricule, numéro matricule, chiffre, numéro, note de *Colle*. — voy. *Bahuté*.

Voleuse, débitante de tabac.

Voracer, prendre quelqu'un en flagrant délit.

Zèbre, cheval; aller à zèbre, faire du zèbre.

Zingot, préau de la cour.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DIOT. 2. Ind: prés. s. 1e r. s. v. i. act: *erran,*
4. 18. ..., DIOT, (Hautin a mis *diot* ,) ..., *di-ie,*
5. 15. ... DIOT : (Hautin a mis *diot:*) ..., *di-ie,*

DIOTSA. 9. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. s. v. i. act: *erran.*
2. 10... (DIOTSA paralyticoari) ..., (il dit au paralitique,)
3. 3. Eta DIOTSA guiçon escu EYHARTUA *çuenari,* Lors il dit à l'homme qui auoit la main seche, (à comparer *escu eyhartua* aux mots *escua eyhartua* sous *çuenic,* 3. 1. Là sens est *the hand withered.* Ici c'est *the withered hand.* A nice distinction ! But the French is quite the same in both places. Cf. *gogortua* sous *duçue* 8. 17 ; et chez J. Ochoa de Arin, p. 139 « izango lizatean confessioa gaitza » = the confession would be *the bad..*
3. 5. Eta hetarát inguru BEHATURIC asserrerequin, eta hayén bihotzeco obstinationeaz CONTRISTATURIC, DIOTSA guiçonari, Et adonc les regardant à l'enuiron auec indignation, & pareillement

marri de l'endurcissement de leur cœur, dit au personnage,

5. 36. ..., DIOTSA synagogaco principalari, ..., il dit au principal de la synagogue,

5. 41. Eta HARTURIC nescatcharen escua, DIOTSA, Talitha-cumi : ... Et ayans (*sic*) prins la main de la fillette, luy dit,

6. 22. ..., Reguec DIOTSA nescatchari, ..., le Roy dit à la fille

8. 29. ... Pierrisec DIOTSA,... ? Pierre..., luy dit,

9. 5. Orduan Pierrisec hitza HARTURIC DIOTSA Iesusi, Magistruá. Adonc Pierre prenant la parole dit à Iesus, Maistre,

9. 21. ... ? Eta harc DIOTSA, Haourra-danic. ... ? Lequel dit, Dès son enfance.

10. 51. ... ? Eta itsuac DIOTSA, ... ? L'aueugle dit,

14. 30. Orduan DIOTSA Isuesec, Lors Iesus luy dit,

14. 37. ... : eta DIOTSA Pierrisi, ... : & dit à Pierre,

14. 45. ..., bertan harengana HURBILDURIC DIOTSA, ..., incontinent s'approchant de luy dit

DIOTSATE. 5. Ind : prés : pl : 3e. r. s. r. i. s. v. i. a. *erran*.

2. 18. ... eta DIOTSATE, ..., & luy dirent[1],

4. 38. ..., eta DIOTSATE, ... & luy disent,

6. 37... Orduan DIOTSATE, ... Ils luy dirent[1],

8. 19. ... ? DIOTSATE, Hamabi. ...? Ils luy dirent[1], Douze.

1. L. traduit disent, le présent historique donnant plus de vie à la narration.

12. 14. Eta hec ETHORRIRIC DIOTSATE, Magistruá, Iceux estans venus, luy disent, Maistre,

DIOTSUET. 6. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers. v. i. a. *erran*.

6. 11. 8, 12. 9, 41, 10, 29. 12, 43. 14, 25. Eguiaz DIOTSUET, En verité ie vous di (ou) Ie vous di en verité

DIRADE. 42. Ind : prés : pl : 3e Verbe subst : & aux :

1. 21. Guero SARTZEN *dirade* Capernaum-en, Puis entrerent en Capernaum : (Avec *sartzen* on attendrait Capernaumera. Voyez plus bas 10. 46 ; 11. 15 ; 11. 27, mais cf : *diraden*, 10. 23 ; et *resumán sar ditecen*)

2. 22. Eta bertan anhitz BILDU *içan dirade* ... Et soudain plusieurs s'y assemblerent,

2. 18. ... : eta *hec* ETHORTHEN *dirade* ... : lesquels vindrent à luy,

2. 20. Baina ETHORRIREN *dirade* egunac ... Mais les iours viendront

2. 22. ..., eta çahaguiac GALTZEN *dirade*, (H. a omis la dernière virgule.)

..., & les vaisseaux se perdent :

3. 31, *Ethorten dirade* bada haren anayeac eta haren ama : ... Ses freres donc & sa mere viennent :

4. 15. Bada hauc DIRADE ... Et voici, ceux

4. 16. Eta hauc DIRADE ... Et voici semblablement ceux

4. 17. ..., baina IRAUTE gutitaco DIRADE : ..., bertan

SCANDALIZATZEN *dirade*. (H. a mis ber à la fin de la ligne.) ..., mais sont de petite duree :..., ils sont incontinent scandalizez.

4. 18. Eta hanc DIRADE ..., hauc DIRADE, ... Aussi ceux..., ceux-ci,... sont

4. 20. Eta hauc DIRADE... Mais voici ceux

5. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Iesusgana, et viennent à Iesus,

6 Sommaire 3 *Baina* harçaz *dirade* SCANDALIZATZEN. 2... *Scandalizer*

7. 4. ..., IKUCIAC ezpaDIRADE, ..., s'ils ne sont lauez,

7. 15. ... DIRADE, ..., ce sont

7. 21. Ecen barnetic, guiçonén bihotzetic ILKITEN *dirade* pensamendu gaichtoac, adulterioac, paillardiçác, HILTZECAC, (H. a mis hiltzecac,) 22,..., gaitzERRAITEA, Car du dedans, *c'est à dire*, du cœur des hommes, sortent mauuaises pensees, adulteres, paillardises, meurtres,... 22..., blasme,... (St-Matt.: XV, v, 19, hiltzecác,..., gaitzerraitecác.)

7. 23. Gaichtaqueria hauc guciac barnetic ILKITEN *dirade*, Tous ces maux sortent du dedans,

8. 3. ...., FLACATUREN *dirade* bidean: ecen horietaric batzu vrrundanic ETHORRI *içan dirade*. ..., ils defaudront en chemin : car aucuns d'eux sont venus de loin. (En Anglais *far-come*.)

10. 8. Eta biac IÇANEN *dirade* haraguibat. Et deux seront comme vne chair : (L. traduit *les deux*.)

10. 27... : ecen gauça guciac possible DIRADE lain-

coa[1] baithan. ...: car toutes choses sont possibles quant à Dieu.

10. 31. ..., IÇANEN *dirade* azquen[2]: eta azquenac lehen.

... seront derniers: & les derniers *seront* premiers.

10. 35. Orduan ETHORTEN *dirade* harengana ... semeac,

Adonc ... Fils ... viennent à luy,

10. 46. Orduan ETHORTEN *dirade* Iericora: ... Apres ils arriuerent en Iericho:

11. 15. Eta ETHORTEN *dirade* Ierusalemera: ... Ils vindrent donc en Ierusalem:

11. 27. Orduan ETHORTEN *dirade* berriz Ierusalemera: Puis derechef ils vindrent en Ierusalem:

12. 6. ..., AHALQUE *içanen dirade* ene semearen. ..., Ils auront reuerence à mon fils.

12. 25. ...: baina IÇANEN *dirade* ceruetaco Aingueruăc beçala.

...: mais on sera comme les Anges qui sont és cieux.

13. 6. Ecen anhitz ETHORRIREN *dirade* ene icenean, Car plusieurs viendront en mon nom,

13. 7. ...: ecen *gauça hauc* EGUIN BEHAR *dirade:* (H. a mis behardirade)..., car il faut que ces choses se facent:

1. L. traduit « dans Dieu, chez Dieu ».

2. Dans J. Ochoa de Arin on trouve *aizqueu*, e. g. pp. 50, 129.

13. 8. . . . : eta IÇANEN *dirade* lur IKARATZEAC lekutic lekura, eta GOSSETEAC eta nahastecamenduac : dolorén HATSEAC, hauc. ..., & y aura tremblement de terre de lieu en lieu, & famine, et troubles : ces choses *seront* commencement de douleurs. (L. traduit *les tremblements* et *les commencements*.)

13. 12. ...: eta ALTCHATUREN *dirade* haourrac aita amén contra, ... : & s'esleuerout les enfans à l'encontre des peres & meres,

13. 19. Ecen IÇANEN *dirade* egun hec *halaco* tribulatione, (On remarque *hec.*, l'accusatif, au lieu du locatif *hetan*. Voyez 16, 2 & 11, egunean = *au jour*). Car en ces iours-la il y aura *telle* tribulation

13. 22. Ecen ALTCHATUREN *dirade* Christ falsuac, Car faux christs (*sic*), ... se leueront,

13. 25. Eta ceruco içarrac EROBIREN *dirade,* eta... verthuteac IKARATUREN *dirade*. Et les estoilles du ciel cherront, & les vertus ... branleront.

13. 31. Ceruä eta lurra IRAGANEN *dirade*, Le ciel et la terre passeront,

14. 27. ..., eta BARREYATUREN *dirade* ardiac. . . ., & les brebis seront esparses.

14. 32. Guero ETHORTEN *dirade*... Apres il (*sic*) viennent

16. 2. Eta guciz goiz astearen lehen egunean ETHORTEN *dirade* monumentera, (H. a mis ethor à la fin de la ligne.) Parquoy fort matin le premier iour de la sepmaine elles vindrent au monument,

16. 17. ..., lengoage berriz[1] MINÇATUREN *dirade:* ...: Ils parleront nouueaux langages.

16. 18. ..., eta SENDATUREN *dirade.* ..., & seront guaris.

DIRADELA, 4. 1. q. *dirade* avec *la* conjonctif.

6. 11. ..., emequiago TRACTATUAC *içanen diradela* Sodomaco eta Gomorrhacoac iudicioco egunean, ecen ez hiri hura: ..., que ceux de Sodome & de Gomorrhe seront plus doucement traittez au iour du iugement que ceste ville — la.

9. 1. ..., ecen BADIRADELA ... batzu,... qu'il en y a aucuns

12. 26. ..., ecen RESUSCITATZEN *diradela,* ..., qu'ils ressuscitent,

13. 29. ... gauça haue EGUITEN *diradela,* ... que ces choses se feront, (L. traduit *se font,*)

DIRADEN. 10. 1. q. *dirade* avec *n* rel: & conj:

3 Sommaire 35 *Christen eguiazco ahaideac*[2] *cein* DIRADÉN (*n.* conj:) 34 *Qui sont vrais parens de Christ.*

4. 31. ... lurreau DIRADEN haci gucietaco chipiena: (*n* rel:)

..., est le plus petit de toutes les semences qui sont en la terre.

7 Sommaire 21 *Bihotzetic diraden gauçác* (*n* rel:) 21 *Ce qui procede du cœur.*

7. 15. ...: baina harenganic ILKITEN *diraden* gauçác (*n.* rel:)

1. L'instrumental indéterminé *berriz* est à la fois singulier = *par nouveau* et pluriel = *par nouveaux*. Voyez 11, 27 où il signifie *de nouveau, again.*

2. De *aha* = *tribu*. Cf. *ahacoa* Actes 7, 14.

...: mais les choses qui sortent de luy,

8. 33. ... Iaincoaren DIRÁDEN gauçác, (*n* rel:) ... les choses qui sont de Dieu,

10. 23. ..., O cein nequez onhassundunac (*sic*) Iaincoaren resumán SARTHUREN *diraden !* (*n* conj:) ..., O qu'à grande difficulté ceux qui ont des richesses entreront au royaume de Dieu ! (H. a omis une virgule après onhassundunac, qui est d'ailleurs une faute pour ontassundunac ; et Ia à la fin de la ligne.)

13. 1.. ... cer harriac eta cer edificioac DIRADEN *hauc.* (*n* conj:). quelles pierres & quels bastimens (H. a omis *diraden hauc.*) parce que le Français n'a pas l'équivalent de ces mots.

13. 4. ... noiz gauça horiac IÇANEN *diraden*, (*n* conj:) ... quand seront ces choses,

13. 25. ..., eta ceruëtan DIRADEN verthuteac (H. a mis *diraden* avec *n* nel:) ..., & les vertus qui sont és cieux

13. 32..., ez eta ceruän DIRADEN Aingueruëc-ere, ez eta Semeac — ere, Aitac *berac* baicen. (*n.* rel:)..., non pas mesme les Anges des cieux, n'aussi le Fils : mais le Pere. (L. traduit *qui sont au ciel*, et *sinon le Père seul.* Voyez *ditzaque*, 2, 7.)

DIRADENAC. 3. I. q. *dirade* avec *n* rel : décl: nom: passif & accus : (*nac = ceux, celles qui.*)

8. 83. ..., baina guiçonén DIRADENAC. (H. a mis *diradenac.*) ..., mais celles qui sont des hommes.

10. 24. ... abrastassunetan FIDA *diradenac*, ... à ceux qui se fient es richesses,

10. 31. Baina anhitz lehen DIRADENAC, (H. a mis *diradenac*) Mais plusieurs *qui sont* premiers,

DIRADENEAN. 2. I. q. *dirade* aux : avec *n* rel : décl : temporel *nean* = *quand*.-

7. 4. Eta merkatutic ITZULTZEN *diradenean*, (H. a mis *itzultzen*, *diradenean*,) Et *retournans* du marché,

13. 4. ... gauça horiac guciac COMPLITUREN *diradenean*. ... quand toutes ces choses seront accomplies.

DIRADENÉC. 3. I. q. *dirade*, verbe subst : avec *n* rel : decl : nom : actif ou transitif. (*nec* = *ceux qui*.)

2. 17. ..., Osso DIRADENÉC... : baina eri DIRADENÉC Ceux qui ont santé, ... : mais ceux qui ont mal :

10. 42..., eta hayén artean handi DIRADENÉC ... : & les grans... (L. traduit « ceux qui sont grands parmi eux .») ´

DIRADENETARIC. 2. I. q. *dirade*, aux : avec *n* rel : nom : décl : pl : partitif déterminé (*netaric* = *de ceux qui*.)

7. 18..., ecen campotic guiçona baithan SARTZEN *diradenetaric* deusec, ... que tout ce qui est de dehors entrant en l'homme, (On voit ailleurs que le sens propre de *deus* n'est pas tout, mais *aucune chose*, *quelque chose*, *rien*.)

12. 38... Scriba arropa lucequin EBILI NAHI *diradenetaric*, ... des Scribes, qui volontiers se pourmenent en robbes longues,

DIRADENEY. 1. I. q. *dirade*, verbe subst : avec *n*

rel : nom : décl : datif déterminé (*ney* = *à ceux qui*)

4. 11... : baina lekorean DIRADENEY

... : mais à ceux-la qui sont dehors,

DIRADENOTARIC. 1. I. q. *diradenetaric*, verbe subst : mais avec le démonstratif au lieu du simple article. (*notaric* = *de ceux qui.*)

9. 1... hemen present DIRADENOTARIC batzu,

... aucuns de ceux qui sont ici presens

DIRATENÉC. 1. Ind : fut : pl : 3e verbe subst : avec *n* rel : décl : nom : act : (*néc* = *ceux qui*)

13. 14... orduan Iudean DIRATENÉC,

...) alors que ceux qui *seront* en Iudee,

DIRATENEAN. 2. Ind : fut : pl : 3e avec *n* rel : décl : temporel. auxiliaire. (*nean* = *quand*).

12. 23. Resurrectionean bada, RESUSCITATU *diratenean*

... En la resurrection donc, quand ils seront ressuscitez,

12. 25. Ecen hiletaric RESUSCITATU *diratenean*, Car quand ils seront ressuscitez des morts,

DIRAVCVC. 1. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 1e pers : adr : masc : aux : act :

12. 19. Magistruá, Moysesec SCRIBATU *vkan diraucuc*, Maistre, Moyse nous a escrit,

DIRAVEAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : adr : masc : v. i. a. *erran*.

9. 18 ... : eta ERRAN *diraueat* hire discipuluey

... : & i'ay requis tes disciples

DIROÇVE. 1. Pot : prés : pl : 2e r. s. aux : act : (*ahal* pléonastique)

10. 38. . . . : EDAN AHAL *diroçue* . . . copá,
. . . : pouuez vous boire la coupe . . . ?

DIRUDITELA. 1. Ind: prés: pl: 3e: avec *la* participial qualifiant l'accus : v. i. passif. *irudi*. Inchauspe dit qu'il est « pour *diruditelaric*. En Soule on ne supprime jamais la terminaison *ric* ».
8. 24... arboreac DIRUDITELA . . . ressemblables à des arbres [1].

DITECEN. 3. Subj : prés : pl : 3e aux:
7. 27... haourrac RESSASIA *ditecen* : . . ., Laisse premierement les enfans estre rassasiez :
10. 24... : Iaincoaren resumán SAR *ditecen*. . . ., d'entrer au royaume de Dieu !
11. 49... COMPLI *ditecen* Scripturác. . . . que les Escritures soyent accomplies.

DITENO. 1. I. q. *diten* = *ditecen* avec *n* rel : décl : duratif (*no* = *jusqu'au temps quand.*)
13. 30..., gauça hauc guciac EGUIN *diteno*.
. . . tant que toutes ces choses soyent faites.

baDITEZ. 1. Hypothétique pl : 3e aux :

1. *Arboreac* n'est pas l'accusatif de *diruditela*. Si ce verbe était actif il exigerait un accusatif au singulier. Dans l'édition du beau livre de S. Mendiburu de 1747 que j'ai publiée à Saint-Sébastien (*Jesusen Bihotzaren Devocioa*, 526 exemplaires, 11 mai 1900 ; cette édition m'a coûté 905 *pesetas*). On trouve p. 26 « debotoac diruditen » = « qui semblent être », ou « que l'on figure être, dévots ». Là il pourrait être pour *irudi diraden* = qui sont conçus, ou imaginés, ou considérés. De même « diruditenac » p. 6 et 32 (*bis*) ; semble être passif : tandis que p. 340 « andiena diruditenac » est actif, si *andiena* n'est pas adverbial = *le plus*. *Irudi* se trouve souvent avec le verbe actif, e. g. Apoc. I, 13 : Semea irudi çuembat = un (personnage) semblable au Fils.

14. 29. ..., Baldin guciac SCANDALIZA ba*ditez*-ere, ni ez ordea.

..., Encores que tous fussent scandalisez, si ne[1] le seray-ie point.

DITV. 15. Ind : prés : s. 3e r. pl : aux : act :

2. 22.... : ezpere mahatsarno[2] berriac LEHERTZEN[3] *ditu* çahaguiac

... : autrement le vin nouueau rompt les vaisseaux,

4. 32. ... : eta adar[4] handiac EGUITEN *ditu*... : & fait grans rameaux,

5. 30. ..., Norc HUNQUI *ditu* ene abillamenduac ? ... : Qui a touché mes vestemens ?

5. 43. Eta hagiutz MANATU *vkan ditu*, Et leur commanda fort

7. 37. ..., Vngui gauça guciac EGUIN *ditu* : ..., eta mutuac MINÇA ERACITEN[5] *ditu*..., Il a tout bien fait : il fait que ..., & les muets parlent.

9. 12. ..., Segur Eliasec lehen ETHORRIRIC bere STATURACO *ditu* gauça guciac : ..., De vray Elie estant venu premierement restablira toutes

1. *Si ne* rappelle le Basque *ezpait* dans les formes telles que *ezpaitzuituzte* (6, 11) ; *ezpanaiz* (1, 7) ; *ezpaita* (9, 44, 46, & 148) ; *ezpaitzuen* (4, 5 & 6); où l'affirmatif *pait* rend plus négatif le préfixe *ez*.

2. Cf : *maats ardoa* = *el vino*, *licor de viña* à la p. 45 du Catéchisme Guipuzcoan de J. Ochoa de Arin (San Sebastián, 1713).

3. Don J. M. Bernaola dit que *larrain*, lieu où l'on bat du blé, vient de *leher-egin* = *faire rompre*, *make to break or burst*.

4. *Adar* signifie aussi *corne*. Cf. les *bois* d'un cerf.

5. On trouve souvent chez P. d'Urte (*La Genèse et l'Exode*), *eragiten* en sens d'*eraciten*. Est-ce une faute ?

choses : (L. traduit les mettra à leur *status*, will (*re*)-*in-state* them.)

10. 7. Hunegatic UTZIREN *ditu* guiçonac bere aita eta ama, Pour ceste cause l'homme delaissera son pere & sa mere,

12. 9. ..., eta DESEGUINEN *ditu* laborariac, ..., & exterminera ces laboureurs,

13. 20. ..., LABURTU *ditu* egun hec. ..., il a abbregé ces iours.

13. 27. Eta orduan IGORRIREN *ditu* bere Aingueruäc, eta BILDUREN *ditu* bere ELEGITUAK laur[1] haicetaric, Lequel alors enuoyera ses Anges, & assemblera ses eleus *de tous les costez* des quatres vents, (L. ne rend pas les mots en italique.)

14. 33. Eta HARTZEN *ditu* Pierris eta Iacques eta Ioannes berequin, Et prend avec soy Pierre, & Iaques, & Iean :

15. 31. ..., Berceac EMPARATU[2] *ditu*, ..., il a sauué les autres,

16. Sommaire 15 *Apostoluac ditu* PREDICATZERA *eta* BATHEYATZERA IGORTEN. 15 *lesquels il enuoye prescher & baptizer.*

DITVALA. 3. I. q. *dituc*, verbe poss. : avec *a* euph : pour *c* devant *la* participial.

9. 43. ..., ecen ez bi escuac DITUALA (H. a mis di à la fin d'une ligne et : après gehennara vv. 45 &

1. J. Ochoa de Arin, p. 135, a *lab* pour *laur*, ou *lau*. Ce mot explique-t-il *labe* = *four*, *oven* ?

2. En vieux français emparer signifie *fortifier*, *défendre*.

47)..., qu'auoir deux[1] mains,

9. 45. ..., ecen ez bi oinac DITUALA ..., qu'auoir deux[1] pieds,

9. 47. ..., ecen ez bi beguiac DITUALA, qu'auoir deux[1] yeux,

DITVANAC. 1. I. q. *dituc*, verbe poss: avec *a* euph: pour *c* devant *n* rel: pl: acc: décl: acc: pl: (*nac* = *ceux que*) 10. 21. ..., DITUANAC... tout ce que tu as, (Cf: *danak*, *diradenak* = *tous. The things which a man has* can mean *all that he has*. L. traduit *ceux q ıe tu as*. En Guipuzcoan *dituanac* signifie *ceux qu'il a* et *celui* ou *celle qui les a*).

DITVC. 1. Ind: prés: s. 2e r. pl: adr: masc: aux: act: = *tu o homme*, *les as*.

11. 28. ... Cer authoritatez gauça horiaç EGUITEN *dituc ?* ..., De quelle authorité fais-tu ces choses ?

DITVC. s. Ind: prés: pl: 3e adr: masc: Verbe substantif = *ils sont*, *o homme*.

9. 23. ..., gauça guciac DITUC possible..., toutes choses sont possibles au croyant.

14. 36. ..., gauça guçiac (*sic*) possible DITUC hire[2]: ..., toutes choses te sont possibles,

DITVÇVE. 4. Ind; prés: pl: 2e r: pl: Verbe poss: & aux: act:

4. 13...? eta nolatan comparatione guciac EÇAGU-

1. L. traduit *les deux*.

2. *Hire* = *tibi* est le génitif datival, équivalent de *hiretzat*. Voyez *Duenaren* (9, 23) pour *duenarentzat*; *Duc* (9, 43 & 45 & 47), *Ditzagun* (9, 5).

TUREN *dituçue*? (Hautin a mis eçagutiren) ...? & comment cognoistrez-vous toutes les similitudes?

6. 38..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien [1] auez-vous de pains ?

8. 5..., Cembat ogui DITUÇUE ? ..., Combien auez-vous de pains ?

14. 7. Ecen paubreac bethiere UKANEN *dituçue* çuequin, Car vous auez tousiours les poures auec vous :

DITVÇVELARIC, 2. I. q. *dituçue* verbe poss : avec *la* participial partitif.

8. 18. Beguiac DITUÇUELARIC, ... ? eta beharriac DITUÇUELARIC, Ayans des yeux, ... ? & ayans des aureilles, (L. ne traduit pas *des* mais *les*.)

DITVDAN. 2. Ind. prés : s. 1e r. pl : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : aux : act :

11. 29.., cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses :

11. 33... cer authoritatez gauça hauc EGUITEN *ditudan*. ... de quelle authorité ie fay ces choses.

DITVELA. 1. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : devant *la* participial.

7. 19..., CHAHUTZEN *dituela* vianda guciac., purgeant toutes les viandes.

DITVEN. 3. I. q. *ditu* aux : act : avec *e* euph : & *n* rel : accus : pluriel.

1. 44... Moysesec MANATU *dituen* gauçác ... les choses que Moyse a commandees.

1. *Cembat* littéralement *an quel?*

13. 19. ... laincoac CREATU *dituen* gaucén CREATZE HATSETIC oraindrano, ... depuis le commencement de la creation des choses que Dieu a creées,

13. 20... : baina ELEGITU *dituen* ELEGITUACGATIC, ... : mais pour les eleus qu'il a eleus,

DITVQVEIZTEN. 1. Ind : fut: pl: 3e r. pl: aux: act: *n* rel: accus: pl: = *par lesquels*. M. Inchauspe l'appelle « synonyme et variante de *dituzketen* »

3. 28..., eta BLASPHEMATU *dituqueizten* blasphemio guciac : ..., & *toutes sortes* de blasphemes par lesquels ils auront blasphemé.

DITVZTE. 5. Ind : prés : pl : 3e r. pl : aux : act :

13. 12... : eta HIL ERACIREN *dituzté* ..., & les feront mettre à mort.

13. 22... : eta EGUINEN *dituzte* signoac eta miraculuac SEDUCITZECO, ..., ELEGITUEN-ere. ..., & feront des signes & miracles pour deceuoir, voire les eleus,

16. 17... : Ene icenean deabruac campora EGOTZIREN *dituzté*, (H. a omis le : devant Ene)... : Par mon nom, ils ietteront hors les diables.

16. 18... : Sugueac KENDUREN *dituzté* :... erien[1] gainean[2] escuac EÇARRIREN *dituzté*, Ils chasseront

1. J. Ochoa de Arin (1713) a écrit *heri* = *enfermo* (qu'il traduit p. 100 par *gajo* = *gaisho*) p. 73, 74 (du latin *feri*-re?)

2. Pour les prépositions qui se prononcent après le mot qu'ils qualifient on songe à l'Anglais « God before » « the Angelic hosts *among* » ; οὐ θεῶν ἄτερ = non sine diis (Pindare, *P.*, 5, 102, presque

les serpens... : Ils mettront les mains sur les malades,

DITVZTELA. 3. I. q. *dituzte* avec *la* participial.

7. 3..., aitzinecoen ordenançác EDUQUITEN *dituztela*. ..., retenans les ordonnances des Anciens.

7. 7..., IRACASTEN *dituztela* doctrinatzat guiçonén manamenduac. ..., enseignans *pour* doctrines les commandemens des hommes.

12. 40. IRESTEN *dituztela ema* alhargunén etcheac, are luçaqui othoitz EGUIN IRUDIZ : ... Lesquels deuorent les maisons des vefues, voire en faisant semblant de prier longuement :

DITZAGUN. 1. Impér: pl : 1e r. pl: aux : act :

9. 5... : EGUIN *ditzagun* bada hirur tabernacle, bat hire, eta bat Moysesen, eta bat Eliasen[1]. ..., faisons-y donc trois tabernacles, vn pour toy, & vn pour Moyse, & vn pour Elie.

DITZáN. 2. Subj : prés : s. 2e r. pl : adr : masc : aux : act :

5. 23. ..., eta EÇAR *ditzán* escuac haren gainean, ..., & que tu mettes les mains sur elle,

11. 28. ... gauça horiac EGUIN *ditzán* ? ... que tu faces ces choses ?

DITZAQVE. 2. Pot : prés : s. 3e r. pl : aux : act :

2. 7. ... ? Norc bekatuac BARKA AHAL *ditzaque*

le Basque *atera* = *au dehors*); « visceribus *super* accumbens » Virgile, et *passim cum* avec les pronoms.

1. Remarquez *hire*, *Moysesen*, *Eliasen*, comme exemples du génitif datival, et comparez *hire* sous *duc* (9; 43, 45, 47) & *dituc* (14, 36).

Iaincoac berac[1] baicen ? ... ? qui est-ce qui peut remettre les pechez, sinon Dieu seul ?

3. 27. Ecin[2] nehorc borthitz baten ostillamenduac, haren etchera SARTHURIC, PILLA AHAL *ditzaque*, Nul ne peut entrer en la maisond'vn fort *homme*, & piller son mesnage,

DITZAQVEDANO. 1. Pot: fut: s. 1e r. pl: avec *da* euph: pour *t* devant *n* rel: décl: duratif; aux: act: (*no* = jusqu'au temps que.)

12. 36..., EÇAR *ditzaquedano* hire etsayac hire oinén scabella. (pour *scabellatzat*.) ..., iusqu'à tant que i'aye mis tes ennemis marche-pied de tes pieds.

baDITZAT. 2. Hypothétique s. 1e r. pl: aux : act:

5. 28..., Baldin haren abillamenduac HUNQUI ba*ditzat* ber[3],

..., Si tant seulement ie touche ses vestemens,

8. 3. Eta baldin IGOR ba*ditzat* BARURIC *cein* bere etcherat, Et si ie les renuoye à ieun en leur maison, (*cein* = *qui* explique-t-il *sendas* en castillan ?)

baDOA. 1. Ind: prés: s. 3e v. i. passif *ioan*.

14. 21. Segur guiçonaren Semea baDOA, Et certes le Fils de l'homme s'en va

1. *Berac* = *seul*, *by himself*. Voyez *diraden*, 13, 32.

2. *Ecin* makes the sentence negative, and renders ahal more emphatic. But *ahal* with *ditzake* is already pleonastic. Some Greek manuscripts have 'Αλλ' = *But*, at the head of this verse.

3. *Ber* = *tant seulement* est la racine de *beru* = *seul, lui-même*, et de *bere* = *son, sien*. Cf. *halaber*, etc.

DRAVAT. 2. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers : adr : masc : aux : act :

5. 23 ... : *othoitz* EGUITEN *drauat*, (L'original a *eguiten drauat*,) ... : *ie te prie*

14. 30 ..., Eguiaz ERRAITEN *drauat*..., Ie te di en verité

DRAVC. 1. Ind. prés: s. 3e r. s. r. i. s. 2e pers : adr: masc: aux : act :

11. 28... ? eta norc EMAN *drauc* authoritate hori ... ? ... ? & qui est celuy qui t'a donné ceste authorité... ?

DRAVCA. 2. Ind : prés: s. 3e r. s. r. i. s. aux : act:

2. 21...,ezpere haren compligarri berri harc EDEQUITEN *drauca* çarrari, ... : autrement le drap neuf qui a esté mis pour remplage, emporte du viel *drap*[1],

12. 36 ..., ERRAN *drauca* Iaunac ene Iaunari, ..., Le Seigneur a, (l'original porte *à*) dit à mon Seigneur,

DRAVCADANA. 1. (Dérivé de *draucat*) Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. avec *da* euph : pour *t* avant *n* rel : datif décl : nom : sing : intr : (*na* = *celui à qui*). 6. 16... Ioannes nic buruä EDEQUI *draucadana*, ... ce Iean que i'ay decapité :

DRAVCATE. 2. Ind : prés : pl : 3e r. s. r. i. s. aux : act: Dans mon ouvrage sur les Epîtres de saint Paul à saint Timothée j'ai inclus par insouciance *eztraucate*, forme négative de ce mot, parmi les formes masculines.

1. L ne traduit pas *drap*. Godefroye ignore *remplage;* mais donne *rempliage*.

7. 32. Orduan PRESENTATZEN *draucate* gor... bat..., eta othoitz EGUITEN. Lors on luy amene vn sourd ... : et le prie-on

10. 34 ..., eta thu EGUINEN *draucate*, ..., & cracheront

DRAVCATELA. 1. I. q. préc : avec *la* conjonctif.

9. 13..., EGUIN *draucatela*, La virgule devant *eguin* paraît superflue ..., (et luy ont fait tout

DRAVCV. 1. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 1e pers : aux : act :

16. 3..., horc ALDARATUREN *draucu* harria monument borthatic ?

..., Qui nous roulera la pierre *arriere* de l'huis du monument ?

DRAVE. 2. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : aux : act :

2. 19. Eta ERRAITEN *draue* Iesusec : Iesus leur dit,

7. 37... : gorrey[1] ENÇUN ERACITEN *draue*, ... : il fait que les sourds oyent,

DRAVEGV. 1. Ind : prés : pl : 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

6. 37..., eta EMANEN *drauegu* IATERA ? ..., & leur donnerions à manger ? (Peut-être pour *donnerons*)

DRAVET. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : aux : act :

13. 37..., guciey ERRAITEN *drauet*, ..., in le di à tous,

DRAVNAT. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers : adr : fém : aux : act :

1. From *gogor* = hard. Cf. *hard of hearing*. See *Drauçue* 10, 5.

6. 22..., eta EMANEN *draunat*. ..., & ie le te donneray.

6. 23. ... gucia EMANEN *draunat*, neure resumaren erdirano. ..., ie te le donneray, *voire* iusqu'à la moitié de mon royaume.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

The Tiruvâçagam, or 'sacred utterances' of the tamil poet, saint and sage Mâṇikkavâçagar; the tamil text with english translation, introduction and notes, by the rev. G.-U. Pope... *Oxford*, Clarendon press, 1900, gr. in-8°, xcix-354-84 p.

Mâṇikkavâçagar (forme tamoule de Mâṇikyavâtchaka) était un grand saint civaïste dont la légende, résumée par M. Pope, est pleine de récits merveilleux; au point de vue historique, il aurait été le premier ministre du soixante-troisième roi du Pâṇḍi, Arimarddana; ce fut sous le onzième successeur de ce prince que le Pâṇḍi fut conquis, vers l'an 1064 de notre ère, par les Tchôlas. Mânikyavâtchaka aurait donc vécu vers le huitième siècle de J.-C. On lui attribue divers ouvrages et notamment un recueil d'hymnes qui se chantent encore journellement dans les temples du sud de l'Inde : c'est précisément le *Tiruvâçagam* (skr. Çrîvâtchaka) dont M. Pope vient de nous donner une édition définitive accompagnée d'une admirable traduction. Malheureusement, cette traduction, qui est aussi exacte que possible, est en vers; elle cherche à exprimer la forme de l'original, mais elle n'est pas

aussi parfaite qu'elle serait, si elle avait été faite en simple prose.

M. Pope a laissé deux passages sans traduction. On ne s'en étonne pas, quand on connaît la susceptibilité particulière aux Anglais; mais les Français, moins faciles à effaroucher, aimeront peut-être à trouver ci-après la traduction de ces deux passages dont le premier, fort curieux, est relatif à la vie fœtale de l'homme :

P. 31 : « Au milieu de ce monde aux vastes mers, j'ai vécu dans l'activité, passant par des matrices innombrables, depuis celle de l'éléphant jusqu'à celle de la fourmi; prenant enfin la forme humaine dans la matrice de ma mère, j'ai vécu dans ce nid, embryon parfait; une lune, j'ai vécu double comme la *Terminalia bellerica* et son fruit; deux lunes, j'ai vécu unifié par la croissance; trois lunes, j'ai vécu sous une poitrine; deux fois deux lunes, j'ai vécu dans l'obscurité profonde; cinq lunes, j'ai vécu mourant; six lunes, j'ai vécu fleur souffrante; sept lunes, j'ai vécu terre affaissée; huit lunes, j'ai vécu dans la détresse; pendant neuf, j'ai vécu dans l'affliction; à la dixième lune convenable, j'ai vécu avec ma mère dans le mal de l'océan des douleurs qu'elle souffrait[1] ».

1. Ce passage est traduit ainsi par P. A. à la p. 18 de la brochure *A few hymns of Manikka Vachaka and Tayumanavar*, translated by P. A. and G.-U. Pope (Siddhanta deepika series, n° I), *Madras*, 1897, 46 p.: « Was I Saved in faultless wombs — On the seagirdled earth, elephant's womb to ant's, — Saved in

P. 257 : « O toi, dont la poitrine présente deux points brillants comme l'ardent soleil, traces laissées par la poudre odoriférante dont étaient parfumés les bouts des deux seins de la belle aux cheveux bouclés, à la taille frémissante. »

Le volume se termine par un vocabulaire, qui peut être donné comme un modèle. L'introduction et les préliminaires sont remplis de détails intéressants sur la littérature tamoule, sur les légendes locales, sur le çivaïsme, et il y a à apprendre là presque chaque ligne. Entre temps, M. Pope donne la traduction complète d'un traité dogmatique çâiva-siddhanta, le *Tiruvaruṭ-payan* « profit de la sainte grâce », dont l'auteur paraît avoir vécu au quatorzième siècle. Cet ouvrage, qui se compose de cent *sûtras* en distiques, est recommandé par les docteurs de la secte.

M. Pope, par une sorte de coquetterie charmante, a voulu dater son nouveau livre du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance : il a commencé ses études tamoules en 1837, il y a soixante-trois ans ! Il

womb of human mother, — Saved from stroke of sterilizing worm, — Saved in the meeting of the seeds in the first moon, — Saved in their growth in the second moon, — Saved in their struggle in the third, — Saved in the great darkness of the fourth month, — Saved from the blight of the fifth moon, — Saved from the mishaps of the sixth, — Saved, looking earthwards in the seventh, — Saved in the straits of the eighth moon, — Saved in the dangers of the ninth, — Saved in the due tenth moon, — Together with the mother in a sea, — of agony struggling. » On peut voir par là combien ce morceau est obscur et difficile à traduire.

a apporté un soin tout particulier à son *Tiruvâçagam* qu'il semble regarder comme sa dernière œuvre; mais nous pouvons expérer, je crois, qu'il nous en donnera plusieurs autres encore aussi bonnes et aussi bien faites. Claudine a chanté le vieillard de Vérone qui n'avait jamais quitté le lieu de sa naissance et dont il oppose la longueur de la vie aux courses lointaines des voyageurs. M. Pope, lui, joint l'expérience de l'âge aux connaissances acquises en traversant les mers : il réunit autant de route que de vie et se présente à nous ainsi avec une double auréole. Puisse-t-il nous la faire voir bien longtemps encore !

Julien Vinson.

P.-S. J'avais adressé à M. Pope, dès la réception de son volume, les vers tamouls suivants :

Iruvin'eikaḍandaçelva
niçeittavâçagatteiyellâ . . . . . m
Varuviḷeiyâttât'pôla
mar'umojiyadanilvait . . . . . tî
Raruvin'eikaṇḍêjâṇḍat
tavat'tuḷâmuyirgaḷummeik
Kuruvin'eiyên'avaṇangik
Kur'eivilâvâjgaven'bâ . . . . . r

« Vous avez mis dans une langue étrangère, comme par un jeu accidentel, — toutes les paroles saintes chantées par le bienheureux qui a échappé aux deux activités ; — après avoir vu ce travail précieux, les

êtres qui habitent les sept univers vous — vénèrent et vous nommant leur *guru* disent : « puisse-t-il vivre heureux sans cesse ! » J. V.

Sivagnâna bôtham of Meikandadêva, translated with notes and introduction by J.-M. Nallaswami-Pillai. *Madras*, 1895, in-8°, (vij)-xxxj-126 p.

Light of Grace or Thiruvarutpayan of Umâpathi Siva Charya, translated with notes and introduction by J.-M. Nallaswami-Pillai. *Madras* et *Trichenapally*, 1896, in-8°, (v)-xxxij-ix p.

Il se produit en ce moment dans l'Inde, et surtout dans l'Inde méridionale, un mouvement religieux ou plutôt philosophique extrêmement important, qu'on pourrait appeler la renaissance du çivaïsme, si cette religion avait jamais cessé d'être prédominante dans ces régions. En réalité, il s'agit d'une propagande active, faite par des Indiens extrêmement distingués, élevés presque à l'européenne, en faveur de la doctrine çaiva-siddhânta. Au mois de juin 1897, un journal spécial a même été fondé dans ce but à Madras, et il est aujourd'hui en pleine prospérité[1].

On sait que le çivaïsme repose tout entier sur la con-

1. *The light of truth or Siddhanta deepika*, a monthly journal, devoted to religion, philosophy, litterature, science, etc. *Madras*, J.-M. Nagaratnam-Pillay, publisher, Blacktown. — L'abonnement est de 4 roupies (6 fr. 80) par an. — *Siddhânta dîpikâ* signifie exactement « la lampe de la perfection ».

ception des trois entités : *Pati* « le chef, Dieu, le grand tout », *Paçu* « l'âme, l'individualité », et *Pâsam* « le lien », c'est-à-dire l'ensemble des causes qui séparent le *paçu* du *pati* ; le but suprême est la libération du joug du *pâsam* et l'absorption des individualités dans le grand tout. La doctrine est exposée principalement dans quatorze ouvrages tamouls, dont les inspirateurs du mouvement en question ont publié tout récemment une édition collective[1].

Parmi ces ouvrages, le Munsiff de Namdyal, le savant *Nallasvâmi-pillei*, en a déjà traduit trois en anglais : le *Tiruñânasittyâr* (skr. Çrîdjñânasiddhi), dont la publication se poursuit dans le *Siddhânta-dîpikâ*, et les deux autres que j'annonce ci-dessus.

Le *Çivañânabôdam* (skr. *Civadjnânabôdha*) est regardé comme l'ouvrage capital. On croit qu'il a été composé, probablement au commencement du XIIIe siècle, par un ascète de *Tiruveṇṇeinallûr*, qu'on a surnommé *Meykaṇḍadêva* « le divin qui a vu la vérité ». Il l'a traduit du sanscrit, expliqué et commenté. Le texte comprend 12 sûtras qui contiennent ensemble 41 vers tamouls de quatre pieds, du mètre agaval ; Nallasvâmi nous en donne une traduction rigoureuse, en anglais, ainsi que la traduction du commentaire, et il y ajoute de nombreuses notes explicatives. Un missionnaire américain, M. H.-R. Hoi-

1. *Meykaṇḍaçâttiram* (la science qui a vu la vérité), textes et commentaires ; *Madras*, aux bureaux du *Siddhanta deepika*).

sington, en avait publié, en 1850, un résumé en 18 pages dans une revue américaine. Il peut paraître intéressant de comparer les deux traductions.

Le sûtra XI est traduit ainsi qu'il suit par M. Hoisington : « When the soul has escaped from the influence of the body and become pure, Siva will look upon it and show himself to it, just as the soul acts as the cause or power of vision to the eye. Therefore Siva, by thus revealing himself, will give his sacred foot to the soul with a love which it never forgets to exercise. » Voici la nouvelle traduction : « As the soul enables the eye to see and itself sees, so Hara enables the soul to know and itself knows. And this *adwaita* (non dualistique) knowledge and undying love will unite it to His feet. »

Le texte est ainsi conçu :

kâṇum kaṇṇukku kâṭṭum uḷam pôl
kâṇa uḷattei kaṇḍu kâṭṭalin'
ayarâ an'bin' aran' kajal çélumê

c'est-à-dire, mot à mot : « qui-voit à-l'œil qui-montre le-sens-intime comme — pour-voir le-sens-intime ayant-vu par-l'action-de-montrer — inoubliable par-une-affection de-Hara l'anneau-de-pied joindra » ou « aux pieds de Hara, parce qu'il voit le sens intime et lui fait voir, comme le sens intime fait voir à l'œil et voit, (ce sens intime) se joint d'un inoubliable amour ».

La traduction de 1895 est donc absolument supérieure à celle de 1850.

Le livre de Nallasvâmi est fort bien fait et la lecture en est éminemment instructive : l'on y trouve, outre le texte, la traduction et les notes, une savante introduction, une notice sur l'auteur, la liste des âgamas, celle des ouvrages çivaïstes tamouls fondamentaux, le texte des *çlokas* sanskrits en caractères dêvanagaris et en caractères télingas, enfin un glossaire des mots spéciaux sanskrits et tamouls.

Quant au *Tiruvarutpayan* « bénéfice de la sainte grâce », c'est un traité dogmatique en cent distiques, dont M. Pope a joint une traduction (ainsi que des commentaires) à son *Tiruvâçagam*.

Tous ces ouvrages sont indispensables à celui qui veut avoir une idée exacte de la philosophie çivaïste.

Julien Vinson.

Catalogue des manuscrits mazdéens de la Bibliothèque Nationale, par E. Blochet. *Besançon*, impr. P. Jacquin, 1900, in-8°, (iv)-132 p.

Bibliothèque Nationale. Catalogue de la collection Schefer acquise par l'État, par E. Blochet. *Paris*, E. Leroux, 1900, in-8°, (iv)-v-231 p. et 12 pl.

Un de mes amis avait posé sa candidature à l'Institut; c'est un homme supérieur, aussi fait-il également bien plusieurs choses : en dehors de ses autres ou-

vrages, on lui doit de remarquables études de bibliographie. Il crut convenable d'y faire allusion dans une conversation avec un de ses futurs collègues; mais il fut singulièrement surpris d'entendre son interlocuteur lui demander à quoi pouvaient bien servir de pareils ouvrages. Doit-on conclure de là que la Bibliographie n'est pas très appréciée à l'Institut? Pourtant, J.-Ch. Brunet a donné à l'Académie des Inscriptions la somme nécessaire pour décerner tous les trois ans un prix de 3,000 fr. à un ouvrage récent de Bibliographie savante; la manière dont ce prix a été attribué jusqu'ici ne répond peut-être pas tout à fait à ce programme... mais, passons.

J.-Ch. Brunet aurait, je crois, couronné les *Catalogues* de M. Blochet. Ce ne sont pas de secs et vulgaires inventaires, des relevés de titres, des énumérations fastidieuses; ce sont des indicateurs utiles, rédigés avec soin, et accompagnés de notes extrêmement intéressantes. Le Catalogue mazdéen surtout plaira, car il présente le tableau complet des ressources qu'offre aux éranistes notre Bibliothèque Nationale. Avec ces notes sous les yeux, les travailleurs sauront où s'adresser; ils iront au but droit, vite et bien.

M. Blochet a groupé dans un ensemble naturel des manuscrits que le caprice des classifications a dispersés dans cinq catégories différentes : le supplément persan, le fonds indien, les papiers et les manuscrits de

Burnouf, et cette *olla podrida* qu'on appelle les « nouvelles acquisitions françaises ». Les plus importants de ces manuscrits venaient d'Anquetil...

Chacun de ces volumes est accompagné d'une table on ne peut mieux faite. Le Catalogue de la collection Schefer est accompagné de *fac-simile* excellents en héliogravures.

Toutes nos félicitations au savant bibliothécaire qui est, en même temps, l'un de nos orientalistes les plus distingués.

J. Vinson.

Actes de la Société Philologique (Bulletin de l'Œuvre de Saint-Jérôme). Tome XXVIII (13e de la nouvelle série), année 1899. *Paris*, C. Klincksieck, 1900, in-8°, 307 p.

Contient, p. 1-167 : *Lexique des fragments de l'Avesta*, par E. Blochet (c'est-à-dire la liste des mots de tous les textes en langue zende qui ont été découverts depuis la publication de l'Avesta), p. 169-306 : suite de l'*Arte de la lengua maçahua* (conversations religieuses.)

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. — Journal de la Société Finno-Ougrienne. Tome XIX. *Helsingfors*, 1901, in-8°, (iv)-iv-200-(ij)-ix-67-42 p.

Contient : 1° *Yrjæ Wichman*, documents en langue

votiaque (proverbes, devinettes, contes); 2° *H. Paasonen*, chants tartares (ces deux recueils de textes sont accompagnés de traductions en allemand); 3° rapports et comptes rendus annuels par MM. K. P. Karjalainen, H. Paasonen, G.-J. Ramstedt et O. Donner, en suomi et en français.

J. V.

Grammaire cantabrique basque, de Pierre d'Urte, publiée par le Rev. W. Webster (voyez p. 200).

Voici le complément de l'erratum de M. Clarke :

pages	lignes	
5	3	du St Évangile natif de St Jean
	15	le *z*, l'*v*, *u* se
6	1	du son de l'*I*, *j*, *i*, *y*
	2	les *I*, *j*, *i*, *y*
	14	c'est *lh* portugais
	24	hardiesse cucusteguíä
	26	gaüa nuit
7	10	signifier la
	d^re	partout. bay, oui, baba, febue.
8	3	le *k*
9	31	tenebres
10	12	antçara
	20	phustela
	24	ophorra. cofinaud
11	18	sukhilla. souche
12	5	phutçúä

pages	lignes	
12	9	mais elles l'ont entre deux. à cause du .T. qui les précède elles ont le son de ça
	10	pomme. dites
	17	muquitssúä
13	8-12	hire'... gueure'... egunorozco'... çordun'
	18	hire'... çure'
	23	*Iainco'
	24	lurraren
	28	*infernuetara
14	3	seculaco'
	6	Iaun'goicoa
16	29	*babaçuça*
17	4	*vztaïlla*
19	17	*vkhondoa*
21	8	*photcóa*
	10	*bassurdéä*
23	28	*corrocogna*
	31	*maquaréla*
24	5	*herressáca*
	9	*coláca*
25	16	*gosna*
	17	*matalaça*
	25	*cutçha*
	33	*tapiceriä*
27	6	*arrópa*
28	24	*salbatcaïllea*
31	18	*parropia*
32	17	*açotea*
33	9	*olóa*
	13	*arantçéa*
	16	*elhorria*
	17	*lokharria*
	21	*haritça*

pages	lignes	
33	28	*cobréä*
34	10	*ispilingua*
	20	*nabala*
35	5	*okhincóä*
36	13	*çhiçhariä*
37	5	*ikhazquigna*
	16	*bateltçagna*
39	22	*perfecçionéa*
	dre	*çoramendúä*
40	1	*vrriquia*
	19	*delicatutassuna*
41	9	*likhisqueria*
42	8	*ingratassuna*
44	10	*Cascógna*
45	8	*senticorra*
55	7	*jaquitecoa*
56	21	*haürra*
57	2	exceptez... sic, lic
	10, 15	ric, nic (deux fois)
	13	ragno
	14	baitharagno
	18	quign
	19	*ou* daco
	20	quign... tan
	21	baitharican
	28	guiconarenera
	33	guiconarenean
58	23	bozcariari, bozcariora
59	3	des joyes, par les joyes
	17	Erreguebaithan
60	10-11	aitassoenean, aitassobaithan
61	24	mahatssic

pages	lignes	
61	26-28	+ pour ×
62	13	toujours un a
	14	a s'oste
	20	tout a fait
	24	comparaison
	31	hobequi (trois fois)
63	4	barnerategui
	18	après, du depuis
	19	guerostiquégui
64	7	hobeagoari
	10	hobeagoric
66	7	çuetaragno
	11	çuequign
	15	Luy, elle
	23	Dat. haüy
	24	hautaragno, jusques
69	23	le votre, çuénaz, çeüenaz, çuenetic, çeuené'tic, par le votre, du
	av.-dre	Hunéna, hunénac
70	27	hauquiénic
71	16	neurorri
	21	neureburuaz
	32	gueureburuari
	dre	gueureburuac
72	2	par nous mêmes, gueureburuagatic, a cause de nous mêmes, gueureburuarentçat
73	14	bereéna
	32	çegnentçat
	dre	çeintaz
74	7	nihorc
	20	delacaussa. idem
76	3	ascorenbaitharic
77	9	biequign... bioc

pages	lignes	
364	d^re	passaiétan
365	9	çhutic ọu Jaïquiric
	d^re	higuitcen naiz
	6-d^res	2e col. *mettre* nintcen *en apposition*
366	2	haritçen etc. nintcen
367	27	Lagunduco
371	av.-d^re	*effacer* sorteçöá
372	3	sorthurican
	d^re	mintçaturican
374	4	hassarrátu eta
377	9	*effacer* +
378	30	
379	16	asse eta
	22	sassiatu. eta
380	2	*effacer* +
	15	de se tenir assis
382	29	hillaz. étant mort. hill eta.
383	10	pobretu. gabe. pobre
	15	eguign billhatu
384	14	vkhabillca
385	4	josten haritçéa
	8	se diuertir
	14	Gaçhtatçéä
	24	aïtçin. aitçindu
	26	czantssiätcéä
386	10	vrratu
387	10	illhundu
	13	hotçi içatéä
	14	sendatçéä. senda. sendatu
388	4	garbi
	19	goätéä. goän
	21	Deit. deithu
389	3	makhurtçéä

pages	lignes	
389	13	guernu eguiten
390	4	ferdetçéä
	9	çuçentçéä
	21	Sauuer
393	2	eguin. eguign. 19. lothu
	5	itçuri
	17	on ajoute co. harico
394	10	dire
	11	çaeteris
395	6	I'ay dejuné
	14	I'aime
	20	I'aimé
522	11	laur. ou illabete. batez guerostic ou bi,hirur. laur. hilabetez
523	1	BORTÇGARREN'
	10	illhabethebatetic
	11	adisquideez
524	15	15 jours
525	9	Ie le voudrais
	11	eztiotçoco
527	11	dieçadaçu haren'
529	8	Iaincoac
530	10	feray
533	8	lagun' icateaz
534	3	eznaiz
536	9	arno'
538	10	guignhárra
	9	maigre
	17	çure'

pages	lignes	
540	3	Lekhoe-
	dre	Aberattss' Dire?
541	15	L'un l'a dit
	19	Ils t'auoient

VARIA

I. — La langue de nos parlementaires

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) consacre une étude amusante aux crimes contre la logique et la syntaxe commis par les plus réputés parmi les orateurs de la Chambre. Les nombreuses citations de la *Revue* forment une véritable anthologie des inconséquences dont se rendent coupables nos brillants parlementaires.

M. de Mun affirme gravement qu'un ouvrier est *un instrument qui va de main en main*.

M. Bourgeois aperçoit « *trois grands points* exprimant nettement la volonté du pays ».

Pour M. d'Estournelles, « l'Europe continue à *s'acheminer les yeux fermés au suicide* ».

M. Viviani « *pose les termes* de la question », oubliant visiblement que si la question en français a des termes, il est quand même difficile de poser les termes de la question.

Cela n'empêche pas M. Ribot de « la poser sur son véritable terrain ».

M. Leygues a un lyrisme gynécologique et nous déclare que « notre siècle enfantera un ordre nouveau ».

Cependant, si les politiciens excellent à exprimer des idées vagues, parfois ils donnent aussi à ce vague lui-même je ne sais quelle précision comique. De M. Charles Ferry, cette définition pleine d'actualité : « Le féminisme consiste à mettre sur le même pied l'homme et la femme ». Cela veut tout dire et ne veut rien dire; cela est immense, étant très étroit; mais, telle quelle, cette définition plaira aux ennemis du féminisme : en effet, il leur sera très aisé de démontrer, grâce à elle, que, lorsque l'homme et la

femme seront sur le même pied, la famille aura bien de la peine à se tenir en équilibre, je veux dire à se tenir debout...

II. — Bismarck et les caractères latins

La *Gazette de Voss*, du 9 octobre 1882, publiait la lettre suivante, adressée par le prince de Bismarck aux frères Karl et Adolphe Müller :

« Varzin, le 4 octobre 1882.

» Je vous remercie bien cordialement de votre *Histoire Zoologique*. Les descriptions pleines d'intérêt et les dessins reproduisant les formes naturelles ont triomphé de la répugnance que j'éprouve généralement à lire les livres allemands imprimés en caractères latins, par ce motif que je sais me montrer ménager du temps que les affaires et ma santé laissent à ma disposition.

» Il me faut, règle générale, 80 minutes pour lire en caractères latins le nombre de pages qui me prendrait une heure si la chose était imprimée *more vernaculo*. Le français ou l'anglais imprimés en caractères allemands, ou l'allemand imprimé en caractères grecs, présenteraient la même difficulté, même à ceux qui sont familiarisés avec tous les alphabets. Le lecteur instruit ne lit pas des signes de lettres, mais des signes de mots. Or, un mot allemand écrit en caractères latins lui produit une impression aussi étrange que pourrait vous produire un mot grec écrit en caractères allemands. Cela vous contraint à lire plus lentement, absolument comme l'orthographe arbitraire et fantaisiste que l'on a substituée naguère à notre orthographe traditionnelle.

» Pardonnez-moi cette explosion de mauvaise humeur échappée à un lecteur solitaire et ne la considérez pas comme un symptôme d'ingratitude pour votre envoi amical, dont la lecture attrayante me fait oublier volontiers la nationalité des caractères.

» Von Bismarck. »

III. — Jeu de mots homonymes

Un journal publiait naguère la facétie suivante : « M. *Lamerre* a épousé Mlle *Lepère;* de ce mariage est né un fils qui est devenu *le maire* de la commune. Monsieur, c'est *le père ;* Madame, c'est *la mère*, et les deux font *la paire*. Le fils est *le maire Lamerre*. *Le père,* quoique *père*, est resté *Lamerre*, mais *la mère*, avant d'être *Lamerre,* était *Lepère*. *Lepère* est donc *le père* sans être *Lepère,* puisqu'il est *Lamerre ;* mais *la mère* est *Lamerre* quoique née *Lepère,* et n'a jamais pu être *Maire*. *Le père* d'ailleurs n'est pas *la mère*, tout en étant *Lamerre*. Si *la mère* meurt, *Lamerre,* qui est *le père*, et qui n'a jamais été *Lepère*, pas plus qu'il n'a été *le père* de *la mère* du *Maire ; le père*, dis-je, devenant veuf, *la perd*, et *le père Lamerre* ainsi que *le Maire Lamerre* perdent la tête et moi aussi ».

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

Le Sûḷâmaṇi

Ce mot *Sùḷâmaṇi*, ou plus exactement *Çùḷâmaṇi*[1] est une adaptation du sanskrit *Tchùḍâmaṇi* « pierre précieuse mise sur les cheveux réunis au sommet de la tête (de Çiva) », c'est-à-dire « bijou supérieur, joyau par excellence », nom qui convient tout à fait à un poème qui prétend traiter des quatre fins de l'homme : vertu, fortune, plaisir, but suprême. Ce poème fort intéressant, peu connu et peu étudié, était cependant estimé de quelques érudits, et, dès 1886, on songeait à le faire imprimer. Mais c'est seulement en 1889, par les soins du savant *Çi. Vài. Tàmòdarampiḷḷei*, de Jaffna, que le livre a vu le jour. L'éditeur raconte, dans une très intéressante préface, l'histoire de cette publication. Il était allé rendre visite, quatre ou cinq ans auparavant, à l'illustre *Subrahmaṇya-dèçikamùrti*, supérieur du monastère de *Tiruvàvaḍutur'ei*, et ce sage éminent lui parla du *Sùḷâmaṇi*, lui dit que c'était un poème remarquable, qu'il fallait le sauver d'une mort prochaine en le faisant imprimer le plus tôt possible, et que ce devoir incombait particulièrement à lui, Tâmôdarampiḷḷei, qui avait déjà publié plusieurs ouvrages tamouls précieux. *Mahàlinga-aiyar*, de Madras, lui envoya la copie manuscrite qui se trouvait dans son couvent. La lecture de ce manuscrit

1. J'écris *Sùḷâmaṇi* parce que j'avais écrit précédemment *Sindâmaṇi*. Il faut remarquer le *ḷ* cérébral. On sait que les textes sanscrits du sud de l'Inde ont gardé cette lettre qui a disparu dans les textes septentrionaux.

convainquit le vaillant éditeur de l'excellence de l'ouvrage et lui inspira un vif désir de le publier, mais il était nécessaire de réviser le texte avec soin et de pouvoir comparer entre elles plusieurs copies. Il fit donc faire des recherches dans tout le pays tamoul. Un manuscrit lui fut envoyé par *Véngaṭṭarâma-aiyangâr*, de Karuvûr, qui lui signala l'existence d'un autre exemplaire chez les Djâinas de *Mannârkuḍi*. Mais ce second manuscrit avait été emporté à *Kumbhakôṇam;* son propriétaire promit de le communiquer lorsque le moment de la révision serait venu. Car, il ne s'agissait pas d'une impression immédiate, Tâmôdarampoullé étant occupé à une autre publication. Cependant les recherches continuaient : *Kanagaçabeimudaliyâr*, magistrat à Tanjaour, découvrit deux nouvelles copies à *Vèdâraṇiyam* et à *Pérumaṇḍûr ;* et *Râmatchandrâya*, munsiff du district de *Vijuppuram*, en trouva une autre chez un Djâina de *Viḍûr*. Cependant, le propriétaire de l'exemplaire de *Mannârkuḍi* était mort, et il fut impossible de savoir ce que cet exemplaire était devenu. Sur les cinq exemplaires restants, deux, ceux de *Vèdâraṇiyam* et de *Karuvûr*, n'étaient que des copies de celui de *Viḍûr ;* on n'avait donc en réalité que trois textes à collationner. Le travail fut fait et l'impression commença.

Une centaine de pages étaient déjà tirées, lorsqu'un ami de l'éditeur trouva une quatrième copie, dont le propriétaire venait de mourir, à Trichenapally. Dans l'espoir d'en découvrir encore d'autres, Tâmôdarampiḷḷei fit lui-même une tournée parmi les Djâinas de la région, mais ce fut seulement à *Kântchipura* qu'il trouva un vieux manuscrit du poème. Les variantes offertes par ces deux nouveaux textes étaient nombreuses et intéressantes. Il fallut donc recommencer l'impression; un spécimen des corrections ainsi exécutées nous est donné dans un tableau très intéressant qui vient à la suite de la préface.

Tâmôdarampiḷḷei attribue au *Sùḷâmaṇi* un âge relativement fort avancé : à son avis, il daterait d'environ 1500 ans. Le poème est en effet cité, nous dit-il, dans le commentaire, écrit vers le IVe siècle, de la *Kârikâ*, traité didactique tamoul, composé d'après un plus ancien, le *Yâpparungala*, dans le commentaire duquel le *Sùḷâmaṇi* est également cité. Enfin, dans une des strophes préliminaires de l'ouvrage, il est fait mention du roi Vidjaya de Kârveṭṭi ; or Kârveṭṭi était la capitale du Tchôla avant Ur'andei. Mais rien ne prouve qu'il s'agisse là d'un roi Tchôla ; le Vidjaya en question n'était peut-être qu'un chef local, tributaire du grand monarque. Cette strophe d'ailleurs n'est évidemment pas de l'auteur lui-même et doit avoir été mise en tête de l'ouvrage par un copiste postérieur. Quant à la date du commentaire de la Kârikâ, elle est fort incertaine. Les Indiens n'ont pas le sens de l'exactitude historique.

Je crois le poème plus moderne, et il me semble qu'il doit remonter à la période qui a précédé immédiatement celle qui a vu le triomphe définitif du Çivaïsme. Peut-être même a-t-il été écrit plus tard encore. C'est ce qui expliquerait qu'il était si peu connu en dehors des Djâinas et qu'on ne lui ait fait aucun commentaire. Néanmoins, il est certainement ancien et ne doit pas être postérieur au XIIe siècle. Il est cité dans les commentaires de beaucoup de très anciens ouvrages ; mais il porte en lui-même des caractères de modernité relative, si j'ose exprimer ainsi : le nombre et la variété des mètres employés, l'art avec lequel ils sont alternés, le soin peut-être exagéré de la forme, et l'imitation manifeste du *Sindâmaṇi*. Pourtant, les deux descriptions initiales du pays et de la ville ne sont pas conformes aux traditions classiques que le *Sindâmaṇi* a au contraire observées, mais le fait que ces deux descriptions ont été l'objet de chants spéciaux et le fait que les diverses divisions du

poème portent le nom de *sarga* (*çarukkam*) confirmeraient mon hypothèse. Maintenant, quelle part faudrait-il faire aux questions de localités? combien de temps fallait-il, à ces époques de communications rares et difficiles, pour qu'un ouvrage littéraire devînt célèbre et fût connu dans tout le pays tamoul?

L'éditeur indien dit à ce propos que, dans la plupart des langues connues, les grandes épopées ont d'ordinaire paru avant les petites, mais qu'il y a des exceptions: le *Sùḷâmaṇi* en serait une. Je crois qu'un élément important doit être la métrique, en ce qui concerne les livres tamouls. Des divers genres de poésie connus, il est à peu près certain que l'*agaval* ou *âçiriyappâ*, sorte de prose rythmée, est la plus ancienne, puis vient le *veṇbâ*, distique d'abord et quatrain ensuite, enfin le quatrain se régularise et produit le *kalippâ*, le *tur'ei*, le *viruttam* (vrddha). J'ai déjà fait remarquer ailleurs que plusieurs ouvrages tamouls ont été deux fois écrits, une première fois en *âçiriyappâ* ou en *veṇbâ* et une seconde fois en *viruttam*, p. ex. : le *Mahâbhârata* abrégé d'abord en *veṇbâ* par Pérundêvanâr, puis traduit en *viruttam* par Villiputtûr et Nallâppiḷḷei, l'histoire de *Naḷa* par Pugajêndi et par Adivîrarâmapâṇḍiya, etc. C'est ce qui m'a permis de supposer que les deux grands ouvrages classiques perdus, le *Kuṇḍalagêçi* et le *Vaḷeiyâbadi* avaient eu également deux formes. Nous avons les deux états de la légende d'Udayaṇa : un abrégé en 355 viruttams (*udayaṇankumârankâppiyam*, dont les six chants portent le nom de *kândam*) et la version originale (*udayaṇankadei* ou *pérunkadei*) en agaval, dont le commencement et la fin manquent, mais qui comprenait six livres, *kândam*, divisés chacun en un grand nombre de chants. Parmi les petits poèmes djâinas ou bouddhistes, antérieurs ou postérieurs aux cinq grandes épopées classiques, on cite, outre le *Sùḷâmaṇi* et l'*Udayaṇakâppiyam*, le *Nâga-*

kumârakâppiyam, le *Nîlakêçi*, le *Yaçôdarakâppiyam*, dont le dernier aurait été imprimé avant le *Sûḷâmaṇi* : je ne connais ces ouvrages que de nom.

Une particularité qui a préoccupé l'éditeur, c'est que, dans tous les manuscrits, le *Sûḷâmaṇi* porte le sous-titre « deuxième épopée », *iraṇḍâvadu kâviyam*. Quelle serait la première? Je proposerais volontiers de donner ce rang au *Sindâmaṇi*, mais peut-être conviendrait-il plutôt, en se référant à l'hypothèse que j'émettais tout à l'heure, de traduire « seconde épopée » par « seconde forme (en viruttam) de l'épopée (anciennement écrite en *agaval*) ». La première supposition serait confirmée par le parallélisme des deux noms : *Sindâmaṇi* et *Sûḷâmaṇi* (en sanskrit *Tchintâmaṇi* et *Tchûḍâmaṇi*). Ce sont, on le sait, les deux pierres précieuses divines, qui font obtenir à leurs possesseurs tout ce qu'ils désirent. Ils est intéressant de faire remarquer à ce propos que le P. Beschi, au commencement du XVIIIe siècle, en composant son poème chrétien le *Têmbâvaṇi*, a imité le *Sindâmaṇi* jusque dans son titre.

Je trouve dans le t. III (1894-1895) des *Epigraphia indica* de M. E. Hultzsch (p. 184-207) un document qui peut donner sur l'âge du *Sûḷâmaṇi* de très intéressantes indications. C'est une inscription, gravée sur les quatre faces d'une colonne carrée de pierre érigée à la mémoire d'un saint, sage ou précepteur djâina, *Malliṣêna*-Maladhâridêva, qui mourut le 10 mars 1129 à l'endroit même où le monument est élevé, c'est-à-dire à *Sravana-Belgola*, talûka de Tchannarâyapaṭna, district de Hassan, dans le Maïssour (environ 74° de long. E. et 13° de lat. N.). *Belgoḷa*, en canara « lac ou étang blanc », est traduit *çvêtasarôvara* et *dhavalavarasatîrtha* dans l'inscription, qui est en sanskrit. Cette inscription, dont l'auteur est un disciple de Malliṣêna, Mallinâtha, ne peut donc guère être postérieure au milieu du XIIe siècle

de notre ère. Elle célèbre les mérites de Malliṣêna, qui se laissa mourir de faim, par sa foi religieuse, et qui expira après trois jours de jeûne absolu, sous l'astérisme svâti, à midi, le dimanche 3e jour de la quinzaine noire de la lune du mois de Phalguna de l'année Kîlaka, 1050 de l'ère çaka, c'est-à-dire le 10 mars 1129. Il mourut donc par *sallèkhanâ* « amaigrissement spontané » ou *samâdhi* « absorption contemplative ». Ce document, assez emphatiquement rédigé comme il convient, donne une liste des principaux *gurus* ou saints djâinas, digambaras, qu'on vénérait à cette époque; parmi eux, se trouvent les noms de *Tchintâmaṇi*, auteur du *Tchintâmaṇi*, et de *Çrîvarddhadêva*, auteur du *Tchûḷâmaṇi*. Voici le texte : *dharmmârtthakâmaparinirvṛtitchârutchintaçtchintâmaṇih pratinikètamakâri yèna — sa stûyatè sarasa-sâurvyabhudjâ sudjâtaçtchintâmaṇirmmunivṛṣâ na kathatchdjanèna = Tchûḷâmaṇih kavînam tchûḷâmaṇinâ[ma]sêvyakâvyakavih — çrivarddhadêva èva hî kṛtapuṇyah kîrttimâharttum — çûrṇṇi — ya êvamupaçlôkitô daṇḍinâ — djahnôh kanyâm djaṭâ[grè]ṇa babhâra paramêçvaraḥ çrîvarddhadêva samdhatsê djihvâgrèṇa sarasvatim* (§ 15 à 17, lignes 38 à 43). On peut traduire : « Comment ne serait pas loué par les connaisseurs ce noble muni Tchintâmaṇi, prince des sages, par qui a été composé, dans toutes les maisons, le *Tchintâmaṇi* aux belles pensées sur la vertu, la fortune, le plaisir et la libération? Seulement Çrivarddhadêva, le Tchûḷâmaṇi des poètes, l'auteur du poème superbe appelé *Tchûḷâmaṇi*, a acquis de la gloire par ses actions vertueuses. — Note. — Il a été ainsi loué en un *çlôka* par Daṇḍi : — Paramêçvara a porté la fille de Jahnu au sommet de sa chevelure nattée; (toi), Çrîvarddhadêva, tu as porté Sarasvatî sur le bout de ta langue. »

Le *Tchûḷâmaṇi* sanskrit, prototype du *Sûḷamaṇi* tamoul, aurait, d'après cette inscription, été connu dès le milieu du

XIIe siècle, mais l'insistance du rédacteur de ce document et le témoignage de Daṇḍi qu'il invoque semblent indiquer que ce poème était relativement récent et n'avait pas été encore classé parmi les écrits indiscutablement et universellement admis. La traduction tamoule n'a dû être faite que lorsque le prototype sanscrit avait atteint cette réputation, ce qui nous conduit au XIIIe siècle.

L'auteur du *Sùḷâmaṇi* tamoul serait un certain *Tôlâmoji-dêva* « le sage à la parole invincible », sur lequel nous ne savons absolument rien et dont le nom est donné par les deux strophes préliminaires, œuvres de copistes anciens, dont voici la traduction :

« Les mots réunis dans le *Sùḷâmaṇi* par Tôlâmoji, qui se rit des pierres précieuses indestructibles, brillantes et superbes, — éclairent abondamment toutes choses, brisent dans ses fondements l'obscurité, relèvent et affermissent ceux qui ont été abaissés.

» Ceux qui comprennent le *Sùḷâmaṇi* de Tôlâmoji, sage au langage indestructible qui adore les pieds fleuris du Pur, prince des devoirs toujours célébré, qui n'a ni les huit, ni les dix défauts, tout en rendant hommage au Seigneur puissant, roi du fort Kârveṭṭi qui rit en battant des mains de ses ennemis, dont la main est libérale comme les nuages, le victorieux redoutable dont la gloire a conquis les huit points cardinaux; — ceux-là voient le port! »

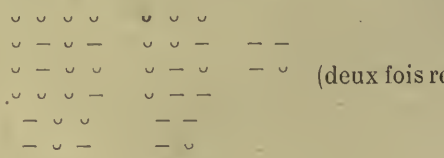
Ces deux strophes ont été évidemment écrites par deux personnes différentes et sans doute à différentes époques. La première offre, à son troisième vers, une variante intéressante qui nous obligerait à traduire : « les mots qui sont dans le *Sùḷâmaṇi*, paroles irréfutables qu'on n'égalerait pas en réunissant les pierres précieuses indestructibles... » Cette variante est une révélation : l'expression « paroles irréfutables » *tôlâkkir* est un simple synonyme de *tôlâmoji*, de sorte

que, dans les deux strophes précédemment traduites, j'aurais pu mettre : « les mots réunis dans le *Sùḷâmaṇi,* paroles irréfutables, qui se rient... », «... le *Sùḷâmaṇi* aux paroles irréfutables du sage au langage... » ; nous aurions ainsi le droit de supposer que les copistes postérieurs ont pris pour un nom d'auteur ces mots qui exprimaient simplement la qualité du poème. On peut donc affirmer que l'auteur véritable du *Sùḷâmaṇi* est inconnu.

L'édition de 1889 a été publiée, chose fort intéressante, aux frais d'un groupe de Tamouls, fonctionnaires du gouvernement anglais à Rangoun. C'est un joli volume, cartonné et couvert en toile, à l'anglaise, formant un petit in-8° de (ij)-18-4-308-20 p. Ces diverses paginations correspondent aux parties suivantes : titre, préface, table des noms propres, texte de l'ouvrage, table alphabétique des strophes. Outre les deux strophes préliminaires et l'invocation (*kâppu*), le poème se compose de 2.131 quatrains répartis en 12 chants, ainsi qu'il suit : « préface 6, I. le pays 29, II. la ville 34, III. les fils 49, IV. Ratnanûpura 120, V. salle du conseil 192, VI. message 142, VII. mort du lion 254, VIII. mariage 304, IX. royauté 424, X. Svayamvara 286, XI. Renoncement 229, et XII. But suprême 62. » L'impression est élégante et soignée.

J'ai déjà dit que la métrique est variée. J'ai compté au moins 29 mètres différents ; les plus fréquents sont des deux modules suivants :

1° *viḷam, mâ, têmà; viḷam, mà, têmà,* c'est-à-dire



(deux fois répété)

2° *viḷam*, *viḷam*, *mà*, *kùviḷam*, ou

◡ ◡ ◡ ◡	◡ ◡ ◡ ◡	◡ ◡ ◡	
◡ — ◡ —	◡ — ◡ —	◡ ◡ —	— ◡ ◡
◡ — ◡ ◡	◡ — ◡ ◡	◡ — —	— ◡ —
◡ ◡ ◡ —	◡ ◡ ◡ —	◡ — —	
— ◡ ◡	— ◡ ◡	— —	
— ◡ —	— ◡ —	— ◡	

Le poème, et cela est assez particulier, commence par le même mètre que le *Sindàmaṇi*. A l'exemple de ce dernier également, les chants ou prières au dieu suprême sont toujours en trois strophes qui ont un mètre et un rythme tout spéciaux; tantôt, ils sont en vers de quatre pieds en *kây*, et le second vers se répète presque tout entier dans le troisième; tantôt ils sont en vers du rythme *veṇbà* et la seconde moitié du second vers se répète pour former la première moitié du troisième. Le premier système est employé dans le *Sindàmaṇi* et dans le *Silappadigàram;* le second dans le *Sindàmaṇi* seulement. Dans le *Sùḷàmaṇi*, le premier se trouve trois fois (IV, 64-66 et 96-98; VIII, 300-302), et le second deux fois IV, 69-71; VI, 109-111); nous avons de plus (X, 65-67) une variante du premier où le premier vers se répète pour former le quatrième. Voici un spécimen de ces mesures :

Aṇiyàdumoḷitigajumàrananangutirumùrt.....ti
kaṇiyàdumujuduṇarndakaḍavuḷend'ar'eiyu ...mê
kaṇiyâdumujuduṇarndakàḍavuḷend'ar'eindà...lu
maṇiñàlamuḍeiyàyeiyar'ivàrôvarîya.....rê (IV, 64)

« L'essence suprême toute-puissante qui brille éclatante, même sans se parer, s'appelle l'être supérieur, qui comprend tout sans y réfléchir; — même si l'on dit que l'être supérieur comprend tout sans y réfléchir, les sages éminents t'ignorent-ils, toi qui possèdes la terre magnifique? »

Vireimaṇandatâmareimêlviṇvaṇangatchendâ
yureimaṇandiyàmparavavauṇmagijvâyal ..lei

uṇmagijvâyalleiyéninumulagellâ.....n
kaṇmagijanind'âykaṭkâdalojiyô.....mê (IV, 69)

« Tu as marché, salué par le ciel, sur le lotus qui répand une odeur parfumée; comme nous nous étendons en discours, tu ne t'en réjouis pas en toi; même si tu ne t'en réjouis pas en toi, tu demeures pour réjouir les yeux de tout l'univers : échapperons-nous à ton amour? »

ôḍumêmanamôḍu.....mê
kûḍumêtaṇikôdeiya .....y
kâḍuçêrkaṇikâṇḍo.....r'um
ôḍumêmanamôḍu.....mê (X, 65)

« Il court, l'esprit, il court! — ô toi qui portes une fraîche guirlande, — dans tous les fruits mûrs des bois, — il court, l'esprit, il court! »

L'éditeur n'a pas joint à sa publication un résumé du poème en prose; il s'en excuse par cette raison qu'un savant professeur de Jaffna a écrit une version en prose et aussi parce qu'un autre savant prépare un commentaire minutieux de l'ouvrage. Mais il s'est ravisé depuis et, en 1898, il a fait paraître à Madras, à l'imprimerie de Vadjravêlupiḷḷay, une analyse détaillée en prose (IV-163 p. in-12), qui a été réimprimée en 1900 par Thompson and C° « at the Minerva press, Popham's broadway » (IV-163 p. in-12). Ce résumé a pour titre *Vaçanasûḷâmaṇi* (en sanskrit *Vatchanatchûḷâmaṇi*). Je vais donner ci-après un précis de l'histoire, d'après ce résumé, complété par une lecture rapide du texte et d'après un article de M. G.-U. Pope, dans l'*Indian Magazine and Review* de Miss E. Manning (novembre 1897, t. XXVIII, p. 569-573).

Après la préface, dont on trouvera la traduction ci-après, vient la description du pays (chant Ier). Dans une région de la terre qui n'est pas indiquée, il y avait une contrée superbe, riche, fertile, où tout abondait, où les paysages étaient ma-

gnifiques, les bosquets toujours fleuris, les champs féconds, les bois remplis d'oiseaux aux plumages merveilleux, aux chants agréables, les habitants heureux, les femmes belles et aimables : elle s'appelait *Surami* « la délicieuse ». La capitale (chant II) était la ville sans pareille de *Bodhana* « la savante », où tout était beauté, joie et bonheur. Là régnait, protégeant le monde, ombrageant l'univers de son blanc parasol, *Pradjâpati*, roi victorieux, roi juste, roi des rois, aux exploits incomparables, terreur de ses ennemis, objet du respect et de l'amour universels, aidé de ministres sages et habiles. Il réunit dans son palais un millier de femmes de races illustres, aux chevelures splendides, aux seins admirables, aux charmes incomparables, parmi lesquelles deux lui étaient particulièrement chères. Ces épouses préférées, deux sœurs, portaient les noms de *Mrgâpati* et de *Çaçi;* leur amour lui était un bonheur perpétuel. Elles devinrent enceintes en même temps.

Chant III. — Les fils. — Les enfants qu'elles mirent au monde n'étaient point des enfants ordinaires; l'aîné, *Vidjaya* « le victorieux », fils de la première reine Mrgâpati, était une incarnation de Balarâma; le plus jeune, *Diviṣṭha* « habitant du ciel », fils de Çaçi, était une incarnation de Kṛṣṇa : on sait que les Djâinas ont conservé tout le panthéon brahmanique. Vidjaya était en conséquence de couleur claire, tandis que Diviṣṭha était de cette teinte bleu sombre qui est la caractéristique des incarnations principales de Vichnu. Les deux princes, beaux, ardents, admirablement conformés, se développèrent à la perfection de toutes les manières et reçurent une éducation accomplie qui les faisait exceller en tout. Ils venaient d'atteindre leur dix-huitième année, lorsque, un jour d'audience publique, un sage éminent, auquel l'avenir était révélé, vint demander à parler au roi. Introduit avec le cérémonial convenable, habile dans les rites et con-

naissant le moment propice, il prit la parole en ces termes : « O roi qui possèdes de robustes éléphants, j'ai vu ce qui suit dans un rêve : un éléphant est descendu du ciel, a mis au cou du jeune prince dont la couleur est celle du vaste océan une guirlande de fleurs épanouies toutes blanches; puis, il est remonté dans sa demeure. Apprends quelle est la signification de cette vision : un roi des Vidyâdharas viendra donner en mariage au jeune prince sa fille unique. Tu en auras la preuve dans sept jours : un messager céleste descendra dans ton grand jardin fleuri et sera porteur d'une lettre de ce roi[1]. » Au comble de la joie, Pradjâpati donne les ordres nécessaires pour qu'on attende le messager annoncé et qu'on le reçoive avec les honneurs et les égards qui lui sont dus.

Chant IV. — A Ratnanûpura. — Pendant que ces choses se passaient à Bôdhana, un roi puissant, Svalanjaṭi, régnait sur la ville de Ratnanûpura, dans la plus belle partie du monde des Vidyâdharas. Il eut deux enfants, un fils Arkakîrti et une fille, Svayamprabhâ, de sa femme préférée Vâyuvêgâ. Ces enfants grandirent en sagesse et en beauté. Un jour, la nourrice, Vasantamahâtilakâ, vint annoncer l'approche du printemps. Le roi se transporta alors avec tous les siens à son jardin de plaisance Marôvana; il y invoque Arhat, auquel il adresse des prières ardentes. Deux sages, digambaras, arrivent par la voie des airs et, sur sa demande, lui font ainsi qu'à ceux qui l'accompagnent de saintes instructions. Svayamprabhâ se fait admirer de son père par sa piété ; il songe à la marier dans des conditions dignes d'elle.

Chant V. — Salle du conseil. — Le roi réunit ses ministres et leur demande s'ils connaissent quelque part un prince qui puisse convenir à sa fille. Le doyen des ministres, Sutchunda, propose Açvagaṇḍa, roi de Ratnapallava. Mais son collègue

1. Le texte porte *ôtei* « feuille de palmier ».

Bhavatchyuta combat cette proposition et dit qu'il serait préférable de songer à Bhavanandja, roi de Kinnaragîta. A son tour, Sudhâkara, un autre ministre, pose la candidature de Méghavâhana, roi de Surêndrakânda, dont la sœur Djyôtimâlâ pourra épouser Arkakîrti. Alors, le premier ministre, Sumantri, prend la parole et conseille d'aller consulter le devin Çatavindu ; les autres ministres se rangent à cet avis. Le roi rentre dans son palais, puis se rend chez le devin. Celui-ci lui annonce que l'époux destiné à sa fille, depuis longtemps, est le prince Diviṣṭha, second fils du roi de Bôdhana dans le monde terrestre : « La preuve de la vérité de ceci », ajoute-t-il, « c'est que dans une lune d'ici, ce Diviṣṭha vaincra un lion formidable dont il déchirera la gueule. » Le roi Jatî émerveillé, va raconter l'aventure à sa femme Vâyuvêgâ, puis il communique la nouvelle à son fils et à ses ministres, et il décide d'envoyer au père de Diviṣṭha un ambassadeur, Marîtchi, avec une lettre qui l'informera du mariage projeté.

Chant VI. — Le message. — Marîtchi descend dans le bois fleuri où depuis une semaine l'attend Drumakânta, suivant les ordres de Prajâpati. Prévenu, celui-ci envoie au-devant de l'ambassadeur quatre des premières femmes de la cour, de nombreux serviteurs et ses deux fils. On l'amène, avec un cortège triomphal, au palais qu'on a affecté pour sa résidence. Il remet au roi la lettre de Jatî, qui est une demande formelle en mariage. Pradjâpati objecte la différence de natures entre les Vidyâdharas et les hommes. L'ambassadeur le réfute par des arguments mythologiques et le roi se rend. Marîtchi retourne chez Jatî, comblé d'honneurs et de présents.

Chant VII. — Mort du lion. — Marîtchi rend compte au roi Jati de son voyage ; le roi consulte ses ministres, et ils lui conseillent d'attendre un mois, puisque le devin a annoncé que

dans cet espace de temps Diviṣṭha devait accomplir un exploit caractéristique. Cependant Açvagaṇḍa, un des rois Vidyâdharas qui aspiraient à la main de Svâyamprabhâ, apprend par le purôhita Çatavindu l'existence du jeune prince de Bôdhana qui est son rival prédestiné. L'orgueilleux monarque sourit avec dédain, mais sachant que les avis des sages ne sont pas sans portée, il consulte ses ministres et, sur leur conseil, envoie des messagers à Pradjâpati pour lui réclamer un tribut : mille *kôṭi* d'or, mille danseuses de toute beauté, de la nacre, des perles, du corail, de l'argent, des vêtements de brocart, des défenses d'éléphants, des éventails et beaucoup d'autres choses en abondance. Après avoir hésité, Pradjâpati consent à payer le tribut demandé, il réunit ces objets et ces femmes et les fait remettre aux messagers qui se préparent à repartir. A ce moment, surviennent les princes royaux qui s'étonnent et s'informent. Diviṣṭha, transporté de colère, congédie les messagers avec un refus formel. Ceux-ci, n'osant rapporter ce refus à leur roi, en avertissent le ministre Harimandju qui s'avise de l'expédient suivant. Il envoie sur la terre un Vidyâdhara, Harikêtu, qui, sous la forme d'un lion terrible, ravage le Sind et tout le pays qui environne Bôdhana. Les deux jeunes princes vont le combattre ; le lion magique se réfugie dans une sombre grotte de la montagne et y disparaît. Mais il s'y trouve un lion véritable que Diviṣṭha saisit par la crinière ; puis lui prenant les mâchoires dans ses mains robustes, il le met en pièces, aux applaudissements des dieux et des hommes. Les deux princes rentrent en triomphe dans la capitale et reçoivent les félicitations de leur père.

Chant VIII. — Mariage. — Svalanjaṭi, apprenant ce fait glorieux, veut hâter la conclusion du mariage de sa fille avec Diviṣṭha. Il se rend à Bôdhana, au milieu d'un cortège magnifique, où ont pris place les cinq *mères* de Svayamprabhâ

(la directrice des jeux, la nourrice au sein, la nourrice sèche, la servante, la surveillante), après avoir confié à huit princes distingués le gouvernement de ses États pendant son absence. En route, Amṛtaprabhâ, compagne de Svayamprabhâ, lui fait admirer les pays que l'on traverse et lui en raconte les légendes, notamment celle de la Gangâ. Arrivés dans le pays de Surami, les voyageurs célestes s'arrêtent près de Bôdhana et s'y installent dans des habitations improvisées, tandis que Marîtchi va prévenir Pradjâpati. Celui-ci s'empresse, conformément aux rites et aux convenances, d'aller chercher son hôte en grand apparat : la rencontre des deux cortèges fut comme la réunion de la Gangâ et de la Yamunâ. Les femmes se font un accueil empressé. Vidjaya et Diviṣṭha fraternisent avec Arkakîrti. Svalanjaṭi présente à Pradjâpati sa future belle-fille qui, au premier aspect de Diviṣṭha, en est subitement éprise. Le mariage s'accomplit avec des cérémonies magnifiques.

Chant IX. — Royauté. — Cependant, des messagers viennent annoncer à Svalanjaṭi qu'Açvagaṇḍa, allié aux autres rois Vidyâdharas, se prépare à venir l'attaquer. Ils lui racontent qu'Açvagaṇḍa, instruit par Harikêtu de ce qui s'est passé au Çurami, de l'ambassade de Marîtchi, de la mort du lion, du mariage de Diviṣṭha, a été pris d'un accès de colère épouvantable. Les rois Vidyâdharas ont partagé ses sentiments et ont juré de prendre part à sa vengeance ; les chefs de son armée, Vadjragaṇḍa et Kanakatchitra, lui ont promis que la victoire serait prompte et facile. Jati communique ces nouvelles à ses guerriers, à son fils, à son gendre, à Vidjaya, à Pradjâpati. Ils ne sont point effrayés et se disposent à recevoir l'ennemi. Surviennent deux Gandharvas, parents et envoyés d'Açvagaṇḍa, qui demandent la remise entre leurs mains de Svayamprabhâ ou de la tête de Diviṣṭha. Celui-ci, à ces paroles insolentes, entre en fureur et chasse les mes-

sagers. Açvagaṇḍa, de plus en plus irrité, envoie sur la terre les armées alliées, avec ordre de tuer Jaṭi, Diviṣṭha et tous les autres « rebelles ». Les armées descendent sur la terre et en viennent aux prises avec Jaṭi et les siens ; le combat est long et acharné, le sang coule à flots, les cadavres couvrent le sol ; enfin les Vidyâdharas sont mis en fuite. Açvagaṇḍa envoie de nouvelles troupes, des soldats d'élite ; la bataille reprend plus violemment que jamais, et les chefs des deux partis en viennent aux mains ; la victoire reste encore aux habitants de la terre. On poursuit les vaincus. Diviṣṭha chevauche dans les airs le milan Garuḍa, et maniant les propres armes de Vichnou, met à mort Açvagaṇḍa, ses frères et ses derniers partisans. Les Vidyâdharas s'humilient devant lui. Il montre à tous sa puissance et se révèle comme étant Vâçudêva, en arrachant une montagne tout entière et en la replaçant sur sa base. Il remplace par des amis les rois tués dans la bataille ; il donne à son beau-père l'Empire des Vidyâdharas et revient se reposer auprès de son épouse chérie Svayamprabhâ.

Chant X. — Svayamvara. — Leur bonheur fut sans mélange et sans trouble. Leur vie se passait dans les plaisirs, les jeux et les délices. Diviṣṭha, suivant l'usage, avait pris d'ailleurs un nombre considérable d'épouses secondaires. Svayamprabhâ lui donna deux enfants : un fils qu'on appela Vidjaya, et une fille plus jeune de cinq ans, Djyôtimâlâ ; ces enfants offrirent en eux la réunion de toutes les perfections ; leur naissance fut l'occasion de réjouissances générales. En même temps, dans le monde des Vidyâdhara, la femme d'Arkakîrti, Djyôtimâlâ, mettait au monde deux enfants, un garçon Amrtadêça et une fille Sutârâ. Ces enfants grandirent et les jeunes filles devinrent nubiles. Pour marier convenablement les jeunes princesses, on organisa deux svayamvaras, et il se trouva que les deux cousines choisirent leurs

cousins germains. On maria donc Vidjaya avec Sutârâ et Amrtadêça avec Djyôtimâlâ ; ces derniers remontèrent au pays des Vidyâdharas, tandis que les premiers demeurèrent à Bôdhana. La prospérité continua à régner sur la terre et dans le ciel.

Chant XI. — Renoncement. — Le roi Pradjâpati, dont le bonheur était égal à celui qu'on éprouve dans le monde d'Indra, voyant tout prospérer autour de lui, se dit que cette situation agréable ne pourrait être que le résultat des bonnes actions de ses vies passées : « Il est nécessaire par conséquent que j'acquière de nouveaux mérites, » dit-il, et il réunit ses ministres pour leur faire part de ses intentions. Il se rend processionnellement au temple d'Arhat où le dieu suprême s'est incarné en un ascète plein de science, qui enseigne au roi la voie de la certitude, le moyen d'éviter la renaissance, et qui l'éclaire sur la nature des quatre sortes d'êtres : gens des mondes inférieurs, animaux, hommes et dieux. Le roi et ses ministres prennent définitivement la résolution de se retirer du monde.

Chant XII. — Libération. — Pradjâpati fait part de son dessein à ses fils et leur laisse le pouvoir. Suivi par ses ministres, par ses courtisans et par ses femmes, il renonce à tout l'appareil royal et se voue à l'acétisme absolu. Suivant les instructions du sage des sages, il dompte ses cinq sens, triomphe de l'amour et des autres grandes fautes, et obtient le bonheur infini « en s'unissant à la vierge suprême qui est la libération ».

Je vais maintenant traduire textuellement quelques passages caractéristiques du poème.

INVOCATION

Ceux qui adorent prosternés les pieds de l'essence lumi-

neuse qui se tient brillante au sommet de tout chasseront l'activité, car leur intelligence étendue n'aurait pas suffi à les débarrasser de la masse infinie des actions victorieuses.

PRÉFACE

1. Je me propose de raconter ici l'histoire du grand prince aux yeux brillants qui mit en pièces le lion formidable aux yeux furieux, aux jours anciens où celui qui était comme un joyau splendide pour le monde vint adorer les deux pieds illustres qui détruisent la violente activité.

2. J'ai composé du tamoul avec une affection abondante pour dire les qualités du grand prince qui brandit le disque puissant ; s'il y a dans mon récit quelques fautes, c'est que ceux qui sont grands par leur science sont seuls exempts de faiblesses.

3. Quoiqu'on ait dit que ma langue avait commis de grandes fautes, il a été reçu dans l'assemblée des sages où figuraient les princes sacrés à la guirlande mielleuse et à la lance glorieuse, le chef du tamoul pur qui s'appelle Sêndan, le roi dont la poitrine porte un magnifique ornement.

4. Mes fautes dans mon projet de dire les aventures du grand prince aux yeux ardents ne sont plus des fautes aux yeux des sages ; il y a des gens qui saluent de la main les taches même de la lune lorsqu'elle se lève dans le vaste ciel pour dissiper les ténèbres.

5. J'ai suivi la marche du récit dans le *purâṇa* aux belles paroles qui a pour sujet la fille du roi à la couronne parfumée, empereur des Vidyâdharas, la femme aux pieds ornés de bracelets et tendres comme le coton, la princesse qui ressemblait à un rameau de *vandji* (*Menispermum cordifolium*) plein de fleurs.

CHANT II

24. Mais ses déesses qui avaient apparu pour illustrer les races des rois qui dressent le *makara*, aux seins mûrs qui se gonflent et inspirent de la pitié pour la taille prête à se rompre, aux bijoux superbes,

25. Plus cruelles que la famine, aux vastes pubis, aux tailles fatiguées sous le poids des jeunes seins ornés de poudres brillantes, femmes semblables à des rameaux qui s'agitent, avaient des fleurs en bouquets splendides ;

26. Épanouies pour l'amour, avec leur chasteté rayonnante, leurs chevelures sombres qui pendaient bien adaptées à leur beauté, leurs bras brillants qui s'agitaient comme une vapeur legère, leurs yeux de glaives ardents et troublants sous leur parure parfumée,

27. Elles étaient mille, mais les principales déesses, dont la beauté était vraiment descendue du vaste ciel, étaient au nombre de deux ; on ne pouvait en parler sans dire qu'elles étaient des reines divines pareilles à de rouges nénuphars magnifiques :

28. La première déesse, Mrgâpati, aux vastes seins arrondis et gonflés, aux douces paroles qui humilient l'épouse du roi des armées, mer agitée et bruyante, qui semblait un mélange de miel, de sucre et de délicieuse ambroisie, et sa sœur à la chasteté sans égale qui s'appelait Çaçî et qui était pareille à la divinité de ce nom.

29. Ces femmes aux chevelures parfumées brillaient comme un tilaka parmi toutes les femmes aux beaux bijoux, semblables à des bouquets de fleurs d'or ; c'étaient comme deux *açôka* féconds qui s'épanouissent et produisent des perles magnifiques à la saison *vasanta*.

30. Toutes deux étaient chères au roi et ne faisaient qu'une seule dans son cœur ; elles lui étaient comme une seule déesse de la félicité toujours favorable, par leur babil charmant, par leur amour renouvelé chaque jour, par leur beauté redoutable aux dieux.

CHANT V

125. Au moment où le roi dont la gloire rayonnait montait brillamment au palais splendide et agréable, l'astre aux rayons joyeux qui jette partout sa lumière en répandant la chaleur arrivait au milieu de sa course.

126. Les douces cannes à sucre aux yeux abondants faisaient autant de bruit que les blanches perles des belles qui mâchent le bétel gracieux qu'ont préparé leurs mains ; les abeilles quittaient la place et les coquillages bruissaient avec les rameaux.

127. Dans l'enceinte divine abondaient, avec la fête joyeuse des chants, les drapeaux marquant l'endroit du sacrifice, les sandals parfumés, les guirlandes pleines d'un miel abondant où bourdonnaient les essaims bruyants des abeilles.

128. Pendant que les jeunes belles se baignaient dans les eaux des étangs où se produisent les vertes émeraudes et des lacs où fleurissent les nénuphars couverts de gouttes d'eau, les abeilles se confondaient avec les pétales des fleurs qu'elles déchiraient et jetaient autour d'elles.

129. L'eau des rivières où les nénuphars tombent en poussière luttait avec les seins des belles, et dans les étangs s'en allaient les poudres odoriférantes mélangées du safran et du sandal dont elles se décoraient.

130. Les *nymphœas* qui croissent dans les beaux lacs couvraient de leurs pétales les digues et embellissaient le lac ; les seins, les bouches et les chevelures des belles brillaient

au milieu des fleurs comme la face resplendissante de la lune.

131. Les belles filles se plongeant dans l'eau abondante des étangs, avec leurs yeux rouges dont les poudres colorantes étaient enlevées, se baissaient en se lançant des pétales des nénuphars qui les cachaient aux regards de leurs mères.

132. Les gouttes d'eau parfumées de sandal sautaient en l'air, les éventails s'y agitaient et l'eau en retombait en pluie, tandis qu'elles s'amusaient à jeter des fleurs de nénuphars sur le sable humide des tentes.

133. Celles qui ressemblaient à des lianes précieuses et brillantes comme des miroirs ornés de pierres précieuses, couvraient de fleurs les sièges déjà décorés des fruits magnifiques du lotus.

134. Au moment où le soleil était au milieu de sa course, à l'heure déterminée par les sages habiles dans la lecture des livres sur la science du temps, on vint louer intelligemment les pieds du roi et le reste.

135. Les femmes aux seins magnifiques pénétrèrent en chantant dans le palais du roi plein de grâces ; au bruit agréable des instruments de musique harmonieux, le prince, orné d'une belle guirlande de fleurs, prit une nourriture excellente.

136. Le prince, dont le corps était orné de bijoux éclatants qui portait une guirlande de fleurs de jasmins épanouies, avec son collier de fleurs mielleuses, s'en alla dans la rue décorée de fleurs fraîches aux pétales ravissants.

137. Ses anneaux d'or et de pierres précieuses faisaient du bruit, les abeilles et les bourdons se pressaient en murmurant sur sa guirlande aux fleurs accumulées, et à chaque pas du roi, ses pendants d'oreille en forme de *makara* lançaient de longs éclairs lumineux.

138. Les Vidyâdharas accomplis, avec leurs javelots

brillants sous l'enduit, les lances étincelantes qu'ils tenaient à la main ainsi que leurs épées, les fourreaux qui se voyaient à leurs côtés et les cuirasses qui les recouvraient, entouraient de toute part le roi dont l'Empire était immense,

139. Salué de la main par les femmes aux paroles douces comme le sucre, qui répandaient devant lui une pluie de poudres parfumées et des fleurs où se pressaient les abeilles, le prince à la guirlande de fleurs en boutons arriva gracieusement à la large porte de l'ermitage du devin à la science accomplie.

140. Le sage parfait prononça une bénédiction sur le roi, en employant les paroles de bon augure et en disant : « Sois toujours victorieux, ô notre roi aux fleurs mielleuses, qui as daigné venir ici et qui rends notre race illustre ! »

141. Le roi se dirigea vers un siège superbe sous un portique séparé, au bruit des abeilles qui se pressaient auprès du miel qui coulait abondamment des fleurs dont le vent emportait au loin le parfum mêlé à la fumée odoriférante de l'agalloche.

142. Après s'être assis gracieusement sous ce portique où le miel coulait abondamment et qui ressemblait à un bouquet de sandals aux fleurs épanouies, le prince aux bijoux éclatants raconta longuement l'affaire de sa fille pendant que les Vidyâdharas, comprenant la situation, s'éloignaient.

143. Après que le prince qui portait un bracelet d'où partaient d'ardents éclairs, dont les bras semblables à une masse de palmiers étaient ornés de guirlandes de fleurs, lui eut expliqué le trouble de son esprit, l'habile à la devination réfléchit et prit la parole en ces termes ;

144. Le sage, dont la langue était versée dans l'explication des livres vénérables parla ainsi, après avoir réfléchi longuement à la destinée de la belle à la taille fatiguée, dont la

beauté est adorable comme celle d'une guirlande magnifique dont les fleurs répandent un miel parfumé :

145. « Une beauté s'est rencontrée, passant à droite du roi aux guirlandes convenables à des belles, aux colliers brillants de l'éclat de la blanche lune épanouie, comme une lune terrestre ; si l'on songe à ce que ce pouvait être, c'était la déesse de la fortune qui venait à ta rencontre.

146. » O toi dont l'épée fait connaître au loin la gloire, pourrais-je aujourd'hui dire, par la parole, tout le destin de la belle délicate, à la taille mince comme l'éclair, aux beaux seins ornés de bijoux d'or étincelants ?

147. » Dans la parole sainte qu'a dite aux jours primitifs le Glorieux qui tient la roue rayonnante de la vertu, est indiqué clairement le héros destiné à cette jeune fille aux seins superbes, aux cheveux parfumés de fleurs, qui ressemble à un joyeux rameau. »

148. En entendant le sage parler avec précision du bonheur réservé à cette jeune fille semblable à un paon, le roi dont le corps brillait de sa prééminence, apparut joyeux comme un de ces êtres pleins de vérité.

149. Il demanda : « Explique comment, dans la parole sacrée du principe suprême qui préside aux destinées du monde, il est question de ma fille, » et le sage lui exposa l'antique histoire :

150. « Au milieu des trois mondes différents, sont les îles dispersées dans les eaux immenses et le continent du Sind ; les décrire une à une, en disant tous leurs noms, dépasserait tous les nombres possibles.

151. » Ce cercle terrestre porte à son centre le haut mont Mandara entouré tout autour de collines superbes ; il s'y trouve de grands arbres *nâval* aux frais rameaux qui se penchent.

152. » Ce cercle terrestre est entouré de la vaste mer aux

ondes agitées, ô roi dont le javelot donne la mort, qui est une des quatorze mers aux eaux montagneuses dont sont coupées les sept divisions où courent les rivières originaires des montagnes.

153. » Mais, dans ce cercle, il y a deux parties qui se sont produites dans la suite des âges; parmi ces deux parties, celle du sud, ô toi dont la louange est difficile à faire, est le Bharatakhaṇḍa.

154. » C'est la terre bienheureuse où sont les bois magnifiques de *kalpakas* et où abondent les pierres précieuses ; là, lorsque trois âges se furent accomplis, au retour de l'âge nouveau, apparut Brahmâ.

155. » Il créa là le soleil aux rayons ardents, l'astre aux frais rayons et tous les autres organismes ; et c'est ainsi que se passa ce temps heureux, cercle immense de créations.

156. » A la fin du troisième âge, comme plusieurs douleurs détruisaient les divers êtres, notre Seigneur apparut, roue antique de la vertu, principe éclatant de lumière, qui s'étendit dans les sept mondes.

157. » Aux pieds nus de notre Seigneur qui prodiguait les grâces et qui était le principe de la roue de la vertu, le monde se prosternait demandant la protection de sa grâce, pour obtenir le bonheur par la destruction de la noire obscurité.

158. » On l'appelait le seigneur à la parole sainte et excellente, le vertueux inaccessible aux sens et à leurs organes, l'auteur des qualités, des races et de la voie qui chasse la faim destructrice des infortunés.

159. » Alors, pendant que s'épanouissait sa sainte grâce, il y eut un roi du monde qu'entoure l'océan aux flots qui se gonflent, un prince au large parasol dressé, qu'on nommait Bharata au javelot éclatant comme le soleil supérieur.

160. » Il gouvernait le monde en y faisant adorer notre

Seigneur. Ce Bharata au bras renommé pour sa force, aux éléphants dont le front est orné d'un chaperon, vint adorer et louer les pieds roses du chef des temps, en lui offrant des fleurs épanonies.

161. » Adorant sa couronne ornée de pierres précieuses éclatantes, le roi l'interrogea sur l'avenir, et le prince répondit, par une voix qui retentit dans les nuages amoncelés d'où tombe une pluie d'ambroisie au fond du ciel tremblant d'effroi :

162. » Il y aura vingt-quatre seigneurs dont je suis le premier, deux fois six monarques dont tu es le premier ; quant aux sauveurs, depuis les plus anciens, il n'y en aura que neuf, et il n'y en aura que neuf incarnations.

163. » O roi ! ton fils Marîtchi possédera Bhôdana qui est entourée de remparts d'or brillants; de la race de ce guerrier au javelot meurtrier, aux anneaux superbes, apparaîtra un prince qui sera le premier de ces sauveurs incarnés.

164. » Si l'on veut savoir ce que fera ce sauveur pour une vierge plus belle que la pure montagne blanche, ce juste prendra l'âme d'Açvagrîva et le disque vainqueur.

165. » Diviṣṭha s'avancera avec son armée, océan de chars superbes, et deviendra le seigneur du cercle terrestre brillant et vertueux, ô Bharata que loue toute la terre ! » Ainsi parla le dieu des dieux, à la parole sainte et magnifique.

166. « Le commencement, la fin et le milieu m'appartiennent, ainsi que la propriété du monde aux eaux agitées ! » dit-il, et il combla de joie le roi des rois aux javelots meurtriers ; ô toi qui portes une guirlande de fleurs, tel est le récit ancien !

167. « Ce jeune héros aux bras glorieux et robustes comme le roc, annoncé dans le livre antique, a quitté le ciel lumineux et a apparu joyeusement sur la terre qu'entourent les eaux qui se gonflent.

168. » Ce bienfaiteur est le plus jeune des deux fils du

prince dont les bras sont faits pour la lutte et qui porte des anneaux superbes, celui qui possède Bôdhana aux remparts d'or dans le pays prospère de Surami.

169. » Pour s'unir à la poitrine divine de ce prince à la guirlande de fleurs mielleuses qui est venu caché sous un corps humain pour protéger la terre boisée aux eaux abondantes, ta fille seule convient!

170. » Quand tu la lui auras donnée, il tuera l'orgueilleux qui aura pris l'empire, et par sa fortune constante il te donnera deux principautés ! » Il dit, et le roi ressentit une joie immense.

171. « A ce que je viens de te dire sur le prince à la guirlande de fleurs mielleuses, s'applique le signe suivant: dans un jour lunaire d'ici, Diviṣṭha déchirera la gueule d'un lion. Sache-le, » ajouta-t-il.

172. A ces mots du prophète, le roi plein de gloire fut plongé dans une joie sans pareille, et il couronna celui qui ne clignait jamais des yeux d'une belle guirlande de fleurs toujours fraîches,

173. Et il lui donna à gouverner le pays fertile et fécond de Djyôtimâlâ, arrosé par les eaux abondantes de la pluie d'or qui tombe du ciel où sont tous les trésors sortis de l'océan décrit dans le livre de la déesse qui préside aux deux mondes.

174. Le roi s'en alla alors et se rendit, comme le soleil se couchait, au palais de Vâyuvêgâ ; et faisant connaître à la femme dont la démarche était gracieuse comme celle d'un cygne la grandeur de leur fille et la suite des événements, il lui dit :

175. « Un bosquet où n'abondent pas les jeunes fleurs, un étang où ne sourient pas les jeunes fleurs du lotus, une nuit où le ciel n'est pas orné du jeune croissant, une maison où il n'y a pas d'enfants, se ressemblent.

176. » La famille apparaît florissante comme le précieux

kalpaka : le chef en est la tige, l'épouse qui pratique fermement la vertu en représente les rameaux, les beaux enfants en sont les boutons de fleurs et les anciens y sont les abeilles.

177. » Il est facile d'obtenir, avec des éléphants à la trompe creuse et à la longue tête ornée d'un bandeau, de l'or et des pierres précieuses; mais, sur cette terre aux eaux profondes, il est difficile aux femmes d'avoir des enfants qui prospèrent par leur grandeur.

178. » Une lumière, même seule dans une lampe, suffira à éclairer une maison, brisant les chaînes de l'abondante obscurité; ô toi dont les bijoux superbes ont des pierres précieuses où ne se pose aucune poussière, une fille suffit pour remplir les divers points cardinaux.

179. » La grosse perle qui est née dans le sein d'un coquillage dont les spirales vont à droite est un objet très précieux; ô toi qui ressembles à un paon magnifique qu'on admire, le rameau fleuri que tu as produit sera beau pour tous ceux qui ont des rapports avec notre famille.

180. » Oubliant la parole qui compare celles qui n'ont pas d'enfants à un arbre (sec), tu es devenue une fortune semblable au ciel rouge, le jour où est né ce jeune croissant qui éclaire le ciel et fait sourire l'eau.

181. » Détruisant la vaste activité, ta fille, comme la déesse d'or, comme la déesse de la fleur, sera demain, pour le dieu brillant, de l'ambroisie et une divinité! Ainsi a parlé clairement le prophète qui connaît le livre sacré. »

182. A ces paroles du héros dont les éléphants mâles sont pleins d'ardeur, celle qui portait une guirlande de fleurs sur sa chevelure épaisse fut au comble de la joie; retenant son sourire qui allait s'épanouir en perles brillantes, elle se proterna et dit :

183. « O roi des rois à la couronne ornée de pierres précieuses et d'or! cette jeune vierge a été favorisée par ta grâce;

s'ils n'obtiennent pas la grâce des rois, leurs enfants ne sauraient obtenir la moindre grandeur.

184. » C'est par la grâce de votre seigneurie aux anneaux retentissants qui luttent avec les joyaux fleuris des rois dont les éléphants caressent leurs femelles, que cette belle à la chevelure parfumée, à la démarche délicate, a obtenu sa beauté. »

185. Le roi à la couronne ornée de pierres précieuses fut réjoui par les douces paroles mielleuses de sa vertueuse épouse, et il reposa là, au détriment de la guirlande aux fleurs parfumées, pressant sur sa poitrine les seins magnifiques de la belle.

186. Le lendemain, le prince dont la large main brandit l'épée meurtrière, fit appeler son fils et ses ministres et leur dit : « J'ai pensé d'abord ceci, puis voici l'histoire que m'a contée le sage qui a étudié les livres antiques. »

187. Lorsque le roi à la gloire immuable leur eut dit la fortune heureuse de sa fille aux seins gonflés et les qualités du prince de la couleur des nuages qui lui était destiné, les hommes éminents furent remplis de joie et dirent :

188. « Nous n'avons aucun doute que la jeune fille à la longue chevelure soit une divinité, ô roi dont la lance est ardente! Il convient de préparer et d'envoyer un message au père de ce Diviṣṭha, roi dont la lance est impétueuse!

189. » Il y a un homme instruit, dont la parole sait répondre ce qu'il faut aux objections que conçoit un homme instruit; c'est Marîtchi. Nous (conseillons de) l'envoyer, car il saura lui exposer les questions de race et les autres. »

190. A ces paroles d'un ministre expérimenté, le roi dit : « Faites venir le vaillant généreux. » Et il lui remit une lettre sacrée qu'il écrivit avec soin. Le messager se prosterna aux pieds ornés d'anneaux du grand roi.

191. Sur l'ordre du monarque, Marîtchi prit son chemin

dans les nuages amoncelés qui remplissent d'éclairs le vaste ciel, et il descendit dans un bosquet qui était en dehors de la ville d'or qu'entoure le pays fertile de Surami.

192. Comme il entrait dans le bosquet abondamment fleuri qu'on appelait le grand massif de fleurs nouvelles, les abeilles y bourdonnaient ardentes en s'unissant aux fleurs dressées et jonchant le sol de pétales mielleux.

CHANT VII

120. Les messagers craignant d'aller saluer les anneaux brillants de leur roi, virent Haridmandju qui pouvait réfléchir sur ce qu'il convenait de faire et lui racontèrent leur visite au roi plein de gloire, les dons qu'il leur avait faits : trésors, troupes de femmes aux démarches de paon,

121. Puis l'arrivée des jeunes princes, le rire méprisant du héros aux yeux ardents et sa colère enflammée, ainsi que toutes les paroles qu'il avait adressées aux porteurs de lances brillantes; ils dirent tout cela au ministre dont les pendants d'oreilles étincelaient.

122. Quand Harimandju, l'heureux qui avait acquis la science difficile à obtenir, entendit ce récit, il pensa : « S'il apprend ce grand affront, le souverain ne pourra pas le supporter un seul moment; comment supprimer ce grand ennemi ? » Et l'habile, dont la poitrine portait une guirlande où bruissaient les abeilles, s'absorba dans sa méditation.

123. « Le prince aux joyaux brillants n'est pas encore développé et, par sa jeunesse, il n'a pas encore la connaissance exacte de ce qui est vrai et de ce qui est faux; je vais habilement lui faire voir une illusion, et je le ferai prendre par un lion qui est dans la montagne, sur lequel il s'élancera impétueusement. »

124. Après avoir combiné ceci dans son esprit, il appela le

Vidyâdhara décoré d'un bel ornement qui portait le nom de Harikêtu, et racontant à ce guerrier aux bras de roc toute l'affaire, il lui prescrivit de se transformer en. un faux lion.

125. Le cruel prit aussitôt la forme d'un lion à la crinière ondulée comme la flamme qui court allumée, aux ongles puissants qui déchirent les entrailles de la montagne, aux défenses recourbées comme la lune au commencement de son voyage, aux yeux ardents, à la gueule large et d'où sortait une voix de tonnerre; et il partit.

126. Il arriva au delà de l'Himâlaya, bordé par le feuillage épais des bois, pénétra dans le pays de l'Inde dont les guerriers ont des bras robustes comme des rocs, et se mit à rugir: les montagnes se déchiraient et tremblaient, la terre se bouleversait, le triple océan mélangeait ses ondes et le ciel s'agitait.

127. Les forêts tombaient réduites en poussière, les animaux tombaient pêle-mêle, les éléphants et leurs femelles épouvantés poussaient des cris de douleur, les écluses s'écrasaient comme la paille broyée sous l'enclume, et les hommes s'affaissaient tous grinçant des dents à ce bruit terrible.

128. Après l'avoir vu ainsi transformé, le ministre s'adressa aux messagers qui lui avaient rapporté ce qui s'était passé avec exactitude, les envoya instruire le jeune héros ardent à la lutte et armé des armes victorieuses, en leur disant: « Informez-le de tout ceci! »

129. Alors, les messagers, prenant la voie des nuages retentissants, descendirent et se rendirent à l'endroit où se promenaient, entourés de leurs armées formidables, les princes aux bijoux ornés de pierres précieuses brillantes, aux anneaux sonores, fils du roi de Bôdhana célèbre par ses bosquets fleuris, et dirent:

130. « Quand nous lui avons rapporté le refus du tribut, la reprise des objets préparés pour le tribut, et les invectives

que tu nous as adressées, ô prince, en disant : « C'est mal ! » notre roi dont la large main est armée du disque, qui a de beaux anneaux sonores et dont la chevelure est parfumée, a souri en disant : « C'est bien ! c'est bien ! »

131. »Après qu'il eut appris de notre bouche que tu étais un jeune prince portant un collier de fleurs mielleuses, notre seigneur a songé à sa force considérable et à ce qu'il se doit à lui-même ; il a dit dans sa bienveillance : « C'est un enfant, » et il a calmé sa colère.

132. » Ce jeune présomptueux qui s'est aventuré à reprendre le tribut qui nous avait été donné devra détruire un lion demeurant dans les grottes de la montagne fendue, où il rugit comme le tonnerre accompagné d'éclairs pour détruire ce pays célèbre dont l'obtention a été difficile ! »

133. » Il a dit cela, et ajoutant : « Allez le lui dire, » il nous a expédiés ici. » En leur entendant dire ces paroles, le jeune prince s'écria : « Quoi ! est-il possible que dans notre pays il y ait un lion cruel, meurtrier, menaçant les existences, rugissant et détruisant tout ? »

134. » Il existe, salut ! dans le beau pays de l'Inde aux eaux bruyantes, difficile à détruire par qui que soit, dans la montagne immense, il existe ce lion qui rugit comme le tonnerre ; il habite, ô seigneur, dans une grotte incommensurable et il dévore tous les êtres, » répondit-on.

135. » Soit, dit-il, mais je déchirerai sa gueule large comme les grottes de la montagne pénible et je romprai son corps en deux morceaux ! Si je ne réussis pas à le faire, que je sois l'enfant diabolique dont parlait votre roi ! »

136. Il s'écria, brandissant son trident : « Que les éléphants de combat, avec leurs défenses aux pointes puissantes et leurs trompes creuses rentrent dans leurs demeures et restent enflammés à regarder dans l'ombre ! que les guerriers dont la tête ne s'affaisse pas devant les armes menaçantes qui arrivent ardentes se retirent !

137. » Que les chars élevés ornés de pierreries traînés par des coursiers superbes, que les fantassins, que les chevaux aux fronts ornés de voilettes, rentrent dans leurs séjours d'attente, que personne ne s'aventure à venir avec moi et qu'on se retire! » dit le prince dont la couleur était celle du magnifique océan, de façon à faire s'éloigner tous ses serviteurs.

138. Comme après avoir éloigné les gens bruyants de la ville, le prince qui avait la couleur de la mer bruyante aux ondes fraîches s'éloignait, (son frère) connaissant la montagne et qui avait la couleur des coquillages de la mer poissonneuse s'efforça de suivre le héros qui porte la fortune sur sa poitrine.

139. Les pieds ornés d'anneaux, qui avaient l'habitude de tirer sur la corde attachée au cou des éléphants robustes à la trompe creuse, s'enfonçaient dans la poussière ardente qui recouvrait la route au milieu de la montagne noire; ils arrivèrent ainsi à la recherche du lion qui tuait les travailleurs.

140. En voyant arriver les héros, le lion à la crinière ardente se mit en colère et poussa un rugissement: ce fut comme le tonnerre qui éclate; les montagnes fendues s'écroulèrent, les dalles de pierre se brisèrent et tombèrent en poussière roulant en débris.

141. Le héros, qui avait la couleur du noir nuage fulgurant, attacha ses anneaux de jambes, assujettit à ses bras ses bracelets étincelants, tressa sa chevelure bouclée que décoraient des pierres précieuses et poussa un grand cri; le lion en fut effrayé.

142. Celui qui avait pris la forme d'un lion aux yeux verts s'éloigna, brisant la montagne et y détruisant les routes, en se demandant : « Où aller? » le prince vaillant, noir, et aux yeux ardents, le poursuivit rapidement: la mort aux yeux terribles, les points cardinaux et le ciel tremblaient.

143. Les anneaux ne faisaient plus de bruit, car les pieds se hâtaient ne touchant pas le sol; les mains, ornées de bracelets éclatants, ne se rejoignaient plus; les cheveux, les tresses, les guirlandes, les colliers se dressaient et ne touchaient plus ni les bras ni le cou.

144. Les arbres s'arrachaient avec leurs racines; comme emportés par un vent violent, les cerfs bigarrés et les oiseaux jonchaient le sol tremblants; les doigts du héros dont les bras avaient la dureté des pics formant le sommet des montagnes caverneuses et d'où roulent les rochers s'écartaient violemment.

145. Les nuages s'amoncelaient et couvraient tout; les dalles de pierres se brisaient avec un bruit formidable les unes sur les autres; les divinités des bois dansaient rafraîchies; celui qui avait pris la forme d'un lion fuyait éperdu : il disparut dans l'intérieur d'une caverne de la montagne brillante.

146. Le tremblement du sol et l'agitation de la montagne élevée, causée par la course rapide du jeune prince, dont les épaules fortes comme des rochers énormes étaient ornées de guirlandes superbes et dont la gloire s'accroissait de jour en jour, tirèrent de son sommeil un lion royal qui habitait dans cette grotte.

147. Écumant, le prince se tint à l'entrée de la caverne profonde et s'écria : « Salut! tu t'es caché dans la grotte pleine d'obscurité! je vais déchirer cette montagne immense! » et la montagne, ouvrant sa bouche immense, répéta ce cri au loin.

148. A ce bruit formidable, le lion rendu furieux grinça des dents; dans ses yeux ardents s'alluma la flamme de la colère; plein de rage, il s'élança rugissant, mais la montagne se déchira.

149. Les deux yeux enflammés et les dents brillantes et

blanches de ce lion à la queue épaisse, aux ongles acérés, à la gueule monstrueuse capable d'absorber tout ce qui était dans la montagne, suffirent à chasser toute l'obscurité. Alors, ce monstre se leva.

150. Cet animal robuste, loué pour sa grande force et tel qu'on pouvait dire qu'il était capable de détruire le monde qui le supportait par ses qualités apparentes s'élança vers le prince; les habitants de l'air plein de rosée firent tomber une pluie légère.

151. Comme le lion se levait pour s'élancer rampant sur sa poitrine, la déchirer et en boire le sang, il sauta sur sa crinière et le saisit de ses larges mains au milieu de ses mâchoires recourbées; puis, le lion à la force considérable se coucha déchiré, la gueule fendue.

152. Les immortels, stupéfaits, demeurèrent là, mettant chacun un doigt sur leur bouche en disant: « Celui-ci vient en un instant de mettre en pièces un lion terrible qui avait la force de mille fois mille animaux féroces, plus fort que mille lions furieux. »

CHANT XII

59. Les dieux bienfaisants et destructeurs s'étant retirés chacun de son côté, le héros, sans s'arrêter aux points cardinaux, s'éleva, par la lumière de la certitude qui montre au sens intime la vérité, au-dessus de tous les mondes des dieux et devint un *Sûḷâmaṇi* pour l'univers.

60. L'activité pénible s'éloignait, les dieux se retiraient de plus en plus, le roi Pradjâpati gouvernait le monde de Brahmâ. Cependant le prince noir, dont la large main rouge comme le lotus brandissait le disque sacré de Vichṇu, gouvernait la terre entourée par l'océan.

61. Il gouvernait, recevant les hommages des rois, bran-

dissant la lance de Vichṇu, étendant doucement son sceptre sur toute la terre que revêt l'océan aux ondes agitées et que protègent les dieux, pendant que son père gouvernait bellement le monde qui lui convenait.

62. Celui qui a la couleur des coquillages en spirales enroulées à droite et celui dont les fortes épaules sont célèbres et dont le corps a la couleur du triple océan poissonneux, étaient vénérés par tout le monde. Les hommes organisaient des fêtes eu l'honneur des pieds de lotus roses du prince de l'*açôka* qui a vaincu l'activité, et leur bonheur allait augmentant de jour en jour.

Julien Vinson.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DRAVZQUIÂN. 1. Ind: prés: s. 3e r. pl: r. i. s. 2e pers: adr: masc: avec *á* euph: pour *c* devant *n* conj: aux: act.

5. 19... cein gauça handiac Iaunac EGUIN *drauzquián*, ... combien grandes choses le Seigneur t'a faites,

DRAVZQUIÇVET. 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

13. 23. ... Huná, aitzinetic ERRAN *drauzquiçuet* gauça guciac. ...: voici, ie vous ay tout predit.

DRAVÇVE. 3. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. pl: 2e pers: aux: act:

10. 3..., Cer MANATU *drauçue* Moysesec? ..., Qu'est-ce que Moyse vous a commandé?

10. 5..., Çuen bihotzeco gogortassunagatic SCRIBATU *drauçue* manamendu hori. ..., Il vous a escrit ce commandement pour la durté de vostre cœur:

14. 15. Eta harc ERACUTSIREN *drauçue* gambera handibat PARATUA *eta* APPAINDUA[1]: ... Et il vous

1. Is this from *appanare* under the influence of *pannus-cloth?* Quand il s'agit d'orner et dresser une table, comme c. 14, vv. 15 et 16, les idées de *panis* et de *pannus* se confondent.

monstrera vne grande chambre ornee & preparee : (à remarquer L. ne dit pas : *gambera paratu eta appaindu handibat*).

DRAVÇVEDANA. 1. I. q. *drauçuet* avec *da* euph : pour *t* et *n* rel : accus : décl : accus :

13. 37. Eta çuey ERRAITEN *drauçuedana*, Et (*na* = *ce que*) ce que ie vous di,

DRAVÇVEN. 1. I. q. *drauçue* avec *n* conj : régi par *beçala*.

16. 7..., ERRAN *drauçuen* beçala. ..., comme il vous a dit.

DRAVÇVET. 11. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers : aux : act :

3. 28. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

9. 1..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

9. 13. Baina ERRAITEN *drauçuet* Mais ie vous di,

10. 15. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité,

11. 23. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

11. 24. Halacotz ERRAITEN *drauçuet*, Pourtant ie vous di,

11. 29..., eta ERRANEN *drauçuet* ... : adonc ie vous diray

13. 30. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 9. Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, Ie vous di en verité

14. 18..., Eguiaz ERRAITEN *drauçuet*, ..., Ie vous di en verité

DV. 35. Ind: prés: s. 3e r. s. verbe poss: & aux: act:

2. 16..., Cergatic publicanoequin eta VICITZE gaichtotacoequin IATEN *du* eta EDATEN? ..., Pourquoy mange-il & boit auec les peagers & mal-viuans? (On a omis ce?)

3. 26..., baina fin DU. ..., mais prend fin.

3. 27...: eta orduan haren etchea PILLATUREN *du*. ...: & adonc il pillera sa maison.

3. 30..., Spiritu satsua DU. ..., Il a l'esprit immonde.

4. 14. Ereilleac hitza EREITEN *du*. Le semeur seme la parole.

4. 15. ..., eta KENGEN *du*..., & oste la (cf: le Grec ΚΕΝΟΣ).

4. 23. Baldin nehorc ENÇUTECO beharriric *badu*, Si aucun a aureilles pour ouir,

4. 28. Ecen bere buruz lurrac fructu EKARTEN *du*, behin belhar[1], guero burù, guero ogui bihi

1. M. R. Williams in his *Lexicon Cornu-Britannicum* (London, 1865) mentions some Baskish words, but *cadarn* is Welsh. He Says "Beler s. m. Water-cress. Welsh *berwr*, *berwg*. Armorican *beler*. Irish *biolar*, *birar* (one may add *biorar*). Gaelic *biolar*, *biorar*. Manx *burley* ". Do these words come from *bir*, *bior*, a Keltic word for water, or are they related to Baskish *belar?* Under *da* 4, 32, *belhar* is used of all kinds of herbs. A variant form is *bedar* (and I think *berar*), which makes one think of *be-below* and *dar*, the formative termination meaning *frequenter of*, *dweller in*. In the Biscayan of Arratia *water-cress* is *belarr garratza* = *bitter-grass*, and also *borrakia*.

bethea buruän. Car la terre de soy-mesme[1] fructifie, premierement l'herbe, apres les espics, & puis le plein froument en l'espic :

4. 29. ..., bertan guiçonac *du* EÇARTEN iguiteyá : ..., soudain *l'homme* met la faucille,

7. 6. ..., Segurqui vngui PROPHETIZATU *vkan du* Esaiasec çueçaz hypocritoz[2]. Certainement Isaie a bien prophetizé de vous *autres* hypocrites:

7. 10. Ecen Moysesec ERRAN *du*, Car Moyse a dit

7. 16. Nehorc ENÇUTECO beharriric BADU... Si aucun a aureilles pour ouir,

8. 2. ...: ecen ia hirur egun DU...: car il y a desia trois iours

8. 35. ..., GALDUREN *du* hura : ..., SALUATUREN *du* hura. ..., il la perdra : ..., il la sauuera.

8. 36. Ecen cer probetchu DU guiçonac, Car que profitera-il à l'homme...?

8. 37. Edo cer EMANEN *du* guiçonac bere arimaren recompensamendutan ? Ou que donnera l'homme en recompense de son ame ?

9. 21. ..., Cembat dembora DU...[3]? ..., combien y a-il de temps...?

10. 11. ..., adulterio IAUQUITEN *du* haren contra. ..., il commet adultere contre elle.

1. Litt. : *de* ou *par sa tête*, dans le Basque.

2. On remarque la répétition de la terminaison casuelle dans le pronom et le nom qui le qualifie, *eçaz* & *z*.

3. Ce *du* est un gallicisme. Avec l'accusatif pluriel *hirur egun* il faut *ditu*. Si ces mots sont le nominatif passif, il faut *dirade* = *ils sont*. C'est cette forme qui m'a donné des doutes sur la définition de *cituan*. Aussi c. 9, v. 21, quel est le nominatif de *du* ? L. a pensé en Français à ces endroits.

10. 12. ..., adulterio IAUQUITEN *du*..., elle commet adultere.

11. 3...: eta bertan hura IGORRIREN *du* huna. ...: & incontinent il l'enuoyera ici.

11. 31...: ERRANEN *du*, (Hautin a omis la virgule) ...: il dira,

12. 6. Oraino bada bere seme maitebat VKAN eta, hura-ere IGORRI *vkan du* hetara azquenic, Or ayant encore vn sien fils bien aimé, il le leur enuoya aussi pour le dernier

12. 9. Cer EGUINEN *du* bada mahasti iabeac[1] ?..., eta EMANEN *du* mahastia berceri (à remarquer que le verbe avec *emanen* n'a pas sa forme dativale. Il faut corriger *draue.*) ... Que fera donc le seigneur de la vigne? ..., & baillera la vigne à d'autres.

12. 19..., eta VTZI *badu* emaztea, eta haourric VTZI ezpa*du*, ..., & ait laissé la femme, & n'ait point laissé d'enfans,

12. 36. Ecen Dauid-ec berac ERRAN *du* Spiritu sainduaren inspirationez, Car Dauid luy-mesme a dit par le sainct Esprit[2],

12. 37. Beraz Dauid-ec berac DEITZEN *du* hura Iaun: Dauid donc luy-mesme l'appelle Seigneur,

12. 44..., baina hunec EMAN *du* bere paubreciatic ...: mais ceste-ci y a mis de sa poureté tout

13. 12. Orduan *liuraturen du* anayeac anayea

1. « The vineyard-master. » Cf. sous *duçue*, II, 17; « *gaichtaguin lece* » = *malefactor-cavern.*

2. L. traduit « par inspiration du S. E. ».

heriotara, eta aitác haourra: ... Lors le frere liurera son frere à mort,

14. 6...? obra ombat enegana EGUIN[1] *du*....? elle a fait vn bon acte enuers moy.

14. 8. Hunec... EGUIN *du*: ... Elle a fait ce

15. 14..., Baina cer gaizqui EGUIN *du*? ..., Mais quel mal *a*-il (*sic*) fait?

15. 35..., Huná, Elias DEITZEN *du*. ..., Voici, il appelle Elie.

DVÁN. 2. 1. q. *duc*, verbe possessif avec *á* euphonique pour *c* devant *n* conjonctif & rel :

6. 18... euri (pour eure) anayeren emaztea DUÁN. (Voyez *eztuc* 6, 18. *Anayearen* serait plus régulier)... d'auoir la femme de ton frere.

11. 21..., Magistruá, huná, *hic* MARADICATV *duán*, ficotzea (*n* rél: acc = *que*), Maistre voici le figuier que tu as maudit

DVANÁ. 1. I. q. *duc*, aux : act., avec *a* euph : pour *c* devant *n* rel : nom : décl : vocatif (*ná* = *o tu qui*)

15. 29..., He, templea DESEGUITEN eta hirur egunez EDIFICATZEN *duaná*. ..., He, qui desfaits le temple, & en trois iours le redifies:

DVANA. 1. I. q. le précédent avec *n* rel : accus: décl : acc: ou nom : passif (*na* = *ce que*)

14. 36..., baina hic NAHI *duana*. ..., mais ce que tu veux.

DVC. 13. Ind : prés : s. 3e adr : masc : verbe subst : & aux:

1. L. renders *à faire* under *duela* 11, 3 by *beharra;* and under *dugu* 14, 63 by *behar*.

5. 23..., Ene alabatchoa hurrenean DUC: ..., Ma fillette est à l'extremité :

5. 35..., Hire alabá HIL *duc*, ..., Ta fille est morte,

6. 35..., Desertu DUC leku gaur, eta ia BERANDUA DUC:..., Ce lieu est desert, & est desia grande heure :

7. 28..., Hala DUC Iauna: ..., Il est ainsi, Seigneur,

9. 5..., on DUC... ..., il est bon

9. 43... : hobe DUC hire[1], ...: il te vaut mieux

9. 45..., hobe DUC hire, [1]... : il te vaut mieux

9. 47..., hobe DUC hire[1] ...: il te vaut mieux

11. 21..., Magistruá, ... ficotzea EYHARTU *duc*. ..., Maistre... le figuier... est seché.

12. 29. ... Manamendu gucietaco lehena DUC, (H. a mis *duc*,) ..., gure Iainco Iauna, Iaun bakoitzbat DUC. ..., Le premier de tous les comandemens *est*, ..., le Seigneur nostre Dieu est le seul Seigneur. (L. traduit *un seul*.)

12. 30...: haur[2] DUC lehen manamendua. (Hautin

1. Pour ces trois génitifs dativaux *hire* voyez *ditzagun* (9, 5) & *dituc* (14, 36). Sous *ezta* 10, 40, *ene* traduit *à moy*.

2. Les Basques français d'aujourd'hui disent *hau;* ceux d'Espagne *au*. Dans le livre le plus ancien en Guipuzcoan, le catéchisme de J. Ochoa de Arin (Saint-Sébastien, ou *Donostian*, 1713; n° 45 dans la Bibliographie de M. J. Vinson), on le trouve sous les formes *ab* (e. g. pp. 6, 7, 31, 129, 133, 134, 135, 137, 138, 139, &c :) et *aub* (pp. 10 et 13). De même de la racine *gau* il forme, p. 131, *gauren* = *de nuits* et *gaubean* = *dans la nuit*. De *jaun* on a formé *jau-r-egi*. En Biscayen, *jau-be* dérive-t-il de *jaun* ou bien est-il une forme régionale de *jabe* = *maître ?* Dans ce dialecte *palais* n'est pas *jauregi* mais *jaubegi*.

a mis *duc.*) ... Cestuy-*ci est* le premier commandement.

DVC. 10. Ind : prés : s. 2e r. s. adr: masc : aux : act :

1. 40. ..., Baldin NAHI ba*duc*..., Si tu veux,

5. 35..., cergatic FATIGATZEN *duc* Magistrua ? ..., pourquoy trauailles-tu plus le Maistre ?

10. 21... : eta VKANEN *duc* thesaurbat ceruän[1] : ..., & tu auras *vn* thresor au ciel :

10. 51..., Cer NAHI *duc*...? ..., Que veux-tu

12. 14..., baina eguiazqui Iaincoaren bidea IRACASTEN *duc:* ..., mais tu enseignes la voye de Dieu en verité.

12. 30. ONHETSIREN *duc* bada eure Iainco Iauna, ... eta eure AHAL guciaz: ... Parquoy tu aimeras le Seigneur ton Dieu..., & de toute ta force.

12. 31.... ONHETSIREN *duc* eure hurcoa eure buruä beçala: .... Tu aimeras ton prochain comme toy-mesme :

12. 32 ..., Magistruá, eguiazqui ERRAN *duc*, ... : Maistre, tu as bien dit la verité, (L. traduit *veritablement* au lieu de *bien... la verité.*)

14. 12..., Non NAHI *duc*...? ..., Où veux-tu...?

14. 37...? orembat ECIN VEILLATU *duc ?* ...? n'as-tu peu veiller vne heure ?

1. M. le professeur E. Galtier, bascophile de Mont-de-Marsan, m'a demandé pourquoi, si *ceru* vient de *cœlum,* il n'est point *keru.* Dans les langues Scandinaves on a vu *sk* passer en *sh*. Les Basques ont dû emprunter *cœlum* quand on prononçait déjà *cel* ou *ciel* en Français ; *ciel* en Toscan et Castillan ; *ce-o* en Portugais et *cel* en Provençal.

DVÇVE. 18. Ind: prés: pl: 2e r. s. verbe poss: & aux: act:

7. 8. Ecen laincoaren manamendua VTZIRIC, guiçonen ordenençá EDUQUITEN *duçue, hala nola,* cubén eta goporrén IKUTZEAC: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue.* Car en delaissant le commandement de Dieu, vous retenez l'ordonnance des hommes, *comme* lauemens de pots & de hanaps: et faites beaucoup d'autres choses semblables.

7. 9..., Vngui *nombait* IRAIZTEN *duçue* laincoaren manamendua, ..., Vous reiettez bien le commandement de Dieu,

7. 13. ...: eta hunelaco berce gauçaric anhitz EGUITEN *duçue.* ...: & faites plusieurs autres choses semblables.

8. 17. ...? oraino GOGORTUA[1] *duçue* çuen bihotza. ...? auez-vous encore vostre cœur eslourdi?

9. 50. ... cerçaz hura GACITUREN *duçue?* ..., de quoy luy rendrez-vous saueur?

10. 36. ..., Cer NAHI *duçue*...? ..., Que voulez vous... ?

10. 39. ... copá EDANEN bá*duçue,* ..., Vray est que vous beurez la coupe (*ba* traduit *vray est que.*)

11. 2. ... ERIDENEN *duçue* asto[1] vmebat ESTECATUA? ..., vous trouuerez vn asnon lié,

11. 3. ..., Cergatic hori EGUITEN *duçue?* ..., Pourquoy faites-vous ceci?

1. Cf. l'adjectif prédicatif *escua eghartua* sous *çuenic*, c. 3, v. 1, et *asto vmebat estecatua* sous *duçue*, 11, 2.

11. 17. ...? baina çuec hura gaichtaguin lece EGUIN *duçue*. ...? mais vous en auez fait vne cauerne de brigans.

11. 25. ... baldin deus BADUÇUE nehoren contra[1]: ... si vous auez quelque chose contre aucun

14. 6. ..., cergatic FASCHATZEN *duçue?* ...: pourquoy luy donnez-vous fascherie ?

14. 62. ..., eta IKUSSIREN *duçue*,..: & vous verrez le

14. 64. ENÇUN *duçue* blasphemioa : Vous auez ouy le blaspheme :

15. 9..., NAHI *duçue*...? ..., Voulez-vous...?

15. 12..., Cer bada NAHI *duçue*...? ... Que voulez-vous donc...?

16. 7...: han hura IKUSSIREN *duçue*, ...: vous le verrez là,

DVÇVELA. 3. I. q. *duçue*, aux: act: avec *la* conj: & participial.

7. 13. EZDEUSTEN *duçuela* laincoaren hitza... Mettans la parole de Dieu à neant (*ez-deus te-n* = *in no-thing-ing*).

1. Ici on voit la force véritable de *deus* et *nehor*, sans le négatif. Voyez *ez-deusten* sous *duçuela* 7, 13. Pour *nehor* signifiant *personne*, voyez *eztaite* & *ezlaquian*. Sous *litzaque* il traduit *on;* sous *etzaitzaten* 13, 5, *quelqu'un;* sous *ezta* 9, 29 & 10, 29, *nul*. Il est possible que l'étymon de *nehor* = *iñor*, *enor* soit *e* = *non* et *nor* = *qui:* c'est-à-dire une personne indéfinie, un *in-quiable*, un *j'ignore-qui;* un *un-who-able some-one*. *Nor-ere* = *quiconque*. Voyez *baita* 10, 43 & 44: a *not-who*, *ali-quis*. Voyez *baitrauca*, *baitraucac*, *baitzauçue*. *Nori berea* = *suum cuique*, mot à mot « à qui le sien ». *Nor* donc n'est pas essentiellement interrogatif, pas plus que *qui* en Français. En Gallois on a *bynnag* = *quiconque*, formé de *py nag* = *qui non*. Voyez « A Welsh Grammar », par Anwyl, professeur de l'Université d'Aberystwyth.

11. 24... othoitz EGUITEN *duçuela*... ecen RECEBITUREN *duçuela :* ... en priant, ... que vous le receurez,

DVÇVEN. 4. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : conj : & rel : acc : = *que*.

4. 24... cer ENÇUTEN *duçuen :* ... ce que vous oyez :

7. 13... *ceuroc* ORDENATU *duçuen* ordenançáz : (rel: acc:) ... par vostre ordonnance que vous auez ordonnec :

13. 11... cer ERRANEN *duçuen,* ... de ce que vous direz :

15. 12... Iudién Regue DEITZEN *duçuen* huni? (*n* rel : acc:) ... *à celuy* que vous dites Roy des Iuifs ?

DVÇVENOY. 1. I. q. *duçue*, aux : act : avec *n* rel : nom : décl: démonstratif datif pluriel (*noy* = *à ceux* (*vous*) *qui*).

4. 24. ..., cuey[1] ENÇUTEN *duçuenoy*. ...: & à vous qui oyez

---

Corrigenda dans la *Revue de Linguistique*.

T. XXXII

P. 70, l. 13 a l. de poss: lisez substantif.

P. 70, l. 15 et 16. Biffez la note. M. le docteur H. Schuchardt a indiqué dans l'introduction de son

1. Remarquez la répétition de la terminaison casuelle après le pronom; *ey* et *oy*. Cf. sous *du* 7, 6, *çueçaz*, etc.

édition du Nouveau-Testament Basque de J. Liçarrague la nécessité de cette correction. Je n'avais pas songé à *cituen*, comme il le dit, mais bien à *citizan*, *citian* formes, enregistrées par J.-P. Dartayet. En tournant pour la première fois les pages de la 2e édition des livres de Liçarrague, j'ai trouvé les fautes que voici : f. 52 recto v. 18 e do pour edo, f. 212 verso *h*etheric pour *b*etheric, dans J. C. gure lauaren cena Saindura re*ec*bitu pour re*ce*bitu.

T. XXXIII

P. 291. M. J. Vinson a écrit en parlant de mon édition du Mendiburu de 1747 : « Il n'est pas exact, au surplus, de dire que c'est là le premier livre basque guipuzcoan imprimé connu. » *Mais je n'ai pas dit qu'il l'est!* J'ai dit seulement : « A excepción del Diccionario de Larramendi (1745), no conocémos ningun libro impreso en San Sebastián en Heuskara más antiguo que éste. » Comme éditeur, j'ai employé le pluriel *no conocemos*, parce que je ne connaissais pas à cette date-là les deux exemplaires du livre de Joseph Ochoa de Arin (imprimé en langue basque en 1713 à San Sebastián) que mentionne M. J. Vinson dans sa bibliographie. Mais je ne les avais pas oubliés. J'ai trouvé depuis un autre exemplaire, ignoré de M. Vinson, au Musée Britannique, ayant à la fin trois pages de plus que les autres. Je n'avais pas oublié non plus ce que M. Vinson avait dit des livres de Irazuzta (Pampelune, 1742) et Zubia, Mais Pampelune n'est pas San Sebastián, et Zubia n'a pas écrit en guipuzcoan !

T. XXXIII

P. 294. Je dois indiquer encore des corrigenda dans mon édition de Mendiburu :

P. 147, l. 25, où l'original porte Santuac izain, lisez izan

P. 272, l. 17, où l'original porte diezagula, qui n'est pas traduisible avec le reste de la phrase, lisez dizayola (voyez Lardizábal).

P. 430, l. 8, supprimez 272.

P. 436, ajoutez Dizayola 272 (comme émendation nécessaire).

P. 442, ajoutez Genezan 224.

P. 446, le numéro 2228 est une faute.

P. 469, l. 1, lisez 1751 ; y tiene.

P. 471. M. J. Vinson possède un exemplaire de ce volume, qui porte le numéro 89 a, dans sa Bibliographie. Une réimpression avec des notes critiques serait sûrement appréciée.

P. 472. Dans quelques exemplaires le colophon final porte un *n* au lieu d'un *u* dans deux mots.

T. XXXIII

P. 264, l. 7, lisez 15. 12...

P. 265, l. 8, lisez baicen. ...,

P. 265, l. 18, lisez *tenic*. ...,

P. 265, l. 21, lisez 4. 12... : età

P. 266, l. 13, lisez s. 3e r. s.

P. 266, l. 15, lisez ..., pegar-bat

P. 268, l. 3, lisez LO DATZALA *erraiten*

P. 268, l. 28, lisez baldin mundu

P. 269, l. 14, lisez DEÇAÇVENÇÁT.

P. 269, l. 17, lisez deçacuençât.

P. 269, l. 22, lisez verrez...

P. 269, l. 2 d'en bas, lisez *parcatum*

P. 270, l. 3, lisez *deçadançat:*

P. 270, l. 3 d'en bas, après anayac inserez haren

P. 272, l. 3, lisez 4. 12. ... IKUS

P. 272, l. 10, lisez *Christ.*

P. 273, l. 14, ajoutez (*la* participial qualifiant l'accusatif et dépendant de ikussiren duçue.)

P. 273, l. 21, lisez *ondoan*,

P. 274, l. 9 avant SCRIBATUA, insérez, harçaz

P. 274, l. 12, lisez *den.*

P. 274, l. 16, lisez becembatean,

P. 275, l. 1, lisez ..., harçaz

P. 276, l. 14, lisez *Lo datzala erraiten*

P. 276, l. 18, lisez, 8. 27 ... Philipperen Cesarea

P. 276, l. 24, lisez *whether*

P. 278, l. 14, lisez *dic:*

P. 278, l. 21, lisez UTZITERA. ...

P. 279, l. 16, lisez DIEÇADÁN.

P. 279, l. 25, lisez DIEÇÓN.

P. 280, l. 28, lisez 16.

P. 281, l. 16, lisez çuec... DIOÇUÉ? On voit que cette ligne et la suivante sont à transférer deux lignes plus haut.

P. 281, l. 28, lisez, Borz,

P. 282, l. 1, lisez ... DIOITE Cergatic.

P. 282, l. 7, lisez ..., DIOITELA,

P. 282, l. 8, DIONÁN

P. 282, l. 10, DIONÁN

P. 282, l. 12, ajoutez (Inchauspe dit qu'il est dioñat et doiat en Souletin.)

P. 283, l. 3, 13, & 14, DIOSTE,

P. 284, l. 10, lisez DADINÇÁT.

P. 284, l. 12 et 22, lisez ajoutez

P. 284, l. 17, 18 et 22, lisez lisez

P. 285, l. 6, lisez ajoutez

P. 285, l. 11, avant p. 329, insérez T. 32.

P. 285, l. 13, lisez çabaltas-

P. 285, à la fin ajoutez (p. 33. v. 1, Sarai). Dans l'édition d'Oxford on n'a pas marqué le c en Saraic comme une faute. Je viens de collationner (octobre 1891) au château de Shirburn, tout près de la gare de Watlington, et dans la Bibliothèque Bodléienne le manuscrit de P. d'Urtè et la transcription de Samuel Greatheed avec l'édition de 1894. Je trouve que cette édition contient une bonne quantité de fautes, desquelles je vais publier une liste. Dans l'édition de 1899 du texte de la Genèse lisez p. 104, v. 9, erraten çioela, iduritçen ciaitàan.

TOME XXXIV

P. 93, l. 19, *garaua* vient-il de *granua* avec la chute du *n* et la séparation de *gr* moyennant un un *a* euphonique ?

P. 93, l. 25, *gera* vient-il de que*d*a. On sait qu'un *k* ou *qu* passe souvent en *g* en Heuskara, et *d* en *r*.

P. 94, l. 4, lisez icoa : (à comparer *ika*, de *pica* Castillan.)

P. 94. l. 18 après *Samana* insérez, puis *samaua*.
P. 99, l. 2 d'en bas, lisez heading
P. 100, notes, l. 2 bellied l. 3 perhaps, recorded l. 5. Since I.
P. 101, l. 1, was l. 5 d'en bas, Thomas
P. 266, l. 4, hauc
l. 16, HILTZECÀC, hiltzecác
P. 270, l. 13, a mis *diraden hauc* parce
l. 14, mots.
P. 273, note, l. 5, *pesetas*) on
l. 6, figure
P. 275, l. 11, ELEGITVAC
P. 276, l. 18, DITVC. 2.
P. 277, l. 27, pluriel = que
P. 281, l. 18, Seigneur a
P. 282, l. 11, Norc
l. 26, ie le
l. 28, DRAVNAT 2

E. S. DODGSON.

(*A suivre*).

LA RÉUNION D'HENDAYE

ET LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE BASQUE

Au mois de juin dernier, M. M. Guilbeau, officier de santé à Saint-Jean-de-Luz, qui a composé quelques poésies en basque et qui a écrit quelques articles sur divers points de la linguistique euscarienne, m'adressait plusieurs lettres pressantes pour m'inviter à me rendre le 16 juillet à Hendaye; il me priait et me suppliait de ne pas manquer au rendez-vous qu'il donnait à plusieurs basquisants : la réunion devait avoir pour but la régularisation ou plutôt la fixation définitive de l'orthographe basque. Je répondis à M. Guilbeau que n'étant pas libre avant le mois d'août, ou même avant le mois de septembre, il ne m'était pas possible, à mon très grand regret, de me rendre à son aimable convocation.

Je n'avais plus entendu parler de ce projet, lorsque, le 10 septembre suivant, en arrivant à Bayonne, je me rencontrai successivement avec trois Basques distingués, amateurs ou écrivains de mérite, qui me parlèrent d'un « Congrès » qui devait avoir lieu à Hendaye le lundi 16, toujours pour traiter cette question de l'orthographe. Ces Messieurs ne paraissaient pas

douter que je ne fusse convoqué à cette réunion. N'ayant reçu aucun avis et croyant à une erreur de la poste, j'allai le lendemain voir M. Guilbeau à Saint-Jean-de-Luz. — Je trouve un homme embarrassé, gêné, qui m'explique qu'on a voulu écarter certaines personnalités, qu'on n'a pas trouvé de meilleur moyen que de limiter la réunion aux Basques de naissance, qu'on parlera exclusivement basque dans cette réunion, etc., etc.; il ajoutait du reste que ce n'était pas à moi qu'on en voulait et qu'on m'y admettrait peut-être, etc., etc.

Je connais M. Guilbeau depuis de longues années; bien avant la chute de l'Empire et depuis, il s'était posé comme un des rares défenseurs de l'idée libérale et républicaine; nous avions donc ensemble combattu le bon combat, collaboré aux mêmes journaux, fait les mêmes campagnes; j'ai publié plusieurs choses de lui dans cette *Revue*; j'ai fait partie de l'Association basque qu'il avait fondée il y a une dizaine d'années, et, si je n'y ai pas pris une part très active, j'ai toujours très exactement payé les cotisations qui étaient relativement élevées.

Le 16 septembre, je me suis donc rendu à Hendaye. Le « Congrès » s'est ouvert solennellement; et, après plusieurs discours en français, en basque et en espagnol, le secrétaire général, — M. Guilbeau, — a invité les personnes qui n'avaient pas reçu une convocation spéciale à sortir, les renvoyant à la séance de l'après-

midi qui devait être publique. Je n'étais pas convoqué, et l'on n'a pas voulu faire une exception en ma faveur; M. Guilbeau a même affirmé qu'une quinzaine d'adhérents se retireraient si je prenais part aux travaux de la séance. J'aurais pu faire observer que ma collaboration valait peut-être plus que celle de ces quinze adhérents; mais je m'en suis bien gardé.

Dans la séance publique de l'après-midi, on a rendu compte des travaux de la matinée. Les congressistes s'étaient partagés en trois sections; les secrétaires ont lu des rapports, dont les conclusions se complétaient l'une par l'autre et qui se résument dans une sorte de règlement très compliqué. Toute proposition orthographique devra être imprimée, adressée au bureau permanent et à tous les adhérents; dans un délai de six mois, les adhérents devront la renvoyer au bureau avec leur réfutation s'il y a lieu; puis le bureau fera son rapport au Congrès suivant qui décidera. Il va sans dire que les Basques de naissance auront seuls voix délibérative. Je n'insiste pas sur l'absurdité de cette dernière stipulation.

J'avais préparé la note suivante que j'ai gardée par devers moi, bien entendu :

« Pour être vraiment sérieuse et pratique, une orthographe conventionnelle doit reposer sur les principes suivants:

» 1° S'écarter le moins possible des usages reçus, des habitudes locales;

» 2° Ne donner à chaque signe qu'une seule valeur;

» 3° Représenter par un signe différent chacun des sons différents de la langue;

» 4° Employer, autant que possible, des signes simples formés d'une seule lettre, accentuée ou ponctuée au besoin, faciles à trouver dans les imprimeries;

» 5° Dans ce cas, prendre des signes conventionnels déjà employés pour transcrire les sons particuliers à la plupart des autres langues.

» Donc, en ce qui concerne le basque :

» Généraliser le *ñ* pour *gn;* — gardez les *ll*, *tt* mouillés; — garder *s* et *z;* — garder *j* (qu'on prononce, suivant les dialectes, comme *j* français, comme *y*, ou comme la *jota*); — remplacer *tch*, *ch*, *ts*, *tx*, etc., par un signe simple *c* ou *c'*, &c.

» Il y aura évidemment certains signes qui ne seront employés que dans certains dialectes, parce qu'ils représenteront les sons propres à ces dialectes. C'est pour cela qu'on devra laisser à *u* la valeur générale de *ou* français et qu'on représentera par *ü* le son de l'*u* français qui se trouve en souletin:

» &c.

» Au point de vue euphonique :

» Écrire (dialectes bas-navarrais) *uya* et non *uïa*, parce que le son euphonique représenté par *y* ou *ï* n'est pas une voyelle franche;

» Ne pas écrire, en un seul mot, *ezda*, *ezdire*, *bai-*

dago, ce qui est contraire à la prononciation, mais *ezta*, *eztire*, *baitago*, ou en deux mots *ez da*, *ez dire*, *bai dago*, etc.

» &c. »

Les membres de l'une des sous-commissions s'étaient occupés de quelques-uns des points traités dans la note ci-dessus; mais ils proposaient de ne pas distinguer *ü* et *u*, et ils substituaient *t* et *l* tildes à *tt* et *ll*, ce qui n'est pas pratique.

En définitive, il a été résolu qu'on se réunirait de nouveau en septembre 1902 à Fontarabie. Que sortira-t-il de ce second « Congrès »?

Je ne regrette pas trop de n'avoir pu assister à la séance du matin. Pendant cette réunion, qui pourrait probablement être à bon droit caractérisée par le titre en quatre mots d'une pièce de Shakespeare, j'ai utilisé mes loisirs forcés en allant faire un pèlerinage qui me tenait au cœur et une visite qui me souriait beaucoup. Le pèlerinage avait pour but la tombe de Miss Lætitia Probyn, cette vaillante et aimable Anglaise qu'un épouvantable accident a tuée, là, en quelques minutes, dans cette Bidassoa si nonchalante et si calme, il y a vingt-deux ans déjà. Elle avait étudié le basque et m'avait demandé quelques indications ; elle aimait cette langue curieuse et singulière, mais elle s'étonnait de la pauvreté de sa littérature, malgré le mysticisme et l'esprit rêveur de ceux qui la parlent; elle commençait sans doute à croire comme moi que

c'est là un organisme arriéré, incompatible avec les exigences de la vie moderne, qui de lui-même s'effacera peu à peu et disparaîtra dans le respect attentif des hommes d'étude.

De là, je suis allé au Sanatorium créé entre le Casino et le château observatoire de M. d'Abbadie par la ville de Paris : entre la science et le plaisir, la charité, non pas cette charité banale de l'aumône et de la pitié, mais une œuvre de fraternité et de solidarité sociales ; plus de deux cents enfants, presque tous des quartiers excentriques de la capitale, presque tous enfants des déshérités de l'existence, plus ou moins physiquement, sinon moralement abandonnés, viennent y chercher, avec la santé, la vigueur de l'esprit qui leur permettra de prendre utilement bientôt leur part du labeur universel.

Et je m'en suis revenu, songeant à ces choses, satisfait du présent, plein d'espoir dans l'avenir, plus que jamais résolu à marcher toujours en avant, et à dédaigner les mesquineries des imbéciles, les calculs subtils des ambitieux de bas étage, et les prétentions des savants faciles. Qu'importent les règlements et les distinctions du royaume d'Entéléchie ? Le monde marche.

Julien Vinson.

L'ARGOT DE SAINT-CYR[1]

CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 255, l. 17, *Balancer*, se moquer de.

P. 256, l. 9-10, *Bas-off*, adjudant du cadre.

P. 257, l. 4, *Chapeau (faire)*, lancer, etc.

l. 19-20, boue ; le cornard de Satory.

l. av.-d^re^, ailleurs. Exemple célèbre : *cornarder comme un tapin* (tambour).

P. 259, l. 5, punis. A l'origine : contre-épaulette qu'on met pour la sortie.

l. 25 et 26, *loüp, loüps*.

P. 260, l. 19, fini la seconde année. *Un pékin*, une caisse servant de malle le jour du *pékin*.

Pékin d'O, F 1 sur la ligne. Les dix mois que les élèves ont à passer à l'École sont désignés par les lettres de ces deux mots : *un officier*, prises dans l'ordre. Quand on est *pékin d'O*, c'est que l'on a fini au mois de janvier, et que *F 1* c'est-à-dire février, est *sur la ligne*, c'est-à-dire en action, c'est-à-dire en train d'être « tiré ». *F 2* est le mois de *mars*. *R* est le mois d'août. Quand on est *pékin d'r*, on est soit *pékin de melon* (première année), soit *pékin de bahut*.

P. 260, l. d^re^, le commandant, professeur-en-chef.

1. V. la *Revue*, t. XXXIV, p. 255-262.

P. 261, l. 2, sergent d'infirmerie.
l. 10-11, *Promo*, promotion.
l. 13, *Répérer*.
l. 17, *dans un sac*.
l. 25-26, *Toubib* (mot arabe), médecin; *grand toubib*, médecin en chef.

Le *Temps* du 25 juin 1901 publiait la lettre suivante :

« La question du *triomphe* de Saint-Cyr, a failli prendre, ces jours derniers, les proportions d'un événement européen. C'est bien le cas de dire : Que de bruit pour un triomphe qui n'en est pas un!

» On a parlé de traditions détruites ou à détruire...

» Ah ça, pour qui nous prend-on?

» Le triomphe, tel qu'il existe aujourd'hui, n'a jamais fait partie des traditions de l'école. Il s'en faut même de beaucoup, attendu que cette solennité, cette cérémonie, appelez cela comme vous voudrez, est une manifestation essentiellement contraire à cette discipline dont le *premier bataillon de France* doit, plus que tout autre, donner l'exemple.

» Jadis, lorsque les élèves de l'école tiraient, au polygone de Saint-Cyr, le mortier de 32 centimètres et le 24 court, — une pièce extraordinaire, abominablement égueulée, mais vénérable parce qu'elle avait fait bravement son devoir en 1870, — il était d'usage, — par analogie avec ce qui se passe dans l'artillerie, — de fêter le pointeur adroit qui avait réussi à loger un obus ou une bombe dans le tonneau qui servait de but.

» Une prolonge réquisitionnée au quartier de cavalerie, attelée de chevaux blancs et ornée de feuillage, de branches empruntées aux peupliers du polygone, amenait le triomphateur et le *père Système* (l'élève ayant le plus bas matricule de

la promotion des anciens) dans la cour Wagram. Ledit *père Système* prononçait un petit discours à la suite duquel il baptisait la promotion des conscrits et lui donnait sa bénédiction. Ensuite il montait à la salle de police, délivrait (avec le consentement du Général) les prisonniers; le dimanche suivant, il y avait *grande galette* (sortie générale) et c'était tout.

» Quel que fût le nombre de *tonneaux* d'une promotion, il n'y avait qu'un seul triomphe. On cite des promotions peu favorisées du sort qui firent des *choux blancs*, et qui, par suite, n'eurent aucune solennité de ce genre. Une autre, malheureuse dans ses premiers tirs, avait réussi, le dernier jour, à mettre une bombe dans le tonneau. Certaines mauvaises langues prétendirent même à cette occasion que les choses s'étaient passées d'une façon peu naturelle, mais ce n'est pas notre affaire. D'ailleurs, il y a si longtemps de cela!

» Ce qu'il y a de plus clair, c'est que cette promotion reçut à l'époque le surnom de *promotion monotone*. Cette évocation d'un passé déjà si lointain ne sera évidemment pas agréable à nombre de généraux et de colonels appartenant à cette fournée, mais tant pis! la vérité avant tout.

» Par la suite, en raison de la grande portée des nouveaux canons (de 7 et de 5, puis de 90 et de 80) les élèves de Saint-Cyr ne tirèrent plus au polygone de l'école, et il n'y eut plus de *triomphes*. C'est alors que l'on inventa les représentations que le général Passerieu a failli supprimer, puis a réglementées... faute de mieux.

UN ANCIEN SAINT-CYRIEN. »

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

Notes et Documents

M. E.-S. Dodgson nous communique la notice suivante qu'il doit à l'amabilité d'un savant ecclésiastique du pays basque espagnol :

En esta villa de Durango (Vizcaya) hace poco tiempo que se ha hallado un librito impreso en papel de hilo, que contiene 80 páginas, y tiene nueve centimetros y medio de alto por siete de ancho, y con cubierta de pergamino. En la página 1ª que está sin numerar se halla la portada que dice asi : « NOVENA A MARIA SS. SEÑORA NUESTRA, q baxo del Soberano Mysterio de su Assumpcion gloriosa a los cielos, y de la denominacion Bascongada de *Vribarri*, venera la cordial devocion de la Nobilissima Villa de Tavira de *Durango* (districto del Inclito Señorio de *Viscayà*) en su famosa Iglesia Parroquial Matriz. DISPUESTA, Por el ardiente zelo, devocion, y desvelo de D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa, vecino de la mesma Villa, quien humilde ofrece, y dedica; Al Em. Señor Cardanal de Molina, etc. *Con Lic.* En Pamp. en la Oficina de la Viuda de Alfonso Burguete. »

Con esto concluye la p. 1ª. La p. 2ª sin numerar

está en blanco. En la página 3ª numerada dice : « Al Eminentyssimo Señor Cardenal de Molina, etc. » En la p. 17 concluye la dedicatoria dicha, con estas palabras : « En las casas de mi habitacion, que son sitas en Durango à 16. de Enero de 1740. Emmo Señor. B. L. P. DE. V. EMmo su mas infimo siervo, humilde, y reconocido servidor. *D. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa.* » P. 18 dice : « LICENCIA DEL ORDINARIO. » En la p. 19 concluye la licencia con estas palabras : « Dada en Pamplona à 30 de Julio de 1740. *Lic. D. Antonio Fernandez de Arcaya.* Por mandado del Señor Provisor *D. Matheo Hermoso de Aranda*, vice-sec. » P. 20 DA NOTICIA EL AUTOR DE *los motivos, que le han asistido pasa imprimir esta Novena.* Concluye en la p. 26 y en la 27 empiega la Novena que concluye en la p. 75; hasta aqui todo en Castellano.

En la p. 76 dice : « ¶ Por si mostraren queja mis queridos paisanos, de aver yo dispuesto esta Novera en lenguaje estraño del Pais, que venera la milagrosa Imagen de Nuestra Señora de Uribarri (en cuyo obsequio la dispuse) les doy gustoso en su idioma, las octavas siguientes, que las primeras contienen la historia de dicha Santa Imagen, para que leyendo, ò cantando se diviertan santamente.

ESTRIVILLO

Zeu biar dan leguez alabetaco
noc izango dau gaur mina,

Uribarrico lirio ederr,
Assumcinozco Virgina.
Manso Lopecen devociñoac.
ezin aurquitu eiquian,
prenda abaric Durangorenzat,
vere ondasunen artean :
vere icena aztu zecidim,
erequi eban Imagina,
Uribarrico lirio ederr,
Assumzinoeco Virgina.
Cumplidú ezeban vere gustuba,
vera vicizan artean,
Baiña aguindueban eguinzedilla,
Azcango vorondatean
cleja ederr bat, an ifinteco.
Ceruetaco Erreguina,
Uribarrico lirio ederr,
Assuncinoeco Virgina.
Andra Menina Arandoñoco
(zein zan bere lengusina)
eracusi zan, encargû onetan
ondo devotèa, eta fina,
verè lurrean ifinten ebala
Serafinem, Serafina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Ceruco ondasún parebaguean
izan cedinzat comúna,

Vri noblèau nai izanèban
eguin Iaúbea, eta Iauna,
ceuc bacarrican pagaduzeinque
ceurè onelaco onguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

Ioia ederr au veretu azquèro,
Durangoco uri nobleac,
berà adorerán ifinten ditu,
berè cuidadu guztiac;
ezin obèto empleaduleitè,
nola zengán guere aleguina,
Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.

Ondo paguètan dozu Andrèa
deusuben devoziñoa,
mese dèbaga ichibagaric
iñoren peticiñoa,
agaitizara elejà onetan
gueùrc Patrona eguina
Uribarrico lirio ederr
Assumcioenco Virgina.

Ainbat mirari icustendogu
guèurè beguien aurreàn,
zeinda ustedogun Amà maytea-
zaucaguzala lurrean;
baya baquigu gueuc zariana,
Ceruetaco Erreguina,

Uribarrico lirio ederr
Assumcinoeco Virgina.
Nor izangò da egongo dana
Novena an acabaduric,
berè pena, ata miseriaren
consueloa bagaric,
izanic bere deboto enzat
ain ongui eguilla fina,
Uribarrico lirio ederr
Assumzinoeco Virgina.

FIN. — ¶ Sugèto cuanto èste escrito, y librillo contiene à la censura, y correccion de nuestra Santa Madre Iglesia, como humilde, y fiel hijo de ella, y para que conste firmè en la Villa de Durango en 16. de Enero de 1740. Diego Lorenzo de Urquizu y Guissasa. »

Asi concluye en la ultima hoja, que es página 80, y certifico que está copiado en extracto exactamente del original, que he devuelto al vecino de esta villa D. José de Unamuno, que me lo prestó para ello.

Durango, 1° de Marzo de 1901.

José Mª de Bernaola.

Le même amateur a aussi communiqué le document suivant :

« Don Liborio de Azurmendi, presbitero residente en Abadiano, Viscaya, me ha prestado los versos siguientes, que los ha hallado entre los papeles que pertenecieron al finado pbro de Abadiano Don Pedro

Valentin de Aresti, y que copiados literalmente por mi dicen asi :

Sorcico para el Nacimiento del Señor 1804.

Eldu dira jentiac
justu Patriarcac
atzeguin baga icharon
situben egunac
Bete dira Igarten
sarrico esanac
elduco sala jauna
salbetan guizonac

Estrivillo

Olgau gaitian gustioc
Egun olgurasco onetan
daijogun solas seinoni
atzeguinen jasarriric
eraguijoc tambolinorri
da trago bat esarri : Ai...
Orainche nac ni egarri
suben osasunagaiti.
Bost milla ta gueijago
urte ozuetan
sispuruca azabac
icusi guenduzan
Bialdu cijen cerubac
Irins gozuetan

esquiniric eustsena
etorrico bazan.
Aguertu da Belenen
egun gaberdijan
esquinirico jauna
aingueru artian
guizon eguinic dator
amatzat arturic
Virgina Andra Marija
Pepegas loturic.
Aingueruben eguinez
barrijau da aguertu
Belengo Arzainetara
alan da sinistu
Artu artuca duas
barrijau entzunic
jaijo dana icustera
atzeguin bagaric.
Erdiguzu Arzaiñac
¿ Nor dozube icusi
Belengo portalian
Aingueruba candi?.
jaijaquera eder bat
olguras beteric
ipini gaitubana
gustis soraturic.
Jaijo dan sein ederrau
Bedeincatutera

guazan daigun gustijoc
portale atara
Marija da Iosepe
dagos auspasturic
Arzaiñai seiñau nordan
agertu ezinic
Ea bada jentiac
gogo arguituric
arima ta gorputzac
ondo ipiniric
guertu gaitîan laster
emoiten jaunoni
barri onen eguinez
lastanchu barribi. »

Le même ecclésiastique a relevé les notes suivantes dans le livre de la *Cofradia* de Sª Maria de Durango, fondée en 1654, après la mort de d. Martin Ochoa de Capánaga :

« En siete de Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro años, muriò al Dor Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué des estas Iglesias, Cofrade que fué de Cofradia de la Purisima Concepción, habiendo recibido los Santos Sacramentos. Su cuerpo fue enterrado en la parroquia de Santa Maria de esta villa y testo ante Domingo de Latatua.

» En veinte y uno de Noviembre de mil seiscientos y noventa y cuatro años celebró la Cofradia los dos

piares de harras en sufragio del anima del Dr Dn Nicolas de Zubia, Beneficiado que fué de estas Iglesias.

» En veinta y tres dias del mes de Diciembre de mil seiscientos y ocho años se tocó sentimiento[1] en la Iglesia parroquial de Nuestra Sña Sancta Maria de esta villa del Licdo Dn Joseph de Lezamis, cura de la Iglesia catedral de la Ciudad de Mégico y despues de Visperas y el Lunes siguiente se celebraron el novenario y aniversario del susodicho por la Cofradia. »

On sait que le catéchisme de N. de Zubia a été reproduit dans la *Revue de Linguistique* en 1888.

M. J.-M. Bernaola nous communique de plus la liste suivante qu'il a copiée dans un manuscrit de D. Ramon de Echezarreta, auteur de plusieurs petits ouvrages biscayens :

Nombres de varios árboles

Aricha. roble.
artia. encina.
ametsa. roble albar.
altza. aliso.
eltzuna. chopo.
elchuna. otro arbol que tambien llaman *orricarria*).
aguiña. tejo.
pagua. haya.
lessarra, *leixarra*. fresno.
inchaurra. nogal.
castaina. castaña.
madarija. peral.
ocarana. ciruelo.
sagarra. manzano.
masustabia. morera.
macatza. peral silvestre.
mispillia. mispero.
querisia. cereso o quindo.
priscuba. melocoton, abricote.
picua. higuera.
urquija. abedul.

1. On sonna le glas.

Nombres de varios arbustos

azcarra. arce.
elorrija. espino blanco.
erinotza. laurel.
ichusqui latza. brusco.
gurbisia (*purpuixa*). borto, su fruto madroño.
gorostija. acebo.
masusta chicarra. morera enana.
guisatza. brezo alto.
saratza. sauce.
guinarria. brezo bajo.
saarra. zarzo.
asto larrosia. rosa silvestre.
larrosia. rosa cultivada.
araba otia. Otra argoma mas bajo, pero ancha como figura de campana.
maatza. parra o cepa.
maurija y arobija. aréndano, planta parasita que se cria en las copas de algunos arboles y aún en tierra, y da unos granos negros dulces.
Untza. hiedra.
Uurra (*urra*) *urricha*, avellano (este ultimo, y el primero) el fruto.
Zumia, miembre.
Zuma ligarra. Arbusto de cuyas ramas hacen los zapateros las estaquillas para los zapatos.
Sabija, planta joven, *chirpia*.

BIBLIOGRAPHIE

Grammatik der Prakrit-Sprachen von R. Pischel (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, von G. Bühler und F. Kielhorn; I Band, 8 Heft). *Strasbourg*, K.-J. Trübner, 1900, grand in-8°, (ij)-430 p.

Le travail de M. Pischel est au-dessus de tout éloge; cette magistrale étude rendra les plus grands services aux linguistes et surtout à ceux qui s'occupent des langues modernes de l'Inde issues directement des prakrits. On sait que, dans ces langues modernes, se manifestent deux courants ou si l'on veut deux tendances, phonétiques et morphologiques, marquées notamment par l'hindî oriental et par les patois occidentaux du même idiome. L'analyse des prakrits donnera la clef de cette double et remarquable évolution.

M. Pischel ajoute aux formes, pour ainsi dire classiques, des prakrits, les dialectes djâinas qui se rattachent au Mâhârâṣṭrî et au Çâurasênî, où l'on trouve de précieuses et très remarquables variantes. Que de faits intéressants et peu connus !

L'ouvrage est accompagné de tables fort bien faites et très utiles. Mais je lui ferai pourtant un reproche,

celui d'être vraiment trop compact; la lecture et le maniement n'en sont pas faciles, quelque claires, précises et méthodiques qu'en soient les diverses parties. On regrette aussi de ne pas y trouver des tableaux récapitulatifs, des résumés schématiques.

Comme exemple des variations que les mots les plus usuels ont pu subir, je citerai le nom de nombre « dix-neuf », *ékônavimçati* qui est devenu en arddhamâgadhî *égûṇavîsam*, en apabhramça. *égûṇavimsâ;* en magadhî et en jâina-mahârâṣṭrî, *aüṇavîsaì* et *aüṇavîsam*; on sait que le vieil hindî avait *agunîs*, *gunîs;* l'hindî moderne a *unîs*, le panjabî *unnîh*, le sindhî *uṇîh*, le gudjaratî *ôgaṇîs*, le mahratî *ékuṇîs*, l'uryia *unâiç*, le bangalî *ûnîç*.

Julien Vinson.

Légendes morales de l'Inde, empruntées au Bhagavata purâṇa et au Mahâbhârata, traduites du sanscrit par A. Roussel (Les littératures populaires, t. XXXIX). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-361 p.

Je ne puis que m'en rapporter à mon compte rendu du premier volume, et je dois louer de nouveau la forme et le fond de cette publication. Mais j'ai le devoir de rechercher dans les notices préliminaires et dans les notes qui accompagnent chaque récit comment le savant traducteur comprend et apprécie les choses de l'Inde. Or, à la note 33 du premier récit, je vois que M. Roussel, parlant des quatre fins de l'homme, rend

kâma par « le désir » et émet même l'hypothèse que « le désir » *kâma* peut être confondu avec le *môkcha*, la délivrance finale. Cette hypothèse est absolument inadmissible : *kâma* c'est l'amour, l'amour matériel, l'amour charnel, si j'ose m'exprimer ainsi, et jamais aucun Indien n'a pu l'assimiler à l'aspiration au *môkcha* qui est la cessation de toute activité.

Je vois ailleurs que M. Roussel a bien reconnu que le mot de *création* n'a aucun sens pour les Indiens et qu'il a bien compris le rôle véritable de Çiva, qui n'est pas tant le destructeur que le rénovateur, mais je ne sais s'il s'est bien rendu compte du principe fondamental de toute la philosophie hindoue. Cette conception est en effet absolument incompatible avec les considérations que M. Roussel expose à la p. 62, où le bonheur est présenté comme la principale fin de l'homme, ce bonheur étant la vérité, c'est-à-dire Dieu ou le Christ. Mais, pour les Indiens, Dieu, ainsi compris, n'existe pas ; « Dieu » n'est rien pour eux en dehors de la substance éternelle inerte et inactive. Les dieux hindous sont humains : ils vivent, ils agissent, ils meurent. Et voilà pourquoi j'ai dit ailleurs, et je le répète ici, que Jésus-Christ est fort inférieur au Bouddha par exemple. M. Roussel crie à ce propos au blasphème, au sacrilége, au ridicule, à l'insanité ; mais il suffit de lire l'Évangile, auquel M. Roussel me renvoie maladroitement et de ne pas faire de métaphysique. Le Jésus de l'Évangile est un rêveur mystique, un théoricien

révolutionnaire, mais prudent, traînant de village en village sa misère et sa faconde, mauvais fils, citoyen médiocre, n'ayant su être ni époux, ni père, n'ayant rendu aucun service à la chose publique. Certes, les détails de la philosophie bouddhiste peuvent être puérils ou ridicules, mais la personnalité de Gâutama est incontestablement respectable. Il ne renonce au monde qu'après y avoir joué son rôle; il descend du trône pour chercher dans la solitude la vraie base de la loi morale; il ne prêche point la haine des riches; il n'excite point les inférieurs contre les privilégiés. Et, en résumé, il enseigne que le malheur ou le bonheur résultent de la manière dont chaque homme conduit sa vie; est-ce que cela ne vaut pas mieux que les huit béatitudes ou les divers commandements de l'Église ?

Julien Vinson.

Paul Sébillot. *Le Folk-lore des pêcheurs* (Les Littératures populaires de toutes les nations, t. XLIII). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, (viij)-xij-389 p.

Je suis enchanté que M. Sébillot ait enfin adopté ce mot de *folk-lore* qui lui répugnait tant naguère et qu'on a vainement essayé de remplacer par des équivalents français. L'adoption de ce mot que j'ai été un des premiers à employer n'a rien d'offensant pour notre amour-propre ; ce sera, si l'on veut, de l'internationalisme, et du bon.

Que dirai-je maintenant de ce nouveau volume de notre éminent collaborateur? Son nom, au frontispice d'un livre, en indique suffisamment l'excellence; et il n'est plus besoin de recommandation ou d'éloge. Il s'agit là d'une catégorie spéciale de populations qui forment souvent des groupes ethniques distincts et qui ont par conséquent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, leurs superstitions; c'est la première fois qu'on entreprend de les étudier, et M. Sébillot est passé maître dans ce genre de travaux. On pourra compléter son livre; on y ajoutera des subdivisions et des détails, mais le cadre général restera. Il n'est pas une page d'ailleurs qu'on n'y lise avec profit.

Julien Vinson.

Bibliographie des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française des XVe et XVIe siècles, par W. J. Van Eys. *Genève*, H. Kündig, in-8°. — 1re partie : Bibles, 1900, viij-211 p.; — 2e partie : Nouveaux Testaments, 1901, (iv)-269 p.

Ce travail, fort bien fait, sera éminement utile. Mais je dois me borner à l'annoncer, car je ne saurais en faire aucunement la critique. Pour les quelques volumes que j'ai sous la main, les descriptions de M. Van Eys me semblent tout à fait exactes, et je ne vois aucune édition nouvelle à lui signaler. En ce qui concerne le *Testament* de Pierre Hautin, la Rochelle, 1577, — que

j'ai proposé, faute de mieux, de prendre pour servir de référence à la traduction basque de Liçarrague, — M. Schuchardt paraît en posséder un exemplaire complet avec le titre.

On ne peut que féliciter le savant linguiste, qui est aussi un excellent bibliophile. Son nouvel ouvrage fort élégamment imprimé est précis, clair, méthodique et complété par des tables très commodes. On y ajoutera sans doute, mais on aura vraisemblablement peu à y corriger. Julien Vinson.

Manuel de la langue haoussa, par M. Delafosse, chargé du cours des dialectes soudanais à l'École des Langues orientales. *Paris*, J. Maisonneuve, 1981, in-8°, xiv-134 p.

Ce petit manuel est très bien fait. Il comprend un abrégé de grammaire (p. 1-33), des textes (contes, légendes, récits, proverbes, p. 35-88) et un vocabulaire (p. 89-134), le tout précédé d'une substantielle préface, où nous apprenons parfaitement quelle est l'importance géographique et commerciale du haoussa. Il a de plus, pour nous, cet intérêt d'être parlé dans la zone soumise à l'influence française.

Rien à dire sur le vocabulaire et sur les textes. M. Delafosse avait recueilli lui-même des documents originaux, mais ils ont été détruits malheureusement dans l'incendie du poste de Toumodi, en septembre 1899,

et il a fallu emprunter des spécimens linguistiques à des recueils anglais. C'est très regrettable.

La grammaire est l'œuvre personnelle de M. Delafosse. Il m'a paru intéressant de la comparer avec l'esquisse de Fr. Müller dans sa *Grundriss* (t. I, 2e partie, p. 215-237), rédigée d'après les travaux du Rév. P. Schoen qui a le premier étudié, et pour ainsi dire découvert la langue haoussa. M. Delafosse n'a pas donné le tableau des sons et des bruits de cette langue, et il ne parle que très sommairement de la prononciation et de l'euphonie : il semble pourtant que le haoussa a des sons particuliers, un *e* et *o*, par exemple, et des consonnes composées remarquables, *tch*, *dj*, *ts*, *dz*, qu'il aurait fallu signaler, ainsi que le groupe initial *gb*. Je remarque que M. Delafosse ne distingue pas *a*, *i*, *u* brefs de *â*, *î*, *û* longs, et que son *n* (*gn* fr.) ne se retrouve pas dans le tableau de Fr. Müller. Y a-t-il là une particularité de prononciation locale ?

Je ne puis entrer dans le détail des faits grammaticaux, mais le résumé de M. Delafosse me parait clair, méthodique, et, autant que je puis en juger, généralement exact. La conjugaison, fort développée, est composée d'éléments pronominaux nombreux et de verbes pour ainsi dire auxiliaires (aller, être) qui forment beaucoup de nuances temporelles. La 2e et la 3e personne du singulier ont, comme en arabe, une forme spéciale pour le masculin et le féminin. La numération parait décimale, mais les dizaines, de 20 à 90, sont

empruntées à l'arabe. Le vocabulaire a naturellement beaucoup de mots arabes, ainsi *mallâmi* « prêtre » est une adaptation de *mu'allim* « professeur ».

Julien Vinson.

Emiliano de Arriaga. *Lexicon etimologico*, naturalista y popular del Bilbaino neto. *Bilbao*, S. de Amorrortu, 1896, petit in-8° de 317 p. (avec un *post-scriptum* de xvj p.)

Très intéressant spécimen du parler populaire de Bilbao, qui est de l'espagnol prononcé parfois d'une façon particulière, et mélangé d'expressions empruntées au basque. Quelques locutions sont d'une origine difficile à déterminer. Comme fait remarquable de prononciation, je citerai le *z* (*ce*, *ci*) prononcé comme *s* et la suppression du *d* final que le castillan siffle (*Vayadoliz*, le bilbaïen dit *Vayadoli*). Certains mots changent de genre : *la vinagre*, *la pes*, *el fuente*, etc. On se sert beaucoup des terminaisons augmentatives ou diminutives *on* (esp.), *tchu* (basq.) ; ex. : *hijotchu*, proprement « mon fiston ».

Le vocabulaire est très curieux et très instructif. On y trouve beaucoup de basque. Il faut seulement regretter que l'auteur, qui est homme d'esprit, ait gâté son travail en proposant des étymologies de mots basques aussi extravagantes que celles proposées pour *Bilbao*, *Be-ili-bat-o* « deux villes en une », *amil-be-o* « sous l'escarpement, *la escarpa* », etc., et pour *Biscaya*

bizkar-di-a « el lomol » ou « terre montagneuse ». C'est absurde, et cela ne prouve absolument rien.

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Von E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVII (Neue Folge, Band XVII), 3 Heft. *Gütersloh*, C. Bertelsmann, 1901, in-8°, p. 277 à 428.

Contient : *Anlautstudien*, par Th. Siehs, par 277-314; *Slavische Miscellen*, par F. Lorentz, p. 324-351; *Bemerkungen über die Akzentqualitæten des Kaschubischen und Slovinzischen*, par F. Lorentz, p. 351-364; *Der Genitiv-Accusativ bei belebten Wesen im Slavischen*, par Erich Berneker, p. 364-386; *Miscellen*, par E. Zupitza, p. 387-406; *Neugrieschisches und Romanisches*, I, par K. Dieterich, p. 407-423; *Irisches*, par R. Thurneysen, p. 423-427; *Miscellen* (armenische), par L. de Patrubány, p. 427-428.

Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1898-1899 (IIe série, tome XXVIII (2e livraison). *Pau*, veuve L. Ribaut, 1900.

Contient : p. 160-280, *Rôle des feux du comté de Foix* en 1390, par A. de Dufau de Maluquer; — 281-288, *Rapport* sur le Congrès des Sociétés savantes à Toulouse, par Adrien Planté; — p. 289-308, *Classifications chimiques*, par V. Ducla; — p. 309-318,

Prévision du temps au moyen de la bouteille de Leyde, par V. Ducla ; — p. 319-324, *Prévision du temps* par l'attraction d'aiguilles aimantées, par V. Ducla ; — p. 325-340, Procès-verbaux des séances ; — p. 341-346, Liste des membres de la Société ; — p. 347-350, Liste des Sociétés avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

J. V.

VARIA

I. — Les Éditeurs et les vieux Manuscrits tamouls

Beaucoup d'anciens ouvrages tamouls, fort importants, ont été perdus par la négligence de ceux qui en possédaient des copies manuscrites, ou plutôt par l'insouciance des héritiers de ces amateurs; ce qui d'ailleurs a le plus contribué à ces pertes irréparables, c'est la fragilité de la matière sur laquelle ces vieux ouvrages étaient écrits. Il n'y a guère plus d'un siècle que le papier a commencé à être d'un usage courant dans l'Inde, et il n'y a pas plus de quatre-vingts ans qu'on a commencé à imprimer les écrits originaux. Jusqu'à cette époque, la littérature dravidienne était représentée tout entière par des manuscrits sur feuilles de palmier, sur *ôles*.

On s'est occupé, depuis une vingtaine d'années, d'arracher à la destruction ces vieux ouvrages. On en a fait prendre des copies sur papier, on a déposé des manuscrits anciens dans les bibliothèques publiques, et plusieurs savants du pays se sont occupés de faire imprimer ces précieux restes d'une longue et brillante période littéraire. Parmi ces savants, il faut citer au premier rang *Vê. Sâminâda-aiyar*, professeur au collège de *Kumbhakônam*, et *Çi. Vâi. Tâmôdarampiḷḷei* (de Jaffna), qui ont publié, avec une sollicitude empressée et une minutieuse attention, de remarquables éditions des vieux classiques. Le premier n'a donné aucun détail sur les manuscrits qu'il a consultés, mais le second a rendu un compte très exact et très intéressant de la peine qu'il a prise et des ennuis que l'état déplorable des manuscrits lui a causés, surtout à propos du *Sûḷâmaṇi*, poème épique djâina, et du *Kalittogei*, poème didactique amoureux.

On a vu, par la notice qui est en tête de ce numéro (p. 305),

que le *Sûḷâmaṇi* a été publié d'après cinq manuscrits. On avait pu en découvrir huit dans tout le pays tamoul, mais deux n'étaient que des copies d'un des six autres, et l'un de ceux-ci a disparu depuis le moment où il avait été signalé à l'éditeur.

Quant au *Kalittogei*, l'histoire de l'édition est encore plus triste, encore plus intéressante et plus propre à provoquer de salutaires réflexions. *Tâmôdarampiḷḷei* a consulté tout d'abord un manuscrit contenant le texte seul, sans commentaire, appartenant à *Nayanappamudaliyâr*, de Pondichéry, mais il dut l'abandonner, parce que ce manuscrit était incomplet du commencement et de la fin, qu'il était à peine lisible et dans un état déplorable. Précédemment, l'éditeur avait obtenu une assez bonne copie du savant *Ar'umuganâvalar;* il écrivit aux supérieurs des divers monastères pour leur demander communication de celles qu'ils posséderaient. Le supérieur du couvent de *Tiruvâvaḍudur'ei*, *Sat'kurunâdaçvâmi*, lui envoya aussitôt la sienne et en même temps deux autres qu'il avait fait venir du Sud. Les autres monastères n'envoyèrent rien, parce qu'ils ne possédaient rien sans doute. La publication fut alors préparée; le texte copié, collationné et revu; un vocabulaire des mots difficiles fut rédigé; mais le travail était défectueux et incomplet, et il devint nécessaire de chercher d'autres manuscrits.

Deux amateurs distingués, *Kanagaçabeippiḷḷei*, de Jaffna, et *Râmalingappiḷḷei*, de Méliapour, s'empressèrent de communiquer leurs exemplaires. Divers fragments furent retrouvés dans des collections publiques de Madras et de Tanjâvûr, mais leur réunion ne formait qu'un exemplaire peu utilisable, que l'éditeur laissa de côté.

Sur ces bases, l'impression fut sérieusement préparée. Mais toutes les copies, excepté l'une de celles venues de *Tiruvâvaḍudurei*, se terminaient avant la fin de la quatrième section de l'ouvrage, qui en contient cinq. Que faire? Évidemment chercher encore. *Tâmôdarampiḷḷei* écrivit au Sud, à l'Est et à l'Ouest, et entreprit lui-même un voyage d'exploration dans le Nord : « Lorsque j'étais venu de Jaffna dans le pays », dit-il, « l'année Pramâdîca (1853), il y a trente-cinq ans, dans le but de rechercher les ouvrages tamouls devenus rares, je me rappelai avoir vu des manuscrits du

Kalittogei chez un vieux professeur de *Manjakkuppam*, à Goudelour, nommé *Çaṇmugavâttiyâr*, et chez un savant de *Nellittôppu*, à Pondichéry, nommé *Çokkalingappiḷḷei*, et je me rendis dans ces localités pour y faire des recherches. Je ne pus retrouver l'endroit où habitait le premier. Quant au second, j'appris que sa petite-fille et le reste de sa famille habitaient la ville voisine; j'y allai, je m'informai auprès du mari de la petite-fille en question qui me répondit : « Quoi? Nous avons là depuis fort longtemps un paquet d'ôles dont nous ignorons même le titre; si elles peuvent vous intéresser, regardez-les et emportez-les, et il me donna généreusement ce paquet d'ôles. Les larmes que je versai témoignent quelle fut ma douleur en constatant l'état de ce manuscrit; mais, bien que le *Kalittogei* y fût incomplet et défectueux çà et là, je l'emportai avec une grande joie, car il contenait la cinquième section de l'ouvrage que je cherchais. » Pendant ce temps, on avait trouvé à *Tiṇḍivanam* un exemplaire qui contenait le commencement de cette cinquième section.

D'autre part, *Ta. Kanagaçundarampiḷḷei*, de *Tirikôṇamalei*, affirmait qu'il avait vu cette cinquième section dans un dépôt public de Madras; *Tâmôdarampiḷḷei* revint aux fragments qu'il avait mis de côté et, à son immense satisfaction, il y trouva en effet la section signalée; de plus, il eut la bonne fortune de découvrir, dans le même endroit, un autre manuscrit qui allait jusqu'à la strophe 23 de la même division. La copie et le collationnement furent aussitôt entrepris.

Mais *Guruçâmi-aiyar*, de *Tiruttanigei*, fit connaître qu'un amateur avait emporté à *Gâyamuttûr* un exemplaire du *Kalittogei* qui avait appartenu au savant *Çaravaṇappêrumâlaiyar*, son parent. On fit demander que ce manuscrit fût prêté pour quelques jours, mais on se heurta à un refus formel, basé sur ce que le propriétaire actuel tenait à ses livres plus qu'à la vie, « comme s'il s'agissait de perles contenues dans les huîtres de la mer ou de la pierre précieuse qui est dans la chevelure de Çiva ». Les regrets de l'éditeur furent cependant atténués quand il apprit que ce manuscrit contenait seulement les quatre premières sections. Aucune autre copie ne fut envoyée ni apportée de nulle part; il

fallut donc se remettre à l'ouvrage avec trois copies seulement de la cinquième section.

L'édition de l'ouvrage complet fut ainsi publiée d'après dix manuscrits.

Cette histoire n'est-elle pas édifiante ? Mais, hélas! à qui de nous n'en est-il pas arrivé autant? La seule conclusion à en tirer, c'est qu'il est urgent et nécessaire de rechercher activement, partout, tous les vieux manuscrits tamouls et de les mettre autant que possible à l'abri de la destruction. Le sort nous réserve peut-être encore d'heureuses surprises.

J. V.

II. — Paris et Londres

Un journal rappelait dernièrement l'ingénieuse boutade suivante :

Paris est droitier, Londres est gaucher.

Le cocher parisien conduit à droite, celui de Londres à gauche.

Le premier prend place sur le devant du véhicule, le second derrière.

Paris est compact, Londres dispersé.

Paris s'accroît par l'absorption, Londres par l'expansion.

Paris est bâti en pierres, Londres en briques.

Paris a de hautes maisons et des rues étroites, Londres de larges rues et des maisons basses.

Paris a des fenêtres à espagnolettes, s'ouvrant comme des portes, Londres des fenêtres à guillotine.

Les persiennes de Paris sont établies au dehors, celles de Londres au dedans.

Paris est collectiviste, il habite des maisons qui sont des casernes; Londres est individualiste, chaque famille y a sa maison à elle.

Paris a son portier, Londres sa clef.

Paris prononce « cacao », Londres « cocoa ».

Paris quitte de grand matin son lit installé contre le mur, Londres quitte tard son lit installé au milieu de la chambre.

Paris dîne, Londres mange.

Londres, a dit Voltaire, possède cent religions et une seule sauce; Paris a cent sauces et pas de religion.

Londres se sert d'une fourchette à trois dents, Paris d'une fourchette à quatre dents.

Paris est gai, Londres triste.

Paris flâne, Londres court.

Londres a trop peu de soldats, Paris en a trop. Le soldat de Paris porte la tunique bleue et le pantalon rouge, celui de Londres la tunique rouge et le pantalon bleu...

A Paris, les prêtres célèbrent les mariages ; à Londres, ils se marient eux-mêmes.

A Paris, les femmes mariées sont libres ; à Londres, elles cessent de l'être.

Paris a plus de suicides, Londres plus d'homicides.

Paris travaille, Londres trafique.

A Paris, la canaille se bat à coups de pied ; à Londres à coups de poing.

Le prolétaire de Paris appelle le mont-de-piété « ma tante » ; celui de Londres dit « mon oncle ».

Félix Pyat.

III. — La première femme tamoule reçue docteur

We are glad to learn that Mrs. S. Satthianadhan, who as Miss Kamala Krishnana, took her B. A. degree in History and Sanskrit in 1898, has come out successfully at the recent M. A. examination in English with Sanskrit as her second language, her Dissertation being on the « Sonnet in English Literature », and we heartily congratulate Mrs. Satthianadhan on the distinction she has attained. As she was the first Indian lady to take the B. A. degree, she will be the first lady M. A. of the Madras University. Among ladies, Bengal has produced two M. A. s, Allahabad one, the Punjab one and Bombay none, and all these M. A.'s are Indian Christians. — *The Madras Mail, Friday Evening, July 19, 1901.*

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXIV

Pages

Le langage martien, par V. Henry 1, 125
L'inscription découverte en 1899 sur le forum romain, par A. Bojeslav 46
La langue des Pouls, par E. Gibert 50
Explication (linguistique basque), par J. Vinson 79
Max Müller, par P. Regnaud 82
Quelques manuscrits basques, par E. Dodgson 85
La raza vasca, par T. de Aranzadi 179
Les parfaits faibles germaniques, par P. Regnaud 186
The life and legends of Sundara-Murtti, par G.-U. Pope .. 221
Prabôdhacandrôdaya, trad. fr. par G. Devéze 240
L'argot de Saint-Cyr 255, 362
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de Liçarrague, par E.-S. Dodgson 263, 340
Littérature tamoule ancienne. Le *Sûḷâmaṇi*, par J. Vinson 305
Bibliographie basque. Notes et Documents 365
Corrigenda 216, 350, 362
Varia. La question de l'*e* muet 121
— La formation des voyelles 122
— Prononciation du Basque 123
— L'argot des marins 217
— La langue de nos parlementaires 301
— Bismarck et les caractères latins 302
— Jeu de mots homonymes 302
— Les éditeurs et les vieux manuscrits tamouls 385
— Paris et Londres 388
— La première femme tamoule reçue docteur 389

BIBLIOGRAPHIE

A. Mercier. La langue créole en Louisiane 102
G. Abbot. Songs of modern Greece 105

Pages

Em. Delage. La chiffrocryptographie..... 112
A. Lefévre. Les Gaulois..... 115
J.-B. Roby. Virgile limouzi..... 117
A. Liet. Prononciation du français..... 118
J. Vinson. Légendes bouddhistes et jainas..... 188
H. Schuchardt et T. Linschmann. Leiçarraga's baskische Bücher..... 190
P. d'Urte. Grammaire cantabrique..... .....200, 294
G.-U. Pope. Tiruváçagam..... 284
J.M. Nallaswami-Pillay. Sivagnânabôtham et Light of Grace..... 288
E. Blochet. Catalogues des manuscrits mazdéens et de la collection Schefer..... 291
R. Pischel. Grammatik der Prakrit Sprachen..... 375
A. Roussel. Légendes morales de l'Inde..... 376
Paul Sébillot. Le folk-lore des pêcheurs..... 378
M. J. van Eys. Bibliographie des Bibles et des Nouveaux-Testaments..... 379
M. Delafosse. Manuel de la langue haoussa..... 380
Em. de Arriaga. Lexicon del Bilbaino neto.. 382
Kuhn's Zeitschrift.....200, 383
Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja..... 216
Bulletin de la Société des sciences de Pau..... 120
26th report of the Bible Society..... 383
Actes de la Société philologique 293

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale, 82, 122, 112, 200, 302, 293, 383.
Basque, 79, 85, 123, 179, 216, 190, 200, 263, 294, 340, 356, 365.
Allemand, 186.
Français, 102, 121, 115, 117, 118, 217, 255, 301, 362, 378, 379, 388.
Grec moderne, 105.
Espagnol, 382.
Finnois, 216, 293.
Haoussa, 380.

Martien, 1, 125.
Latin, 46.
Poul, 50.
Persan, 291.
Tamoul, 188, 221, 284, 288, 305, 385.
Sanscrit, 240, 375, 376.

AUTEURS

P. de Aranzadi, 179.
J.-M. Bernaola, 365.
A. Bojeslav. 46.
G. Devèze, 240
E.-S. Dodgson, 85, 263, 340.
E. Gilbert, 50.
V. Henry, 1, 125.
H. Pernot, 105.
G.-U. Pope, 221.
P. Regnaud, 82, 186.
J. Vinson, 79, 102, 112, 115, 117, 118, 119, 120, 190, 200, 216, 284, 288, 291, 293, 305, 356, 375, 376, 378, 379, 380, 382, 383, 385.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.